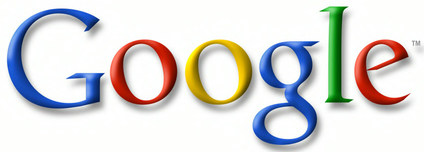




LES VEILLÉES DU CHÂTEAU.

OU

COURS DE MORALE

A L'USAGE DES ENFANS;

PAR L'AUTEUR D'ADÈLE ET THÉODORE.

» Come raccende il gusto il mutare esca,
» Così mi par che la mia Istoria quanto
» Or quà, or là più variata sia,
» Meno a chi l' udirà nojosa fia.

Orlando Furioso, Canto terzo decimo.

TRADUCTION LITTÉRALE.

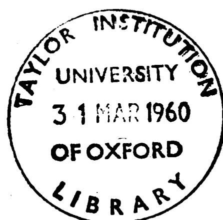
Comme le changement de nourriture ranime le goût, ainsi il me semble que plus mes récits seront variés, & moins ils paroîtront ennuyeux à ceux qui les entendront.

TOME II.



A PARIS,
De l'Imprimerie de LAMBERT & BAUDOÜIN, rue de la Harpe, près S. Côme.

M. DCC. LXXXIV.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 MAR 1960
OF OXFORD
LIBRARY



LES VEILLÉES DU CHÂTEAU, OU COURS DE MORALE *A L'USAGE DES ENFANS.*

LE lendemain à huit heures trois quarts du ſoir, Madame de Clémire ſatisfit la vive curioſité de ſes enfans, & reprenant ſon manuſcrit elle lut ce qui ſuit :

Thélismar leva la tête ; enſuite, regardant Alphonſe : que penſez-vous de cette figure, lui dit-il ? C'eſt un ſauvage, reprit Alphonſe ; mais il eſt bien laid.... Il ſe lève, il tient un bâton dans ſa main.... Il nous évite.... Eh bien, interrompit Thélismar, vous prenez cette figure pour un homme ? — Aſſurément. — Et ſi c'étoit un ſinge ?.... — Un ſinge ! de cette taille : il eſt

plus grand que moi : il marche naturellement comme nous, ses jambes ont la forme des nôtres. — Ce n'est cependant qu'un animal (*a*) ; *mais un animal très-singulier, que l'homme ne peut voir sans rentrer en lui-même, sans se reconnoître, sans se convaincre que son corps n'est pas la partie la plus essentielle de sa nature* (*b*).... — Que vous m'étonnez !.... Et ce singe qui étoit assis si tranquillement au pied de cet arbre, a-t-il, comme les petits singes, des mouvemens brusques & précipités ? — Point du tout ; *sa démarche est grave, ses mouvemens mesurés, son naturel doux & très-différent de celui des autres singes* (*c*).... — Il n'a pas un *sabot de cheval*, il est plus grand que nous, fait comme nous. — *Le Créateur n'a pas voulu faire pour le corps de l'homme un modèle absolument différent de celui de l'animal.... mais en même-temps qu'il lui a départi cette forme matérielle semblable à celle du singe, il a pénétré ce corps animal*

(*a*) *L'Orang-Outang* ; il y en a qui ont plus de six pieds.

(*b*) M. de Buffon.

(*c*) En parlant d'un Singe d'une autre espèce, appelé *Gibbon*, M. de Buffon dit encore : *Ce Singe nous a paru d'un naturel tranquille & de mœurs assez douces ; ses mouvemens n'étoient ni trop brusques ni trop précipités, il prenoit doucement ce qu'on lui donnoit à manger, &c.*

de son souffle divin : s'il eût fait la même faveur, je ne dis pas au singe, mais à l'espèce, à l'animal qui nous paroît le plus mal organisé, cette espèce seroit bientôt devenue la rivale de l'homme : vivifiée par l'esprit elle eût primé sur les autres, elle eût pensé, elle eût parlé. Quelque ressemblance qu'il y ait donc entre l'Hottentot & le Singe, l'intervalle qui les sépare est immense, puisqu'à l'intérieur il est rempli par la pensée, & au-dehors par la parole (*a*).

Alphonse écouta ce discours avec admiration. A présent, dit-il, je suis curieux d'apprendre ce que répondent à cela ces Auteurs qui prétendent que notre forme seule nous élève au-dessus des animaux ? .... — Ils ne connoissoient pas l'animal que vous venez de voir, ainsi que beaucoup d'autres espèces à peu-près semblables, décrites par tous les Voyageurs ; cependant leur ouvrage est moderne, & comme je vous l'ai dit, ces faits étoient connus de tout le monde. Thélismar, en prononçant ces mots se trouva au bord d'un lac entouré de rochers ; le guide qui le conduisoit lui proposa de s'arrêter afin d'attendre les autres Voyageurs qui les suivoient de loin. Thélismar

(*a*) M. de Buffon.

s'assit à l'ombre de quelques arbres, & tirant deux livres de sa poche, il en donna un à Alphonse, en lui indiquant un chapitre qu'il le pria de lire avec attention. Alphonse le lui promit, en ajoutant qu'il alloit s'asseoir tout seul à l'écart, afin de lire avec moins de distraction. En effet, il s'éloigne, & après avoir fait deux cent pas, il s'arrête au bord du lac. Au lieu de lire, il tombe dans une profonde rêverie. Le murmure de l'eau, les rochers, la fraîcheur de la verdure, tout lui retrace un souvenir qu'il n'a pas la force d'écarter de son imagination. Il se rappelle *la Fontaine de l'Amour;* il voit Dalinde, il ne peut penser qu'à elle; enfin il ne sauroit résister au desir de prononcer un nom si cher. Certain de ne pouvoir être entendu de Thélismar, il chante à demi-voix un couplet fait pour Dalinde. Comme il achevoit le dernier vers de sa chanson, il entend marcher, tourne la tête & voit Thélismar qui vient à lui. Aussi-tôt il se tait & reprend son livre. Mais au moment même une voix douce & sonore paroissant sortir des rochers, recommence avec exactitude le couplet qu'il vient de chanter. Thélismar en approchant entend répéter le nom de Dalinde, & son étonnement est extrême en

voyant que ce n'eſt point Alphonſe qui chante. Alphonſe n'eſt pas moins ſurpris. Quand l'air fut fini, il alloit queſtionner Thélismar ſur ce prodige, lorſqu'une autre voix lui coupa la parole en recommençant auſſi fidellement le même couplet. A peine cette ſeconde voix eut-elle ceſſé de chanter, qu'une troiſième voix venant encore d'un autre côté, reprit la chanſon & la répéta toute entière; enſuite on n'entendit plus rien, & le concert finit (1). Quel enchantement eſt ceci! s'écria Alphonſe. Il faut convenir, dit Thélismar en riant, que les Faunes & les Sylvains de ces rochers ſont de dangereux confidens; les Nymphes de *la Fontaine de l'Amour* étoient plus diſcrettes; mais rendez-moi mon livre, & dites-moi ſi vous avez été content du chapitre que je vous avois prié de lire. Alphonſe rougit & ne répondit que par un ſoupir, & Thélismar changeant d'entretien, fut avec lui rejoindre les autres Voyageurs.

Thélismar parcourut la côte d'Or, le Royaume de Juida, le Royaume de Benin; il trouva dans ce dernier pays des Sauvages moins cruels & plus civiliſés que leurs voiſins. Il traverſa le Congo, & c'eſt dans cette contrée qu'Alphonſe fut au

moment de perdre la vie, par les ſuites de ſon impétuoſité & de ſon imprudence naturelle. La petite troupe des Voyageurs étoit en route, Alphonſe ſeul marchoit en avant, environ à deux ou trois cent pas. On approchoit d'un vaſte étang entouré de huttes de Sauvages, & Alphonſe levant les yeux crut voir de l'autre côté de l'étang un long mur de briques qui en bordoit la rive. Ne concevant pas pour quel uſage on avoit élevé ce mur, il précipita ſes pas dans l'intention d'aller l'examiner; mais en approchant il s'apperçut que ce prétendu mur avoit du mouvement. Alors il s'imagina diſtinguer clairement au lieu du mur, des guerriers vêtus de rouge & rangés en bataille. Il remarqua quelques Sentinelles poſées en avant. Alphonſe vit bien qu'il étoit découvert; car, auſſitôt que les Sentinelles l'eurent apperçu, l'alarme fut donnée, & la campagne retentit d'un ſon éclatant ſemblable à celui des trompettes. Alphonſe s'étoit arrêté, & comme il délibéroit s'il avanceroit ou s'il retourneroit ſur ſes pas, il vit toute la troupe s'ébranler, s'agiter, s'élever de terre, & enfin s'envoler. Alphonſe connut, avec une extrême ſurpriſe, que ce formidable eſcadron n'étoit autre choſe que d'énormes

oiſeaux d'une couleur rouge, ſi brillante, que lorſqu'ils eurent pris l'eſſor, leurs ailes paroiſſoient abſolument enflammées. Alphonſe avoit un fuſil, & deſirant porter à Théliſmar un de ces oiſeaux extraordinaires, il tira ſur toute la troupe & en tua un. Au bruit que fit le coup de fuſil, quelques Négres ſortant des huttes qui environnoient l'étang, accoururent avec précipitation, & en appercevant Alphonſe qui ramaſſoit & traînoit avec lui l'oiſeau qu'il venoit de tuer, ils pouſsèrent des cris horribles. A l'inſtant tous les Négres ſortirent de leur caſes, & ſe réuniſſant vinrent fondre ſur Alphonſe, qui ſe vit aſſailli par une grêle de pierres & de traits. Il alloit ſuccomber ſous leurs coups, ſans l'arrivée de Théliſmar & des autres Voyageurs. Les Sauvages prirent la fuite, & Alphonſe en fut quitte pour quelques bleſſures légères, & une vive réprimande de Théliſmar, qui lui apprit que ces Négres avoient pour l'oiſeau qu'il venoit de tuer une telle vénération, qu'ils ne ſouffroient pas qu'on lui fît le moindre mal, & qu'ils ſe croyoient obligés de venger la mort de ces animaux ſacrés pour eux. Alphonſe apprit encore de Théliſmar que le ſon bruyant qu'il avoit pris pour celui

des trompettes, n'étoit que le cri de ces mêmes oiſeaux; cri ſi fort & ſi pénétrant qu'il ſe fait entendre à plus d'un quart de lieue d'éloignement. Cette dernière aventure rendit Alphonſe plus circonſpect, & il ſentit que la prudence eſt une qualité auſſi néceſſaire qu'eſtimable (2).

Thélismar pourſuivant ſon voyage s'arrêta chez pluſieurs hordes de ſauvages dont il vouloit connoître les mœurs; mais de tous les peuples barbares de l'Afrique, la nation qui parut à Thélismar la plus intéreſſante, ce fut celle des Hottentots. Leurs vertus ſurpaſſent leurs vices. Ils rempliſſent dans toute leur étendue les devoirs de l'amitié, de l'hoſpitalité. Enfin, leur amour pour la juſtice, leur courage, leur bonté, leur chaſteté les élèvent au-deſſus de tous les autres Sauvages (*a*). Il eſt à remarquer que la jeuneſſe parmi les Hottentots eſt entièrement confiée à la garde des mères juſqu'à l'âge de dix-huit ans. On reçoit alors les garçons au rang des hommes, avec leſquels ils n'ont juſqu'à cette époque nulle eſpèce de communication; ſans en excepter leur propre père (*b*).

(*a*) Voy. l'Abrégé de l'Hiſt. Générale des Voyages, T. III.

(*b*) Voyez le même Ouvrage au même Tome.

Thélismar durant son séjour chez les Hottentots se promenoit un matin avec Alphonse. Leur guide portoit un sac rempli de provisions, parce qu'ils comptoient dîner dans les champs. En passant sur le pont rustique d'une petite rivière, le guide laissa tomber dans l'eau le sac qui contenoit les provisions. Au même moment, craignant sans doute la colère des Voyageurs; il prit la fuite & disparut. Cet événement attrista particulièrement Alphonse qui mouroit de faim. Je suis sûr, dit Thélismar, de retrouver mon chemin; mais avant de nous remettre en route, reposons-nous un instant sous ces beaux arbres. Ils s'assirent sur l'herbe, & Alphonse se plaignoit amérement de la nécessité où ils étoient de faire encore une lieue avant de manger, lorsque Thélismar lui imposa silence en disant *paix, écoutons!* Alors Alphonse entendit un cri fort aigu, & à son grand étonnement Thélismar y répondit par un autre cri; mais d'un ton plus grave, & se levant: venez, dit-il, Alphonse, puisque vous avez une faim si pressante, je vais vous donner à dîner. En achevant ces mots, Thélismar jette plusieurs cris de suite, & Alphonse apperçoit un bel oiseau vert & blanc qui planoit

vers eux. Suivons ce nouveau guide, dit Thélisimar, il nous dédommagera de la maladresse de celui qui nous a quitté. Alphonse, ne sachant que penser, marchoit en silence, & regardoit attentivement l'oiseau, qui, au bout de quelques minutes alla se poser sur un gros arbre creux. Arrêtons-nous, dit Thélismar, l'oiseau viendra nous chercher s'il a quelque chose de bon à nous découvrir. En effet, l'oiseau voyant qu'ils tardoient à s'approcher, redouble ses cris, revient au-devant d'eux, retourne à son arbre, sur lequel il s'arrête & voltige, & qu'il leur indique d'une manière très-marquée. Allons donc, dit Thélismar, il nous invite à dîner de si bonne grace qu'il n'y a pas moyen de le refuser. En achevant ces paroles, il s'approche de l'oiseau, & l'étonnement d'Alphonse fut extrême en découvrant dans le creux de l'arbre une ruche remplie de miel. Tandis que les Voyageurs travailloient à se saisir du miel, l'oiseau qui s'étoit envolé sur un buisson voisin, paroissoit observer avec intérêt ce qui se passoit. Il est juste, reprit Thélismar, de lui laisser sa part du butin. En effet, Alphonse pose sur une feuille une cueillerée de miel que l'oiseau vint manger, aussi-

tôt que les Voyageurs eurent abandonné l'arbre. Dans le cours d'une demie heure le même oiseau leur découvrit encore deux autres ruches, & Alphonse rassasié de miel, se remit gaîment en route (3).

Thélismar quitta les Hottentos, s'embarqua pour l'Isle de Madagascar. Ensuite il parcourut toute la côte orientale de l'Afrique, & quittant cette partie du monde, après un court séjour dans l'Isle de Socotora, il prit terre dans l'Arabie heureuse. Il vit la Mecque, (4) Médine (5); traversa une partie du désert, & rentrant en Afrique par l'Isthme de Suèz, il arriva au Caire (6). Il admira les fameuses pyramides d'Égypte (7). De-là se rendit à Alexandrie, & il y trouva un vaisseau prêt à mettre à la voile, qui le conduisit à l'Isle de Théra (*a*).

Thélismar depuis deux mois avoit lu plusieurs fois avec Alphonse, les Traductions de l'Illiade & de l'Odissée. Alphonse; s'éloignant avec joie du climat brûlant & barbare de l'Afrique, fut transporté de se retrouver en Europe & sous le

(*a*) Isle de l'Archipel, au nord de Candie. Elle fait partie de celles qu'on nomme *Santorin* ou *Santorini*, parce que Sainte Irène en est la Patrone.

beau Ciel de la Grèce ; dans des lieux où tout lui retraçoit les fictions riantes de la Fable, & les mœurs intéressantes décrites par Homère. En débarquant à Théra, Thélismar & Alphonse apprirent que le Volcan, situé dans cette isle, causoit de l'inquiétude aux habitans ; qu'il paroissoit se rallumer, qu'il fumoit & jetoit des pierres. Le lendemain, nos Voyageurs se mirent en marche au lever de l'aurore, & se firent conduire vers le Volcan. Ils en étoient à une lieue, lorsque leur guide s'arrêta, en leur disant qu'il croyoit entendre un bruit extraordinaire : Alphonse & Thélismar prêtent l'oreille, & entendent en effet une espèce de mugissement, qui sembloit venir du fond de la terre. Cependant, ils font encore un demi-quart de lieue. A mesure qu'ils approchent, le mugissement souterrain devient plus fort ; bientôt il est accompagné de sifflemens affreux. Au même moment, ils observent que la fumée du Volcan s'épaissit, & devient rougeâtre. Retournons sur nos pas, dit Thélismar. Comme il achevoit ces mots, il entend un bruit épouvantable, & tournant la tête en fuyant vers la mer, ils voient la montagne embrâsée, couverte de

flammes qui s'élevoient dans les airs, & lançant de toutes parts des gerbes de feu & des fusées étincelantes. Le guide effrayé les égare, & leur fait prendre un chemin de traverse, qui les rapproche du Volcan. Ils se trouvent alors en face de la redoutable montagne, dans une prairie bordée de peupliers; ils apperçoivent avec horreur des torrens de feu qui, coulant impétueusement de la montagne, se répandoient dans la plaine. Ces fleuves ardens brûloient & renversoient tout ce qui se rencontroit sur leur passage. On voyoit à leur approche l'herbe & les fleurs se flêtrir, les feuilles jaunir, & se détacher des arbres; les ruisseaux disparoître, les fontaines se tarir, & les oiseaux éperdus tomber des branches desséchées. En même-temps des nuages brûlans d'une cendre épaisse & blanchâtre, se dispersant en forme de pluie, obscurcissoient les airs, & une grêle de pierres tombant de tous côtés, brisoit, déracinoit les arbres, rouloit avec un horrible fracas du haut des monts dans les plaines, & retentissoit au loin sur les rochers d'alentour. Alphonse & Thélismar s'éloignèrent précipitamment de ces lieux désolés; &, après avoir erré long-temps dans des routes incon-

nues, ils arrivèrent enfin ſur les bords de la mer. En approchant du rivage, ils jugèrent par le bruit des vagues, que la mer étoit violemment agitée. En effet, elle leur offrit le ſpectacle d'une affreuſe tempête, quoique l'air fut calme & ſerein. Ils conſidéroient ce phénomène avec un étonnement qui redoubla bientôt, en voyant tout à coup paroître au milieu des flots une multitude de flammes, qui au même inſtant s'écartant & ſe diſſipant dans les airs, font place à une innombrable quantité de rochers ardens ſortis & lancés des profonds abîmes de la terre, & qui s'élèvent au-deſſus des vagues (8). Alors la mer s'appaiſe, & devient tranquille, & quelques inſulaires accourus ſur le rivage, apprennent à Thélismar que le Volcan ne vomit plus de flammes, & que l'éruption eſt finie. Alphonſe & Thélismar ſe font conduire à leur habitation, & deux jours après ce mémorable événement, ils quittent cette Iſle malheureuſe.

Ils ſe rendirent à l'Iſle de *Policandro* (a); ils y trouvèrent un Voyageur Suédois, ancien ami de Thélismar, qui s'offrit à leur ſervir de guide, & à

(a) L'une des Cyclades, au ſud de Paros & d'Antiparos.

les ſuivre dans toutes leurs promenades. Il les conduiſit dans ſa maiſon, qu'il voulut partager avec eux ; & le ſoir après ſouper, adreſſant la parole à Alphonſe : Vous voyez, dit-il, que ce logement eſt ſimple, & dépourvu d'ornemens ; mais ſi vous aimez l'éclat & la magnificence, j'ai de quoi vous ſatisfaire ; j'ai eu tant de joie de retrouver Théliſmar, que j'ai formé ſur le champ le projet de lui donner une Fête dans un palais dont la richeſſe & l'éclat pourront vous ſurprendre. En achevant ces mots, Frédéric, (c'étoit le nom de l'ami de Théliſmar) ſe lève, appelle ſes gens, qui viennent avec des flambeaux, & il ſort avec Alphonſe & Théliſmar. Au bout d'une demi-heure, ils ſe trouvent vis-à-vis d'une maſſe énorme de rochers. Voilà mon Palais, dit Frédéric ; l'aſpect en eſt ſauvage ; mais il ne faut pas toujours juger ſur l'apparence. Arrêtons-nous ici un moment, & laiſſons d'abord entrer nos gens. Alors les gens de Frédéric diſtribuèrent des flambeaux à une douzaine d'hommes qui les avoient ſuivis. Chacun alluma ſon flambeau, & s'éloigna des Voyageurs. Quand Frédéric les vit à une certaine diſtance, il ſe remit en marche. Après avoir

fait cent pas, ils apperçoivent une immense arcade, & ils sont frappés du vif éclat d'une lumière éblouissante. Entrons, dit Frédéric; voyez le péristile de mon Palais : comment le trouvez-vous? Cette question s'adressoit à Alphonse; mais pour y répondre, il étoit trop occupé à considérer le spectacle brillant qui s'offroit à ses regards. Les murs de ce vaste péristile lui parurent entièrement couverts d'or, de rubis & de diamans; & le plafond parsemé de guirlandes élégantes & de pendeloques de cristal. Enfin, le plancher même sur lequel il marchoit étoit pavé de la même matière brillante (9)..... Ah, Maman! s'écria Caroline, pardonnez-moi de vous interrompre; mais je n'y puis plus tenir.... Ces diamans étoient-ils fins?... — Non; ils n'en avoient que l'apparence; mais une apparence si parfaite, que l'œil le plus connoisseur y eût été trompé. — Que cela est singulier!... Est-il bien vrai, ma chère Maman, que ce Palais ait existé?... — Il existe encore. — Encore!... — Rien n'est plus vrai.... — Dans l'Isle de Policandro? La jolie Isle! Maman, vous nous la montrerez demain sur la carte? ... — Oui, je vous le promets..... — Maman, si vous le permettez,

mettez, à ma première leçon de Géographie, j'indiquerai sur les cartes tous les voyages d'Alphonse; car je m'en souviens parfaitement, ainsi que des choses extraordinaires qu'il a vues. — J'y consens: en attendant, reprenons notre Conte. Frédéric fit admirer à Alphonse l'étendue de ce superbe Palais, & après avoir passé plus de deux heures à le parcourir & à le contempler, les Voyageurs le quittèrent, & reprirent le chemin de leur petite maison. Alphonse, instruit par Thélismar, apprit que le prétendu Palais de Frédéric étoit l'ouvrage de la seule nature, & il l'en admira davantage encore.

Thélismar, ayant fait le voyage de l'Italie, n'avoit pas le projet d'y aller; mais son ami Frédéric, qui partoit pour Reggio, le conjura d'y venir avec lui, & Thélismar y consentit d'autant plus facilement, que cette partie de l'Italie étoit la seule qu'il ne connût pas. Frédéric, Alphonse & Thélismar quittèrent Policandro, & partirent pour la Morée (*a*). Ils y virent les ruines d'Epidaure & celles de Lacédémone. De la Morée, ils passèrent à l'Isle de

(*a*) Grande presque Isle, autrefois l'Attique.

Céphalonie, où, se rembarquant encore, ils se rendirent à Reggio (*a*).

Le lendemain de leur arrivée dans cette Ville, les trois Voyageurs déjeûnoient dans sa chambre de Thélismar, dont les fenêtres donnoient sur la mer; leur conversation fut interrompue par mille cris de joie qui se faisoient entendre de tous côtés. Alphonse sortit promptement, pour s'informer de la cause qui produisoit ces vives & bruyantes acclamations. Il rencontra plusieurs personnes qui se précipitoient en tumulte vers l'escalier. Il les interroge; elles répondent, en courant toujours: Nous allons sur le rivage voir *les Châteaux de la Fée Morgana*.... Alphonse rentre dans la chambre, & rendant compte de cette étrange réponse, on ouvre les fenêtres, & les Voyageurs sont témoins d'un spectacle dont la beauté & la singularité surpassoit tout ce qu'ils avoient vu jusques-là. « La mer qui baigne les » rivages de la Sicile se gonflant & s'élevant par » degrés, forma bientôt la parfaite représen- » tation d'une immense & obscure chaîne de » montagnes, tandis que les flots qui se brisent

(*a*) Au Royaume de Naples, dans la Calabre ultérieure. Il y a une autre Ville de ce nom en Italie, dans le Modenois.

» contre les côtes de la Calabre, affaissés & » tranquilles, n'offroient plus qu'une surface » unie; & cette dernière partie de la mer de» vint semblable à un vaste & brillant miroir, » doucement incliné vers les murs de Reggio. » Alors parut sur cette glace la plus merveil» leuse peinture. On y vit distinctement plusieurs » milliers de pilastres d'une élégante proportion, » placés avec symétrie, & réfléchissant toutes les » vives couleurs de l'Arc-en-Ciel. Au bout d'un » moment, ces superbes pilastres changèrent de » formes, & se ployèrent en arcades majes» tueuses, qui bientôt s'évanouissant, firent place » à une multitude innombrable de magnifiques » châteaux tous parfaitement semblables : à ces » palais succédèrent des tours & des colonades, » & enfin des arbres, & d'immenses forêts de » cyprès & de palmiers (10) ». Après cette dernière décoration, le tableau magique disparut; la mer reprit son aspect ordinaire & le peuple qui bordoit le rivage, battit des mains avec transport, en répétant mille fois dans des cris d'alégresse, le nom de la *Fée Morgana*.

Eh bien, Maman, interrompit Pulchérie, nous voilà donc retombés dans les Contes de Fées?...

— Point du tout ; ce dernier phénomène, ainsi que tous les autres, est pris dans la nature.... — Il y a une *Fée Morgana?*..... — Je vous ai conté ce que disoit le peuple de Reggio ; le peuple est partout ignorant & crédule, il aime les fables, & les adopte aisément.... — Mais ces tableaux magiques?... — Sont produits par des causes naturelles.... — Je ne conçois plus à présent comment on ne passe pas sa vie à voyager, à lire, à s'instruire, pour apprendre, ou pour voir des choses si curieuses & si intéressantes. Mais, chère Maman, daignez reprendre votre Manuscrit. — Alphonse commençoit à penser comme vous ; l'étonnement que lui causoient tant d'événemens extraordinaires, excitoit en lui la plus vive curiosité & le desir le plus vrai de s'instruire. Insensiblement il perdoit tous ses goûts frivoles, il devenoit réfléchi, il parloit avec réserve, il écoutoit avec attention : mais, à mesure que sa raison se perfectionnoit, il découvroit dans sa conduite passée des fautes dont chaque réflexion lui rendoit le repentir plus amer & plus douloureux. Il ne comprenoit plus comment il avoit pu quitter son père. Le silence obstiné de Dom Ramire l'accabloit, & lui cau-

ſoit une inquiétude déchirante; il brûloit du deſir d'arriver à Conſtantinople ; il ſe flattoit d'y trouver des lettres de Portugal; & quoiqu'il eût pris pour Thélismar un attachement paſſionné, quoiqu'il eût preſque la certitude d'obtenir un jour la main de Dalinde, il forma la réſolution de quitter Thélismar à Conſtantinople, s'il n'y recevoit point de nouvelles de ſon père; enfin, de retourner en Portugal, & de ſacrifier au devoir le plus ſacré, & ſes eſpérances, & toute la félicité de ſa vie. Cette réſolution le plongea dans une mélancolie dont Thélismar cherchoit en vain la cauſe, & qu'il augmentoit encore en voulant la diſſiper par les marques de la plus tendre affection. Pour le tirer de ſon abattement, ſouvent même avec Frédéric, il parloit devant lui de Dalinde; & ces entretiens loin d'adoucir les chagrins ſecrets d'Alphonſe, les aigriſſoient encore. Enfin Thélismar prit congé de Frédéric, il quitta Reggio & revint dans la Grèce. Il traverſa toute la Grèce & arriva à Conſtantinople ſur la fin du mois d'Avril.

Alphonſe trouva à Conſtantinople une lettre de Portugal; il la reçut avec un trouble inexprimable : elle n'étoit point de Dom Ramire ;

mais on mandoit à Alphonse que son père étoit revenu en Portugal ; qu'il avoit même passé quelque temps à Lisbonne ; qu'il venoit d'en partir, en annonçant qu'il alloit entreprendre un voyage qui dureroit dix-huit mois : on ajoutoit que personne ne doutoit que Dom Ramire n'eût eu plusieurs entretiens particuliers avec le Roi, & que son voyage n'eût pour but quelques négociations secrettes ; qu'on s'attendoit d'autant plus à le voir rentrer dans le ministère à son retour ; que huit jours après son départ son successeur & son ennemi avoit été disgracié. L'homme qui faisoit tous ces détails terminoit sa lettre en disant qu'il n'avoit pu voir Dom Ramire comme Alphonse l'en avoit prié, parce qu'ayant fait un assez long séjour en France, il n'étoit revenu à Lisbonne que trois semaines après le départ de Dom Ramire.

Alphonse calculant par la date de cette lettre, que son père ne reviendroit que dans quinze ou seize mois en Portugal, renonça au projet d'y retourner lui-même avant ce temps. En effet, entièrement dénué de fortune, il n'auroit eu aucun moyen d'y subsister en l'absence de Dom Ramire. Il se décida donc à continuer ses voyages,

d'autant plus qu'il se croyoit sûr d'être de retour en Europe avant un an. Le silence de son père l'affligeoit profondément; mais enfin, rassuré sur le sort de Dom Ramire, il se soumit au sien, ne doutant pas que le temps & sa conduite ne lui rendissent la tendresse d'un père qu'il espéroit fléchir par sa soumission & son repentir.

Alphonse, moins triste & moins rêveur, reprit avec Thélismar ses conversations ordinaires. Thélismar parut si satisfait du changement qu'il remarqua en lui, qu'Alphonse crut pouvoir hasarder de lui parler de Dalinde. Thélismar d'abord se contenta de lui rappeler doucement sa promesse. Alphonse, enhardi par cette indulgence, retomba plusieurs fois dans la même faute, & Thélismar finissant par se fâcher, Alphonse fut enfin forcé de se taire; mais non sans rechercher toujours les occasions de parler indirectement de ses sentimens, & de se plaindre de la contrainte qu'on lui imposoit.

Frédéric avoit donné à Thélismar des lettres pour un Grec de ses amis qui possédoit une maison charmante sur le canal de la mer noire. Ce Grec, nommé Nicandre, n'étoit point alors à Constantinople. Thélismar & Alphonse au bout

de quinze jours se firent conduire à Buyuk-Déré, village à huit mille de Constantinople (a), & dans lequel Nicandre avec sa famille passoit une partie de l'été. Ce fut le premier Mai à dix heures du matin, que les deux Voyageurs arrivèrent à Buyuk-Déré. En entrant dans le Village, ils virent les rues remplies de jeunes gens vêtus avec élégance & couronnés de fleurs, chantant ou jouant de divers instrumens; toutes les maisons étoient décorées de guirlandes & de festons de roses; & les fénêtres mieux ornées encore par une multitude de jeunes Beautés Grecques, entourées d'esclaves superbement vêtues. Ce spectacle ravit Alphonse; & Thélismar, instruit des usages de la Grèce, lui apprit qu'on célébroit ainsi tous les ans le premier jour du mois de Mai; que dans ce jour solennel, les jeunes gens amoureux attachoient des couronnes de fleurs sur les portes de la maison de leurs maîtresses, & chantoient sous leurs fenêtres (11). Hélas, dit Alphonse, qu'ils sont heureux! on les écoute.... — Cette faveur ici ne prouve rien. — Mais quand deux rivaux

(a) La position de ce Village est très-agréable; les Ministres & plusieurs particuliers y ont des maisons de Campagne.
Voyage littéraire de la Grèce, par M. Guys, T. I.

ſe trouvent à la même porte, ou ſous la même fenêtre ?.... — Ils poſent enſemble leurs couronnes, & chantent alternativement.

Les Voyageurs, après s'être arrêtés aſſez long-temps dans la première rue, continuèrent leur chemin, & Alphonſe appercevant de loin une maiſon encore plus ornée de fleurs que les autres; certainement, dit-il, voilà l'habitation de quelque beauté célèbre. En effet, en s'approchant, il vit ſur un grand balcon deux jeunes perſonnes charmantes; & lorſqu'il fut en face du balcon, le guide dit à Théliſmar que cette maiſon étoit celle de Nicandre. Alphonſe & Théliſmar y entrèrent. Nicandre vint auſſi-tôt les recevoir; & après avoir lu la lettre de Frédéric, il les embraſſa affectueuſement l'un & l'autre, & leur témoigna le plus vif deſir de les retenir long-temps chez lui. Nicandre, ainſi que toute ſa famille, parloit aſſez bien François; Théliſmar ſavoit parfaitement cette Langue, & Alphonſe l'entendoit un peu. Nicandre appela des Eſclaves, qui conduiſirent les Voyageurs dans une grande ſalle revêtue de marbre de Paros, où l'on préparoit un bain pour eux. Après le bain (12), Nicandre vint les retrouver, & les mena dans

l'appartement de Glaphire, ſon épouſe. Glaphire étoit aſſiſe ſur un ſopha, avec ſes deux filles, Glycère & Zoë, & une vieille & vénérable femme, nourrice de Nicandre, & que, ſuivant l'uſage des Grecs modernes, on appelloit dans la famille, *Patamana*, doux & tendre nom juſtement accordé par la reconnoiſſance, puiſqu'il ſignifie *ſeconde mère* (13). Les deux jeunes perſonnes étoient ſuperbement habillées; elles avoient l'une & l'autre de longues robes flottantes, des voiles blancs, ornés de franges d'or, & des ceintures richement brodées, & attachées avec des boucles d'émeraude (14). Glaphire & Nicandre queſtionnèrent Théliſmar ſur ſes voyages, & l'engagèrent à conter une partie de ſes aventures. Enſuite on paſſa dans la ſalle à manger, & l'on ſe mit à table. Sur la fin du repas, Zoë fut chercher ſa lyre, & chanta en s'accompagnant, pluſieurs duos avec ſa ſœur (15). Lorſque cette agréable muſique fut finie, Nicandre propoſa à ſes hôtes de les conduire à la promenade, & il ſortit avec eux.

Il les mena dans les champs. En approchant d'une vaſte prairie, ils virent une multitude de bergers & de bergères, vêtus de blanc & cou-

verts de guirlandes de fleurs, & presque tous tenans dans leurs mains des palmes vertes, ou des branches de myrthe & d'oranger. Les uns dansoient au son de la lyre, les autres cueilloient des fleurs, en chantant les plaisirs & le retour du printemps. Voyez-vous, dit Nicandre, cette jeune fille couronnée de roses, & mieux parée encore que ses compagnes; c'est la Reine de la Fête : elle représente la Déesse des fleurs; &, sous le nom charmant de Flore, elle reçoit les hommages de toute la troupe champêtre; mais son empire n'est que celui de la jeunesse & de la beauté, il sera peu durable; son règne doit finir avant le déclin du jour. Comme Nicandre achevoit ces mots, la jeune fille fit un signal, qui rassembla autour d'elle tous les bergers. Alors une de ses compagnes chanta une hymne en l'honneur de Flore & du printemps, & à chaque couplet, les bergers répétoient en chœur ce refrain: *Soyez la bien venue, Nymphe, Déesse du mois de Mai.* Ensuite on se remit à danser (16).

Après avoir fait plusieurs fois le tour de la prairie, Nicandre ramena chez lui les Voyageurs: ils y trouvèrent Glaphire & ses filles, au milieu de toutes leurs esclaves, occupées à broder, & contant tour

à tour de petites histoires, ou des fables morales (17). Quoiqu'Alphonse n'entendît pas le Grec, ce tableau le charma : c'étoit la jeune Zoë qui parloit ; Thélismar l'avoit conjurée de continuer son récit, & elle le reprit avec une grâce qu'augmentoit encore sa vive rougeur & son modeste embarras. Zoë contoit l'histoire d'une jeune personne, à la veille de se marier & de quitter la maison paternelle ; elle dépeignit avec autant de vérité que de sentiment, la douleur intéressante & profonde d'une fille tendre & reconnoissante, qui s'arrache des bras d'une famille chérie. Glycère écoutoit ce détail avec une extrême émotion : tout-à-coup des pleurs involontaires s'échapant de ses paupières baissées, tombèrent sur son ouvrage, & mouillèrent la fleur qu'elle brodoit. Dans cet instant sa mère, qui la regardoit, l'appelle d'une voix entrecoupée, en lui tendant les bras. Glycère se lève, & court se jeter aux genoux de sa mère en fondant en larmes : l'histoire est interrompue. Nicandre s'approche de Glycère, l'embrasse tendrement. Zoë attendrie quitte son ouvrage & vole vers sa sœur. Les esclaves témoignent l'intérêt qu'elles prennent à cette scène touchante, & Nicandre,

au bout d'un moment, emmenant Alphonſe & Thélifmar dans une ſalle voiſine, leur explique la cauſe de tout ce qu'ils viennent de voir, en leur diſant le ſujet de l'hiſtoire contée par Zoë, & leur apprenant que Glycère étoit à la veille de ſe marier.

En effet, le ſoir même le jeune homme choiſi pour être l'époux de Glycère, envoya chez Nicandre de grandes corbeilles, ornées avec magnificence, qui contenoient les pierreries & les préſens de noces deſtinés à Glycère & à ſa famille; & le lendemain le jeune Grec, ſuivi de tous ſes parens, ſe rendit à la maiſon de Nicandre. Alors parut la belle & touchante Glycère. Elle avoit une robbe d'argent brodée d'or & de perles, rattachée avec une ceinture de diamans. Ses longs cheveux treſſés flottoient ſur ſes épaules; une couronne d'immortelles ornoit ſa tête. Glycère ſe jeta, en pleurant, dans les bras de ſa mère.... Elle reçut à genoux la bénédiction paternelle, que Nicandre prononça avec un profond attendriſſement, mais à haute voix & d'un ton ferme; tandis que la ſenſible mère, hors d'état de pouvoir articuler une ſeule parole, preſſoit dans ſes mains tremblantes les mains de ſa fille, en

élevant vers le Ciel des yeux baignés de pleurs.

Après cette cérémonie touchante, les deux familles réunies, ſuivies de tous leurs eſclaves, ſortirent de la maiſon pour ſe rendre à l'Égliſe. Ce ſuperbe cortège étoit précédé d'une troupe de joueurs d'inſtrumens & de chanteurs. Enſuite s'avançoit la jeune mariée, ſoutenue par ſon père & par ſa mère. Timide & tremblante, elle marchoit lentement, les yeux baiſſés, & l'on voyoit ſes paupières mouillées de larmes qu'elle s'efforçoit en vain de retenir. On portoit devant elle, ſuivant l'antique uſage de la Grèce, le *flambeau de l'Hyménée*. Ses eſclaves, ſon époux, les parens & les amis fermoient la marche : ils arrivèrent dans cet ordre à l'Égliſe. Après la célébration on reconduiſit en pompe les nouveaux époux dans leur maiſon, dont la façade étoit illuminée & décorée de feuillages. On offrit des coupes de vin à tous les convives & aux jeunes gens des bouquets enlacés avec des fils d'or, en leur diſant : *mariez-vous auſſi*. Ces mots firent treſſaillir Alphonſe, & ſes regards au même inſtant ſe portèrent ſur Théliſmar. On paſſa dans la ſalle du banquet, où l'on danſa juſqu'à minuit (18).

Alphonſe revint de cette fête triſte & cha-

grin. Le souvenir de Dalinde & la crainte de ne goûter peut-être jamais le bonheur dont il étoit témoin avoient rempli son ame d'amertume. Il conserva cette mélancolie plusieurs jours; mais la nouveauté & l'agrément des objets qui l'entouroient, & surtout la tendresse de Thélismar la dissipèrent insensiblement.

Tous les jours, après la promenade, Thélismar & Alphonse se rendoient dans la salle des brodeuses. Glycère & les jeunes amies de Zoë y venoient réguliérement. Nicandre expliquoit tout bas aux Étrangers les sujets des historiettes contées par les jeunes Grecques : mais quand Zoë parloit, Alphonse étoit plus attentif. Souvent avec Nicandre ou Thélismar, il changeoit de place afin de voir travailler les brodeuses. Il s'arrêtoit toujours plus long-temps auprès du métier de Zoë. Il louoit tous les ouvrages; mais il ne regardoit que celui de Zoë. Il s'étoit remis à dessiner des fleurs, & chaque jour il offroit à Zoë un nouveau dessin de broderie. Enfin il vantoit sans cesse le climat, les mœurs & les coutumes de la Grèce, & trouvoit *Buyuk-Déré* le séjour le plus agréable & le plus intéressant qu'il eût vu.

Un matin qu'il étoit seul avec Thélismar,

ce dernier le loua sur sa conduite. Je suis enchanté de vous, mon cher Alphonse, continua-t-il; je vois qu'enfin, vous commencez véritablement à prendre de l'empire sur vous-même. — Comment? — Oui; & je ne puis vous en cacher ma satisfaction. Depuis trois semaines je n'ai rien à vous reprocher. Vous savez dissimuler & surmonter cette mélancolie qui m'affligeoit: vous êtes, dans la société, obligeant, attentif, aimable, & ce qui doit vous coûter davantage, vous ne me parlez plus de Dalinde. Croyez que je sens tout le prix de cet effort. En disant ces mots, Thélismar embrasse Alphonse, qui se laisse embrasser d'un air triste & froid, & ne répond rien. Il y eut un moment de silence. Alphonse se promenoit en rêvant dans la chambre. Tout-à-coup, se tournant brusquement: non, Thélismar, dit-il, non, je ne puis vous tromper; je serois indigne de vos bontés si je vous laissois une erreur.... Il s'arrêta & rougit. Que voulez-vous dire, reprit Thélismar? Ah! s'écria Alphonse, je vais peut-être me perdre.... — Vous perdre, auprès de moi, par une noble sincérité! Alphonse, pouvez-vous le craindre? — Eh bien, sachez donc que mon cœur est toujours

toujours le même ; oui, Dalinde ſeule l'a rendu ſenſible, & ſans l'eſpoir de devenir votre fils, la vie me ſeroit odieuſe : & cependant.... Si j'ai ceſſé de parler d'elle, ſi j'ai paru reprendre ma gaîté, n'attribuez point cette conduite à ma raiſon, au contraire.....

Viens dans mes bras, interrompit Théliſmar, viens, noble & cher Alphonſe! Cette preuve de ta confiance & de ta franchiſe juſtifie toute l'affection que j'ai pour toi. O mon père, s'écrie Alphonſe! ô l'ami le plus indulgent!.... Voyez, mon cher Alphonſe, reprit Théliſmar, voyez à quel point l'amour eſt un ſentiment fragile, lorſqu'il n'eſt pas uni à la tendre & ſolide amitié. Deux grands yeux noirs, une mine ingénue, un ſourire fin, & cinq ou ſix hiſtoriettes, que vous n'entendiez même pas, vous ont fait oublier pendant trois ſemaines l'objet de cette paſſion que vous prétendiez ſi violente!.... — Il eſt vrai que cette jeune Zoë m'amuſoit, m'intéreſſoit; il eſt vrai qu'elle a pu me diſtraire. Dalinde s'offroit moins ſouvent à mon imagination; mais elle étoit toujours au fond de mon cœur. — Non, Alphonſe, ne vous abuſez pas. Vous n'avez point encore pour Dalinde un attache-

ment véritable, parce que vous ne connoissez d'elle que sa figure.... — Mais cette figure ravissante annonce une ame si pure, si sensible; d'ailleurs, je connois encore Dalinde par ses lettres, par ses talens, par sa tendresse pour vous; en un mot, Dalinde est la fille de Thélismar, n'en est-ce pas assez pour l'aimer passionnément. — Tout cela ne suffit pas pour fonder un attachement profond & durable, car il n'en peut exister de tels sans la confiance & l'amitié. Mais, revenons à Zoë : comment, ne vous apperceviez-vous pas de l'impression qu'elle faisoit sur vous?.... — Je n'y réfléchissois pas.... — Sentez donc qu'elles peuvent être les conséquences du manque de réflexion ! Je me suis déjà plus d'une fois apperçu que Nicandre & Glaphire n'approuvoient pas l'excès de vos attentions pour Zoë. D'ailleurs, tant de soins & une préférence si marquée auroient bientôt fait le plus grand tort à la réputation de la jeune personne qui en est l'objet. Vous avez risqué de jeter le trouble & la douleur dans cette maison où l'on nous traite avec une bonté qui doit exciter toute notre reconnoissance.... Oh Ciel! interrompit Alphonse, vous me faites frémir; désormais je réfléchirai,

je ferai moi-même chaque jour l'examen le plus sévère de mes actions, de mes sentimens; & ce qui vaudra mieux encore, je vous consulterai, je vous ferai part de toutes mes pensées, & ce cœur n'aura jamais, un seul instant, rien de caché pour vous.

Maintenant, dit Thélismar, je dois m'acquitter d'une promesse que je n'ai point oubliée. En disant ces mots, Thélismar ouvre une cassette, il en tire l'écharpe de Dalinde & la présentant à Alphonse : elle vous appartient, dit-il, vous l'avez conquise, puisque j'avois promis de vous la rendre à la première preuve de sincérité.... Ah, Thélismar, interrompit Alphonse, avec attendrissement, quelle occasion choisissez-vous!... M'est-il permis de recevoir dans cette maison un gage si cher?.... Oui, dit Thélismar, si vous y attachez toujours autant de prix, si vous avez les mêmes sentimens.... Je puis donc l'accepter, s'écria Alphonse. En disant ces paroles, il se jette aux pieds de Thélismar, il reçoit à genoux l'écharpe de Dalinde, & baise avec transport la main qui la lui donne. Alphonse, dit Thélismar, ce présent de la main d'un père n'est

point un don frivole. Dans cet instant, nous contractons l'un & l'autre un engagement sacré; oui, je viens de vous adopter, je vous promets une compagne aimable & vertueuse, vous pouvez vous rendre digne d'elle, non par une passion romanesque, mais par des vertus solides. Achevez d'éclairer votre esprit, de perfectionner votre raison & votre caractère; c'est ainsi que vous prouverez à Dalinde que vous savez aimer, & que vous me témoignerez la reconnoissance que vous devez à ma tendresse.

Nicandre vint interrompre cet entretien. Alphonse trop ému, trop pénétré pour pouvoir supporter la présence d'un tiers, se retira. Il fut chercher la solitude afin de se livrer sans contrainte à tous les transports de sa joie. Il est inutile de dire que depuis ce jour il ne dessina plus de fleurs pour la jeune Zoë, qu'il ne s'arrêta plus si long-temps devant son métier, & que même, toutes les fois que la politesse le lui permit, il évita d'aller dans la salle des Brodeuses.

Cependant, la famille de Nicandre éprouva un chagrin sensible. Un de leurs amis, revenant d'un petit voyage qu'il avoit fait à l'Isle de

Calki (*a*), en arrivant à Buyuk-Déré, tomba malade & mourut au bout de quatre jours. Nicandre fit à Thélisimar les détails les plus intéressans sur l'ami qu'il perdoit. Il lui conta que cet homme avoit renoncé à tous les honneurs auxquels son état & ses alliances lui donnoient le droit d'aspirer, afin de pouvoir se livrer entièrement aux charmes de l'étude & de l'amitié. Ce Sage, continua Nicandre, retiré dans une maison délicieuse (19), voisine de la mienne, donnoit aux infortunés la plus grande partie de sa fortune. Il consacroit le reste à l'embellissement de son habitation. Il n'avoit que des sentimens vertueux & des goûts simples. Il travailloit lui-même à son jardin; cultiver ses fleurs, élever des oiseaux, former une immense volière, tels étoient ses innocens plaisirs. Enfin, chéri de ses amis, adoré de ses esclaves, il avoit une sœur digne d'être son amie, qui logeoit avec lui, qui le suivoit partout, & qui jamais ne se consolera de sa perte. Demain, poursuivit Nicandre, nous rendrons les derniers devoirs à

(*a*) C'est la neuvième des Isles de la Propontide, appelées anciennement *Démoneri* ou les *Isles des Génies*. M. d'Anville les appelle faussement les Isles du Prince. Ce nom n'est donné par les habitans qu'à la quatrième de ces Isles. *Cette Notte est de M. Guys.*

mon malheureux ami.... Sa sœur infortunée conduira la pompe funébre.... Mais, dit Thélismar, comment pourra-t-elle en avoir le courage?.... Ah! reprit Nicandre, vous qui voulez connoître nos mœurs & la nature, venez à cette triste cérémonie; vous verrez la force que peut donner le désespoir qui s'exhale. Parmi nous la douleur n'est jamais concentrée : elle se montre dans toute son énergie. Chez un peuple esclave des bienséances & de l'usage, la douleur doit être morne & muette; mais chez nous elle est éloquente & sublime.

Cet entretien excita l'intérêt & la curiosité de Thélismar, & il ne manqua pas avec Alphonse de suivre Nicandre aux funérailles de son ami. On se rendit d'abord à la maison d'Euphrosine (c'étoit le nom de la sœur du mort). Ils entrèrent dans une salle tendue de noir, où le mort, à visage découvert & magnifiquement habillé, étoit couché sur son cercueil. Des esclaves à genoux entouroient le cercueil, en exprimant leur douleur par des larmes & des gémissemens. Thélismar distingua parmi cette troupe un Vieillard qui paroissoit encore plus profondément affligé que les autres. Nicandre s'en approcha & lui

parla. Enſuite, Thélifmar queſtionnant Nicandre ſur ce Vieillard : il s'appele Zaphiri, répondit Nicandre, il a vu naître celui que nous pleurons ; il a preſque perdu l'uſage de ſes jambes, & l'impoſſibilité de ſuivre la pompe funébre, ajoute encore à ſon affliction. Il vient de me dire qu'il ne lui reſtoit plus qu'un ſeul plaiſir ſur la terre, celui de prendre ſoin des oiſeaux & de cultiver les fleurs qui faiſoient les délices de ſon cher maître.

Nicandre parloit encore, lorſqu'Alphonſe & Thélifmar treſſaillirent en entendant des accens entrecoupés & des cris ſi douloureux qu'ils en furent émus juſqu'au fond de l'ame. Ah, s'écria Nicandre, c'eſt la malheureuſe Euphroſine! Au moment même paroît une femme en cheveux épars & enveloppée de longs habits de deuil, pâle, baignée de larmes ; elle avance à pas lents, appuyée ſur des eſclaves qui la ſoutiennent & la trainent. L'auguſte & touchant caractère d'une profonde douleur, rend ſa beauté naturelle plus majeſtueuſe, plus frappante ; & ſes cris, ſes gémiſſemens lamentables ont un accent de déſeſpoir ſi pénétrant & ſi vrai, qu'on ne peut les entendre ſans éprouver à la fois de l'étonnement,

de la terreur & la plus déchirante compassion.

Cependant le Patriarche arrive suivi de son cortège. On enlève le corps, les chants funèbres commencent, & l'on sort de la maison. Après avoir traversé le village & fait un quart de lieue dans les champs, on arriva dans une place couverte de tombeaux, de colonnes sépulcrales & de cyprès. En appercevant de loin la sépulture préparée pour son frère, Euphrosine frémit, pousse un cri douloureux & se cache le visage avec son voile. Enfin, on approche de la fosse, la pompe funèbre s'arrête; le Patriarche prononce les prières d'usage; ensuite il embrasse le mort. Alors il s'éloigne, & Euphrosine relevant son voile s'avance impétueusement, & vient tomber à genoux auprès du cercueil de son frère. O mon frère! s'écrie-t-elle, reçois les derniers adieux de ta sœur infortunée!.... Ami si tendre & si cher! je te vois donc pour la dernière fois!.... Mon frère!.... Quoi! c'est là mon frère?.... Hélas, je reconnois encore ses traits!.... Mais, ô spectacle déchirant!.... quand je le baigne de mes larmes, quand je l'appelle, quand je meurs, je vois sur son visage l'inaltérable empreinte d'une morne tranquillité!.... Ah, ce calme affreux!....

c'eſt celui de la mort!.... Mon frère! oui, tu n'es plus qu'une ombre. La malheureuſe Euphroſine n'embraſſe que ton image!.... Eh quoi donc je te perds ſans retour? je ne te verrai plus?.... Tu vas pour jamais diſparoître à mes yeux!.... pour jamais!.... Non, je ne puis me ſoumettre à cette horrible ſéparation; non, je ne ſouffrirai point qu'une main cruelle t'arrache de mes bras pour te plonger dans la tombe!.... Arrêtez, barbares, arrêtez! ceſſez de creuſer ce tombeau!.... prenez pitié de ma douleur, ou craignez mon déſeſpoir!.... Comme Euphroſine achevoit ces paroles, le Patriarche s'avança pour enlever le corps. Euphroſine pouſſe un cri terrible; ſes eſclaves ſe précipitent vers elle, & malgré ſa réſiſtance, l'entraînent à quelques pas de la foſſe. Euphroſine hors d'elle-même, déchire ſes vêtemens; elle arrache ſes longs cheveux & les jette dans la foſſe.... Enſuite ſes larmes s'arrêtent tout-à-coup. Immobile & ſtupide elle conſidère d'un œil fixe le cercueil poſé dans le tombeau; mais lorſqu'elle voit ſoulever le marbre qui doit le couvrir, elle frémit: O Dieu! s'écrie-t-elle, c'en eſt donc fait. En diſant ces mots elle pâlit, ſes yeux ſe ferment & elle tombe évanouie dans

les bras de ses esclaves. On la transporte loin du tombeau, & lorsqu'elle eut repris sa connoissance, les parens & les amis, suivant l'usage, la reconduisirent chez elle. Pour arriver à la maison il falloit traverser le jardin de son frère. En entrant dans ce jardin on y trouva le vieil esclave Zaphiri, tenant d'une main une serpe, & de l'autre un arrosoir. Cet objet frappe Euphrosine, elle tressaille & s'élançant vers l'esclave : O Zaphiri ! dit-elle, que fais-tu ? .... — Hélas ! je prends soin des fleurs que mon maître aimoit tant ! .... O malheureux vieillard, interrompit Euphrosine, en se saisissant de la serpe, mon frère n'est plus ! ces lieux ne doivent être pour nous désormais qu'un séjour de douleur.... Que tout ce qui les embellissoit disparoisse ou s'anéantisse .... Ouvrez ces volières ; rendez la liberté à ces petits oiseaux dont le ramage & la gaîté me déchirent le cœur ! .... Et ces fleurs, cultivées par la main de mon frère .... qu'elles périssent avec lui ! .... En achevant ces mots, Euphrosine, d'un air égaré, parcourt avec rapidité le parterre en coupant ou brisant toutes les fleurs qui se trouvent sur son passage (20).

Cette scène touchante fit la plus vive impres-

ſion ſur le cœur d'Alphonſe. Lorſqu'il fut de retour chez Nicandre; expliquez-moi, dit-il à Théliſmar, comment des idées ſi oppoſées peuvent réſulter des mêmes ſentimens. Pourquoi ce vieillard ſe plaiſoit-il à cultiver les fleurs de ſon maître, tandis qu'au contraire Euphroſine trouvoit une ſorte de conſolation à les détruire? Laquelle de ces deux actions préférez-vous, demanda à ſon tour Théliſmar? Mais, reprit Alphonſe, celle du vieillard me paroît la plus naturelle; cependant, l'autre m'a cauſé bien plus d'émotion.... Une ſenſibilité commune, dit Théliſmar, ne produit que des effets communs; une ſenſibilité profonde produit naturellement & des idées, & des actions extraordinaires. Par exemple, ſi cette femme intéreſſante que nous venons de voir, ſi Euphroſine joint à cette ame paſſionnée, de la raiſon, du goût & du diſcernement, & ſi elle écrivoit, ſes ouvrages auroient certainement de l'originalité, on y trouveroit des idées neuves, de l'énergie, du ſentiment & de la vérité. — Mais, dit Alphonſe, n'eſt-ce pas là ce qu'on appelle du génie?... Eh, reprit Théliſmar, ſi le génie ne venoit de l'ame, ſeroit-ce un don ſi précieux? Seroit-il ſi deſirable? Exciteroit-il autant d'envie?....

Thélismar & Alphonse passèrent encore quelques jours à Buyuk-Déré; ensuite ils prirent congé de Nicandre & de son aimable famille, & partirent : ils quittèrent la Grèce, & entrèrent en Asie par la Natolie; ils séjournèrent à Bagdad (*a*), à Bassora (*b*), & s'arrêtant à l'isle de Bahrein, dans le golphe Persique, ils virent la fameuse pêche des perles (21); de-là ils se rendirent par mer dans le Royaume de Visapour. Durant cette navigation, Thélismar & Alphonse se promenant un soir sur un des ponts du vaisseau, s'entretenoient des merveilles de la nature. Enfin, disoit Alphonse, maintenant je crois les connoître toutes. Mon cher Alphonse, reprit Thélismar, puisque vous êtes si savant, expliquez-moi donc le phénomène qui s'offre à nos regards dans ce moment. Tournez-vous de ce côté, & jetez les yeux sur les flots. A ces mots, Alphonse se rapproche de Thélismar, & regardant la mer, il voit le vaisseau voguer dans un cercle de feu,

---

(*a*) *Bagdad*, grande Ville sur le bord oriental du Tigre; les Turcs la prirent vers 1638.

(*b*) *Bassora*, belle Ville au-dessous du confluent du Tigre & de l'Euphrate; les Turcs en sont les maîtres depuis 1668: elle est à 100 lieues de Bagdad.

que l'obſcurité profonde de la nuit faiſoit paroître encore plus éclatant. Toute la ſurface de la mer étoit entièrement couverte de petites étoiles étincellantes. Chaque lame, en ſe briſant, répandoit une vive lumière, & le ſillage du vaiſſeau, d'un blanc argenté & lumineux, étoit parſemé de points brillans & azurés (22). J'avoue, dit Alphonſe, que voilà un magnifique ſpectacle, & abſolument nouveau pour moi. Allons nous coucher, interrompit Thélifmar; & ſi vous vous réveillez cette nuit, je ſuis perſuadé que vous ferez de ſalutaires réflexions ſur la préſomption, qui ne vous eſt que trop naturelle, & qui vous perſuade que vous avez des connoiſſances étendues, quand tout d'ailleurs vous prouve le contraire. Alphonſe ne répondit rien; mais il embraſſa Thélifmar, & l'un & l'autre furent ſe coucher. Il y avoit à peine une demi-heure qu'Alphonſe étoit endormi, lorſqu'il entendit dans ſa petite chambre un bruit qui le réveilla. Il avoit éteint ſa lumière, & il fut effrayé, en ouvrant les yeux, d'appercevoir du feu ſur la cloiſon qui étoit vis-à-vis de ſon lit. Il ſe lève précipitamment, & alors ſa ſurpriſe augmente, en voyant très-liſiblement en groſſes lettres de feu, ces paroles écrites ſur le mur :

Savant Alphonse, votre effroi n'est pas fondé; car ce feu ne brûle point (23). Alphonse, aussi honteux qu'étonné, mit la main sur ces caractères brillans; &, ne sentant aucune chaleur : Ah, Thélismar, s'écria-t-il, ce qui me surprend le plus, c'est que vous sachiez rendre aimables les leçons mêmes qui blessent l'amour-propre! Comme il achevoit ces paroles, Thélismar, une lumière à la main, entra en riant dans sa chambre, & après lui avoir expliqué la nature de ces prétendus caractères de feu, il se retira, & Alphonse se rendormit.

Il est temps aussi que nous allions nous coucher, interrompit la Baronne; car la Veillée, ce soir, a été beaucoup plus longue que de coutume.

A la Veillée suivante, Madame de Clémire reprit ainsi la lecture de l'Histoire d'Alphonse.

═ Les deux Voyageurs, arrivés à Visapour, visitèrent les mines de diamans (24); ensuite, ils se rendirent à la Cour du Grand Mogol. Thélismar, ayant obtenu une Audience de l'Empereur, fut avec Alphonse introduit dans le Palais. Ils traversèrent plusieurs appartemens, & trouvèrent par-tout de belles femmes, superbement

habillées, & armées de lances, qui formoient la garde intérieure du Palais ; ils arrivèrent dans une vaſte & magnifique galerie, meublée de brocard d'or. Le Monarque étoit aſſis ſur un thrône de nacre de perles, parſemé de rubis & d'émeraudes. Quatre colonnes entièrement couvertes de diamans, ſoutenoient un baldaquin d'étoffe d'argent, bordé de ſaphirs, & orné de feſtons & de glands de perles. A l'une des colonnes, étoit ſuſpendu un ſuperbe trophée, composé des armes de l'Empereur ; ſon arc, ſon carquois & ſon ſabre, garnis de pierreries, & liés enſemble par une chaîne de topazes & de diamans. L'Empereur étoit vêtu de drap d'or : on voyoit au milieu de ſon turban un diamant d'un éclat éblouiſſant & d'une ſi prodigieuſe groſſeur, qu'il occupolt preſque toute la largeur de ſon front ; pluſieurs rangs de groſſes perles formoient ſes bracelets & ſon collier, & une infinité de pierres précieuſes de diverſes couleurs enrichiſſoient ſa ceinture & ſes brodequins ; il avoit devant lui une table d'or maſſif, & tous les grands Seigneurs de ſa Cour, dans la plus éclatante parure, étoient debout, rangés autour de ſon trône. Thélifmar lui préſenta quelques inſtrumens de Géométrie,

dont, par le moyen d'un interprète, il lui expliqua l'usage. L'Empereur parut charmé des présens & de l'entretien de Thélismar : il lui dit que ce jour étoit celui de sa naissance, & que tout l'Empire en célébroit la Fête ; & il invita Alphonse & Thélismar à passer la soirée avec lui.

On apporta du vin dans des vases de crystal de roche ; tout le monde s'assit, des Musiciens entrèrent dans la salle, qui retentit bientôt du son des timbales & des trompettes. On servit des fruits dans des plats d'or. L'Empereur fit remplir une coupe de vin & l'envoya à Thélismar ; cette coupe étoit d'or, enrichie de turquoises, d'émeraudes & de rubis. Lorsque Thélismar eut bû, l'Empereur le pria de garder la coupe, comme une marque de son amitié. Sur la fin du repas, on apporta à l'Empereur deux grands bassins pleins de rubis, qu'il jeta au milieu de l'assemblée, & que les Courtisans s'empressèrent de ramasser. Un instant après, on présenta encore à l'Empereur deux autres bassins remplis d'amandes d'or & d'argent mêlées ensemble, qui furent pareillement jetées & enlevées avec la même promptitude. Thélismar & Alphonse, comme vous croyez bien, ne voulurent point

participer

participer à cette générosité ; & l'avidité & la bassesse des grands Seigneurs Mogols les remplit d'indignation. L'Empereur distribua aussi aux Musiciens & à quelques Courtisans des pièces d'étoffes d'or & de riches ceintures ; ensuite on se remit à boire. Thélismar & Alphonse furent les seuls qui ne s'enivrèrent point. L'Empereur, qui ne pouvoit plus se soutenir, pencha la tête, & s'endormit. Alors, tout le monde se retira.

Lorsqu'Alphonse & Thélismar se trouvèrent seuls, que pensez-vous de cette Cour, dit Thélismar ? Je pense, répondit Alphonse, que le Grand Mogol est le Souverain le plus riche & le plus magnifique qu'il y ait sur la terre. . . . — Et le croyez-vous le plus heureux & le plus considéré ? . . . — Je ne sais s'il est heureux, puisque j'ignore s'il est aimé de ses peuples, & s'il règne avec gloire & tranquillité ; mais j'avoue que sa personne n'a rien d'auguste, rien qui imprime le respect. Il n'y a pas un seul Prince en Europe qui n'en impose davantage. — Cependant le Grand Mogol étale un faste & une magnificence dont nul Souverain d'Europe ne peut approcher. L'or, les diamans & tout l'éclat pompeux du luxe Asiatique n'inspirent donc par eux-mêmes aucune

véritable considération. Que pensez-vous donc de ces frivoles Européens, qui attachent un si grand prix à toutes ces brillantes bagatelles ? Je voudrois que la femme d'Europe la plus riche en diamans, celle qui possède ce qu'on appelle le plus magnifique écrin, je voudrois que cette femme pût être transportée ici pendant vingt-quatre heures. Que diroit-elle, en voyant toute sa magnificence surpassée par celle d'une esclave des femmes de l'Empereur ? Pour moi, reprit Alphonse en rougissant un peu, je sens que je ne parlerai plus des diamans que mon père a perdus dans le tremblement de terre de Lisbonne. Mais, continua-t-il, expliquez-moi pourquoi les grands Seigneurs de cette Cour, qui paroissent si riches, sont en même-temps si avides. Avec quelle bassesse ils se précipitoient sur l'or & les pierreries que leur jetoit l'Empereur ! ... — Ils mettent tout leur amour-propre à briller par de superbes vêtemens & des parures éclatantes ; ils ne cherchent à se distinguer les uns des autres, que par le faste & la richesse, & vous voyez que cette espèce de vanité poussée à l'excès, rend stupide & capable des bassesses les plus avilissantes. Revenons à l'Empereur. Vous ignorez, disiez-vous

tout-à-l'heure, s'il eſt heureux : croyez-vous qu'un Souverain auſſi groſſier, auſſi ignorant, puiſſe l'être? — Mais, s'il eſt bon, il pourroit être aimé. — On n'aime point le Souverain qu'on mépriſe. Pour rendre ſes ſujets heureux, ne faut-il pas qu'il ſoit éclairé, juſte, eſtimable? D'ailleurs, celui-ci n'a point de ſujets, il ne règne que ſur de vils eſclaves; ... il eſt deſpote enfin, ... il exerce un pouvoir tyrannique, & il éprouve toutes les craintes, toutes les terreurs, qui ſeront à jamais la juſte punition des tyrans. Il n'obtient que des hommages forcés; & tandis que la flatterie l'encenſe, la haine en ſecret trame ſa perte. Il paſſe ſa vie à redouter, ou à découvrir des révoltes; il ſe défie de tout ce qui l'entoure, & pour comble d'horreur, ſes enfans mêmes lui ſont ſuſpects.

Le lendemain de cet entretien, Théliſmar & Alphonſe ſe rendirent de bonne-heure au palais. Le Mogol faiſoit alors la guerre au Roi de Décan. Il voulut viſiter le camp où ſes troupes étoient raſſemblées. Ses Femmes montèrent ſur les éléphans qui les attendoient à leurs portes. Théliſmar compta quatre-vingt éléphans, tous ſuperbement équipés. Les petites tours qu'ils portoient étoient revêtues de plaques d'or & de nacre. Le

même métal formoit le grillage des fenêtres. Un dais de drap d'argent rattaché avec des nœuds & des glands de rubis, couvroit le haut de la tour. L'Empereur étoit porté dans un palanquin d'or & de nacre, recouvert de pierreries & de perles. Beaucoup d'autres palanquins auſſi magnifiques, ſuivoient celui de l'Empereur. Ce pompeux cortège étoit précédé d'un grand nombre de trompettes, de tambours & d'autres inſtrumens mêlés parmi une foule d'Officiers richement vêtus, qui portoient de ſuperbes dais & des paraſols de brocard d'or brodés de perles, de rubis & de diamans.

Les Voyageurs, après avoir admiré la magnificence du camp, quittèrent la Cour du Grand Mogol (25), ils continuèrent leurs voyages, & prirent la route de Siam. Ils virent dans ce Royaume le fameux éléphant blanc, animal ſi révéré dans les Indes. Son appartement eſt magnifique; on ne le ſert qu'à genoux & dans une vaiſſelle d'or (a). » Les attentions, dit un illuſtre » Philoſophe (b), les reſpects, les offrandes les

(a) A Laos, à Pégu, &c. on a le même reſpect pour les éléphans blancs.

(b) M. de Buffon.

» flattent ſans les corrompre : ils n'ont donc pas » une ame humaine ; cela ſeul devroit ſuffire » pour le démontrer aux Indiens. »

Il ne reſtoit plus qu'une ſeule partie du monde que nos Voyageurs ne connuſſent pas. Ils paſsèrent enfin en Amérique, & abordèrent dans la Californie. De-là ils furent au Méxique. Comme ils étoient en route pour ſe rendre à la ville de Tlaſcala, Théliſmar, regardant à ſa montre, fit arrêter ſa voiture, & mettant pied à terre, dit à ſes gens de l'attendre, & de tenir avec ſoin les chevaux ; car, ajouta-t-il, la nuit va bientôt nous ſurprendre. Comment, dit Alphonſe, en riant, la nuit ! & il n'eſt que midi. Théliſmar ne répondit rien ; mais cherchant l'ombre, il tourna ſes pas vers quelques arbres peu éloignés. Alphonſe en le ſuivant, apperçut un animal dont la figure extraordinaire fixa ſon attention ; ſa longueur étoit à-peu-près de dix-neuf ou vingt pouces, ſans compter celle de ſa queue, qui en avoit au moins douze. Il avoit des oreilles de chouette, un poil hériſſé, & une longue queue de ſerpent couverte d'écailles. Comme il étoit arrêté, Alphonſe eut la curioſité de l'examiner, & il remarqua qu'il attendoit ſes petits qui cou-

roient vers lui. Quand l'animal eut raſſemblé tous ſes petits, il les mit l'un après l'autre dans une grande poche qu'il avoit ſous le ventre. Enſuite il dirigea ſa courſe du côté des arbres. Alphonſe voulant obſerver de près un animal ſi ſingulier, & voyant qu'il couroit mal, ſe mit à le pourſuivre. Il alloit le ſaiſir lorſque l'animal ſe trouvant au pied d'un arbre, y grimpa avec une agilité ſurprenante, & ſaiſiſſant avec ſa queue l'extrêmité d'une branche élevée, il s'y ſuſpendit, & parut alors immobile (26). Alphonſe ſe diſpoſoit à monter ſur l'arbre, quand tout à coup il entend autour de lui un pétillement éclatant & redoublé, ſemblable au bruit d'une décharge d'artillerie. Au moment même il ſe vit couvert d'une multitude innombrable de petits grains noirs lancés de tous côtés ſur lui (27). Il ſe recule précipitamment, en poſant ſa main ſur ſes yeux, qu'il ſentit bleſſés par les grains qui venoient de le frapper. La douleur qu'il éprouvoit le força de fermer les yeux pendant quelques minutes. Enfin il les ouvre; mais auſſi-tôt il pouſſe un cri douloureux: Ciel! s'écrie-t-il, je ſuis aveugle!.... O Théliſmar! O Dalinde! je ne vous verrai plus.... Théliſmar! Théliſmar!

où êtes-vous ?.... Abandonnerez-vous le malheureux Alphonſe ?.... Comme il achevoit ces paroles, il entendit aſſez près de lui un grand éclat de rire, & il reconnut la voix de Théliſmar. Quoi donc, reprit-il, Théliſmar inſulteroit-il à mon malheur ? Non, il n'eſt pas poſſible !... Alors, ſe rappelant que Théliſmar, en deſcendant de voiture, avoit prévenu ſes gens que la nuit alloit les ſurprendre, il commença à ſe raſſurer, & à ſe douter de la vérité. Malgré l'obſcurité profonde qui l'environnoit, il marchoit toujours du côté où il entendoit la voix de Théliſmar ; à la fin il le rencontra, & le ſaiſit dans ſes bras. Alphonſe, lui dit Théliſmar, ce n'eſt pas dans ce moment que je puis vous ſervir de guide ; car je ſuis aveugle, ainſi que vous. Graces au Ciel, reprit Alphonſe, j'en ſuis quitte pour la peur. Je vois bien à préſent qeu la cauſe de mon effroi n'eſt autre choſe qu'une éclipſe de ſoleil ; mais je ne croyois pas qu'une éclipſe produisît de ſemblables ténèbres, & je ne puis imaginer par quel art vous avez pu la prévoir & la prédire avec tant de juſteſſe. Alphonſe parloit encore, lorſque le ſoleil, commençant à reparoître, diſſipa l'effrayante obſcurité qui ca-

choit tous les objets. Ce silence profond, ce calme imposant de la nuit cessa tout à coup; la nature entière sembla revivre, les oiseaux se ranimèrent, & croyant chanter le retour de l'aurore, il annoncèrent par le plus éclatant ramage, la renaissance du jour (28).

Thélismar & Alphonse regagnèrent leur voiture; & l'éclipse, l'animal singulier observé par Alphonse, & l'espèce d'Artillerie qui lui avoit causé tant d'effroi, fournirent aux Voyageurs un sujet de conversation, qui n'étoit pas épuisé lorsqu'ils arrivèrent à *Tlascala*.

En quittant le Mexique, Thelismar & Alphonse s'embarquèrent pour aller à St. Domingue. Alphonse se flattoit d'y trouver une lettre de son père: il fut encore trompé dans son attente; mais il y reçut des nouvelles du Portugal, qui l'affligèrent sensiblement. On lui mandoit, que Dom Ramire n'avoit point reparu en Portugal, & qu'on étoit absolument dissuadé de l'idée qu'il eût repris une partie de son ancienne faveur, & qu'on l'eût envoyé en ambassade; que même beaucoup de personnes le croyoient exilé de sa patrie; mais qu'on ignoroit entièrement dans quelle partie du monde il s'étoit re-

tiré. Ces nouvelles accablèrent de douleur Alphonse : inquiet de nouveau sur le sort de son père, il sentit renaître ses remords avec plus de force que jamais. Il étoit abîmé dans les plus douloureuses réflexions, lorsque Thélismar vint le trouver. Je vous cherchois, lui dit Thélismar, pour vous annoncer que vous verrez Dalinde beaucoup plutôt que vous ne l'espériez; elle est à Paris avec sa mère, elle nous y attend : nous partons demain pour Surinam, & de-là nous nous embarquerons pour la France, où nous irons directement. Mais, ajouta Thélismar, en attendant que vous voyez Dalinde, je veux vous montrer un présent d'elle, que je viens de recevoir. Tenez, ouvrez cette boëte, & regardez cette figure : la reconnoissez-vous? Dieu, s'écria Alphonse, le portrait de Dalinde! Quel tableau ravissant! Quelle ressemblance! & quelle perfection de peinture!... Ce tableau vous intéressera davantage encore, quand vous saurez qu'il est l'ouvrage de Dalinde elle-même....
— Dalinde! Elle a donc tous les talens, ainsi que tous les charmes!.... Ah! souffrez que je regarde encore cette précieuse peinture. Oui, voilà ses traits; voilà ce sourire enchanteur...

Ah, Thélismar, que vous êtes heureux, de posséder un semblable trésor !... — Cependant je desire un autre portrait ; je veux que Dalinde se peigne encore, mais à côté de son époux ; & quand elle me donnera ce tableau, Alphonse, je vous promets de vous donner celui-ci. A ces mots Alphonse, pour toute réponse, serra tendrement les mains de Thélismar, & les arrosa de ses larmes.

Alphonse étoit bien loin d'éprouver une joie pure & sans mêlange ; il regardoit comme un devoir indispensable de se rendre en Portugal, dans l'espoir d'y trouver quelques éclaircissemens sur le destin de son père. Il étoit inébranlablement décidé à déclarer cette résolution à Thélismar ; mais ce projet coutoit trop à son cœur, pour ne pas lui causer les plus violentes agitations. D'ailleurs, il n'avoit jamais eu le courage d'avouer à cet ami si cher la faute qu'il se reprochoit avec tant d'amertume ; celle d'avoir quitté l'Espagne furtivement, & sans l'aveu de son père. Cette première dissimulation l'avoit obligé à déguiser la vérité dans mille autres circonstances ; mais enfin il prit la ferme résolution d'expier tous ses torts par une sincérité sans

réſerve, & s'il le falloit, par les plus douloureux ſacrifices. Ce fut dans ces diſpoſitions qu'il quitta St. Domingue.

Nos Voyageurs arrivèrent à Surinam (*a*) au commencement de la nuit. En abordant dans cette contrée, leurs yeux furent frappés du ſpectacle le plus brillant. La côte leur parut couverte d'une infinité de luſtres allumés, poſés ſans ſymétrie à des diſtances inégales. Théliſmar & Alphonſe admiroient cette agréable illumination, lorſqu'ils s'apperçurent que pluſieurs de ces lumières changeoient de place, & s'avançoient vers eux. Un moment après, ils virent diſtinctement huit ou dix hommes, qui marchoient fort légérement quoiqu'ils euſſent l'air d'être couverts de petites bougies allumées. Ils en avoient ſur leurs bonnets, ſur leurs pieds & dans leurs mains. Cette viſion ſurprit beaucoup Alphonſe: il auroit bien voulu s'approcher de ces hommes; mais ils paſsèrent rapidement, ſans s'arrêter; & comme Alphonſe n'entendoit pas le langage des guides qui le conduiſoient, ſa curioſité ne put

(*a*) Surinam eſt une Colonie de Hollandois qui s'étend 30 lieues environ, le long de la rivière de Surinam dans la Guyanne.

être ſatisfaite. Arrivés à la maiſon où ils devoient loger, Alphonſe & Thélismar en entrant dans un joli cabinet, le trouvèrent parfaitement éclairé : mais Alphonſe remarquant que les lumières étoient poſées dans deux petites lanternes de verre, les voulut voir de près, & il découvrit avec étonnement que ces lumières n'étoient autre choſe que des mouches d'un vert brillant d'émeraude, & qui répandoient la plus vive clarté.

Voilà, dit Thélismar, l'explication que vous deſiriez : des arbres d'une forme pyramidale, couverts de ces mouches, reſſemblent, à quelque diſtance, à des girandoles, ou des luſtres ſuſpendus en l'air. Les hommes que nous venons de rencontrer avoient attaché de ces inſectes brillans ſur leurs bonnets & ſur leurs pieds, & ils en portoient à la main, dans des tubes de verre. Le ſoir même, Alphonſe apprit que ces belles mouches étoient utiles de plus d'une manière. Lorſqu'il fut dans ſon lit, on les ſortit de leurs petites lanternes, on les lâcha dans la chambre, & on dit à Alphonſe qu'elles ne l'incommoderoient point, & qu'elles tueroient tous les couſins qui s'approcheroient de lui (29).

Cependant Alphonſe, dévoré d'inquiétude &

de chagrin, ne put fermer l'œil, de la nuit. Il se leva avant l'aurore, décidé à ne plus différer d'ouvrir son cœur à Thélismar, & déterminé à lui confier ce jour même & ses fautes & ses peines. En attendant le réveil de Thélismar, il fut se promener seul sur le bord de la mer. Après avoir marché long-temps, il s'assit au pied d'un arbre, & tomba dans une rêverie vague & pénible : bientôt ses yeux appesantis se fermèrent, & il s'endormit au bout de quelques instans : un cri perçant & douloureux le réveille : il ouvre les yeux, & se trouve dans les bras de Thélismar qui, le serrant étroitement, l'enlève & le porte à cent pas sur le même rivage. Alphonse veut parler, mais il ne peut articuler que des sons entrecoupés & plaintifs. Pâle & glacé, il n'a pas la force de se soutenir ; il n'a pas même la faculté de penser. Thélismar le pose sur l'herbe, & courant vers le bord du rivage, il remplit son chapeau d'eau de la mer, & se rapprochant d'Alphonse, il lui fit boire cette eau. Ensuite, aidé de quelques domestiques, il souleva Alphonse, & le transporta dans sa maison. Alphonse reprit peu-à-peu sa connoissance, & sentant renaître ses forces, où suis-je, dit-il enfin ? Ah mon fils !

dit Thélismar, je vous avois parlé de cet arbre fatal; ne vous avois-je pas dit que sous son perfide ombrage, le sommeil est suivi de la mort (30)? Il est vrai, reprit Alphonse, d'une voix languissante, je me le rappelle maintenant..... Graces au Ciel, interrompit Thélismar, vous êtes hors de tout danger; mais si mon inquiétude ne m'eût conduit sur ce rivage à l'instant où j'y suis arrivé, je vous perdois, Alphonse.... O mon père, s'écria Alphonse, je vois couler vos larmes!... O le plus tendre des amis!... O le plus chéri des bienfaiteurs!... Ah! pourquoi m'avez-vous arraché à la mort?... J'eusse emporté vos regrets.... Hélas! Thélismar, en pleurant le malheureux Alphonse, eût à jamais ignoré des égaremens..... — Que signifie ce discours?.... — Je suis comblé de vos bienfaits, pénétré de vos bontés; ma tendresse pour vous est le sentiment dominant de mon cœur; & cependant je suis le plus infortuné de tous les hommes.... — O ciel! & par quelle bizarrerie?... — Thélismar, un seul mot vous fera juger de ma situation; je ne puis vous suivre en France.... — Et pourquoi?... — Un devoir sacré me prescrit de retourner en Portugal....

Ah, puissé-je par ce douloureux sacrifice, expier une faute!... — Quel pressant remords paroît vous accabler?... Mais non, tu ne peux être coupable, ni d'un crime, ni d'une bassesse. Parle, rassure-toi; ouvre ton cœur à ton ami. A ces mots Alphonse versant des larmes de reconnoissance & de joie, garde le silence quelques instans; ensuite, prenant la parole, il avoua sans détour à Thélismar qu'il l'avoit trompé, en l'assurant que Dom Ramire approuvoit son voyage: il conta sans déguisement tous les détails de sa fuite, & peignit de la manière la plus touchante ses remords, & ses vives inquiétudes sur le sort de Dom Ramire.

Quand il eut fini ce récit, Thélismar, le regardant d'un air attendri; non, dit-il, je ne t'abandonnerai point; je te conduirai moi-même en Portugal.... Ces paroles inspirèrent à Alphonse un sentiment de reconnoissance si passionné, qu'il ne put l'exprimer qu'en tombant aux pieds de son généreux ami. Oui, reprit Thélismar, nous retrouverons ce père malheureux; je jouirai de la douceur de te remettre entre ses bras, j'oserai l'assurer que je lui rends un fils devenu digne de faire son bonheur.... Nous

arriverons un peu plus tard en France ; mais Dalinde ne te verra que réconcilié avec le ciel, avec toi-même ; enfin, honoré de la bénédiction paternelle.

Alphonſe ne put répondre à ce diſcours ſi tendre, que par un torrent de larmes. Dom Ramire, continua Théliſmar, conſentira ſûrement ſans peine à votre union avec Dalinde : ma fortune n'eſt pas immenſe ; mais elle eſt honnête : tous les liens qui attachoient Dom Ramire en Portugal ſont rompus ; il ne ſera pas difficile de l'engager à regarder la Suède comme ſa patrie, & ma maiſon comme la ſienne. Ah, c'en eſt trop, dit Alphonſe ; ah, Théliſmar, laiſſez-moi reſpirer ! ... Mon cœur ne peut ſuffire aux mouvemens qu'il éprouve ! ... Avec un bienfaiteur tel que vous, la reconnoiſſance devient une paſſion. Eh, comment exprimer jamais ce qu'un ſentiment ſi vif inſpire !

Cet entretien délivroit Alphonſe d'une partie de ſes peines : l'indulgence & la tendreſſe de Théliſmar adouciſſoient l'amertume de ſes remords, & faiſoient renaître dans ſon ame les plus douces eſpérances. Théliſmar, avant de quitter Surinam, voulut voir une pêche, à laquelle

quelle il fut invité. Le jour indiqué pour la pêche, nos Voyageurs sortirent de grand matin. Avant d'arriver sur le rivage, ils traversèrent un marais rempli d'arbres extraordinaires. De leurs rameaux fléxibles, partent des paquets de filamens qui descendant jusqu'à terre, s'y couchent, y prennent racine, & croissant de nouveau, forment d'autres arbres aussi beaux que ceux auxquels ils sont unis, & dont ils ne sont que des rejetons qui se multiplient de la même manière, de sorte qu'un seul arbre peut devenir la souche d'une forêt entière. Mais ce qui surprit le plus Alphonse, c'est que tous ces arbres étoient couverts de coquillages. On voyoit une multitude d'huitres attachées à leurs branches (31). Thélismar achevoit d'expliquer à Alphonse les causes de cette singularité, lorsqu'ils arrivèrent sur le rivage. La pêche commence, on jette le filet, & on le retire chargé de poisson. Alphonse voyant un énorme poisson, à peu-près de la forme d'une anguille, s'approche, & dans ce mouvement, une petite baguette de bois qu'il tenoit dans sa main, touche le poisson; à l'instant Alphonse sentit dans la main & dans le bras une douleur si vive, qu'il ne put retenir un cri

perçant qui lui échappa malgré lui. Tous les pêcheurs se mirent à rire, & Alphonse, aussi piqué qu'étonné, resta un moment immobile. Ensuite, se rapprochant du poisson : je ne puis concevoir, dit-il, comment le seul attouchement de ce poisson peut causer une aussi violente commotion ; mais du moins je vais prouver que si cet effet a pu me surprendre, il ne sauroit m'intimider. En disant ces mots, il se baisse & touche le poisson avec sa main. Pour cette fois il ne cria point ; mais il éprouva un engourdissement général, & il reçut une si terrible secousse, qu'il seroit tombé si Thélismar ne s'étoit avancé & ne l'eût retenu dans ses bras. Alphonse fut si étourdi de la violence du coup, qu'il en perdit presqu'entièrement l'usage de ses sens. Lorsqu'il eut parfaitement repris sa connoissance ; je veux, lui dit Thélismar, vous faire connoître un effet encore plus étonnant produit par ce poisson. Nous sommes ici quatorze personnes, formons tous un cercle en nous tenant par la main ; je serai à la tête, & vous le dernier de ce cercle ; je toucherai le poisson avec une baguette, & vous, séparé de moi par douze personnes, vous sentirez, malgré cette distance, ce que j'éprouverai moi-même.

En effet, l'expérience confirma exactement tout ce que Thélismar avoit annoncé (32).

Le lendemain de cette aventure, les Voyageurs quittèrent Surinam & l'Amérique, & ils s'embarquèrent pour le Portugal. Durant la traversée, Thélismar répondit à la confiance d'Alphonse en satisfaisant une curiosité qu'il lui connoissoit depuis long-temps. Alphonse ne concevoit pas comment Thélismar avoit pu se résoudre à s'expatrier pendant quatre ans, & à s'arracher pour un temps si considérable du sein d'une famille chérie. Thélismar lui apprit que son Souverain, Protecteur éclairé des Gens de Lettres & des Savans, l'avoit lui-même engagé à faire ce sacrifice. Enfin, continua Thélismar, les bienfaits de mon Roi, mon amour pour les sciences, mon goût particulier pour l'histoire naturelle, ont su me déterminer à cette entreprise, dont mon amitié pour vous m'a fait supporter si facilement la fatigue. Le soin de former votre coeur, d'éclairer votre esprit, les sentimens que vous m'avez inspirés, pouvoient seuls adoucir les chagrins & les inquiétudes que j'ai souvent éprouvés, & qui sont inséparables d'une aussi longue expatriation.

Cependant nos Voyageurs, après la plus heureuse navigation, abordèrent en Portugal. Toutes les informations que fit Alphonse, relativement à Dom Ramire, ne lui procurèrent que de bien foibles lumières; il s'assura seulement que depuis près de deux ans Dom Ramire n'avoit point reparu dans sa patrie, & quelques indices, fruits d'une infinité de recherches, persuadèrent à Alphonse que son père étoit en Angleterre ou en Russie. Alphonse savoit que des intérêts de famille appeloient Thélismar en Angleterre; ainsi, en quittant le Portugal, il eut la consolation de penser qu'il ne séjourneroit pas en France, & qu'il suivroit Thélismar & Dalinde dans un pays où il se flattoit de retrouver son père.

Thélismar, en approchant de la France, fit promettre à son jeune élève qu'il cacheroit avec soin à Dalinde ses sentimens & ses espérances. Vous allez voyager avec Dalinde, ajouta-t-il; je vous l'ai dit, Alphonse, le vœu de mon cœur est d'unir ensemble, par le plus saint des nœuds, deux objets, qui, maintenant, me sont presque également chers: mais enfin, Alphonse, vous ne pouvez, sans l'aveu d'un père, disposer de vous-même. Je ne doute pas que ce consentement

ne vous ſoit accordé ; cependant, comme l'impoſſibilité d'un refus n'eſt pas démontrée.... — O Ciel, que dites-vous ?.... — Si je vous préſentois à Dalinde comme l'époux que je lui deſtine, elle vous verroit ſans doute avec des yeux prévenus ; dans l'eſpèce d'incertitude où nous ſommes, devons-nous haſarder de troubler le repos de ſa vie ?.... — Moi ! troubler un inſtant ſon repos & le vôtre ; ah, j'aimerois mieux ne la revoir jamais !.... Mais nous ſommes ſi ſûrs que mon père donnera avec tranſport ſon conſentement !.... — Enfin, ſi par un caprice bizarre il le refuſoit ?.... — Quoi, mon père prononceroit l'arrêt de ma mort !.... — Non, Alphonſe, ou j'ai perdu tous les ſoins que je vous ai prodigués, ou vous ſauriez ſupporter avec courage un ſemblable malheur : eh, quelle infortune peut accabler quand la vertu nous reſte, & quand nous poſſédons un véritable ami !.... — Ah, Théliſmar !.... Vous ſerez toujours l'arbitre ſouverain de ma deſtinée..... Ne diſpoſez-vous pas à votre gré de mes actions, de mes opinions, de mes ſentimens ? Cet aſcendant ſuprême que vous avez ſur moi, vous ne pouvez le perdre ; la raiſon, la vertu, la recon-

noissance & l'amitié vous l'assurent à jamais ; oui, je suivrai fidèlement la loi que vous m'imposez ; je verrai Dalinde, & je saurai me taire.... Cependant, quel effort !... Mais vous l'exigez ; puis-je douter que je n'en sois capable ?

Les Voyageurs arrivèrent à Bordeaux ; ils en partirent sur le champ. Leur voiture cassa à trente lieues de Paris ; ils furent obligés de s'arrêter dans le lieu où ils se trouvoient. Thélismar écrivit à sa femme ; il lui manda qu'il seroit sûrement à Paris le lendemain sur les cinq heures après midi au plus tard, & il donna cette lettre à un courier qui partit au moment même. Avant la naissance du jour, Thélismar & son Élève montèrent en voiture & prirent la route de Paris. Aux premiers rayons de l'aurore, Alphonse, transporté, embrassa Thélismar. Quel beau jour, s'écria-t-il, je verrai Dalinde avant qu'il finisse ! Songez à vos promesses, reprit Thélismar, craignez de vous trahir dans cette première entrevue.... — Ah, je suis sûr de moi.... — N'y comptez pas trop, & si vous m'en croyez, modérez dès-à-présent des transports & l'excès d'une joie qu'il faudra cacher entièrement dans quelques heures. Parlons d'autres choses.... — Et le puis-je !.... —

N'en doutez pas. Desirez-vous acquérir un empire absolu sur vous-même? Accoutumez-vous à régler à votre gré votre imagination, & à vous distraire facilement de quelque idée que ce puisse être. — Mais pourvu que ma conduite soit toujours raisonnable, qu'importent mes pensées?.... — Comment donnera-t-on des preuves éclatantes de courage, si habituellement on est foible & lâche? celui qui se laisse maîtriser par son imagination, celui qui ne sait ni écarter un souvenir dangereux, ni rejeter une pensée qui lui plaît, aura-t-il la force de ne consulter jamais que la raison dans toutes les circonstances où il faut agir? Il est *deux sortes d'idées*, celles qui s'offrent naturellement à notre esprit, & celles que nous inspirent la réflexion & la sagesse. Les premières, presque toujours frivoles ou dangereuses, sont produites par nos passions, par nos sensations, & par les objets qui nous frappent; en ne les rejetant jamais on cesse d'être libre, puisqu'on renonce à la faculté *de choisir ses pensées*; alors si on a des passions vives on s'égare; si l'on n'en a point, on végète. Il ne faut donc pas s'arrêter à une pensée parce qu'elle est agréable, ou parce qu'elle se présente; mais il faut l'écarter si elle

eſt minutieuſe ou condamnable ; enfin on doit chercher des ſujets de méditation, & diriger avec choix ſa penſée ſur des objets utiles. C'eſt pour les autres que nous parlons ; on doit tâcher de plaire dans la converſation ; mais la faculté de penſer nous eſt donnée pour perfectionner notre eſprit & notre cœur : nous pervertiſſons l'uſage de cette faculté ſi noble, quand nous arrêtons notre imagination ſur des objets peu dignes de nous occuper, & ſans doute les penſées les plus ſecrettes d'un Sage ſont encore plus pures & plus ſublimes que ſes leçons. A ces mots Alphonſe ſoupira, & garda le ſilence pendant quelques inſtans ; enſuite, faiſant un effort ſur lui-même, il reprit la parole : Théliſmar mit la converſation ſur les voyages, il fit une récapitulation de tout ce qu'Alphonſe avoit vu ; Alphonſe finit par écouter Théliſmar avec plaiſir ; enfin on parla de phyſique, de chimie. Que vous êtes heureux, diſoit Alphonſe à Théliſmar, vous ſavez tont, il eſt impoſſible que rien puiſſe jamais vous étonner ou vous paroître nouveau. Quelle eſt votre erreur, reprit Théliſmar ; les cieux, la terre, tout ce qui nous environne, l'univers enfin eſt l'ouvrage d'un Être ſuprême, c'eſt un livre

éternel où l'homme jufqu'à la fin des temps trouvera toujours des fecrets impénétrables & des objets nouveaux, il y dévoilera dans chaque fiècle des myftères fublimes, fans pouvoir jamais parvenir à tout connoître. En s'entretenant ainfi on approchoit de Paris; bientôt les Voyageurs, prefque également émus, cefsèrent tout-à-coup de parler. Après un long filence, convenez, dit Alphonfe à Thélifmar, que dans ce moment *vous ne choififfez pas vos penfées*, & que vous êtes enfin forcé de vous arrêter à celle qui fe préfente fi naturellement à préfent? .... Comme Alphonfe achevoit ces mots, l'homme à cheval qui couroit en avant, s'approcha de la portière, en difant à Thélifmar qu'on voyoit dans les airs le phénomène le plus furprenant. Thélifmar met la tête à la portière, & découvre en effet au-deffus des nuages, du côté de Paris, un petit corps arrondi, opaque & noirâtre, qui paroiffoit, en fe mouvant, s'approcher lentement de la prairie. Thélifmar étonné, confidéroit attentivement ce phénomène, & fa furprife augmenta en voyant ce corps s'agrandir & devenir lumineux; alors il voulut defcendre pour le mieux examiner, d'autant plus que le poftillon effrayé, venoit d'arrêter

ses chevaux. Alphonse & Thélismar se trouvèrent dans une prairie charmante, ils étoient à Arpajon, à six lieues de Paris. Cependant le globe de feu sembloit toujours augmenter de volume; c'est, disoit Alphonse, un météore à peu près semblable à celui que j'ai vu en Espagne aux environs de Loxe. Ce n'est point un météore, reprenoit Thélismar. — Qu'est-ce donc? — Je ne puis le concevoir.... Il s'approche toujours, voyez comme il devient brillant.... Avez-vous une lorgnette?.... — Oui. — Donnez-la moi. En disant ces paroles, Thélismar prend la lorgnette qu'Alphonse lui présente, & fixant de nouveau le globe, cela est incroyable, s'écria-t-il, je crois distinguer au-dessous de ce globe une espèce de vaisseau, de barque qui y semble attachée..... c'est certainement une illusion.... Tenez, regardez à votre tour. Alphonse reprend la lorgnette, & au bout de quelques secondes, il fait un cri, en disant: *j'y vois un homme*. Thélismar se met à rire; tout est expliqué, dit-il, c'est apparemment le Scythe Abaris qui voyage (*a*). Votre incrédulité ne me surprend pas, reprit Alphonse, car moi

---

(*a*) Abaris reçut d'Apollon une flèche sur laquelle il traversoit les airs.

qui le vois je ne le crois aſſurément pas.... Mais.... cependant.... juſte Ciel.... quel enchantement eſt ceci!.... maintenant je vois diſtinctement deux perſonnes. En achevant ces paroles Alphonſe ſe frotte les yeux.... la lorgnette lui tombe des mains, il regarde Théliſmar, qui, immobile d'étonnement, gardoit un profond ſilence. Quelques minutes s'écoulent, le globe, s'avançant toujours, paroît enfin au-deſſus de la prairie. Je n'en puis plus douter, s'écria Théliſmar, ce globe d'or & de pourpre contient des êtres animés.... je les vois!.... O prodige inconcevable qui confond la raiſon, triomphe heureux de l'audace & du génie!.... eſt-il poſſible que le Ciel ait permis à l'homme d'oſer mettre cet eſpace immenſe entre lui & l'élément dont il fut formé, & dans le ſein duquel la nature a placé ſon tombeau!.... Théliſmar parloit encore, lorſque le globe, qui planoit ſur ſa tête, s'abaiſſa majeſtueuſement; alors, dans le char éclatant ſuſpendu au globe, on diſtingue deux figures céleſtes, ce ſont des femmes, l'une a la beauté impoſante & noble de Junon ou de Minerve; l'autre, vêtue de blanc & couronnée de roſes, reſſemble à l'Aurore & à la Déeſſe charmante des fleurs & du printemps.

Alphonſe s'élance vers le globe, une violente palpitation de cœur le force à s'arrêter.... Non, s'écrie-t-il, ces objets raviſſans ne ſont point des créatures mortelles!.... Elles s'approchent.... elles ſe tiennent embraſſées.... Ah, ſans doute, c'eſt la Vertu & l'Innocence qui deſcendent du Ciel, & qui viennent ſur la terre nous rendre l'âge d'or!... Mais, grand Dieu.... eſt-ce encore une illuſion nouvelle!.... O Dalinde! cette jeune Divinité, pour mieux nous charmer, s'offre ſous votre image.... Je n'oſe en croire mes yeux; mais mon cœur ne peut me tromper.... Oui, c'eſt elle!.... O Ciel, c'eſt Dalinde elle-même..... En prononçant ces paroles, Alphonſe éperdu, appelle Théliſmar. Dans ce moment le globe & le char touchent enfin la terre. Théliſmar pouſſe un cri pénétrant, & pâle, tremblant, tranſporté de joie, en même-temps glacé par la ſurpriſe & par le ſaiſiſſement, il précipite ſes pas. Les deux Divinités volent à ſa rencoutre & ſe jettent dans ſes bras. Alphonſe, hors de lui, accourt, il n'oſe tomber aux genoux de Dalinde, il s'arrête, & l'excès de ſon trouble & de ſon émotion le force à s'appuyer contre un arbre, car ſes jambes tremblantes ne pouvoient le ſoutenir. Dans les

premiers momens d'une joie si vive, le globe magique, le char, le prodige, tout fut oublié, Thélismar ne voyoit que sa femme & sa fille, & sa curiosité étoit supendue par un charme au-dessus de tous les enchantemens. Alphonse, témoin de cette réunion touchante, ne goûtoit pas une joie sans mélange, il contemploit avec ravissement Dalinde, il jouissoit avec transport du plaisir si doux de comprendre enfin son langage, & de lui entendre dire à Thélismar tout ce que l'affection filiale peut inspirer de plus tendre; mais cette scène intéressante retraçoit à sa mémoire le souvenir de son père, & il connut qu'un seul remords suffit pour empoisonner la félicité la plus pure. Cependant la réflexion ramenant bientôt la surprise & la curiosité, Dalinde & sa mère furent vivement questionnées par Thélismar. Elles répondirent qu'elles ne s'étoient servies du *globe aérostatique*, qu'après avoir vu des expériences qui en prouvoient la sûreté; que sachant le jour de l'arrivée de Thélismar, & ayant le vent favorable, elles n'avoient pu résister au desir de lui causer une surprise, qui, d'ailleurs avanceroit l'instant de le revoir; qu'enfin, logeant chez un physicien qui avoit un globe

tout prêt, elles avoient saisi une occasion si favorable de voler au-devant d'un époux & d'un père si chéri : elles ajoutèrent qu'en planant au-dessus de la prairie d'Arpajon, elles avoient distingué une voiture & des chevaux, & qu'alors elles étoient descendues. Après cette explication, on se rapproche du globe, & la femme de Thélismar fit en peu de mots le détail intéressant des expériences faites à la Muette & aux Tuileries. Thélismar s'attendrit lorsque sa femme lui dépeignit l'entousiasme général que ces expériences sublimes avoient excitées, & l'admiration qu'éprouvoit la Nation entière pour l'Auteur immortel de cette découverte, & pour les illustres Physiciens dont l'audace héroïque avoit procuré à la France un spectacle si pompeux & si nouveau. Thélismar apprit avec plaisir que tous les Savans partageoient l'enthousiasme si fondé de la Nation. Alphonse s'étonna que la triste & noire Envie n'eût pas empoisonné le triomphe de l'Auteur d'une découverte si brillante. Un peu de réflexion fera cesser votre surprise, reprit Thélismar, on reçoit avec transport la lumière qui peut guider vers le but qu'on se propose; songez qu'un Chimiste ou un Physicien, en faisant une grande

découverte, ouvre une nouvelle carrière à tous les Savans, il leur fournit la matière d'une infinité de ſpéculations intéreſſantes, & une foule d'idées neuves; il leur offre enfin de nouveaux moyens de ſe diſtinguer & d'acquérir de la gloire. Mille découvertes brillantes doivent naître d'une découverte ſublime; chaque Savant n'eſt occupé que du ſoin de perfectionner la découverte & d'en tirer tout le parti qu'on en peut attendre. Ainſi bien loin de chercher à diminuer le mérite de la première invention, il n'emploie ſes talens & ſon génie qu'à la rendre plus utile, & par conſéquent plus glorieuſe. Vous me charmez, dit Alphonſe; il exiſte donc une carrière dans laquelle les hommes peuvent, en courant vers le même but, ſe ſurpaſſer & s'atteindre ſans ſe haïr! noble arène où le vainqueur eſt couronné par ſes rivaux, où le triomphe d'un ſeul cauſe la joie de tous, & devient pour eux une ſource inépuiſable de gloire & de ſuccès nouveaux. Ah, pourquoi les Gens de Lettres ne donnent-ils pas cet exemple ſublime! Vous demandez une choſe impoſſible, répartit Théliſmar, on ne peut nier un fait prouvé : une découverte conſtatée par

des expériences eſt au-deſſus de toute critique, de toute cenſure; il n'en eſt pas ainſi des ouvrages d'imagination ; avec la meilleure volonté du monde un Auteur ne ſauroit démontrer géométriquement que ſon ouvrage eſt bon; il a beau le dire de mille manières dans ſa Préface, chacun peut lui ſoutenir le contraire; & quand il auroit fait un chef-d'œuvre, le mauvais goût & la mauvaiſe foi le conteſteroient toujours; de-là naiſſent ces diſputes, ces critiques amères, ces inimitiés qui deshonorent la littérature. Enfin le Savant ne peut rien écrire de neuf & de lumineux, qui ne ſoit utile à tous les autres Savans; tandis que l'eſprit & les talens d'un Homme de Lettres ne peuvent ſervir qu'à ſa propre gloire. Ainſi par la nature même des choſes, on doit trouver en général, beaucoup plus d'union, de juſtice & de vertus parmi les Savans, que parmi les Gens de Lettres. Après cette converſation, on ſe promena dans la prairie, enſuite on monta en voiture, & l'on reprit le chemin de Paris, où l'on arriva ſur les dix heures du ſoir.

Théliſmar ne ſéjourna point à Paris, & partit ſans délai avec ſa famille & Alphonſe pour l'Angleterre.

gleterre. Ils passèrent quelque temps à Londres, & ils n'y apprirent aucune nouvelle de Dom Ramire; ils se rendirent dans le Comté de Darby. Arrivés à Buxton, Thélismar proposa une promenade. Lorsqu'ils furent en chemin, je vais, dit Thélismar, vous conduire à une fontaine qui, par les vertus fabuleuses qu'on lui attribue, seroit beaucoup mieux placée dans la Sicile ou dans la Grèce, que dans cette Province. On prétend qu'elle ne coule que pour les cœurs constans, & que tout amant coupable de la plus légère infidélité, ne peut boire de ses eaux, parce qu'elles s'arrêtent, aussi-tôt qu'il en approche. Il y a long-temps ajouta Thélismar, que j'ai entendu faire ce vieux conte, dont la galanterie rapelle la fontaine Acadine & l'histoire d'Argyre (33). Thélismar achevoit ses mots, lorsque ses guides lui parlèrent en Anglois, langue qu'Alphonse n'entendoit pas. Ils me disent, reprit Thélismar, que nous sommes à cent pas de la fontaine; mais comme le chemin est rempli de ronces & de pierres, ils vont aller devant avec nos gens, pour nous frayer la route. Reposons-nous sous ces arbres: ils nous appelleront, lorsqu'ils auront nétoyé le chemin. Thélismar s'assit sur le

gazon, entre ſa femme & ſa fille. Au bout d'un demi-quart d'heure, on vint les chercher, & ils ſe rendirent à la fontaine. Je vais, dit en riant Thélifmar à ſa femme, vous prouver une fidélité dont j'eſpère que vous n'avez jamais douté; d'ailleurs, cette belle ſource ſi claire & ſi abondante invite à boire; ainſi, je conſens volontiers à ſubir cette épreuve d'une conſtance parfaite. En diſant ces paroles, Thélifmar s'approcha de la ſource, & but à pluſieurs repriſes. Eh bien, s'écria-t-il, qu'on diſe à préſent que les hommes ſont inconſtans! Vous voyez.... Mais, pourſuivit-il, Alphonſe, avez-vous ſoif?.... Non, répondit Alphonſe en ſouriant; cependant je veux bien boire auſſi. Allons, venez, reprit Thélifmar. Comme Alphonſe s'approchoit, Thélifmar, l'empêchant de ſe baiſſer; Quoi, lui dit-il tout bas, vous avez le front de vous expoſer à cette épreuve? Souvenez-vous de la Grèce, & de cette jeune Zoë.... — Ah, Thélifmar, que vous êtes cruel!... — Enfin, vous venez de vous engager témérairement; il n'eſt plus temps de vous dédire, il faut boire. Pendant ce dialogue, Dalinde s'étoit avancée; & Alphonſe, craignant qu'elle n'entendît les plaiſanteries de

Thélismar, se pencha vers la fontaine; il approche ses lèvres de la source; dans ce moment l'eau s'arrête, & cesse entièrement de couler. Alphonse confondu, hors de lui, éprouve un battement de cœur d'une violence inexprimable. ... Pétrifié d'étonnement, il reste immobile à sa place. Dalinde rougit en souriant d'un air un peu contraint, & Thélismar en silence, considéroit malignement ce tableau. Enfin, prenant la parole, & s'adressant à Alphonse: Allons, profane, dit-il, éloignez-vous de ces bords sacrés! ... Certainement, interrompit Alphonse, cette fontaine est factice! Il n'est pas possible.... Je vous proteste, reprit Thélismar, qu'elle est naturelle.... — Il est certain qu'elle en a bien l'air; mais vous, qui possédez tant de secrets merveilleux, vous en avez sûrement pour arrêter, quand vous voulez, le cours des fontaines.... — Ce secret seroit en effet merveilleux! ... — Je vous ai vu faire des choses aussi surprenantes.... — Celle-ci cependant surpasse mon pouvoir; je vous donne ma parole, que je n'ai nulle influence sur cette fontaine, & que le prodige qui vous étonne est uniquement l'ouvrage de la seule natnre. Ce soir je tâcherai de vous expliquer ce phénomène: en attendant,

Alphonſe, cédez-moi votre place ; comme j'ai la conſcience nette, je la prends ſans crainte, malgré la diſgrace que vous venez d'éprouver. Regardez, maintenant vous allez voir l'eau reparoître..... En effet, comme Théliſmar approchoit de la fontaine, la ſource jaillit impétueuſement ; & Théliſmar, après avoir joui un moment de ſon triomphe, prit Alphonſe ſous le bras, & quitta cette fontaine merveilleuſe (34).

Alphonſe n'étoit plus aſſez ignorant pour croire à l'enchantement de la fontaine ; & même, en y réfléchiſſant, il devina à peu près les cauſes d'un effet ſi extraordinaire ; mais la plaiſanterie de Théliſmar l'avoit tellement déconcerté, que pendant toute la promenade, il ne put ſe remettre de ſon embarras. Théliſmar ne fit pas ſemblant de s'appercevoir de ſa triſteſſe & de ſa diſtraction ; & le ſoir, lorſqu'ils furent ſeuls : avez-vous remarqué, lui dit-il, à quel excès Dalinde a rougi, quand elle a vu la fontaine s'arrêter pour vous ? Cette vive rougeur, effet du premier mouvement, m'a fait craindee qu'elle n'eût quelque ſoupçon de nos projets ; & pour la dérouter, je lui ai fait une fauſſe confidence.... — O Ciel ! Que lui avez-vous dit ? ... — Que vous

aviez un engagement qui m'étoit connu; qu'enfin vous aimiez une jeune personne de votre pays, une charmante Portugaise.... — Ah Thélismar, est-il possible!... — J'ai mêlé la vérité avec la fable : j'ai ajouté qu'une jeune Grecque vous avoit causé quelques distractions, & que c'étoit à ce sujet que j'avois imaginé la plaisanterie de la fontaine.... — Ah grand Dieu!... Et qu'a dit Dalinde?... Elle m'a fait une singulière question; elle m'a demandé le nom de cette jeune Grecque, & tout bonnement j'ai nommé Zoë.... — Quoi, Thélismar, vous auriez eu la cruauté!.... — Comment, la cruauté! Je vous assure que Dalinde m'a écouté sans trouble & sans chagrin; seulement j'avouerai qu'elle a eu l'air attentif & un peu surpris.... — Ah! Je ne doutois pas de son indifférence.... Quand je vous accuse de cruauté, je ne gémis que sur moi-même!..... — Mais soyez donc conséquent; nous sommes convenus qu'il ne falloit pas que Dalinde pût soupçonner nos engagemens..... — Oui, vous m'avez ordonné de lui cacher mes sentimens..... — Et jusqu'ici, je n'ai qu'à me louer de votre obéissance, elle est telle que je puis la desirer.... — Ah! si vous saviez à quel point cet effort est doulou-

reux ! ... Quand j'ai pris un engagement ſi cruel ; je ne connoiſſois Dalinde qu'imparfaitement ; ... Depuis deux mois je l'entends, je la vois tous les jours ; vous m'avez permis d'aſpirer à ſa main, & vous me forcez au ſilence ! .... — Oui, je vous ai promis Dalinde ; mais à condition que vous ſauriez mériter toute mon eſtime. L'époux de Dalinde ne ſera point un homme ordinaire.... — Ah ! Qui pourroit aſpirer à ce titre, s'il falloit être digne d'elle pour y prétendre ! Pardonnez des murmures inſenſés, ô Théliſmar ! Je ne puis mériter le prix que vous daignez me promettre ; mais du moins, pour l'obtenir, il n'eſt point de ſacrifice que je ne faſſe avec transport. Parlez, qu'exigez-vous ? — Une ſeule choſe, qui me répondra de toutes vos vertus, qui m'en garantira la ſolidité.... Enfin, que vous ayez un empire abſolu ſur vous-même. — Je vous renouvelle la promeſſe de cacher à Dalinde un attachement que chaque inſtant paſſé près d'elle ſemble accroître. ... — Cela ne ſuffit pas ; Dalinde a de l'eſprit & de la pénétration, elle voit ma tendreſſe pour vous, & ſi elle ne croit pas votre cœur engagé, elle ſoupçonnera bientôt la vérité. Il faut donc encore que vous me juriez de ne

rien dire, qui puisse la dissuader de l'idée que vous aimez en Portugal.... — Quoi! vous voulez que je la trompe?.... — Non; vous croyez bien qu'elle ne vous fera point de questions; ainsi, vous ne serez point dans l'embarras de lui déguiser la vérité à cet égard. Je vous ai confié ce que je lui ai dit: toat ce que je vous demande, c'est que vous ne me trahissiez pas, & que, par des phrases indirectes, vous ne cherchiez point à détruire l'opinion que je lui ai donnée.... — Dalinde imagine que je suis sensible, & que ce n'est pas pour elle.... O Ciel!.... — Laissez-la dans son erreur; je l'exige, & j'attends de vous cet effort.... — Je vous obéirai, mais vous me déchirez le cœur!.... — Quelle expression exagérée! Paroîtrez-vous aux yeux de Dalinde inconstant ou perfide? Ce que je vous prescris ne peut diminuer son estime pour vous; cet excès de douleur n'est donc qu'une foiblesse. A ces mots Alphonse ne put retenir ses larmes: Thélismar l'embrassa, & changea d'entretien.

Thélismar partit de Buxton, & conduisit sa femme & sa fille jusqu'aux frontières de l'Écosse (35). Là, ils se séparèrent; Dalinde & sa mère prirent

la route d'Edimbourg. Il fut convenu qu'elles iroient en Ecoſſe, chez un parent, ancien bienfaiteur de la femme de Thélisſmar, qui les attendoit avec impatience; & que durant ce temps, Théliſmar & Alphonſe feroient le voyage de l'Iſlande. Cette ſéparation fut d'autant plus cruelle pour Alphonſe, qu'il laiſſoit Dalinde perſuadée de ſon indifférence, & qu'il falloit, en s'arrachant d'auprès d'elle, lui cacher la douleur qu'il éprouvoit de la quitter. Il ſe conduiſit dans cette occaſion avec une force & une fermeté qui ſurpaſſèrent même les eſpérances de Théliſmar; craignant de ſe trahir, à peine dans les derniers adieux oſa-t-il regarder Dalinde, & lui dire ce que la ſimple politeſſe eût exigé.

Lorſqu'il ſe trouva ſeul avec ſon ami, il fit éclater ſes regrets; mais les tendres éloges de Théliſmar en adoucirent bientôt l'amertume. Ils s'embarquèrent, & arrivés en Iſlande, ils furent à Skalhot, d'où on les conduiſit à Geizer. Ils admirèrent d'abord dans ce lieu ſauvage une caſcade naturelle, d'une élévation prodigieuſe; mais un ſpectacle plus nouveau fixa toute leur attention. Jetez les yeux de ce côté, dit Théliſmar, & regardez ces colonnes ſuperbes de

rubis, d'ivoire & de criſtal, qui couvrent cette plaine immenſe.... Alphonſe ſe retourne, & dans une vaſte étendue de terrein remplie de gouffres & de rochers, il voit s'élever dans les airs à des hauteurs & des diſtances inégales, une multitude de jets d'eau de diverſes couleurs : les uns d'un rouge éclatant, les autres d'une blancheur éblouiſſante, quelques-uns d'une eau pure & limpide, & preſque tous paroiſſant s'élancer juſqu'aux nues (36). Alphonſe & Théliſmar ne pouvoient ſe laſſer de contempler un ſpectacle ſi brillant & ſi beau : ils admirèrent encore dans la même Iſle beaucoup d'autres phénomènes auſſi curieux, & après avoir vu tout ce que l'Iſlande offre d'extraordinaire & d'intéreſſant, ils ſe rembarquèrent, & retournèrent en Angleterre. Alphonſe revit Dalinde, & les chagrins de l'abſence furent oubliés; mais le ſoin pénible de cacher ſa joie, en corrompit toute la douceur.

Théliſmar quitta l'Angleterre, & avec une ſatisfaction inexprimable, il s'embarqua pour aller en Suède. Après tant de travaux & de ſi longs voyages, il jouit enfin du bonheur de ſe retrouver au milieu de ſa famille, de ſes amis, & dans ſa patrie. Il eut le plaiſir de revoir ce

vertueux Zulaski chez lequel il avoit logé aux Isles Açores, & dont la maison fut si miraculeusement lancée dans la mer. Thélismar apprit avec joie que la piété filiale de ce jeune homme le rendoit l'objet de l'admiration publique; que son Souverain l'avoit comblé de bienfaits; que, pour comble de bonheur, il avoit retrouvé sa Maîtresse fidelle; qu'enfin il étoit marié & le plus heureux de tous les hommes. Thélismar voulut le contempler au sein de sa famille. Il vit Zulaski entre son père & sa femme, & tenant sur ses genoux son fils, jeune enfant à peine âgé de deux ans. O Zulaski, dit Thélismar, quel sort est comparable au vôtre? Cette femme, cet enfant que vous chérissez, votre fortune, votre réputation, tout ce qui fait vos plaisirs, votre félicité, votre gloire, vous le devez à la vertu! Ce bonheur est d'autant plus pur qu'il inspire trop d'intérêt pour exciter l'envie: les qualités qui ne sont que brillantes font plus d'ennemis qu'elles ne procurent d'admirateurs; mais celles qui ne viennent que du cœur, entraînent, obtiennent le suffrage universel. On ne peut éblouir les hommes sans blesser leur orgueil; quand on les étonne, souvent on les irrite; & toujours quand on les

touche on les ſubjuge. Et ce fils, tendre objet de vos plus chères eſpérances, que n'êtes-vous pas en droit d'en attendre ! Pour lui faire connoître l'étendue des devoirs ſacrés de la nature, pour le rendre digne de vous, il ne faudra que lui conter votre hiſtoire.

Cependant, Alphonſe plus que jamais dévoré d'inquiétudes ſur la deſtinée de ſon père, conſervant encore l'eſpérance de le trouver en Ruſſie, déclara à Théliſmar qu'il étoit décidé à partir pour Pétersbourg. Théliſmar imaginant facilement à quel point Alphonſe ſeroit à plaindre, ſi cette dernière recherche étoit infructueuſe, ne voulut point l'abandonner & partit avec lui. Ils trouvèrent à Pétersbourg Frédéric, cet ancien ami de Théliſmar, qu'ils avoient rencontré dans l'Iſle de Policandro. Je ſuis deſtiné, leur dit Frédéric, à vous faire voir & à voir avec vous des choſes extraordinaires. Si vous voulez me ſuivre, je vais vous conduire dans un Palais de cryſtal.... Nous ſavons, interrompit Alphonſe, que vous nommez ainſi une caverne formée par la nature.... Pour cette fois, reprit Frédéric, ce n'eſt point une façon de parler : vous allez voir un véritable Palais de cryſtal, bâti par des

hommes, & ſuivant les règles de la plus élégante architecture ; cette aſſurance ne put perſuader Alphonſe, & Frédéric, pour lui ôter ſon incrédulité, le conduiſit ſur le champ dans ce merveilleux Palais. Auſſitôt qu'ils l'apperçurent, Alphonſe fit une exclamation de ſurpriſe en voyant en effet un Palais tranſparent, d'une ſuperbe architecture, & qui paroiſſoit formé de cryſtaux de diverſes couleurs. Avançons, dit Frédéric, votre étonnement va redoubler. Regardez cette batterie de canons! Que vois-je, s'écria Alphonſe, des canons de cryſtal!... Comme il diſoit ces mots, ſon oreille fut frappée par des ſons harmonieux. Ces concerts, reprit Frédéric, viennent du Palais enchanté. L'entrée en eſt ouverte; oſerez-vous pénétrer dans un lieu qui ne peut être habité que par des Fées? Oui, répondit Alphonſe en ſouriant, je ſuis maintenant trop familiariſé avec les enchantemens pour les craindre. En achevant ces paroles il paſſa ſous les brillans portiques du Palais, & conduit par les accords mélodieux d'une muſique céleſte, il arriva dans un magnifique ſalon dont les colonnes & les murs de la même matière que le reſte du Palais, étoient ornés de guirlandes & de feſtons de roſes. Des

girandoles de cryſtal placées dans les angles du ſalon, portoient un nombre infini de bougies dont la lumière ſe réfléchiſſant de tous côtés produiſoit une clarté éblouiſſante; mais ce qui frappa le plus Alphonſe, ce fut la beauté des femmes qu'il trouva raſſemblées dans ce Palais magique. Il n'eut pas de peine à les prendre pour des Fées: elles étoient vêtues à-peu-près comme on nous peint Calypſo ou les Nymphes de Diane; telles qu'Aréthuſe ou la belle Atalante. Leur parure étoit formée de la dépouille des animaux pris à la courſe ou vaincus à la chaſſe. Des agraffes de diamans rattachoient leurs manteaux d'hermine & de martre; & dans cet habit ſuperbe, leur beauté, leurs charmes effaçoient l'éclat du brillant ſéjour qu'elles habitoient.

Alphonſe en quittant ce Palais ſut enfin de quelle matière cet édifice étoit formé. Il apprit que les glaces de la rivière de Neva en avoient fourni tous les matériaux (37). Quoi, Maman, s'écria Céſar, un Palais de glace!.... Cela eſt-il bien vrai?.... — Rien n'eſt plus certain.... — Et comment ce Palais rempli de lumières ne fondoit-il pas?.... Comment avoit-on pu trouver une glace aſſez épaiſſe pour le conſtruire?

D'ailleurs vous avez dit que cette glace étoit de diverſes couleurs .... — Mes notes répondront à toutes ces queſtions .... — Oh que j'ai envie de les voir ces notes ! .... Maman, vous aviez bien raiſon, il n'y a point de contes de Fées plus merveilleux que le vôtre; mais, chère Maman, reprenez-en le fil; nous ne vous interromperons plus. Il eſt trop tard, dit Madame de Clémire, demain vous apprendrez le reſte de l'hiſtoire d'Alphonſe.

Le lendemain au ſoir, Madame de Clémire reprit ainſi la lecture de ſon Manuſcrit.

—Toutes les recherches d'Alphonſe, relativement à ſon Père, furent auſſi infructueuſes que celles qu'il avoit faites en Angleterre. Accablé de douleur, il trouva dans l'affection de ſon généreux bienfaiteur les ſeules conſolations qu'il fût ſuſceptible de recevoir. Vous ne pouvez, lui dit Thélismar, diſpoſer de votre main ſans l'aveu de votre père : le devoir & les loix mêmes s'y oppoſent. Il faut, cher Alphonſe, vous ſoumettre à votre deſtinée. Vous avez fait tout ce qui dépendoit de vous pour retrouver votre père, maintenant il faut attendre avec réſignation l'âge où les loix vous permettront de diſpoſer de vous-

même.... D'ici-là vous ſerez ſéparé de Dalinde, vous ne la reverrez que pour recevoir ſa main.... vous paſſerez cet eſpace de temps, continua Thélismar, dans la Suède, dans une maiſon qui m'appartient & que j'habitois avant mes voyages: je vais vous y conduire. Je vous y laiſſerai ſeul. J'irai à Stokolm rejoindre ma famille. Nous ſerons ſéparés; mais du moins nous habiterons le même pays, & nous avons la certitude d'être pour toujours réunis dans deux ans. Hélas, dit Alphonſe, quel exil! quelle ſéparation! Encore, ſi Dalinde connoiſſoit mes ſentimens! ſi je pouvois me flatter d'obtenir ſa pitié!..... Mais je me ſoumets à mon ſort: ah, puiſſent les peines que je vais ſouffrir expier les fautes de ma jeuneſſe! Puiſſe le Ciel, touché de mon repentir, me rendre un père qui m'a coûté tant de larmes!

Thélismar partit de Pétersbourg & conduiſit Alphonſe dans la retraite qu'il lui deſtinoit. C'étoit un antique château, ſitué dans un lieu ſauvage aux environs de Salſeberiſt. Voilà donc, dit Alphonſe, la ſolitude où je dois paſſer deux ans! Sans le ſouvenir déchirant de mes fautes & de mon père, je pourrois ſupporter avec courage cet exil rigoureux; mais je ſerai ſeul avec mes

remords! .... Conservez de si justes regrets, dit Thélismar; mais ne vous laissez point abattre par la tristesse; occupez-vous du soin de perfectionner dans la retraite les connoissances dont je vous ai donné les élémens. Je vous ai promis jadis un *trésor* que vous êtes maintenant en état d'apprécier. Voyez-vous sur ces tablettes cette longue suite de volumes? Voilà, mon cher Alphonse, l'ouvrage immortel qui achevera de vous dévoiler les secrets de la nature. Je ne vous quitterai que dans quelques jours. Nous parcourerons ensemble les environs de ce château, & vous trouverez dans ces lieux agrestes des objets dignes d'exciter votre curiosité.

Le lendemain matin Thélismar & le triste Alphonse montèrent en voiture au lever de l'aurore. Thélismar promit une promenade intéressante; mais Alphonse étoit trop profondément absorbé dans sa mélancolie pour pouvoir espérer que rien pût l'en distraire. Après avoir fait près de trois milles, ils arrivèrent dans un lieu aride & sauvage, entouré de tous côtés d'énormes montagnes. Arrêtons-nous, dit Thélismar. Alphonse, si je ne connoissois pas votre courage, je ne vous aurois point amené dans ce désert; car

car nous allons tenter une entreprise très-périlleuse : avançons.... A travers ces rochers, n'appercevez-vous pas plusieurs gouffres.... Nous allons descendre dans ces abîmes. Thélismar achevoit ces mots, lorsque deux hommes d'un aspect effrayant s'approchèrent de lui. Ils étoient enveloppés de longues robes d'une couleur sombre. Ils avoient les bras nuds & tenoient des torches allumées. Voilà nos guides, dit Thélismar ; il faut nous séparer ici, nous nous rejoindrons bientôt.

En disant ces paroles, il s'éloigne avec l'un des deux inconnus. Alphonse suit l'autre qui marche devant en silence. Après avoir fait quelques pas, Alphonse se trouve sur le bord d'un gouffre ; il s'arrête, & il apperçoit à l'ouverture de cet abîme un petit tonneau qui paroît suspendu en l'air. Le guide d'Alphonse s'élance dans cette espèce de barque. Alphonse s'y place à côté de lui. Alors le guide, tenant toujours sa torche allumée, fait entendre sa voix lugubre. Au moment où l'air retentit de ses chants funèbres la barque s'enfonce dans l'abîme. Une main invisible semble la précipiter au fond du gouffre. Alphonse levant les yeux n'apperçoit plus le Ciel que comme un point imperceptible. Bientôt il le perd entière-

ment de vue, & ne voit plus que ſon étrange compagnon qui lui retrace l'image du farouche Batelier des Enfers.

Cependant, au bout d'un quart d'heure, Alphonſe commence à s'étonner de la longueur du trajet & de l'immenſe profondeur du précipice. Tout-à-coup il entend autour de lui des torrens impétueux tomber avec fracas de toutes parts. Ces chûtes d'eau qu'il ne peut voir, rappellent à ſon imagination les redoutables fleuves du Tartare. Sa curioſité s'accroît avec ſa ſurpriſe; un preſſentiment ſecret l'émeut & le trouble.... Il ſe ſent attendri; il a peine à démêler lui-même ce qui ſe paſſe au fond de ſon cœur. Enfin la barque s'arrête. Il en ſort précipitamment. Au même moment Thélisſmar accourt & vient le rejoindre, & après avoir fait quelques pas, Alphonſe eſt frappé de la lueur d'une vive clarté. Il avance, & l'étonnement le rend immobile. Il ſe trouve dans un vaſte & magnifique ſalon d'argent ſoutenu par des colonnes de même métal, auquel viennent aboutir quatre galeries ſpacieuſes. Un ruiſſeau d'une eau pure coule au milieu du ſallon & des galeries. Cet édifice ſomptueux eſt éclairé par une infinité de lampes &

de flambeaux. Tout brille, tout éblouit dans ces régions ſouterraines. Les lumières ſe réfléchiſſent & ſe répêtent ſur l'argent des murs & des voûtes, & ſur le cryſtal des eaux limpides qui traverſent le ſalon.

Alphonſe & Théliſmar entrent dans les galeries, ils y trouvent un peuple immenſe employé à divers travaux. Au bout des galeries, Alphonſe découvre des maiſons, il voit paſſer des chevaux, des chariots, & ſon étonnement eſt au comble en appercevant un moulin à vent!.... Quoi, Maman, interrompit Caroline, une ville d'argent ſouterraine, & dans cette ville, des chevaux, des voitures & un moulin à vent?.... — Cette ville exiſte toujours telle que je viens de vous la dépeindre; mais laiſſez-moi finir mon Conte & ne m'interrompez plus.

Théliſmar ramena Alphonſe dans les galeries. Au moment où ils y entroient, Théliſmar treſſaille, en remarquant que la lumière des lampes paroît s'affoiblir; il lève la tête & voit voltiger en l'air une eſpèce de voile blanchâtre. Il prend bruſquement Alphonſe par le bras, l'entraîne avec lui & le force à ſe proſterner ſur le plancher. A l'inſtant même, un cri terrible & géné-

ral fait retentir les voûtes du ſouterrain; toutes les lumières ſont éteintes; une affreuſe obſcurité ſuccède à l'éclat de la plus brillante illumination. Un profond ſilence augmente encore l'horreur de cette ſcène ſurprenante. Enfin, au bout de quelques ſecondes, on entend un bruit ſemblable à celui d'un coup de canon. Alors tout le monde ſe relève, on s'écrie qu'on eſt hors de danger. On rallume les lampes, & Théliſmar ſe tournant vers Alphonſe; la mort, dit-il, a paſſé ſur nos têtes. Tel eſt l'affreux péril où l'on eſt ſouvent expoſé dans ces profonds abymes creuſés par la cupidité. Hélas, ce n'eſt pas ce peuple malheureux, privé de la clarté du ſoleil, qui jouit des tréſors qu'il arrache du ſein de la terre! La miſère le force à deſcendre vivant dans ces tombes funeſtes. Au milieu des richeſſes qui l'environnent, il ne trouve même pas l'aiſance; il ſe conſacre aux plus pénibles travaux, il détruit ſa ſanté, il avance le terme d'une vie languiſſante.....

Ah Ciel! interrompit Alphonſe, combien vous m'intéreſſez en faveur de ces victimes malheureuſes (38)! Mais, pourſuivit Alphonſe, quel nouvel événement vient d'arriver! Voyez-vous tout ce monde qui ſe raſſemble là-bas?.... En

disant ces paroles, Alphonse retourne au bout de la galerie; Thélismar le suit, & ils rencontrent un homme qui leur apprend que dans l'instant où la vapeur méphitique s'étoit répandue dans le souterrain, un ouvrier n'ayant pas éteint assez promptement sa lumière, avoit été blessé, & qu'on s'empressoit à le secourir. J'ai dans ma poche, dit Thélismar, un flacon qui peut lui être utile. Allons le voir.

Alors Alphonse & Thélismar précipitent leurs pas. Ils percent la foule rassemblée autour du blessé, & ils arrivent auprès de lui. Ce malheureux, sans connoissance, étoit étendu sur la terre. Il est mort, dit un de ses camarades, en voyant Thélismar s'avancer. Alphonse, pénétré de compassion, s'approche.... Il jette un œil mouillé de pleurs sur ce triste objet.... Il frémit.... recule.... s'élance vers lui.... le regarde encore d'un air égaré; son sang se glace dans ses veines; ses cheveux se hérissent sur sa tête, & comme s'il eût été frappé de la foudre, sans pouvoir prononcer une seule parole, il tombe évanoui à côté de l'infortuné dont la vue vient de produire en lui une si terrible révolution.......

Thélismar vole au secours d'Alphonse. Il recommande l'inconnu aux gens qui l'environnent en leur laissant son flacon & sa bourse, & il fait transporter Alphonse dans une autre galerie. Au bout d'un demi quart-d'heure, Alphonse fait un mouvement, il ouvre les yeux en poussant un cri douloureux. L'égarement du plus horrible désespoir se peint dans ses regards & défigure ses traits.... Mon père! s'écrie-t-il!.... C'est lui! c'est mon père!.... Barbares, rendez-moi mon père!.... Qu'on me conduise à ses pieds.... Je veux le revoir.... Je veux mourir près de lui.... Dans quels lieux, dans quel état devois-je, ô Ciel, le retrouver!.... Il n'est plus, & j'existe encore!.... Je jouissois de la clarté des Cieux, & mon père gémissoit dans cet affreux abyme!.... Laissez-moi, poursuivit-il en repoussant Thélismar d'un air farouche, laissez-moi; fuyez un monstre indigne de revoir le jour. Je renonce au monde, au bonheur, à la lumière, ce souterrain sera mon tombeau; il est hélas, celui de mon malheureux père!.... Du moins la mort va nous réunir....

Alphonse, en prononçant ce discours d'une voix entrecoupée, faisoit de vains efforts pour

s'échapper des bras de ſon ami.... Arrêtez ! s'écria Théliſmar, arrêtez ; Alphonſe, méconnoiſſez-vous Théliſmar ? ne reconnoiſſez-vous plus ſa voix ? .... — Ah, je ne vois plus que mon père ! je n'entends plus que la voix de la nature qui crie dans le fond de ce cœur déchiré ! — Encore une fois, calmez-vous un inſtant, s'il eſt poſſible ; écoutez-moi. S'il eſt vrai qu'une reſſemblance trompeuſe ne vous ait point abuſé.... vous pouvez encore conſerver quelque eſpérance.... — Ciel ! il vivroit !.... — Et ſa bleſſure peut-être n'eſt pas mortelle.... O Dieu ! s'écria Alphonſe, en ſe précipitant à genoux, & en élevant ſes bras vers le Ciel ; Dieu ! prends pitié de mes remords & de mon déſeſpoir ; rends-moi mon père !.... Ah, courons, cher Théliſmar, daignez guider mes pas.... — Non, différons quelques inſtans une entrevue qui pourroit lui cauſer une révolution funeſte.... — Mais il vit ? vous m'en répondez ?.... — Oui, je vous proteſte que l'inconnu que vous avez vu ſans connoiſſance n'eſt que bleſſé. J'ai donné l'ordre qu'auſſi-tôt qu'il auroit repris ſes ſens, on le fît ſortir du ſouterrain ; Il n'eſt plus ici.... — Il a donc repris ſa connoiſſance ? il a parlé ? .... O Théliſmar, ne me trompez-vous

point ?.... —Si vous ne me croyez pas, Alphonſe, reſtez ici, interrogez tous les ouvriers; pour moi je vais ſur le champ ſoigner l'inconnu, car il eſt chez moi.... — Chez vous ? mon père eſt chez Théliſmar ! ſe peut-il ? — Il eſt parti dans la voiture qui nous attendoit.... — Ah, courons, ne différons plus....

A ces mots Alphonſe & Théliſmar quittèrent précipitamment la galerie; ils reprirent leurs guides & ſortirent du ſouterrain. Ils furent obligés de retourner à pied au château : cependant, à moitié chemin, ils trouvèrent des chevaux qu'on leur envoyoit. Alphonſe queſtionna vivement ſur ſon père les domeſtiques qui les conduiſoient : il n'en put tirer que des réponſes vagues & peu ſatisfaiſantes. Ses ſoupçons & ſes doutes ſe ranimèrent, & l'inquiétude qui le dévoroit étoit d'autant plus inſupportable, qu'il n'oſoit la montrer à Théliſmar. Enfin on arrive au château; Alphonſe veut en vain ſuivre Théliſmar dans la chambre du malade : vous ne ſeriez point maître de vous, lui dit Théliſmar; ſi cet inconnu eſt votre père, demain je vous conduirai à ſes pieds; mais laiſſez-moi le temps de le prévenir.

Alphonſe, obligé de ſe ſoumettre à cet Arrêt,

passa la journée entière dans un trouble & une agitation dont il est impossible de peindre la violence. Enfin, ne pouvant plus supporter une incertitude déchirante, il prit la résolution de cacher à Thélismar ce qui se passoit au fond de son ame, & de s'introduire la nuit dans la chambre de son père. En effet, aussi-tôt que Thélismar fut couché, Alphonse se rendit sans bruit dans le corridor où le malade étoit logé. On lui avoit désigné la chambre qu'il occupoit; il savoit que le lit étoit placé de manière qu'on pouvoit entrer sans être vu. Il ouvre doucement la porte; il pose avec précaution, un pied tremblant dans la chambre. Au même instant il entend la voix de Dom Ramire. Transporté, hors de lui, il s'arrête, écoute; mais, hélas! que devient-il, en reconnoissant par les discours de son père, qu'il est dans l'accès du délire le plus effrayant.... Alvarès! s'écrioit le malheureux Dom Ramire.... Alvarès! viens me tirer du gouffre horrible où tu m'as précipité.... Prends pitié de mes peines! Jette les yeux sur moi!.... Mais, du haut des Cieux, tes regards pourront-ils pénétrer jusqu'au fond de cet abyme?.... O qu'il est affreux cet abyme! J'y vois par-tout le tombeau de ton épouse &

de ton fils.... leurs ombres pâles & menaçantes me pourſuivront-t-elles toujours ?.... Dieu ! que vois-je !.... Alvarès, ton fils arme le mien d'un poignard !.... Alphonſe veut te venger; il veut me percer le cœur !.... Mon fils, arrête !.... eſt-ce à toi de me punir ?.... Mon fils ! tu me donne la mort & tu m'abandonnes.... Ah, viens du moins recevoir mon dernier ſoupir !.... A ces mots, Alphonſe au comble du déſeſpoir, veut s'élancer dans les bras de ſon père..... Dans ce moment Théliſmar paroît, ſe précipite vers lui, & malgré ſes cris & ſa violence, l'entraîne hors de la chambre.

Cependant un Médecin que Théliſmar avoit envoyé chercher arriva. Dom Ramire paroiſſoit plus calme. Le Médecin ne prononça pas d'abord. Il voulut voir l'effet de quelques remèdes. Dom Ramire reprit ſa connoiſſance, & au point du jour le Médecin répondit de ſa vie. Les tranſports de joie d'Alphonſe égalèrent l'excès de douleur qu'il avoit reſſentie. En reprenant l'eſpérance de conſerver ſon père, il reprit toute ſa tendreſſe & toute ſon obéiſſance pour Théliſmar.

Depuis quelques heures Théliſmar, pour la première fois, trouvoit Alphonſe injuſte, em-

porté, intraitable ; mais Alphonſe raſſuré ſur l'état de ſon père, redevint ſoumis, raiſonnable & plus tendre que jamais pour ſon bienfaiteur.

Dom Ramire en apprenant qu'il étoit chez Théliſmar, fit un cri de ſurpriſe, & demanda Alphonſe; il ne fut plus poſſible de différer cette entrevue. Théliſmar va chercher Alphonſe & le conduit dans la chambre de Dom Ramire. Alphonſe éperdu, baigné de larmes, court ſe précipiter à genoux auprès du lit de ſon père, qui lui tend les bras. O mon père ! s'écrie Alphonſe, cher auteur de mes jours, vous m'êtes donc rendu !.... & vous daignez recevoir dans vos bras votre coupable fils.... Ah ! ſans doute, vous liſez dans mon cœur ; vous y voyez mon repentir, mes remords, ma tendreſſe.... Mon père ! ma vie entière vous ſera conſacrée ; je ne veux exiſter que pour réparer mes fautes, pour vous rendre heureux, pour vous obéir.... O parlez-moi, mon père ! que j'entende le ſon ſi cher de cette voix révérée !.... Que mon pardon confirmé par votre bouche me rende le repos, le bonheur que je ne pouvois retrouver qu'avec vous ! O, n'eſt-ce point une illuſion, dit enfin Dom Ramire, eſt-ce Alphonſe ? eſt-ce mon fils que je preſſe contre

mon ſein ? .... Va, je n'accuſe que moi de tes fautes & de mes malheurs ! .... Mais le Ciel eſt appaiſé puiſqu'il nous réunit.... Je te revois, je ſuis payé de tout ce que j'ai ſouffert.... La foibleſſe de Dom Ramire l'empêcha d'en dire davantage ; il pâlit, & laiſſa tomber ſa tête appeſantie ſur le viſage de ſon fils. Alphonſe effrayé ſe leva précipitamment & rappela le Médecin, qui le raſſura ; mais qui défendit au malade de parler davantage.

La révolution que venoit d'éprouver Dom Ramire retarda un peu les progrès de ſa convaleſcence. Cependant au bout de trois jours il fut en état de ſe lever. Alphonſe alors lui conta toutes ſes aventures. Dom Ramire témoigna à Théliſmar la reconnoiſſance dont il étoit pénétré ; & quand il fut entièrement rétabli, il voulut auſſi conter ſon hiſtoire à Théliſmar en préſence de ſon fils. Il fit ſans déguiſement l'aveu de toutes ſes fautes, & ne cacha aucune circonſtance de l'hiſtoire d'Alvarès, ce vertueux Hermite Portugais, qu'il avoit rencontré ſur le Mont Serrat. Lorſqu'il en fut à l'époque de la fuite d'Alphonſe, il continua ſon récit dans ces termes :

» Le départ de mon fils me pénétra d'une

» douleur d'autant plus vive qu'il me fut impos-
» sible de ne pas regarder cet événement comme
» une juste punition du Ciel, & l'effet des im-
» précations prononcées autrefois contre moi
» par un père infortuné. Hélas ! me disois-je,
» combien sont équitables les décrets de la Pro-
» vidence ! J'abusai jadis de ma fortune & de
» ma faveur ; le Ciel me ravit l'une & l'autre.
» Mon ambition détestable priva le malheureux
» Alvarès d'une épouse & d'un fils. La colère
» Divine m'arrache enfin l'unique bien qui pou-
» voit me tenir lieu de tous les autres..... Mon
» fils ! ma seule espérance .... Alphonse m'aban-
» donne !.... & parvenu à ce comble de misère,
» je ne puis même me plaindre de mes maux. Je
» n'en puis accuser le sort, ils sont tous mon
» ouvrage !.... C'est ainsi qu'en gémissant sur ma
» destinée, j'étois forcé d'admirer la justice cé-
» leste qui me poursuivoit. »

» Cependant, à force d'informations, j'appris
» que mon fils avoit pris la route de Cadix. Je
» ne pus suivre ses traces sur le champ, comme
» j'en avois le desir & le projet. Arrêté à Gre-
» nade par une fièvre violente, je fus obligé d'y
» rester six semaines. Au bout de ce temps,

» quoique je n'eusse plus l'espérance de rejoindre
» mon fils, je persistai dans le dessein d'aller à
» Cadix, me flattant que je pourrois du moins y
» apprendre des nouvelles d'Alphonse. Arrivé à
» Loxe, je m'arrêtai dans une auberge, où,
» d'après le signalement que je donnai de mon
» fils, & les réponses de l'hôte, je sus, à n'en
» pouvoir douter, que mon fils y avoit passé
» quelques heures. Je voulus coucher dans sa
» chambre; j'examinai cette chambre avec autant
» d'intérêt que d'émotion. J'apperçus quelques
» caractères Portugais gravés sur les vîtres. Je ne
» pus méconnoître la main d'Alphonse, & je lus
» deux vers dans lesquels le nom de Dalinde étoit
» répété trois fois. Comme je retrouvois ce même
» nom tracé sur les murailles, il me frappa, &
» je l'écrivis sur mes tablettes. En arrivant à
» Cadix, je m'informai d'Alphonse, & même de
» *Dalinde*. Ces noms étoient inconnus à tous
» ceux auxquels je m'adressai; mais enfin j'appris
» qu'un jeune-homme Portugais, qui cachoit
» avec soin son nom & sa naissance, avoit passé
» dix jours à Cadix, avec une jeune personne
» qu'on le soupçonnoit d'avoir enlevée, & que
» ces deux fugitifs étoient partis pour la France,

» avec le projet de s'y fixer. Je ne doutai point » que mon fils ne fût le raviſſeur, & la jeune » perſonne cette Dalinde, dont j'avois déjà dé- » couvert que mon fils étoit amoureux. Je pris » ſur le champ la réſolution de paſſer en France. » Mais auparavant je me rendis à Lisbonne pour » y toucher quelque argent qui m'étoit dû de ma » penſion ; enſuite je partis pour Paris. Après » beaucoup de temps, de recherches & de » peines, je parvins à retrouver la trace des » fugitifs qu'on m'avoit indiqués à Cadix ; & le » fruit de tant de ſoins fut de découvrir deux » perſonnes qui m'étoient totalement inconnues.

» Juſqu'à ce moment j'avois toujours été ſou- » tenu par l'eſpérance de rejoindre mon fils. En » perdant cette eſpérance ſi chère, je tombai » dans le découragement & la mélancolie la plus » noire. Entièrement détaché du monde, je » formai le projet de le quitter ſans retour, & » d'aller m'enſevelir dans la ſolitude même » qu'avoit choiſie le vertueux Alvarès. J'arrivai » au Mont Serrat, je courus à la grotte d'Alvarès ; » mais hélas ! ce vénérable Vieillard touchoit au » terme de ſes peines. Je le trouvai ſur le bord » de ſa tombe ; il me reçut avec cette douceur,

» cette inaltérable bonté qui le caractérisoient.
» Je lui fis part de mon malheur ; il écouta ce
» récit avec attendrissement : puisses-tu, me dit-il,
» trouver dans ce paisible asyle quelque soulage-
» ment à tes maux !.... Si tu veux te fixer dans
» cette grotte, tu la posséderas bientôt sans par-
» tage !.... En te l'abandonnant, plût au Ciel
» qu'il me fût possible de te laisser encore la
» tranquillité dont je jouis ! »

Tel fut l'accueil d'Alvarès. « J'admirois tou-
» jours avec un nouvel étonnement, une vertu
» si parfaite. Loin que sa présence augmentât
» mon trouble & mes remords, je me sentois
» moins agité près de lui ; je trouvois une dou-
» ceur inexprimable à l'entendre, à le contem-
» pler, à lui rendre des soins ; chaque instant
» redoubloit mon affection pour lui, & bientôt
» j'aurois voulu pouvoir prolonger sa vie aux
» dépens même de la mienne. Je ne lui avois
» d'abord confié mes malheurs que vaguement :
» je m'étois contenté de lui dire que mon fils
» avoit pris la fuite ; que j'ignorois sa destinée,
» & que, sur de faux indices, je l'avois vaine-
» ment cherché en France. Par la suite Alvarès
» me demandant un récit plus détaillé, je lui
parlai

» parlai de ces deux vers Portugais que j'avois
» trouvés sur les vitres d'une auberge de Loxe.
» A peine eus-je prononcé le nom de *Dalinde*,
» qu'Alvarès m'interrompant : allez, me dit-il,
» chercher dans cette armoire le livre où j'inscris
» depuis dix ans, le nom des étrangers qui sont
» venus visiter cet hermitage. A ces mots je vole
» vers l'armoire, j'en rapporte le livre, & Alvarès
» y trouve la note suivante : *Ce 20 Juin j'ai
» reçu la visite d'une famille Suédoise ; le père, qui
» s'appelle Thélismar, parle assez bien Portugais ;
» il m'a charmé par son instruction & sa simplicité :
» il revient du Portugal. Il va à Cadix où il compte
» s'embarquer pour aller en Afrique. Sa fille est
» remarquable par sa beauté & sa modestie. Son
» père a voulu qu'elle me montrât des paysages de
» son ouvrage. Elle a tiré de sa poche un porte-feuille
» qui en contenoit plusieurs, tous dessinés d'après
» nature ; à l'exception d'un seul, qu'elle n'a fait
» que de souvenir, & qui est précisément le mieux
» fini & le plus joli. Ce paysage représente la Fon-
» taine de l'Amour dans la province de Beïra. Cette
» jeune personne se nomme Dalinde.*

» Cette note éclaircit tous mes doutes, & me
» causa le premier mouvement de joie que j'eusse

» éprouvé depuis mon retour de la France. Il me
» restoit encore bien des inquiétudes cruelles;
» mais enfin je découvrois des indices certains, je
» reprenois l'espérance de retrouver mon fils!
» Alvarès m'apprit encore que Thélismar lui
» avoit dit qu'il comptoit voyager quatre ans
» avant de retourner dans sa patrie. Ainsi, pour-
» suivit Alvarès, si votre fils est avec lui, vous
» ne le reverrez que dans deux ans; mais ce n'est
» qu'en Suède que vous pouvez apprendre des
» nouvelles positives d'Alphonse.... Non, Al-
» varès, interrompis-je; non, je ne vous aban-
» donnerai point dans l'état où vous êtes....
» Alvarès, vous avez offert un asyle à votre
» persécuteur; vous lui donnez des conseils; vous
» le consolez; vous daignez recevoir ses soins!....
» Tant de magnanimité en redoublant encore
» mon repentir, diminue cependant les affreuses
» terreurs que me causoient mes remords. Lors-
» que Alvarès n'est plus irrité contre moi, il me
» semble que le Dieu vengeur qui me poursuit
» doit s'appaiser.... Hélas, je ne dois qu'à la
» Religion cette pitié sublime que vous me té-
» moignez! mais si votre cœur pouvoit par-
» tager les sentimens du mien!.... J'oserois

» espérer encore la protection du Ciel.... En » parlant ainsi mes yeux se remplirent de larmes. » Alvarès me regarda avec un profond attendrissement. Quoi, me dit-il, mon amitié » pourroit adoucir ton infortune, & calmer la » cruelle agitation de ton ame!.... Va, sois » satisfait.... j'accepte tes soins, tes secours..... » ta main.... La main de Dom Ramire fermera les yeux d'Alvarès....

» En prononçant ces paroles, le vertueux » Vieillard ne put retenir ses larmes. Je ne sentis » que trop quel souvenir déchirant se retraçoit » à son imagination.... En m'assurant de son » amitié, l'infortuné pleuroit son fils!.... La » nuit qui suivit cet entretien, Alvarès se sentant plus oppressé qu'à l'ordinaire, voulut se » lever. Il s'appuya sur mon bras & passa dans » son jardin. Il s'assit. Les rayons de la lune donnoient sur son visage. Leur lumière argentée, » en ajoutant à sa pâleur, rendoit plus touchante » encore la douceur de sa physionomie & l'auguste sérénité répandue sur son front. Il éleva » les yeux & les mains vers le Ciel, & pendant » quelques instants il parut absorbé dans une » espèce de ravissement; ensuite se tournant vers

» moi : O toi, dit-il, qui depuis trois mois me
» rends tous les ſoins qu'un père pourroit attendre
» du fils le plus ſenſible, reçois enfin tout ce que
» je puis te laiſſer.... reçois la bénédiction pa-
» ternelle d'Alvarès. O mon père, m'écriai-je,
» en me proſternant à ſes pieds, mon reſpec-
» table père! Hélas, que m'annoncez-vous?....
» Oui, reprit Alvarès, d'une voix foible, tu vas
» perdre un père que la Religion t'avoit donné....
» Dans un inſtant, mon fils, je vais paroître de-
» vant l'Être éternel dont la clémence & la bonté
» ſont les plus ſublimes attributs.... O Dieu,
» pourſuivit Alvarès, en tombant à genoux à
» côté de moi;.... Dieu, mon Créateur & mon
» Juge, je touche à ce moment redoutable où
» le plus vertueux des hommes doit craindre ta
» juſtice.... J'oſe compter ſur ta miſéricorde!....
» J'ai ſu pardonner!.... Vois dans quels bras
» j'expire!.... Vois pour quel objet coulent
» mes larmes!.... Vois pour qui je t'implore!....
» Écoute, ô mon Dieu, les gémiſſemens de Dom
» Ramire. Son ame n'eſt point corrompue, elle
» eſt ſenſible, elle peut s'élever juſqu'à toi....
» Achève de purifier ſon cœur, de déſiller ſes
» yeux.... Rends-lui ſon fils! Rends-lui la paix

» & le bonheur!.... Daigne exaucer les derniers
» vœux d'Alvarès!....

» En achevant ces mots Alvarès laisse tomber
» doucement sa tête sur mon sein; je baigne
» de mes larmes son visage vénérable.... Hélas,
» je venois de recevoir son dernier soupir!....
» Alvarès n'existoit plus.... Toute la douleur
» que peut causer la mort du père le plus chéri,
» le plus digne de l'être, je l'éprouvai en perdant
» Alvarès. Cependant je goûtois déjà les fruits
» heureux de cette bénédiction si solennelle &
» si touchante qu'il m'avoit donnée; en me rap-
» pelant les derniers adieux d'Alvarès, je ne me
» regardois plus comme une victime dévouée
» aux vengeances célestes : les plus douces espé-
» rances succédoient dans mon cœur aux noirs
» pressentimens inspirés par les remords.

» Dans l'enceinte de l'humble retraite d'Al-
» varès, à côté d'une fontaine ombragée d'oli-
» viers, j'élevai de mes propres mains la tombe
» champêtre qui devoit contenir les restes pré-
» cieux du plus vertueux des humains. Aussitôt
» que j'eus rempli ce devoir, je n'aspirai plus
» qu'à partir pour la Suède. Pour entreprendre
» un aussi long voyage, j'avois besoin d'argent;

» J'écrivis en Portugal que j'existois encore, que
» les intérêts les plus chers me forçoient à voyager
» dans le Nord. Je finissois ma lettre en demandant
» qu'on m'accordât deux années d'avance
» de ma pension. J'obtins cette grace. Pour la
» dernière fois, je me rendis au bois d'oliviers
» où reposoient les cendres d'Alvarès; j'arrosai
» de larmes l'herbe & les fleurs qui croissoient
» sur sa tombe.... Ensuite je quittai le Mont-
» Serrat & l'Espagne, & je pris la route de
» Suède. Mon premier soin en arrivant à Stockholm
» fut de m'informer si Thélismar étoit
» de retour dans sa patrie. J'appris qu'il n'y reviendroit
» que dans un an; que sa femme & sa
» fille ne l'avoient point suivi, & qu'elles habitoient
» un Château situé près de Salseberizt:
» je me disposois à les aller trouver, lorsque
» je fus informé qu'on attendoit incessamment à
» Stockholm un ami intime de Thélismar, nommé
» Frédéric, & que ce dernier avoit longtemps
» voyagé avec Thélismar. Alors voulant
» absolument voir Frédéric, je restai à Stockholm.
» Je l'attendis quelques mois. Il arriva enfin. Je le
» vis. Je lui parlai sans me faire connoître. Je
» le questionnai sur Thélismar, & je fus à n'en

» pouvoir douter, qu'Alphonſe exiſtoit, & que
» la Providence l'avoit remis ſous la garde &
» dans les mains de la ſageſſe & de la vertu....

» Raſſuré ſur le ſort de mon fils, je ſentis plus
» vivement que jamais le malheur d'en être aban-
» donné!.... Hélas, j'ignorois ſon repentir, ſa
» douleur; j'ignorois qu'il m'eût écrit. N'ayant
» été qu'un moment à Lisbonne depuis ſon
» départ, & n'étant jamais retourné dans la
» Province de Béïra, je n'avois pu recevoir ſes
» lettres, qui, ſans doute ont été perdues. Fré-
» déric n'ayant pu me dire dans quelle partie
» du monde étoit alors Théliſmar, je me dé-
» cidai à partir pour Salſeberizt. Je n'y trouvai
» ni cette charmante Dalinde, que j'avois tant
» d'envie de voir, ni ſa mère. On me dit qu'elles
» voyageoient; qu'elles ne reviendroient à Sal-
» ſeberizt qu'avec Théliſmar. Je vins dans ce
» Château; j'interrogeai quelques Domeſtiques
» qui m'aſſurèrent que Théliſmar avoit toujours
» habité cette ſolitude, qu'on l'attendoit, &
» qu'il arriveroit ſous trois mois. Sur cette aſſu-
» rance, je me fixai à Salſeberizt. J'y vivois in-
» connu, ignoré : mon projet, en attendant mon
» fils, étoit de m'offrir inopinément à ſes yeux;

» de voir l'effet que produiroit sur lui cette pre-
» mière entrevue; & si son cœur ne répondoit
» pas au mien, de le quitter pour jamais, &
» d'aller finir mes tristes jours auprès du tombeau
» d'Alvarès.

» Cependant Thélismar n'arrivoit point. Plus
» d'un an s'écoula dans une attente que chaque
» jour me rendoit plus insupportable. J'allois
» écrire en Portugal pour y déclarer enfin le
» lieu où j'étois retiré, & pour demander qu'on
» m'y fît toucher ma pension, lorsque je tombai
» malade. Une fièvre ardente m'ôta pendant
» plusieurs jours l'usage de ma raison. Durant
» ce temps, un scélérat qui me servoit me vola,
» & prit la fuite en emportant tous les habits
» & tout l'argent que je possédois. L'homme
» chez lequel je logeois eut l'humanité de me
» cacher cet événement jusqu'au moment où ma
» santé fut entièrement rétablie. Alors il m'ap-
» prit mon malheur..... Je me soumis sans
» murmure à ma destinée. Je considérai ce der-
» nier revers comme un moyen que le Ciel
» daignoit m'offrir pour achever d'expier mes
» fautes. Cette idée ranima tout mon courage,
» & je connus que la douce & pieuse résigna-

» tion soutient mieux les infortunés que l'espé-
» rance même. J'écrivis à Lisbonne. En atten-
» dant une réponse que je n'ai pas encore reçue,
» je demandai du travail dans les mines d'argent.
» J'y fus employé, & j'ai vécu trois mois dans
» ces profonds souterrains.»

Comme Dom Ramire achevoit ces mots, Alphonse, dont les pleurs avoient plus d'une fois interrompu ce récit, se jeta aux pieds de son père, & lui dit tout ce que le repentir, la reconnoissance & la tendresse peuvent inspirer de touchant & de passionné à l'ame la plus noble & la plus sensible. Dom Ramire, au comble du bonheur, serroit son fils dans ses bras, & le baignoit de larmes; & Thélismar, en silence, les contemploit l'un & l'autre avec ravissement.

Enfin Dom Ramire, Alphonse & Thélismar partirent pour Stockholm. Thélismar conduisit Alphonse auprès de l'aimable Dalinde. Alphonse se dédommagea du pénible silence auquel Thélismar l'avoit condamné pendant si long-temps. Dalinde en apprenant qu'elle étoit aimée depuis cinq ans, connut l'empire que l'honneur & la reconnoissance avoient sur son amant. Combien Alphonse alors s'applaudit d'avoir été fidèle à sa

parole ! Il devoit à ce vertueux effort l'eſtime & le cœur de Dalinde.....

L'heureux Alphonſe reçut la main de Dalinde; il juſtifia par ſa conduite & par ſes vertus, le choix & l'affection du généreux Thélifmar ; il expia ſes torts envers ſon père, par un attachement & une ſoumiſſion ſans bornes, & par les plus tendres ſoins. Il ne s'en ſépara jamais; il mit ſa gloire & ſa félicité à remplir dans toute leur étendue les devoirs de la nature, de la reconnoiſſance, de l'amitié : il fit le bonheur de ſon père, de ſon bienfaiteur & de ſa femme.

Quoi, Maman, dit Caroline, d'un ton chagrin, l'hiſtoire d'Alphonſe eſt finie ?... — Et même *la Veillée*, répondit Madame de Clémire en ſe levant. — Oh quel dommage!.... Et les notes ? — Nous en commencerons demain la lecture.... — Je meurs d'envie de voir les notes.... — Vous avez raiſon : elles ſont beaucoup plus intéreſſantes que mon Conte ; mais nous allons nous coucher.

Le lendemain, Madame de Clémire demanda à ſes enfans s'ils trouvoient qu'elle eût rempli l'engagement qu'elle avoit pris, de leur compoſer un Conte auſſi merveilleux qu'un Conte de Fées, &

dont cependant tout le merveilleux seroit vrai. Oui, Maman, répondit Caroline; & puisqu'il existe dans la nature des choses si extraordinaires & si curieuses, vous pouvez être bien sûre qu'à l'avenir, ce ne sera plus dans les Contes des Fées, que nous irons chercher le merveilleux que nous aimons. En lisant, reprit Madame de Clémire, en vous instruisant, vous apprendrez bien d'autres choses aussi surprenantes que celles que je vous ai contées. Si j'avois voulu employer tous mes extraits, l'Histoire d'Alphonse auroit été en deux volumes : elle y eût gagné; car, pour l'abréger autant, il m'a fallu sacrifier des détails & des développemens intéressans, & une infinité de phénomènes curieux; & cependant mes extraits ne contenoient que des faits certains & avérés. J'ai rejeté tous ceux qui me paroissoient non-seulement fabuleux, mais même douteux. Si j'eusse eu moins de scrupule, je vous aurois parlé d'un village, dont tous les habitans deviennent fous à l'âge de dix-huit ans; d'un fruit de la Virginie (*a*), dont on ne peut manger, sans perdre la raison pendant un cer-

(*a*) Une Pomme.

tain temps ; d'un arbre dont les tiges, quoique vertes, donnent autant de lumière qu'un flambeau (*a*) ; d'un animal qui a une demie lieue de long (39), &c. J'aurois fait la description d'une chose mieux attestée, & beaucoup moins fabuleuse ; je vous aurois dépeint Thélismar sur les mers agitées, paroissant commander aux élémens, & calmer à son gré la tempête (40) : mais je n'avois pas besoin d'adopter des prodiges douteux, puisque j'ai été obligée d'en sacrifier une foule de certains. Ajoutez à cela qu'il en est beaucoup de cette dernière espèce, que j'ignore. Ainsi, jugez du plaisir que vous auroit fait un Conte de ce genre, s'il eût été composé par une personne véritablement instruite.

Il me semble, par exemple, dit l'Abbé à Madame de Clémire, que vous auriez pu tirer un meilleur parti des phénomènes offerts par l'électricité, soit en action, dans le cours du Conte ; soit en explication, dans les notes. Je vous assure, reprit Madame de Clémire, que je ne pouvois à cet égard rien faire de mieux, par une bien bonne raison ; c'est que je ne sais pas

(*a*) Voyez Géographie physique, par M. l'Abbé Sauri, Tome I.

un mot de Physipue : j'en ai fait un cours *comme un autre*, & comme un autre, je n'en suis pas plus savante..... Mais, reprit l'Abbé, si vous m'en eussiez jugé capable, je me serois chargé avec plaisir de cette partie des notes. Mon cher Abbé, répliqua Madame de Clémire, une femme ne doit jamais souffrir qu'un homme ajoute un mot à ses Ouvrages. L'homme qu'elle consulte passera toujours pour l'inventeur, & elle sera accusée de mettre son nom au travail d'un autre. On peut, avec beaucoup de vertu, être un mauvais Auteur ; mais on ne peut être estimable, en s'attribuant un Ouvrage qu'on n'a pas fait : ainsi, on doit éviter avec le plus grand soin tout ce qui pourroit donner lieu à une accusation si flétrissante. Songez aux femmes qui ont écrit avec succès ; vous verrez que presque toutes ont été soupçonnées de cette espèce de lâcheté. Mademoiselle de Lussan eut pour amis trois Auteurs : *Lasserre* (a), *l'Abbé de Bois-Morand & Baudot de Jully*. On a dit & écrit, & l'on croira toujours que Laserre a fait l'*Histoire de la Comtesse de Gondez* ; l'Abbé de Bois-Morand, *les Anecdotes*

(a) Il a fait plusieurs Opéras.

de la Cour de Philippe Aguste ; & Baudot de Jully, *les Histoires de Charles VI, de Louis XI, & la Révolution de Naples* (*a*). Les Ouvrages de *Madame de la Fayette* sont attribués à *Segrais* ; ceux de *Madame de Tencin* (*b*), à *M. de Pont-de-Veyle*, son neveu ; les Tragédies de *Mademoiselle Bernard*, qui furent jouées, & eurent beaucoup de succès dans le temps, ont été attribuées à *M. de Fontenelle*, son ami ; celles de *Mademoiselle Barbier* passent pour être de l'*Abbé Pellegrin* (*c*), &c. Il me semble que ces exemples

(*a*) Mademoiselle de Lussan a fait encore beaucoup d'autres ouvrages. Cette personne célébre étoit, suivant la plus commune opinion, fille naturelle du Prince Thomas de Savoye, Comte de Soissons, frère du fameux Prince Eugène. Elle mourut l'an 1758, âgée de 75 ans & demi.

(*b*) Madame de Tencin, Chanoinesse de Neuville & Sœur du Cardinal de Tencin, avoit été cinq ans Religieuse dans le Couvent de Montfleuri en Dauphiné : mais elle réclama contre ses vœux & rentra dans le monde. Elle est morte à Paris en 1749, âgée de 68 ans.

(*c*) Il est à remarquer que ce sont des gens de Lettres qui, par leurs écrits, ont donné du poids à ces accusations. Je vois bien dans tous les temps les Femmes célèbres calomniées, & je ne leur vois point de défenseurs. Il n'en est pas moins vrai cependant que beaucoup d'Auteurs ont dû leurs succès à des idées & des sujets puisés dans des ouvrages de Femmes. Sans parler de *Louise l'Abbé*, à laquelle La Fontaine doit une de

& tant d'autres, devroient empêcher les femmes Auteurs de consulter les hommes, & de former des liaisons intimes avec des gens de lettres.

Cette conclusion révolta l'amour-propre de l'Abbé. Ainsi donc, Madame, dit-il avec un sourire amer, si jamais vous devenez tout-à-fait Auteur, si vous faites imprimer vos Ouvrages, vous ne consulterez personne ? Pardonnez-moi, répondit Madame de Clémire; je chercherai la vérité, &

---

ses plus jolies Fables (*La Folie & l'Amour*) & que ce *Bonhomme* a volée sans scrupule, sans dire un mot de son larcin; les Ouvrages de Mademoiselle de Scudéri, de Mademoiselle de Lussan, de Madame de Gomez, de Mademoiselle de la Force, & de tant d'autres, ont produit une multitude d'Opéras, de Comédies, & même de Tragédies. Enfin c'est dans un Ouvrage de Femme que M. de Voltaire a pris le sujet de sa Tragédie de *Tancrède*; c'est dans un Roman de Madame la Comtesse de Fontaine, qui a pour titre: *La Comtesse de Savoie.* Dans le temps que cet Ouvrage parut, M. de Voltaire adressa des vers à Madame de Fontaine, parmi lesquels on trouve ceux-ci:

> Quel Dieu vous a donné ce langage enchanteur ?
> La force & la délicatesse,
> La simplicité, la noblesse
> Que Fénélon seul avoit joint, &c.

Il eût mieux valu ne pas égaler Madame de Fontaine à Fénélon, & reconnoître dans la Préface de Tancrède, que le sujet de cette Pièce étoit pris dans la Comtesse de Savoie. Madame de Fontaine est morte en 1748.

non des complimens & de vaines flatteries ! je ferai des lectures; & pour cela je ne rassemblerai point un cercle composé d'étrangers ou de beaux esprits; tout simplement je lirai mes Ouvrages dans ma famille; & si ma famille s'endort ou s'ennuie, je profiterai sagement de cette critique, qui me paroît la plus frappante de toutes.

L'Abbé ne répondit rien; il avoit pris de l'humeur. Madame de Clémire changea d'entretien, & un moment après, les enfans reparlèrent du Conte. Qu'Alphonse étoit heureux, dit César, d'avoir vu tant de choses extraordinaires ! Quand je serai grand, je voyagerai aussi.... & avec Papa.... je verrai des arbres étrangers, & des animaux singuliers..... A propos d'animaux singuliers, interrompit Madame de Clémire, j'en avois une multitude dans mes extraits, que je n'ai point placés dans mon Conte : je m'en rappelle un dans ce moment; voulez-vous que je vous en fasse la description ? ... — Ah, Maman, nous en serons charmés ! ...

— Figurez-vous un monstre velu, jaunâtre, qui a huit jambes, dont chacune est armée de deux grands ongles, qui contiennent une éponge mouillée : outre ces huit jambes, ce monstre a

encore

encore deux eſpèces de mains, avec leſquelles il ſaiſit ſa proie : comme Argus, ſon viſage eſt couvert d'yeux ; il en a huit, rangés en ovale ſur ſon front, & deux horribles tenailles, garnies de crochets aigus, paroiſſent ſortir de ſa bouche.... — Oh ! quel monſtre hideux & extraordinaire ! — Voici d'autres animaux encore plus ſinguliers. « Croiriez-vous qu'il y ait dans » la nature des animaux qu'on multiplie en les » hachant ; que le même animal coupé en huit, » dix, vingt, trente & quarante parties, eſt » multiplié autant de fois ? .... » — Quoi, Maman, cela eſt vrai ? ... Le nom de cet animal, interrompit l'Abbé, n'eſt pas bien difficile à deviner.... Et l'autre animal, dit Pulchérie, dont Maman a parlé d'abord, le connoiſſez-vous ? J'avoue, répondit l'Abbé, que la deſcription que Madame vient de faire eſt abſolument une énigme pour moi. Cependant, dit Madame de Clémire, elle eſt exacte. Peut-être ai-je ſupprimé quelques détails intéreſſans ; mais les caractères dont je vous ai parlé ſont aſſez frappans, pour faire reconnoître cet animal à tous ceux qui en auront lu la deſcription.... — Maman, dans quel pays ſe trouve ce monſtre ? ... — Il eſt

très-commun en France.... — En France!...
— Oui, & même en Bourgogne, à Champcery; vous l'avez vu mille fois.... — Oh, Maman, je vous assure que je n'ai jamais rien vu de pareil!... Mais, de grace, dites-nous son nom....
— Eh bien, c'est une araignée (*a*) (41)....
— Ah, par exemple, je ne m'attendois pas à cela!... Comment, une araignée a *huit yeux.... une égonge mouillée.... entre ses griffes... & des tenailles à côté de la bouche!*... Si vous aviez examiné une araignée avec une loupe, vous auriez parfaitement distingué tout cela, & même à *l'œil nud*, vous pourriez le voir sur une grosse araignée. — Oh, je prierai Augustin de m'apporter de grosses araignées; car je veux absolument voir les éponges, les tenailles & les huit yeux.... — Et moi je vous lirai *l'Histoire des Araignées françoises & étrangères*; & je suis sûr que cette Histoire vous amusera. Vous y trouverez des détails merveilleux.... — Maman, & le nom de l'autre animal qu'on multiplie en le coupant?.... — C'est un *Polipe d'eau douce* (42).
— Ah, je ne connois pas celui-là; il est étran-

(*a*) L'araignée domestique.

ger. C'est dommage; car il est encore bien plus curieux que l'araignée.... — Puisque vous avez tant d'envie de voir ce prodige, je vous donnerai cette satisfaction.... — Vous ferez venir des polypes des pays étrangers? Maman, que vous êtes bonne!.... — Vous en aurez demain.... — Est-il possible?.... — Les étangs de Champcery en sont pleins.... — Nos étangs!.... Et nous ne connoissions seulement pas le nom d'un animal si singulier!.... — La nature offre par-tout, & avec profusion, les phénomènes les plus surprenans. L'ignorance prive du plaisir de les connoître & de les admirer, tandis que l'homme instruit trouve à chaque pas des objets dignes d'exciter & de satisfaire sa curiosité..... — Maman, nous questionnerons, nous lirons, nous aurons des loupes, nous examinerons tous les insectes de Champcery, & du moins nous connoîtrons les choses curieuses qui nous environnent.

L'Abbé qui étoit encore un peu piqué de n'avoir pas reconnu l'araignée, rompit enfin le silence, & s'adressant aux enfans; croyez, dit-il, comme Madame votre mère vous l'a fait observer très-judicieusement, que le Conte

d'Alphonſe ne contient qu'une bien petite partie des phénomènes que nous préſente la nature : par exemple, Madame n'a point parlé des caſtors & des éléphans.... C'eſt peut-être, dit Céſar, parce que Maman ſavoit que nous connoiſſions l'hiſtoire de ces animaux.... Mais, reprit Madame de Clémire, je ne vous ai rien dit d'une infinité d'autres animaux ſinguliers & beaucoup moins connus, tels que le toucan (43), le kamichi (44), les chauves-ſouris étrangères (45), &c.

L'Abbé qui ſe creuſoit la tête pour trouver quelque choſe de merveilleux que Madame de Clémire eût obmis dans ſon Conte, reprit la parole : il eſt certain, dit-il, que ſans parler des animaux, le règne végétal & le règne minéral offrent une foule de phénomènes dont Madame n'a pu parler dans un ouvrage auſſi court. Il me ſemble cependant qu'elle auroit pu placer avantageuſement dans ce petit Conte l'arbre de Cire (46), la plante nommée Senſitive (47), celle qu'on appelle Fraxinelle (48), & la toile d'Amianthe (49), &c.

Après avoir prononcé cette nomenclatnre d'un ton capable, l'Abbé très-ſatisfait de ſa mémoire, ſe leva & ſortit. Pulchérie ſe mit à

tire. Je crois, Maman, dit-elle, que M. l'Abbé s'est un peu fâché contre vous.... Si cela est, reprit Madame de Clémire, pourquoi me le faire remarquer? S'il étoit vrai que M. l'Abbé eût un peu d'humeur & de susceptibilité, il seroit d'autant plus excusable qu'il n'a jamais vécu dans le grand monde où l'on perd souvent beaucoup de vertus, mais où l'on acquiert presque toujours du liant dans le caractère, & une politesse qui nous apprend à cacher nos prétentions & ces petits dépits ridicules causés par l'amour-propre mal-entendu. Je vous ai déjà rappelé plus d'une fois tout ce que vous devez au Précepteur de votre frère. Je vous ai répété bien souvent, que non-seulement il ne nous est pas permis de faire (dans le sein même de la plus grande confiance) des observations malignes sur les gens avec lesquels nous vivons intimément; mais que nous devons encore écarter de notre imagination le souvenir de leurs torts, & rejeter les pensées qui nous rappellent leurs défauts. Cette leçon toucha Pulchérie, elle repandit quelques larmes. Comme elle n'avoit dit qu'un mot sans réflexion, qu'elle pleuroit sans humeur, qu'elle se repentoit véritablement de sa faute,

elle obtint son pardon & reprit bientôt sa gaîté.

La Veillée du soir, & sept ou huit autres, furent employées à lire toutes les notes du Conte d'Aphonse. Quand on eut fini cette lecture, César remarqua qu'il y avoit un des prodiges du Conte qui n'étoit pas expliqué. Dans les Isles Canaries, poursuivit-il, après l'aventure de la caverne des Guanches, Alphonse, toujours égaré, arrive au bord d'un lac : c'est là qu'il voit la colonne merveilleuse, & puis cette pluie singulière : & lors qu'ensuite il rencontre Thélismar, il le trouve instruit de tout ce qui lui est arrivé sur les bords du lac. Thélismar lui dit qu'il l'a vu de sa terrasse, quoiqu'ils fussent à deux lieues l'un de l'autre. En effet, reprit Madame de Clémire, je n'ai point expliqué cela dans mes notes ; mais venez demain déjeûner dans le petit belvedère qui est au bout du verger ; je vous apprendrai là le secret de Thélismar. La petite famille accepta le rendez-vous avec joie, & s'y rendit avec empressement. Tout le monde étoit rassemblé au belvedère avant huit heures du matin. On y trouva une grande machine qui excita la curiosité des enfans. Ils en demandèrent le nom. C'est un télescope, répondit Madame de Clémire ; Caro-

line, asseyez-vous vis-à-vis de ce verre, & regardez.... Que vois-je! s'écria Caroline?.... Un Château qui me paroît à deux pas d'ici.... Cependant, reprit Madame de Clémire, il est à une lieue. C'est celui de M. de Lusanne. — Ah, Maman, cela est incroyable! je distingue parfaitement toutes les personnes qui passent dans cette basse-cour.... Voilà une servante qui donne à manger à des poules.... Voilà des vaches que l'on conduit aux champs.... Voilà uue vieille femme qui paroît à la porte & qui demande l'aumône.... Ici, Caroline fut interrompue par sa sœur qui la pria instamment de lui céder sa place.

Pulchérie en regardant dans le télescope, fit un cri de joie: ah, Maman, dit-elle, je vois Sidonie! c'est elle-même!.... Elle parle aux Servantes.... Je parie qu'elle est chargée du soin de veiller sur la basse-cour, car elle a l'air de donner des ordres.... C'est joli à son âge! je voudrois bien être assez grande pour pouvoir me mêler aussi de la basse-cour!... Elle se baisse.... Elle se relève.... Elle se baisse encore.... Oh, sûrement, elle ramasse des œufs!..... Justement; on lui présente un par

nier.... Ah, elle se tourne du côté de la pauvre femme qui est toujours à la porte!.... César, continua Pulchérie, souffrez que je reste encore un moment.... Sidonie s'approche de la vieille femme...... Elle lui parle.... Elle la fait entrer dans la cour.... La vieille femme s'assied sur un banc.... Sidonie lui donne son panier.... Et puis elle s'en va en courant. La femme reste.... A mon tour, dit César..... — Ah, mon frère, un instant!.... Sidonie revient.... mais bien doucement..... Elle tient une grande jatte.... c'est apparamment du lait.... Oui, elle le donne à la vieille bonne femme.... Ah, cette charmante Sidonie, que je l'aime!.... En disant ces mots, Pulchérie se leva, & César prit sa place. Il ne vit rien d'intéressant. Sidonie sortoit de la basse-cour : mais il comprit enfin comment Thélismar de sa terrasse avoit pu voir distinctement Alphonse, malgré la distance qui les séparoit l'un de l'autre.

On ne parla toute la journée que du télescope & de Sidonie. Pulchérie admira la manière singulière dont elle avoit découvert le caractère bienfaisant de cette aimable jeune personne. Elle ne se doutoit pas, poursuivit Pulchérie, que nous

étions témoins de tout ce qui se passoit dans la basse-cour. Le hasard, ajouta Madame de Clémire, & une infinité de circonstances imprévues, découvrent chaque jour des actions bien plus cachées encore. Aussi le plus sûr est de se conduire toujours comme on feroit devant des témoins: car non-seulement Dieu nous voit & nous juge dans tous les instans de notre vie; mais le hasard, la curiosité humaine, l'indiscrétion des domestiques, les trahisons des faux amis, exposent sans cesse au grand jour nos secrets les plus intimes.

Après le dîner Madame de Clémire demanda à son fils ce qu'il pensoit du premier volume d'un livre qu'elle lui avoit prêté depuis peu de jours. C'étoit *La Vie du Dauphin, Père de Louis XV* (a). César répondit qu'il étoit enchanté de cet Ouvrage; d'autant plus, ajouta-t-il, qu'on y trouve beaucoup de détails sur l'enfance du Prince; au lieu que dans toutes les autres histoires on ne parle que des hommes, & jamais des enfans.... — Vous avez lu bien peu d'*autres histoires*; ainsi ce jugement n'est fondé que sur une supposition. — J'imagine qu'il faut qu'un enfant soit un prodige, pour qu'un Historien en fasse mention;

(a) Par M. l'Abbé Proyart.

& comme les prodiges ſont rares, j'ai penſé que dans toutes les hiſtoires il n'étoit preſque pas queſtion des enfans.... — Mais qu'appelez-vous un prodige! — Ce qu'étoit le Duc de Bourgogne dans ſon enfance : il aimoit les mathématiques, les vers; il faiſoit des fables, des diſcours.... — Il n'y a rien de merveilleux à tout cela, c'étoit un enfant diſtingué; mais ce n'étoit point un prodige.... — Si un tel enfant n'étoit pas un prodige.... que ſuis-je donc moi! — Un enfant ordinaire; & il ne tiendroit qu'à vous de ne pas l'être. Il ne vous faudroit qu'un peu plus d'application, de patience & d'envie de vous diſtinguer.... — Mais, Maman, je ne ferois jamais *des Diſcours*.... — Pourquoi pas?.... — Oh je crois que mes diſcours feroient bien mauvais!.... — N'étiez-vous pas fort content de la tête que vous avez deſſinée hier?.... — Oui, Maman; tout le monde m'a dit qu'elle étoit bien.... — Croyez-vous qu'elle valût l'original?.... — Oh, non, Maman.... — Mais pour votre âge, c'eſt un chef-d'œuvre. Il en feroit ainſi de vos Diſcours.... — A préſent je meurs d'envie de faire des Diſcours.... Quel dommage que tout mon temps ſoit ſi rempli!.... — Et quand vous vous

promenez, quand vous travaillez à votre jardin, penſez-vous uniquement à des arbres, à des fleurs? — Non, Maman; je penſe à mille autres choſes. — Et bien durant ce temps, occupez-vous d'une idée intéreſſante, ſuivez-la conſtamment. C'eſt ainſi que l'on compoſe.... — Maman, donnez-moi un ſujet chaque matin. — J'y conſens; à condition que tous les ſoirs, avant le ſouper, vous me rendrez compte de votre méditation.... — Maman, tantôt vous me donnerez un ſujet de Fable, tantôt un ſujet de Diſcours.... j'arrangerai tout cela dans ma tête, & je ſens que je ne m'ennuirai plus tout ſeul.... car je ne m'ennuie que parce que je n'ai rien à me dire.... — Voilà juſtement ce qui produit l'ennui le plus inſupportable. Quand nous n'avons que des idées vagues & découſues, notre propre inſipidité nous eſt auſſi à charge qu'elle le ſeroit aux autres, ſi nous exprimions ces mêmes penſées dans la converſation; tandis qu'au contraire nous nous amuſons nous-mêmes lorſque notre imagination travaille, & lorſqu'au lieu de penſer à des choſes communes & frivoles, nous nous occupons d'idées intéreſſantes.

Mais revenons au livre que je vous ai prêté.

Qu'avez vous particulièrement remarqué dans le premier volume ? — Ce qui m'a fait le plus de plaisir, c'est une fable composée par M. le Duc de Bourgogne lui-même encore enfant. Cette Fable a pour titre : *Le Voyageur & ses chiens* (a). — Quel en est le sujet? — C'est Licas qui voyage : il avoit pour compagnons trois chiens, & pour provisions quatre pains. Il arrive dans une forêt bien *sombre*; enfin *au bord d'un clair ruisseau*. Il voit tout d'un coup paroître *un monstre*. Les chiens combattent le monstre & le *terrassent*.... Là-dessus Licas donne un pain à *Vorax* (c'est le nom d'un des chiens.) & Vorax disparoît aussi-tôt. *Cerbère*, autre chien, reçoit aussi un pain, & de même prend la fuite. *Gargas*, le troisième chien, se présente à son tour, dans l'espérance d'obtenir une semblable récompense : mais Licas qui étoit *prudent*, voyant que chaque pain lui coûtoit un chien, ne donna à Gargas qu'un petit morceau, & Gargas resta pour avoir le reste.... Voilà tout, Maman.... — Et quelle est, je vous prie, la morale de cette Fable ?.... — Maman..... mais j'ai le livre dans ma poche, je vais vous

(a) Vie du Dauphin. Père de Louis XV. T. I, pag. 31.

lire la fin de la Fable..... Tenez, Maman, voici la moralité.... « Princes, avez-vous trouvé des » guides capables de vous diriger & de vous dé- » fendre dans la forêt de ce monde, gardez- » vous bien de ne les mettre en état de se passer » de vous, que lorsque vous pourrez vous-même » vous passer de leurs services. »

Je suis persuadée, reprit Madame de Clémire, que vous ne comprenez pas bien le sens de cette moralité ; en conservant la pensée, je vais vous l'expliquer en termes plus clairs. Voici ce qu'elle signifie.

» Princes, avez-vous trouvé des Ministres » éclairés, des Généraux habiles, des Amis fi- » dèles, gardez-vous bien de vous acquitter » envers eux autant qu'il est en vous ; gardez- » vous bien de récompenser dignement leur zèle » & leurs services, dans la crainte qu'après avoir » obtenu de vous tout ce qu'ils sont en droit » d'en attendre, ils ne vous abandonnent. » Princes, soyez injustes, soyez ingrats, afin de » vous les attacher solidement ! »

Ah, Maman, s'écria César, est-il possible que ce soit là le vrai sens de cette Fable ? — Oui, c'est le sens littéral de la moralité qui la

termine. Réfléchiſſez-y, & vous le trouverez vous-même.... — Cela eſt vrai. Comment n'ai-je pas ſenti cela d'abord; comment ai-je pu aimer cette Fable! — Dans l'ouvrage le plus intéreſſant & le plus eſtimable à tous égards, vous avez juſtement admiré la ſeule choſe qu'on en doive critiquer. Si vous liſiez avec moins de rapidité & avec plus d'attention, vous ne feriez certainement pas des bévues auſſi groſſières.

Le ſoir à la Veillée, la Baronne prenant la parole: Céſar, dit-elle, vous vous êtes plaint que les Hiſtoriens ne parlent pas aſſez des enfans; nous allons vous prouver que ce reproche n'eſt pas fondé; car nous ne vous entretiendrons toute la ſoirée que de traits tirés de l'Hiſtoire, & les Héros que nous vous ferons connoître ſeront tous des enfans.... — Ah, Maman, cela eſt charmant! — Vous verrez que les enfans diſtingués ne ſont pas auſſi rares que vous l'imaginez. — Maman vous nous conterez donc pluſieurs hiſtoires?.... — Votre Mère, M. l'Abbé & moi, nous conterons chacun tour-à-tour un trait d'hiſtoire, tant que notre mémoire nous en fournira, ce qui ſûrement pourra remplir une bonne Veillée. Je vais commencer, continua la Baronne, écoutez.

Chan-chi, Empereur de la Chine, avoit trois fils. Les deux premiers n'étoient que des enfans ordinaires; mais le dernier, nommé Kang-hi, faisoit les délices de son Père & de ses Instituteurs. Il étoit docile, sensible, appliqué, sincère, rempli d'activité. Il avoit de l'empire sur lui-même; on pouvoit compter sur ses promesses: sa parole étoit inviolable. Lorsqu'il avoit pris une résolution utile & raisonnable, il la tenoit avec une persévérance que rien ne pouvoit rebuter. Il brûloit du desir de s'instruire, de se distinguer, de mériter l'affection de son Père, d'obtenir l'approbation de tous ceux qui l'entouroient. Il ne voyoit que des visages satisfaits. Chaque leçon lui procuroit le plaisir d'entendre louer son application, son caractère: on le chérissoit, on s'occupoit avec joie de ses plaisirs, de ses amusemens; il trouvoit toute l'indulgence à laquelle la bonne conduite & les vertus donnent tant de droits. Si, par hasard, il faisoit quelques fautes, on ne le grondoit pas, on s'affligeoit avec lui. Enfin ce Prince charmant éprouvoit que les enfans les mieux nés sont toujours les plus heureux.

Cependant l'Empereur tomba malade. L'aîné de ses fils n'avoit alors que douze ans, & le dernier,

(cet aimable Kang-hi) entroit dans sa neuvième année. L'Empereur sentant que son état étoit mortel, fit appeler ses enfans ; & leur ayant déclaré que sa fin approchoit, il leur demanda lequel d'entre-eux se croyoit assez fort pour soutenir le poids d'une couronne nouvellement conquise (a) ? L'aîné s'excusa sur sa jeunesse, & supplia l'Empereur de disposer à son gré de sa succession. Alors Kang-hi se mit à genoux devant le lit de son Père, il baigna de larmes la main que l'Empereur lui tendoit, & après un moment de silence.... « Pour moi, mon Père, dit-il, je » me sens capable de vous imiter. J'aime mieux » la gloire que les plaisirs & le repos : si le Ciel » vous enlève à vos enfans, & si votre choix » tombe sur moi, je vous prendrai pour modèle » & je rendrai mes peuples heureux. » Cette réponse fit tant d'impression sur Chan-chi, qu'aussi-tôt il nomma le jeune Prince pour son successeur, sous la tutelle de quatre personnes, par les avis desquelles il devoit se gourverner (b).

(a) *Chan-chi* étoit fils de Tsun-té, fondateur de la nouvelle Dynastie Tartaro-Chinoise, qui règne dans l'Empire du Katay depuis le milieu du dernier siècle.

(b) Kang-hi monta sur le trône en 1661.

Kang-hi

Kang-hi justifia la tendresse & le choix de son père ; il s'instruisit, il acheva de perfectionner son esprit & sa raison. Il éloigna de sa Cour les flatteurs & les intriguans ; il sut récompenser dignement le mérite, les talens & la vertu ; il fut juste, il fut bon ; il aima la paix, & il devint le bienfaiteur & l'idole de ses peuples (*a*). (50).

La Baronne ayant cessé de parler, je ne pourrai, mes enfans, dit Madame de Clémire, vous citer un trait plus singulier que celui que votre bonne Maman vient de vous conter ; car rien n'est plus extraordinaire qu'un enfant de huit ans, qui sait obtenir le trône du plus vaste empire de l'univers par ses discours, sa conduite & ses qualités ; mais je vais vous entretenir d'un jeune Prince du même âge, & qui devint aussi par la suite, un des plus grands Souverains de son temps. Le Duc Uladislas régnoit en Pologne (*b*), il avoit un fils nommé Boleslas (*c*), âgé de neuf ans, dont l'activité, l'ardeur pour l'étude, la douceur, la patience, la bonté, donnoient les plus grandes espérances. La Bohême venoit de déclarer la

(*a*) Abrégé de l'Histoire des Voyages, T. 7, page 158.
(*b*) En 1094.
(*c*) Qui fut depuis Boleslas III.

guerre à la Pologne ; un jour qu'Uladiſlas, en préſence de ſon fils, donnoit ſes ordres au Général de ſon armée, le jeune Boleſlas, qui avoit écouté cet entretien avec une profonde attention, ſe jeta tout-à-coup aux pieds de ſon père, en le ſuppliant de lui permettre de faire la campagne ſous les ordres du grand Général. Il fit cette prière avec tant d'inſtances & tant d'énergie, il l'accompagna de raiſonnemens ſi juſtes, ſi forts & ſi ſinguliers pour ſon âge, que le Duc, auſſi attendri qu'étonné, ne put le refuſer. Il ſe rendit à ſes deſirs, & le confia au grand Général qui l'emmena auſſi-tôt avec lui.

Le jeune Prince arrivé à l'armée, y cauſa une ſurpriſe & une admiration générales ; il parut attentif à tout ce qui s'y paſſoit ; mais il montra une intelligence ſi extraordinaire, qu'on eût dit que rien n'y étoit nouveau pour lui, & qu'il ſe rappeloit plutôt qu'il n'apprenoit tout ce qu'il y voyoit faire. Affable, libéral pour les ſoldats, plein d'égards pour les Officiers, il gagna tous les cœurs. Sa magnificence n'éclatoit que dans ſes dons ; on ne la connoiſſoit qu'à ſa généroſité. D'ailleurs, ſa nourriture étoit frugale ; la terre lui ſervoit de lit ; il ſouffroit gaîment les intem-

péries des saisons. Toujours à la tête des plus pénibles travaux, montrant un courage aussi naturel que brillant, il sembloit qu'il n'attendît sa fortune que de ses actions ! Enfin tout annonçoit que ses vertus & ses exploits le rendroient un jour un modèle éternel de gloire pour les Princes qui devoient régner après lui. Son exemple, que son âge rendoit encore plus frappant redoubla l'ardeur des Polonois, les Bohêmes furent complettement défaits dans toutes les rencontres, & Uladislas jouit du bonheur inexprimable de devoir à son fils, âgé de neuf ans, une partie du succès de cette heureuse campagne.

La suite de la Vie de Boleslas répondit à de si glorieux commencemens ; il devint un Héros. Quoique Guerrier & Conquérant, il fut humain, il fut sensible ; il s'occupa du bonheur de ses peuples. Il sût mériter leur amour & les rendit heureux. Ce Prince possédoit trop de vertus pour n'être pas encore distingué par sa piété filiale. Tous les Historiens s'arrêtent avec complaisance sur les détails intéressans de sa tendresse pour son Père. Quand il eut le malheur de le perdre, la douleur qu'il en témoigna acheva de faire connoître toute la beauté de son ame, & le rendit

encore plus cher à la Nation. Boleslas voulut porter pendant cinq ans le deuil d'un père qu'il regretta toute sa vie ; il voulut que son image, profondément gravée dans le fond de son cœur, fut toujours également présente à ses yeux. Il avoit nuit & jour attaché à son cou une médaille sur laquelle étoit gravé le portrait d'Uladislas. Il la regardoit sans cesse, pour se rappeler, disoit-il, les vertus de ce père si digne de son affection & de ses regrets. Enfin, il desira qu'un enfant passionnément aimé, servit encore à lui retracer le souvenir de son père ; il donna à son fils aîné le nom chéri d'Uladislas (*a*).

A présent, M. l'Abbé, ajouta Madame de Clémire, c'est à votre tour. Je ne conterai pas, répondit l'Abbé, d'aussi belles histoires, car je ne me rappelle dans cet instant que deux faits absolument dénués de détails. M. César a dix ans, & lorsque son Maître de dessin lui dit que si depuis deux ans il s'étoit appliqué davantage, il seroit maintenant en état de dessiner des têtes d'après nature ; M. César paroît croire qu'à son âge c'est beaucoup de pouvoir copier avec quelque

(*a*) Voyez Hist. Gén. de Pologne, par M. le Chevalier de Solignac, T. I, page 313, & T. II, page 9.

exactitude ; il ne sera donc pas inutile de lui dire que Pierre Mignard (a) fut destiné à la Médecine par ses Parens, qui lui firent faire des études en conséquence. Dans ses momens de récréation le jeune Mignard s'amusoit à dessiner. Il n'avoit point de Maître, mais il avoit du goût & de l'application ; & à l'âge de onze ans, il dessinoit des portraits aussi corrects que ressemblans. Alors ses Parens le mirent chez un Peintre. Il se livra entièrement à cet art, & devint un des meilleurs Peintres de l'École Françoise.

Un autre Peintre, nommé Jean-Baptiste Vanloo, commença à peindre très-agréablement dès l'âge de huit ans (b). Je n'en exige pas tant de M. César ; mais je voudrois qu'il eût le desir de se distinguer dans tout ce qu'il fait, & la noble ambition de ne pas rester confondu dans la classe si nombreuse des enfans ordinaires.

(a) Né à Troye en Champagne en 1610, il mourut à Paris en 1695, âgé de 85 ans, très-riche & comblé d'honneurs. Son tombeau en marbre se voit dans l'Église des Jacobins de la rue Saint Honoré. La Comtesse de Feuquières sa fille, qui l'a fair ériger, y paroît à genoux au-dessous du buste de son père, qui est de Desjardins. Ce monument est exécuté par Le Moine fils. *Voyez Extraits des différens ouvrages publiés sur la Vie des Peintres, par M. P. D. L. F.* Tome II.

(b) On trouvera dans les Notes sur les Peintres beaucoup d'exemples de ce genre.

Ces deux citations de l'Abbé n'eurent pas un grand ſuccès auprès des enfans. Céſar attaqué perſonnellement n'oſa manifeſter ſon opinion, il garda un froid ſilence; mais Pulchérie prit la parole, & avec plus de franchiſe que de politeſſe, elle déclara ſans détour qu'elle aimoit mieux l'hiſtoire de Kang-hi & celle de Boleſlas. Je vois, Mademoiſelle, reprit l'Abbé, que les leçons directes ne ſont pas de votre goût. Vous êtes à cet égard comme les tyrans qui ne peuvent ſupporter la vérité, à moins qu'elle ne ſoit adoucie & déguiſée ſous le voile agréable de quelque apologue ingénieux.... Ah, M. l'Abbé, interrompit Pulchérie, je ne ſuis point *comme les tyrans!* J'aime toujours la vérité, je vous aſſure.... Mais, j'ai eu tort, je le ſens; pardonnez-moi, M. l'Abbé, & n'ayez pas mauvaiſe opinion de moi.... — Mon opinion, Mademoiſelle, eſt une choſe ſi peu importante.... — Pour me prouver que vous n'êtes pas fâché contre moi, je vous en prie, M. l'Abbé, ayez la bonté de me faire une *leçon directe*.... à moi toute ſeule.... j'en ſerai charmée.... — Quand on demande la vérité de ſi bonne grace on doit l'obtenir. Je vous dirai donc, Madmoiſelle, que depuis

trois ſemaines que le chaud exceſſif nous a fait abandonner le cabinet de votre frère, & que notre étude de l'après-midi ſe paſſe dans la ſalle baſſe, où vous travaillez une heure ſous les yeux de votre Gouvernante; j'ai penſé plus d'une fois qu'en faiſant votre filet ou votre broderie, vous pourriez profiter mieux des choſes que vous entendez répéter à M. votre frère; & voici à ce ſujet un trait que je n'aurois jamais oſé conter devant vous, ſans la demande poſitive que vous venez de me faire.

Mademoiſelle le Febvre, qui fut depuis la célèbre & ſavante Madame Dacier, n'apprit dans ſon enfance qu'à lire, écrire & travailler. Telle fut ſon éducation juſqu'à l'âge de onze ans. M. le Febvre ſon père avoit un fils qu'il élevoit avec le plus grand ſoin. Pendant qu'il lui donnoit des leçons, Mademoiſelle le Febvre étoit préſente & travailloit à de la tapiſſerie. Un jour que le jeune Écolier répondoit mal aux queſtions de ſon père, ſa ſœur, ſans quitter ſon travail, lui ſuggéroit à demi-voix tout ce qu'il devoit répondre. Le père l'entendit avec une joie égale à ſa ſurpriſe, & de ce moment il ſe livra avec ardeur à l'éducation d'un enfant ſi digne de

tous ſes ſoins (*a*). Vous conviendrez, Mademoiſelle, pourſuivit l'Abbé, que ſi cette jeune perſonne, au lieu d'écouter les leçons, s'étoit amuſée à faire des mines & de *petites niches* à ſon frère, elle n'auroit certainement pas procuré à ſon père une ſurpriſe ſi agréable.... Je ne me rappelle pas, dit Pulchérie en rougiſſant, d'avoir fait beaucoup de petites niches à mon frère.... Pour moi, reprit l'Abbé, je me rappelle bien que Lundi dernier vous avez tout doucement couſu ſon habit à ſa chaiſe; que Mardi vous l'avez piqué deux fois avec votre aiguille, *pour réveiller*, diſiez-vous, *ſon attention*; qu'hier vous lui avez cauſé mille diſtractions en faiſant toutes ſortes de grimaces; entr'autres un certain *bec de lièvre* qui a tant fait rire Mademoiſelle votre ſœur, qu'elle a été obligée de ſortir de la chambre.

A ces mots, Pulchérie, les larmes aux yeux, regarda ſa mère d'un air confus & ſuppliant. Raſſurez-vous, Pulchérie, dit Madame de Clémire, je ne ſaurois point ce détail ſi vous n'aviez pas deſiré une *leçon directe*, & ſûrement vous

(*a*) *Hiſtoire Littéraire des Femmes Françoiſes, par une Société de Gens de Lettres, Tome II.*

ne ferez pas grondée pour avoir demandé qu'on vous dît la vérité fans déguifement. Je vous obferverai feulement que ces petites efpiégleries n'ont rien d'aimable ; qu'on n'en rit quelquefois que parce qu'elles font ridicules ; que ce caractère eft furtout choquant dans une fille, parce qu'il lui ôte l'air de douceur & de modeftie, le principal ornement de fon fexe : qu'enfin un enfant *efpiègle* peut bien fervir de jouet pour un moment à des étrangers indifférens ; mais qu'il eft néceffairement infupportable à fes parens & à tous ceux qui l'entourent. J'ai encore un petit reproche à vous faire, Pulchérie : vous m'aviez promis de la confiance, vous m'aviez affuré que vous me feriez toujours un aveu fincère de vos fautes, & cependant vous ne m'avez point dit que vous euffiez troublé les leçons de votre frère.

Ma chère Maman, répondit Pulchérie, ce n'eft point un manque de confiance, c'eft que je ne fentois pas comme à préfent tout mon tort ; & pour vous montrer que je ne veux rien vous cacher, je vous avoue que M. l'Abbé n'a pas tout dit. Il a oublié qu'il y a environ huit ou dix jours, j'ai fait femblant d'éternuer pendant prefque toute la leçon, en faifant une grande

révérence à chaque éternuement..... Et moi aussi, Maman, ajouta Caroline d'un ton triste, j'ai un peu éternué & fait la révérence; & moi aussi, Madame, dit l'Abbé, j'ai fait au moins dix révérences, car de la meilleure foi du monde j'ai cru que ces Demoiselles étoient enrhumées du cerveau, c'est pourquoi je n'ai point parlé de cette ingénieuse espiéglerie dont j'ai été complettement la dupe. Maman, reprit Pulchérie, pardonnez-moi. De tout mon cœur, dit Madame de Clémire en l'embrassant; mais songez, Pulchérie, que puisque vous sentez à présent les conséquences & l'absurdité de toutes ces petites malices plattes & puériles, vous ne seriez plus excusable de retomber dans les mêmes fautes.

Maintenant, dit la Baronne, reprenons nos petites histoires d'enfans : ma fille c'est à vous à parler. Je vais, reprit Madame de Clémire, vous conter un trait d'un enfant de cinq ans, ainsi vous ne devez attendre qu'un petit détail bien minutieux : mais cet enfant étoit Gustave Adolphe, & fut depuis un des plus grands Rois qui ait régné sur la Suède. Agé de cinq ans, il se promenoit un jour avec ses femmes dans une prairie près de Nicoping. Le jeune Prince s'échappa &

gagnoit des broſſailles, lorſqu'une de ſes femmes, pour l'engager à revenir, lui cria que ce petit taillis étoit rempli de gros ſerpens venimeux qui le piqueroient. *Eh bien*, répondit Guſtave, *donnez-moi un bâton, je les tuerai.* On voulut en vain le détourner de cette réſolution; comme Hercule avec ſa maſſue, aſſommant tous les monſtres de la forêt de Némée, le petit Prince, armé d'une baguette, entra dans le taillis, prêt à exterminer tous les ſerpens qu'il y trouveroit; mais ſes recherches furent infructueuſes. Nul monſtre ne s'offrit à ſes regards, & pour ce jour là ſes travaux ſe bornèrent à une promenade auſſi longue que fatiguante (*a*).

Ce trait eſt charmant, dit la Baronne, il prouve bien que le courage vient de l'ame & non du ſentiment de ſa force, ou du raiſonnement. On n'exige pas d'un enfant les qualités qui ne ſont ordinairement le fruit que de l'expérience & de la réflexion: par exemple, on trouve ſimple qu'il ſoit quelquefois inconſéquent, étourdi, inappliqué: mais on veut qu'il annonce toutes les vertus qui tiennent au cœur; ces vertus naturelles

(*a*) Hiſtoire de Guſtave Adolphe, Tome I, page 50.

qui n'ont besoin que d'être cultivées & dont tous les enfans bien nés apportent en naissant l'heureux germe. Ainsi un enfant qui auroit de la lâcheté, de la dureté, de l'ingratitude, seroit un monstre si ses vices n'étoient pas l'ouvrage d'une mauvaise éducation.

— Ma bonne Maman, il naît donc beaucoup de monstres? car on dit qu'il y a bien des ingrats, bien des gens durs.... — C'est qu'il y a une multitude de gens corrompus. La nature produit bien rarement des monstres; mais l'éducation en fait beaucoup. — Ainsi, Maman, s'il y a des méchans, c'est donc la faute des pères & des mères?.... — Oui, en général: mais cependant, un enfant sans être né méchant, peut se corrompre en recevant la meilleure éducation du monde.... — Comment cela?.... — S'il n'est pas docile & de la plus parfaite sincérité, les parens les plus vigilans, les plus éclairés, ne pourront le préserver d'une infinité de vices auxquels il se livrera insensiblement. Vous souvenez-vous de ce pauvre Brunet, le Laquais de votre père?.... — Oui, Maman; qui mourut il y a deux ans.... — sa plaie à la jambe n'étoit pas mortelle; il étoit pansé par le meilleur Chi-

rurgien de Paris. Il avoit une garde qui ne le quittoit ni jour ni nuit. On s'apperçut qu'il arrachoit l'appareil mis sur sa jambe. Je lui donnai une garde de plus. On fut même obligé de lui lier les mains pendant la nuit. Toutes ces précautions furent inutiles. Il frottoit ses jambes l'une contre l'autre ; avec un de ses pieds il écartoit l'appareil salutaire qui pouvoit le guérir. Enfin la cangrène se mit à sa jambe ; l'habileté, les lumières de son Chirurgien, la vigilance de ses deux gardes, la bonté même de sa constitution, rien ne put le sauver ; il mourut.... Un enfant indocile & désobeissant est l'image de cet infortuné. Que peuvent les soins de ses parens s'il n'en sent pas le prix ? S'il ne comprend pas qu'on ne lui défend que ce qui peut le rendre vicieux, & par conséquent haissable & malheureux, & qu'on n'exige de lui que ce qui doit assurer son bonheur ?.... — Mais il faut qu'un enfant soit imbécille pour ne pas sentir cela.... Si nous désobéissons quelquefois, ce n'est que par étourderie & faute de mémoire & de réflexion : quand nous nous en appercevons nous sommes bien fâchés.... — Cela ne suffit pas ; il faut me l'avouer, il faut venir m'en instruire comme on

va consulter son Médecin quand on a fait quelque imprudence dont on doit redouter les suites pour sa santé. Je me doute bien que la crainte *des Médecines* fait souvent différer la consultation : mais voilà précisément en quoi consiste l'imbécillité dont César parloit tout-à-l'heure ; il n'y a que la stupidité même qui puisse aimer mieux ne pas guérir que de faire les remèdes convenables à son état ; surtout quand on est certain que ces remèdes seront aussi doux que salutaires.

N'êtes-vous pas sûrs, mes enfans, que lorsque vous me faites l'aveu d'une faute que j'ignore, cette candeur vous donne les plus grands droits à mon indulgence, & qu'en même-temps elle redouble ma tendresse pour vous? Aussi, vous le savez, si la faute est légère vous en êtes quittes pour une simple réprésentation : si elle est grave, la pénitence est bien plus douce que celle que vous receveriez si j'avois découvert le tort dont vous me faites l'aveu. Ainsi, votre intérêt, de toutes les manières, doit donc vous porter à la plus parfaite sincérité. D'ailleurs, songez encore que si vous pouvez, pendant quelque temps, me dissimuler vos fautes, il est impossible que vous

puissiez me les cacher toujours. Nous le disions hier à propos du télescope ; tout se découvre avec le temps. N'est-il pas plus avantageux pour vous, que je doive à votre amitié des lumières que le hasard & ma vigilance finiroient toujours par me procurer ? Enfin, quand je suis instruite sur le champ de vos petits torts, j'éclaire votre esprit, & je forme votre raison par des conseils qui vous ouvrent les yeux : je vous fais sentir les conséquences de vos fautes. Alors, comme vous avez un bon naturel, vous craignez d'y retomber : au lieu que si je ne suis instruite qu'au bout d'un certain temps, je trouve en vous de mauvaises habitudes formées, enracinées, qu'on ne peut plus vous faire perdre qu'à force de punitions & de pénitences.

Pour vous en citer un exemple, Caroline & Pulchérie, je vous ai toujours recommandé de vous accoutumer à l'ordre & à l'économie. Pendant la longue maladie de votre Bonne, vous avez pris l'habitude de ne rien serrer, de ne rien remettre à sa place, de perdre vos mouchoirs, vos mitaines, &c. Je l'ai su à la fin, mais trop tard. Cette habitude étoit devenue un défaut dont vous aurez beaucoup de peine

à vous corriger. Si dès le commencement, vous m'eussiez fait l'aveu de vos petites négligences, la seule histoire d'*Églantine* auroit suffi alors pour vous rendre actives & soigneuses.

On convint unanimement de la vérité de ces réflexions de Madame de Clémire, & les trois enfans promirent de ne jamais faire à l'avenir la plus légère faute, sans en avertir leur mère avec autant d'empressement que de sincérité. Je vous préviens, Madame, dit l'Abbé, que si vous avez encore quelque trait à conter, nous n'avons plus le temps de faire la conversation; car il est près de neuf heures & demie. Ce qui me reste à conter, reprit la Baronne, n'est pas long. Dans ce moment, je ne me rappelle que la bataille de Leucofoé, remarquable par une circonstance peut-être unique. On y vit trois Rois, l'un âgé de douze ans (*a*), les autres de dix (*b*), & de neuf (*c*), commander en personnes leurs armées (*d*).

(*a*) Clotaire.

(*b*) Théodébert.

(*c*) Théodoric.

(*d*) Les deux derniers Princes Théodébert & Théodoric étoient frères. *Hist. de Charlemagne par M. Gaillard.*

Je

Je vais aussi, dit Madame de Clémire, vous citer un trait pris de l'histoire de France. Cet infortuné Charles VI, qu'une maladie cruelle priva de la raison, sans cet affreux malheur eût été un bon Roi. Charles V prit un soin particulier de former son cœur. Il se faisoit un plaisir d'éprouver ses premiers sentimens. « Un jour, » l'ayant fait venir dans son cabinet, il lui permit » de choisir un bijou parmi ceux qui compo- » soient son trésor. Le jeune Prince, négligeant » tout ce qu'il voyoit de riche & de précieux, » s'arrêta comme Achille à une épée suspendue » dans un coin du cabinet. Une autrefois, le Roi » lui présenta d'une main une couronne d'or & » de l'autre un casque, le Prince choisit le casque. » *Sire*, dit-il à son père, *gardez à jamais votre* » *couronne*. Ces bagatelles qui annonçoient un » caractère heureux, pénétroient de joie ce sage » Monarque aussi tendre père que vertueux po- » litique (*a*). »

Jusqu'ici, dit l'Abbé, nous n'avons cité que

(*a*) Hist. de la querelle de Philippe de Valois & d'Édouard III, par M. Gaillard, T. II. Charles VI n'avoit que douze ans lorsqu'il monta sur le Trône.

des enfans diſtingués. Je vais maintenant vous faire connoître quelques autres enfans qu'on peut appeler des prodiges.... « *Chriſtliel le Berecth* » *d'Exter* mourut dans ſa dixième année en 1706. » Il étoit fils d'un Médecin. On publia ſes ou- » vrages poſthumes en Allemand. Ce ſont des » traités de piété dans leſquels on remarque une » ſimplicité pleine de bon ſens. »

Jacques Marini, Vénitien, à l'âge de ſept ans, ſoutint à Rome, l'an 1647, des thèſes publiques ſur la Théologie, la Juriſprudeuce, la Médecine & pluſieurs autres Sciences.

Le fils de *M. Baratier*, nommé *Jean-Philippe*, parloit parfaitement le Latin à quatre ans, & à cinq ans ſavoit le Grec. Alors il apprit l'Hébreu, & à ſix ans il ſavoit quatre langues, l'hiſtoire, la Géographie.

On peut mettre au rang des enfans extraordinaires *le Baron de Helmfeld*, Suédois, qui mourut en 1674. Sa jeuneſſe juſtifia les eſpérances qu'on avoit conçues de lui dès ſa pius tendre enfance. A dix-ſept ans, il fut reçu dans la Société Royale de Londres. A vingt ans, il parloit dix langues, il étoit excellent Mathématicien & grand Juriſconſulte.

Chrétien-Henri Heineikein, né à Lubeck, commença à parler à dix mois. A deux ans il avoit une connoiſſance ſuperficielle, mais générale, de l'hiſtoire ancienne & moderne, & de la Géographie. A cinq ans il ſavoit de plus trois langues qu'il parloit également bien.

Enfin, *Adrien Baillet*, à qui nous devons un Traité fort intéreſſant des enfans célèbres par leurs études, en cite une multitude, & il auroit pu ſe mettre lui-même au rang de ces jeunes Savans. Il naquit en 1749 au Village de Neuville, près Beauvais. Son père étoit un Payſan. Le jeune Baillet apprit à lire & à écrire dans un Couvent de Cordeliers, où il alloit régulièrement prendre des leçons; &, quoique ſon père ne l'exigeât pas, il faiſoit tous les jours pluſieurs lieues dans l'eſpoir de s'inſtruire. Peu de temps après, uu Eccléſiaſtique auſſi éclairé que bienfaiſant, voulut ſe charger de cet enfant ſi digne d'inſpirer de l'intérêt. Il lui fit faire ſes études. Baillet devint un Savant diſtingué, & mourut en 1705. Il n'eſt pas le ſeul qui ait recueilli des notices ſur les enfans célèbres par leurs travaux littéraires. Beaucoup d'autres Savans ſe ſont occupés du

même objet & nous ont donné des Ouvrages très-curieux en ce genre (*a*).

M. l'Abbé, dit Madame de Clémire, c'est apparemment par politesse pour notre auditoire, que vous nous avez annoncé que tous les enfans dont vous alliez nous parler avoient été des *prodiges*. Il est vrai que ces enfans sont bien supérieurs aux nôtres ; cependant je ne vois parmi eux qu'un seul prodige, celui qui parloit à dix mois. Tous les autres ne me paroissent que des enfans extrê-

(*a*) Entr'autres, *M. Goezius*, *M. Kleffeker*, *Wolf*, *Seelen*, *&c.* Voyez Diction. des Merveilles de la Nature, au mot *Enfans précoces*. On peut mettre encore au rang des enfans célèbres, Édouard VI, Roi d'Angleterre, fils d'Henri VIII, & de Jeanne Seymour. Il monta sur le Trône à l'âge de neuf ans, & savoit alors le Latin, le François, le Grec & l'Italien. Marie Stuart, Reine d'Écosse, *à l'âge de* 13 *ans*, *récita publiquement dans une salle du Louvre*, *en présence du Roi Henri II*, *de la Reine Catherine de Médicis*, *& de toute la Cour*, *un discours Latin de sa composition*, *où elle soutenoit*, dit M. Gaillard, (*contre le préjugé dès-lors commun*) *qu'il sied aux Femmes d'être instruites*. Marie faisoit aussi des vers François, excellens pour le temps; elle réunissoit d'ailleurs tous les talens agréables; elle dansoit parfaitement, elle chantoit, elle jouoit de plusieurs instrumens.

L'histoire du fameux Pic de la Mirandole est généralement connue, & tout le monde sait que Pascal à douze ans étoit grand Géomètre.

mement appliqués. En effet, répondit l'Abbé, tout leur mérite ne venoit que d'une application soutenue, jointe à une extrême docilité. J'ai lu avec attention l'histoire détaillée de plusieurs de ces enfans; & j'ai vu qu'ils avoient tous un respect sans bornes, une affection touchante pour leurs Instituteurs, & par conséquent une obéissance aveugle & une douceur inaltérable. Mais, M. l'Abbé, reprit César, cette mémoire prodigieuse?.... — Elle est le fruit, non de l'esprit & du génie, mais des qualités que je viens de vous dépeindre. Un enfant se souvient toujours des choses qu'il écoute avec attention. La preuve en est qu'on n'a jamais vu un enfant appliqué n'être pas très-remarquable par sa mémoire. D'ailleurs, calculez donc, si vous pouvez, combien l'impatience, l'humeur, le dépit, le chagrin, les réponses, les raisonnemens déplacés, font perdre de temps à un enfant mutin & désobéissant? Si on le reprend, au lieu de redoubler d'attention & d'écouter avec soumission, il répond pour donner de mauvaises excuses. On est forcé de lui imposer silence. S'il obéit, il boude, il murmure au fond de son cœur, il n'entend plus rien, il est distrait, dominé par l'humeur : voilà une

leçon perdue....... — Mais je me flatte, M. l'Abbé, que vous ne me trouvez pas un *enfant mutin & désobéissant?*.... — Non, sûrement, puisque je reste avec vous : vous êtes en général docile, soumis, & vous ne manquez pas d'application; mais vous ne possédez pas encore ces qualités à un degré éminent, & vous êtes enfin au-dessous de ce que vous pourriez être. — Ah, M. l'Abbé, je vous assure que je ne me suis jamais senti tant d'émulation que j'en ai maintenant que je sais qu'il y a eu de tous temps une si grande quantité d'enfans célèbres; & puisqu'il ne faut pour le devenir, que de la docilité & un bon cœur, je vais redoubler d'attention, & je suis bien certain qu'à l'avenir vous serez content de mes progrès. Caroline & Pulchérie firent à leur mère les mêmes promesses, & l'on fut se coucher fort satisfaits d'une veillée qui avoit produit de si bonnes résolutions.

L'arrivée de quelques voisins qui vinrent passer plusieurs jours à Champcery, interrompit les Veillées : mais le soir même de leur départ, la Baronne conta l'histoire suivante :



LES ESCLAVES, ou le pouvoir des Bienfaits.

Snelgrave étoit un Voyageur Anglois, Capitaine de Vaiſſeau & recommandable par ſon humanité. Il voyagea long-temps en Afrique (*a*). Il y fit ce qu'on appelle la traite des Negres, c'eſt-à-dire qu'il y acheta beaucoup d'Eſclaves; commerce affreux que l'uſage ne ſauroit autoriſer, puiſqu'il outrage la nature; & qu'on ne peut faire ſans s'expoſer aux plus grands périls: car l'injuſtice & la tyrannie produiſent preſque toujours le déſeſpoir & la révolte. Auſſi les Européens ſont-ils obligés d'enchaîner ſur leurs vaiſſeaux pendant la nuit, & durant la plus grande partie du jour, les malheureux Négres qu'ils achettent; &, malgré toutes leurs précautions, les Eſclaves trouvent toujours les moyens de ſe réunir pour former des complots qui, ſouvent, coûtent la vie à leurs Maîtres.

Snelgrave acheta beaucoup de Négres ſur les bords de la rivière de Kallabar. Parmi ces infortunés il remarqua ſur-tout une jeune femme qui

(*a*) Vers l'an 1722.

paroiſſoit accablée de douleur. Touché des larmes qu'il lui vit répandre, il la fit queſtionner par ſon Interprête, & il apprit qu'elle pleuroit un enfant unique qu'elle avoit perdu la veille. On la conduiſit ſur le vaiſſeau de Snelgrave, & le jour même le Chef ou Roi du Canton, fit inviter Snelgrave à venir le voir. Snelgrave y conſentit; mais connoiſſant la férocité de cette Nation, il ſe fit accompagner de dix Matelots bien armés, & de ſon Canonier. Il fut conduit à quelque diſtance de la côte, où il trouva le Roi aſſis ſur un ſiège élevé à l'ombre de quelques arbres. L'aſſemblée étoit nombreuſe; une foule de Seigneurs Négres environnoit le Roi; & ſa garde, compoſée d'environ cinquante hommes, armés d'arcs & de flêches, le ſabre au côté, & la zagaie à la main, ſe tenoit derrière lui à quelque diſtance. Les Anglois, le fuſil ſur l'épaule, ſe rangèrent vis-à-vis le Roi.

Snelgrave préſenta au Roi quelques bagatelles d'Europe, & comme il achevoit ſa harangue, il entendit des gémiſſemens ſourds qui le firent treſſaillir. Il ſe retourna, & il apperçut un petit Négre attaché par la jambe à un pieu enfoncé dans la terre. Sur le bord d'une foſſe deux Négres

d'un aſpect hideux, armés de haches & vêtus d'une manière extraordinaire, paroiſſoient garder cet enfant, qui les conſidéroit en pleurant, & en joignant ſes petites mains d'un air ſuppliant. Le Roi en voyant l'émotion que ce ſpectacle étrange cauſoit à Snelgrave, crut le raſſurer en lui proteſtant qu'il n'avoit rien à craindre de ces deux Négres qu'il conſidéroit avec tant de ſurpriſe. Enſuite il expliqua gravement au Voyageur que l'enfant étoit *une victime qu'on alloit ſacrifier au Dieu Égho pour la proſpérité du Royaume*..... A ces mots Snelgrave frémit d'horreur.... Il n'avoit avec lui que dix hommes. La Cour & la garde du Prince Afriquain formoient une troupe compoſée de plus de cent Négres : mais la compaſſion & l'humanité ne permirent pas à Snelgrave d'enviſager tout ce qu'il avoit à craindre & du nombre & de la férocité des Barbares qui l'environnoient. O mes amis ! s'écria-t-il en ſe retournant vers ſes gens, ſauvons ce malheureux enfant ! venez, ſuivez-moi !.... En diſant ces paroles il s'élance vers le petit Négre. Les Anglois animés du même ſentiment, ſe précipitent ſur ſes pas. Les Négres pouſſent des cris affreux & fondent en tumulte ſur la troupe Angloiſe. Snelgrave

tire de ſa poche un piſtolet ; le Roi s'effraie. Snelgrave demande à être entendu. Le Roi, d'un ſeul mot, calme la fureur des Négres, qui s'arrêtent & reſtent immobiles. Alors Snelgrave, par le moyen de ſon Interprète, explique les motifs de ſon action, & finit en ſuppliant le Roi de lui vendre la victime. Cette propoſition fut acceptée. Snelgrave étoit bien décidé à ne pas diſputer ſur le prix. Mais heureuſement pour lui, le Roi négre n'avoit beſoin ni d'or ni d'argent. Il ne connoiſſoit ni les diamans ni les perles, & croyant exiger beaucoup, il ne demanda qu'un collier de verre bleu, qui lui fut donné ſur le champ. Alors Snelgrave vole vers l'innocente petite créature qu'il venoit d'arracher à la mort, il tire ſon ſabre pour couper la corde qui lui lioit les jambes. L'enfant effrayé croit que Snelgrave veut le tuer, il jette un cri douloureux. Snelgrave le prend dans ſes bras avec tranſport, & le preſſe contre ſon ſein. L'enfant raſſuré ſourit & careſſe ſon libérateur, qui, plein d'une émotion délicieuſe, & pénétré d'attendriſſement, prend congé du Roi négre, & retourne à ſon vaiſſeau. En arrivant ſur ſon bord, Snelgrave rencontre cette jeune Négreſſe qu'il avoit achetée le matin. Elle

s'étoit trouvée mal ; & baignée de larmes, elle étoit assise à côté du Chirurgien du vaisseau, qui n'ayant pu l'obliger à prendre de la nourriture, la faisoit rester à l'air, dans la crainte qu'elle ne s'évanouît encore. Au moment où Snelgrave passoit auprès d'elle avec ses gens, elle tourna la tête, & tout-à-coup, appercevant le petit Négre que portoit un matelot, elle fait un cri perçant, se lève, se précipite vers l'enfant qui la reconnoît, l'appelle & lui tend les bras. Elle le reçoit dans les siens .... Les résolutions funestes qu'elle a formées, la perte de sa liberté, les projets du désespoir, les maux affreux qu'elle a soufferts, tout est oublié.... Elle est mère.... elle a retrouvé son fils ! .... Cependant elle apprend de l'Interprète tous les détails de l'action de Snelgrave. Alors, tenant toujours son enfant dans ses bras, elle court se jeter aux pieds de son Bienfaiteur : C'est maintenant, lui dit-elle, que je suis ton esclave ! Sans cet enfant la mort m'eût cette nuit délivrée de l'esclavage : tu n'étois pour moi qu'un tyran. Tu m'as rendu mon fils ; c'est me donner plus que la vie ; tu deviens mon père : oui tu peux compter désormais sur mon obéissance, cet enfant si cher en est le gage ! .... Tandis que

cette femme parloit avec le feu & l'expreſſion de la reconnoiſſance la plus paſſionnée, l'Interprète expliquoit ſon diſcours à Snelgrave. Il ne pouvoit recevoir un prix plus doux de ſon humanité; mais il en recueillit encore de nouveaux fruits. Il avoit ſur ſon vaiſſeau plus de trois cent eſclaves. La jeune Négreſſe leur conta ſon aventure. Après avoir écouté ce récit touchant, les Négres l'entourèrent en exprimant leur admiration par des applaudiſſemens redoublés, ils lui promirent une ſoumiſſion ſans bornes, & en effet Snelgrave, pendant le reſte du voyage, trouva en eux tout le reſpect & toute l'obéiſſance qu'un père pourroit attendre de ſes enfans (*a*).

Si tel eſt le pouvoir des bienfaits & de la vertu ſur les Sauvages les plus féroces, quel doit être parmi nous la force irréſiſtible de ce moyen & ſi ſûr & ſi doux de gagner & de ſubjuguer tous les hommes ? Cette petite hiſtoire, mes enfans, doit encore vous confirmer une vérité qu'on ne ſauroit vous répéter trop ſouvent : c'eſt qu'une action vertueuſe devient toujours une action

(*a*) Abrégé de l'Hiſt. Génér. des Voyages, T. III, p. 39 & ſuivantes.

utile à nos intérêts perſonnels..... Céſar, dit Madame de Clémire, de quel genre eſt l'action de Snelgrave? eſt-elle *héroïque ?*.... — Héroïque!.... je ne le crois pas.... mais je vais l'examiner ſuivant les règles que vous m'avez données. — Voyons ſi vous vous les rappelez bien ces règles : répétez-les. — Pour qu'une action ſoit *héroïque* il faut qu'elle ſoit utile, qu'elle ait expoſé à un grand danger, ou qu'elle ait coûté un grand ſacrifice, & qu'il eût été poſſible de ne pas la faire ſans ſe rendre mépriſable.... — C'eſt cela. Revenons à Snelgrave. — Il s'eſt expoſé à un grand danger.... — Moins grand que vous ne le croyez peut-être. Il eſt vrai qu'il n'avoit avec lui que dix hommes; & que les Négres formoient une troupe d'environ cent hommes : mais les Sauvages les plus féroces ſont toujours les plus lâches. D'ailleurs, tous les Anglois avoient des fuſils, & ſi le combat ſe fût engagé, il n'eſt pas douteux que les Sauvages euſſent bientôt pris la fuite... — Ainſi le danger n'étoit pas bien grand.... Il me ſemble que Snelgrave eût été mépriſable, ſi, pouvant l'empêcher, il eût laiſſé égorger cet enfant ſous ſes yeux.... par conſéquent il n'a fait qu'une bonne action, & non une action héroïque.... —

C'eſt fort bien raiſonner. Mais comptez-vous pour rien ce premièr mouvement ſi généreux & indépendant de toute réflexion qui fit voler Snelgrave au ſecours de l'enfant ? Ce premier mouvement fut ſi impétueux, que je ſuis perſuadée qu'il auroit fait braver à Snelgrave les dangers les plus terribles, & c'eſt-là ſur-tout ce qui rend cette action ſi touchante. L'action en effet par elle-même n'eſt pas héroïque, l'humanité la preſcrivoit ; mais le premier mouvement qui l'inſpira fut ſublime.

Ma bonne Maman, dit Caroline, l'hiſtoire que vous nous avez contée eſt charmante ; mais elle eſt trop courte.... Eh bien mes enfans, reprit la Baronne, je vais vous en dire encore une. Céſar n'a pas trouvé l'action de Snelgrave héroïque, voyons ce qu'il penſera de celle-ci ?

Le vertueux Duc de Bourbon (beau-frère de Charles-le-Sage) ſervit d'ôtage au Roi Jean, & languit huit ans dans la captivité. « Son abſence » donna lieu à des déſordres. Ses Barons pillèrent » ſes domaines ; & Chauveau, ſon Procureur- » Général, fut forcé par le devoir de ſa charge, » d'informer contre eux. Le Duc devenu libre, » ferme les yeux ſur les fautes paſſées, & ne

» songe qu'à gagner les cœurs de ses Vassaux. Il » institue l'ordre de *l'Espérance*. Au milieu de » la solemnité de cette cérémonie, le sévère » Chauveau paroît, tenant à la main le cahier » des informations. Il le présente à genoux au » Duc : *Monseigneur*, lui dit-il, *vous verrez ici bien* » *des coupables : les uns méritent la mort, les autres* » *ont au moins encouru la confiscation. Voici le* » *registre de leurs crimes*. Les prévaricateurs étoient » présens & frémissoient. *Chauveau*, dit le Prince, » *avez-vous aussi tenu registre des services qu'ils* » *m'ont rendu ?* Il prend le régistre & le jette au » feu sans le lire. A ces mots divins, à cette » action généreuse, des larmes de joie & de ten- » dresse coulèrent de tous les yeux ; il n'y eut pas » un de ces Gentils-Hommes, coupable ou non, » qui ne jurât de donner sa vie pour un Prince » si magnanime (*a*). » Ah, s'écria César, c'est bien-là une action héroïque !.... Vous voyez, mes enfans, reprit la Baronne, quelle grandeur d'ame la seule bonté peut donner ! Si l'on savoit combien il est doux, combien il est utile de savoir pardonner, de tels exemples ne seroient pas si rares !....

(*a*) Hist. de la Querelle de Philippe de Valois, &c. T. II.

Comme la Baronne achevoit ces paroles, on entendit une grande rumeur dans la maiſon. Les enfans courent vers la porte ; Madame de Clémire les ſuit précipitamment. Au même inſtant des cris redoublés ſe font entendre, & l'on diſtingue ces mots : *la paix eſt faite.* Madame de Clémire s'élance hors de la chambre. Elle rencontre un Courier qui arrivoit de Paris, & qui lui confirme cette heureuſe nouvelle. La paix ! s'écria Madame de Clémire : ah, béniſſons le Ciel & le Roi qui nous la donnent !.... Elle n'en put dire davantage, les douces larmes de la joie lui coupèrent la parole. Elle embraſſe ſa mère, ſes enfans ; elle relit vingt fois la lettre que lui avoit donnée le courier ; elle répète à chaque inſtant, la paix eſt faite !.... & une paix glorieuſe !.... Mes enfans, nous verrons ici votre père dans deux mois au plus tard !.... Ah, Maman, dit Pulchérie, ne nous envoyez point coucher ; laiſſez-nous veiller pour parler de notre bonheur. Cette demande fut accordée, & Madame de Clémire apprenant du courier qu'en traverſant le Village il avoit crié de toute ſa force : *La paix eſt faite*, voulut ſavoir ſi quelques payſans s'étoient relevés. On envoya dans le Village, & l'on trouva une foule

foule de Villageois aux portes du château; on les fit entrer. Madame de Clémire defcendit fur le champ, ils l'entourèrent avec empreffement, & elle leur lut la lettre qu'elle venoit de recevoir. Après cette lecture, tous les Payfans crièrent: *Vive le Roi!* avec cette effufion de cœur qui n'appartient qu'à des François. Ces tranfports, dit Madame de Clémire, ne font que les tributs d'une jufte reconnoiffance; mais quelle Nation fut jamais mieux que la nôtre mériter un bon Roi! Madame de Clémire envoya chercher les Ménétriers. On donne du vin aux Payfans, on illumine à la hâte, & comme on peut, la cour & une partie des jardins, le cuifinier prépare un *réveillon;* &, en attendant, on fe promène, on chante, on danfe; & Céfar & fes Sœurs, pour la première fois de leur vie, ne fe couchèrent qu'au grand jour.

Les Voifins de Madame de Clémire vinrent fucceffivement la féliciter fur un événement fi intéreffant en général, & particulièrement pour elle. Il fallut rendre toutes ces vifites. Elle commença par Madame de Luzanne, qui la retint une journée entière chez elle. M. de Luzanne voulut lui faire voir fon jardin, & ce jardin étoit à l'*Angloife*; c'eft-à-dire, qu'aucun arbre n'en

étoit taillé ; que dans les petites allées les branches écorchoient le visage & arrachoient les cheveux ; que les chardons & les orties croissoient en liberté dans ce lieu champêtre ; qu'on y trouvoit deux ou trois butes honorées du nom de *montagnes*, quelques vieux décombres formant une *ruine*, une vilaine chaumière bien sale, & plusieurs petits ponts de bois sur une vase épaisse & verte qu'on appeloit *la rivière*. Ainsi, comme on voit, à l'exception d'un *rocher*, d'un *temple* & d'un *tombeau*, ce jardin contenoit toutes les *fabriques* qu'on ne peut se dispenser de placer dans un jardin Anglois quand on a du goût, de l'invention & du génie. Aussi cette agréable possession, ouvrage de M. de Luzanne, ajoutoit infiniment à sa vanité naturelle. Il jouissoit de tous les privilèges attachés à la gloire d'avoir conçu un jardin à l'Angloise. Il se déchaînoit avec force contre les *allées droites*, *la symétrie*, *les parterres*, *les pattes d'oie*, *les étoiles* ; & ces lieux communs épuisés depuis dix ans, il les répétoit avec complaisance, & croyoit étonner tout le monde par l'originalité de ses idées & la délicatesse de son goût.

Caroline & Pulchérie qui, sur-tout depuis

l'aventure du téleſcope, avoient pris l'amitié la plus vive pour la jeune Sydonie, ſe promenèrent avec elle, & furent goûter dans ſa chambre. Elles y trouvèrent dans des corbeilles une grande quantité de *bleuets* effeuillés, & queſtionnant à ce ſujet Sydonie, elle répondit que c'étoit pour faire de l'eau de *bleuets* (*a*). Quoi, dit Pulchérie, vous la ſavez faire ? Rien n'eſt plus aiſé, reprit Sydonie; & Mademoiſelle, ajouta la Gouvernante de Sydonie, fait auſſi de l'eau-de-roſe, & avec les feuilles (*b*) de ces mêmes fleurs, elle fait encore des couleurs charmantes qui lui ſervent à peindre ces jolis bouquets que vous voyez-là encadrés. — Et pour peindre les feuillages ? — Elle fait une couleur verte avec des feuilles. — Cela eſt charmant. — Oh, Mademoiſelle ſait bien d'autres choſes ! Ce ſyrop d'orgeat que vous avez trouvé ſi bon, c'eſt elle qui l'a fait, ainſi que cette gelée de groſeille.... — Ah, que je voudrois en ſavoir faire autant !.... — Vous le ſaurez dans un inſtant, reprit Sydonie; je vous donnerai toutes mes petites recettes; vous n'aurez

(*a*) Bonne pour les yeux.

(*b*) C'eſt-à-dire les pétales.

besoin ni d'alambic, ni d'appareils incommodes ...
— Et nous ferons de l'eau-de-rose & des couleurs.... Dès demain, si vous voulez. A ces mots, l'obligeante Sydonie fut embrassée à plusieurs reprises par les deux Sœurs ; ensuite la Gouvernante qui n'approuvoit pas trop que Sydonie donnât *toutes ses recettes*, ouvrit une armoire, & priant Caroline & Pulchérie de s'approcher : Mesdemoiselles, dit-elle, voilà des ouvrages que vous n'apprendrez pas si promptement. Regardez toutes ces pelottes, ces jolis petits coffres, ces bourses de filet, ces cordons de canne, ces sacs brodés, c'est Mademoiselle Sydonie qui a fait tout ce magasin.... Il n'y a personne, interrompit Sydonie, qui n'en puisse faire autant. Je n'ai point de talens, & du moins je tâche de varier mes occupations. Ma mère m'a fait prendre l'habitude, & me donne l'exemple de n'être jamais un seul instant oisive.

Pulchérie, qui examinoit avec attention tout ce qui étoit dans la chambre, apperçut une grande caisse placée sous le lit. Elle demanda ce que c'étoit. Sydonie rougit & répondit que cette caisse ne contenoit rien d'intéressant. La Gouvernante se mit à rire. Je n'oserois pas,

dit-elle, donner un démenti à Mademoiselle; cependant.... — Oh, ma Bonne, s'écria Sydonie, de grace!.... — Assurément, interrompit la Gouvernante, la rougeur des jeunes Demoiselles est bien trompeuse, on n'y connoît rien; car qui ne croiroit, en voyant celle de Mademoiselle Sydonie en cet instant, qu'elle a de bonnes raisons pour être embarrassée, & pourtant.... — Ma Bonne! Ma chère Bonne!.... — Allons, je me tairai : je ne dirai qu'une seule chose, c'est que cette caisse renferme encore de l'ouvrage de Mademoiselle, & que sa Maman l'a grondée de s'être levée aujourd'hui à cinq heures, pour achever cet ouvrage que l'arrivée de Madame la Marquise de Clémire ne lui a pas permis de finir tout-à-fait. Ce dialogue excita toute la curiosité de Caroline & de Pulchérie; la dernière sur-tout ne put se contenir. Elle se jeta au cou de Sydonie, lui reprocha tendrement *son manque de confiance*, & la conjura de lui montrer *le charmant ouvrage* que renfermoit la caisse. Sydonie rougissoit, sourioit, embrassoit Pulchérie, & ne répondoit rien. La Gouvernante qui mouroit d'envie que la caisse fût ouverte, prit la parole : il est vrai, dit-

elle, que Mademoiselle ne doit pas dire.... Ne doit pas se vanter.... Aussi, a-t-elle travaillé en secret, & sans le secours de personne.... Cela n'en est que plus louable.... Enfin, tout se découvre.... Moi, il n'y a que quatre ou cinq jours que je suis dans la confidence, & encore malgré Mademoiselle. Allons, ma chère enfant, continua-t-elle, en s'adressant à Sydonie; allons, satisfaites ces deux aimables jeunes Demoiselles: elles seront discrettes, j'en suis sûre.... Oh, oui! s'écria Pulchérie. Je n'ai rien à leur refuser, reprit tristement Sydonie; mais en vérité cette caisse ne vaut pas la peine.... Profitons de la permission, dit la Gouvernante, en tirant la caisse au milieu de la chambre. Caroline & Pulchérie se mettent précipitamment à genoux pour mieux voir. La Gouvernante ouvre enfin cette mystérieuse cassette.... Mais quelle est la surprise de Caroline & de sa sœur, en ne voyant que des habits grossiers de Paysanne! Voilà dit la Gouvernante, six chemises: la toile n'en est pas fine; mais regardez *ces coutures*, *ces surjets!* Comme cela est fait!.... Voilà deux corsets & deux jupons de flanelle: des *bonnets ronds*, des mouchoirs, des tabliers, des bas tricotés....

C'eſt un petit trouſſeau complet; & puis par-deſſus le marché, voici une jolie grimace (*a*). Ouvrons-la.... Ah!.... Mademoiſelle y avoit enfermé un chapelet, des ciſeaux, un petit couteau & un dez d'yvoire.... Eh bien, Meſdemoiſelles, continua la Gouvernante, vous paroiſſez étonnées; que penſez-vous de ceci?.... Les deux ſœurs devinèrent facilement que tout cet ouvrage de Sydonie étoit deſtiné à quelque pauvre femme. Caroline & Pulchérie, quoiqu'elles fuſſent bien enfans, ſurent cependant apprécier la réſiſtance que Sydonie avoit oppoſée à leur curioſité. Également touchées de l'action & du vertueux embarras que cette charmante jeune perſonne éprouvoit encore, elles ſe jettèrent dans ſes bras; & la ſenſible Sydonie les embraſſa mille fois avec l'expreſſion de la plus tendre amitié. La Gouvernante attendrie conſidéroit en ſilence ce tableau intéreſſant.... Mais enfin, reprenant la parole, elle conta qu'en effet cette caiſſe étoit deſtinée à une pauvre vieille femme dont Sydonie prenoit ſoin depuis un mois; & Pulchérie faiſant de nouvelles queſtions, apprit que cette

(*a*) Une Pelotte.

femme étoit précisément celle qu'elle avoit vue par le télescope. Enfin, on vint interrompre un entretien si agréable. Madame de Clémire, revenue de sa promenade, envoya chercher ses filles, & Sydonie les prenant sous le bras les conduisit dans le sallon.

Le soir, en retournant à Champcery, Caroline & sa sœur contèrent à leur mère tout ce qui leur étoit arrivé. Ah, mes enfans, dit Madame de Clémire, profitez donc d'un exemple si touchant! Songez que les ames froides, & même les ames les plus dures, ne peuvent se défendre d'admirer la vertu. Mais elles s'en tiennent à cet hommage involontaire & stérile; tandis que les belles ames brûlent du desir d'imiter ce qu'elles admirent — Ah, sûrement, Maman, nous imiterons Sydonie! N'en doutez pas; & comme elle aussi, nous ne serons jamais un instant oisives. A nos récréations nous ferons des pelottes, des petits coffres, des porte-feuilles, de l'eau-de-rose & de bleuets, & des ouvrages pour les pauvres. — Sydonie ne vous a pas dit qu'elle étudie la Botanique, & qu'elle connoît parfaitement toutes les plantes des champs & leur propriétés?.... — Non, Maman; elle est si mo-

deste!.... Mais, comment a-t-elle appris cela?.... — En se promenant avec M. de la Palinière, qui, comme vous savez, est un très-grand Botaniste. Sydonie, qui ne perd pas une occasion de s'instruire, quand M. de la Palinière vient chez sa mère, se promène avec lui, & cueille toutes les plantes qu'elle rencontre.... — Ah si nous avions eu cette idée nous en connoîtrions déjà beaucoup; car nous nous sommes promenées bien souvent avec M. de la Palinière. — Si nous n'étions pas si empressés de parler, & si nous savions profiter de l'instruction des gens que nous rencontrons ou avec lesquels nous vivons, les hommes nous instruiroient infiniment mieux que les livres, & personne ne nous paroîtroit ennuyeux. Par exemple, M. d'Ormont n'est pas un homme bien amusant.... — Oh, il est d'une tristesse!.... avec ses *prairies artificielles*; j'ai retenu ce mot là, parce que toutes les fois qu'il vient vous voir, Maman, je lui ai entendu dire cela.... — Assurement, je le fais toujours parler d'Agriculture, parce que c'est la seule chose qu'il sache parfaitement & dont il soit occupé. Je l'oblige beaucoup en mettant la conversation sur un objet qui l'intéresse, & je m'ins-

truis en l'écoutant.... — C'eſt comme lorſque M. Milet a paſſé cinq jours à Champcery; vous parliez toujours d'Anatomie.... — Parce que M. Milet eſt Chirurgien; & c'eſt ainſi qu'il n'exiſte perſonne dont il ne ſoit poſſible de tirer parti, & dont la converſation ne puiſſe être inſtructive.

Après ces réflexions, on parla encore de Sydonie, & Madame de Clémire n'oublia pas de dire à ſes filles que leur âge ſeul pouvoit excuſer l'indiſcrétion qu'elles avoient eu d'abuſer de la douceur de Sydonie, en la preſſant de découvrir une choſe qu'elle deſiroit cacher; & elle leur fit ſentir combien la curioſité eſt dangereuſe, puiſqu'elle peut faire commettre de ſemblables fautes. Mais, ajouta Madame de Clémire, avez-vous demandé à Sydonie la permiſſion de me confier ce ſecret? Oui, Maman, & elle y a conſenti ſans héſiter. — Parce qu'elle connoît tous les devoirs d'une fille envers ſa mère: mais ſi elle eût été moins honnête & moins éclairée, & qu'elle eût exigé de vous de ne point conter cette petite aventure?.... — Maman.... Aurions-nous pu vous en parler alors?.... Mais, n'aviez-vous pas donné votre parole, avant d'ou-

vrir la caisse, de n'en parler à personne?....
— Oui, Maman.... — C'étoit à cette condition que vous avez obtenu ce que vous desiriez....
— Nous n'avons pas cru qu'il fût nécessaire d'ajouter: *excepté Maman*, parce que cela va sans dire.... — Dans tous les marchés que nous faisons, nous ne pouvons être liés que par nos actions & nos paroles : les intentions sont comptées pour rien; & vous sentez bien que si on pouvoit les faire valoir après le marché fait, il n'y auroit point d'engagement solide, on ne sauroit plus sur quoi compter. Ainsi, vous aviez dit : *Je n'en parlerai à personne;* vous ne m'aviez point exceptée. Par conséquent, vous ne pouviez plus me confier ce secret sans le consentement de Sydonie. Si elle n'eût pas voulu vous le donner, qu'auriez-vous fait? — Ah, quelle triste supposition!.... Eh bien, Maman, il faut bien garder sa parole, nous aurions pris le parti de nous taire.... — Et si je vous avois questionnées comme je fais toujours, si je vous avois demandé de me conter avec détail & sans rien obmettre tout ce qui s'étoit passé entre vous & Sydonie?.... — Oh, mon Dieu, Maman, dans quel embarras vous nous mettez!.... — Vous n'auriez eu de moyen

de garder le ſecret qui vous étoit confié qu'en me trompant, qu'en faiſant beaucoup de menſonges.... — Oh, non, Maman, nous ne vous aurions point trompée!.... — Vous auriez donc trahi le ſecret?.... — Nous aurions fait l'aveu de notre faute; je vous aurois dit que Sydonie nous avoit confié un ſecret.... — C'eût été déjà une indiſcrétion; & moi j'aurois penſé que ce ſecret n'étoit point du tout à l'avantage de Sydonie.... — Nous vous aurions dit que ſa modeſtie ſeule lui faiſoit deſirer qu'il fût caché.... — Alors je l'aurois deviné.... — Oui, je le vois bien; il eût fallu ou mentir ou manquer à notre parole. Cela eſt affreux! Ma chère Maman, nous ne nous trouverons jamais dans une ſituation ſi cruelle; jamais nous n'accepterons un ſecret ſans demander auparavant la permiſſion de vous le dire; & ſi on ne vouloit pas nous l'accorder nous refuſerions la confidence.... — D'autant mieux qu'une perſonne qui voudroit mettre des bornes à votre confiance en moi, manqueroit certainement de principes & d'honnêteté, & le ſecret d'une ſemblable perſonne ne peut être intéreſſant.

Comme Madame de Clémire avoit beaucoup

de lettres à écrire, on ne reprit pas encore les Veillées. César demanda à sa mère la permission de lire l'*Iliade*. Vous n'êtes point encore en âge, répondit Madame de Clémire, de sentir les beautés de cet ouvrage : cependant, comme cette lecture est indispensable pour l'intelligence d'une infinité de tableaux, je veux bien que vous la fassiez; mais ce n'est pas un ouvrage que vous puissiez lire à vos récréations.... — Pourquoi, Maman? — Avec moi, vous comprendrez mieux ses beautés & sur-tout ses défauts.... — Mais je sais que Madame Dacier a fait des remarques & je vous assure, Maman, que je ne les passerois point.... — Ce sont précisément les remarques que je serois très-fâchée que vous lussiez sans moi.... — Quoi, Maman, elles ne sont pas justes?.... — Tenez, l'Iliade est sur cette tablette, apportez-la-moi....— La voici, Maman..... — Je vais vous en lire quelques passages; celui-ci, par exemple.... Il faut auparavant vous mettre au fait de ce qui précède. Dans une bataille, Adreste, un jeune Troyen, est dans un char, ses chevaux prennent le mords aux dents, son char se brise. Adreste tombe à terre sur le visage. Alors Ménélas s'élance vers lui, dans l'intention

de percer de sa pique un ennemi à terre & sans défense. Mais Adreste lui demande la vie, & lui promet une rançon. Ménélas alloit lui donner la vie & l'envoyer sur ses vaisseaux, lorsqu'Agamemnon accourt, & d'un ton plein de colère, lui reproche sa pitié.....

« N'épargnons point les Troyens, dit-il, » qu'aucun d'eux n'échappe de nos mains, non » pas même l'enfant qui est dans le sein de sa » mère ; qu'ils périssent tous avec Ilion, &c.

» Cet avertissement plein de force & de sa- » gesse, changea l'esprit de Ménélas, qui d'abord » repousse le malheureux Adreste ; & en même- » temps Agamemnon lui plonge son épée dans le » sein. Ce jeune Prince tombe à la renverse, & » Agamemnon, lui mettant le pied sur la gorge, » retire sa pique. » *Iliade*, *Liv. VI.*

Eh bien, mon fils, dit Madame de Clémire, comment trouvez-vous cette action ? Je la trouve horrible, répondit César ; tuer un ennemi sans défense, c'est assassiner.... — Tels sont cependant les Héros du Poëme.... Mais voyons sur ce passage la remarque de Madame Dacier ; la voici.

» Homère loue cette cruauté d'Agamemnon : » car comme il y a une pitié pernicieuse, il y a

» aussi une cruauté salutaire. Des ennemis aussi » injustes & aussi perfides que les Troyens, ne » méritoient pas d'être épargnés (*a*). »

Comment, Maman, Madame Dacier approuve cette action ?..... — Je n'imaginois pas que la cruauté pût jamais vous paroître louable; mais comme toutes les remarques de Madame Dacier sont dans ce genre, j'ai dû craindre que l'autorité d'une personne si justement célèbre, n'eût du moins le pouvoir d'affoiblir en vous l'horreur que l'inhumanité doit inspirer...... — Quoi, Maman, Madame Dacier ne désapprouve jamais des actions barbares.... — Jamais; même les actions les plus lâches. Dolon, un espion, est pris par Ulysse & Diomède; Dolon demande la vie : Ulysse la lui promet, à condition qu'il déclarera tout ce qu'il sait. Sur cette assurance le lâche Dolon instruit avec détail les deux guer-

(*a*) Quel langage ! & dans la bouche d'une Femme !.... D'ailleurs quelle logique ! En quoi les Troyens étoient-ils injustes & perfides ? Pâris avoit enlevé Hélène, c'étoit le crime d'un Prince Troyen, & non de la Nation Troyenne : mais l'injustice même d'un ennemi peut-elle autoriser le meurtre & l'assassinat? Quand les Troyens eussent été en général méprisables, étoit-ce une raison de les massacrer tous sans exception comme sans pitié ? Étoit-ce une raison de n'épargner pas même l'enfant dans le sein de sa mère ?

riers, qui, ensuite plus lâches & plus perfides que lui, au mépris de leur parole, ont la barbarie atroce de lui ôter la vie (*a*). Tenez, voilà le trait. Voici la remarque : vous verrez que Madame Dacier approuve cette basse cruauté. En voulez-vous encore un exemple ?.... Ulysse, après avoir abattu Socus par une blessure mortelle, l'insulte en lui disant qu'il n'aura point de sépultute, & qu'il sera dévoré par les oiseaux de proie qui se battront sur son cadavte, &c.... Et point de remarque de Madame Dacier. Mais dans une occasion semblable elle a cru pouvoir tirer parti de l'ironie barbare employée par Idoménée, aussi a-t-elle fait une remarque. Idoménée donne un coup de pique à Othrionée & le perce d'outre en outre. Othrionée, blessé à mort, tombe, & Idoménée, fier de sa victoire, lui tient ce discours : « Othrionée, vous serez le plus » brave de tous les hommes, si vous tenez la » parole que vous avez donnée à Priam (*b*). Ce

(*a*) Il est d'autant plus étrange que Madame Dacier n'ait pas fait de remarque sur cette action atroce, qu'Homère la conte très-simplement & sans paroître le moins du monde la désapprouver.

(*b*) Il avoit promis à Priam de repousser les Grecs, & Cassandre devoit être le prix de ses services.

bon

» bon Roi, pour vous engager à la tenir, vous a
» promis sa fille. Mais nous sommes plus en état
» de vous satisfaire que le Roi Priam. Nous allons
» vous faire venir d'Argos la plus belle fille
» d'Agamemnon, & nous vous la donnerons en
» mariage. A condition que votre rare valeur
» nous rendra maître de Troie. Venez donc sur
» nos vaisseaux, afin que nous dressions les ar-
» ticles; nous ne sommes pas indignes d'avoir un
» gendre comme vous. Après cette raillerie amère,
» Idoménée le traînoit par les pieds; Azius vint
» l'arracher de ses mains, &c. » *Iliade Livre XIII.* Quelle horreur ! dit César, insulter ainsi un ennemi vaincu, mourant !.... Peut-on rien imaginer de plus cruel & de plus lâche ! Comment Madame Dacier peut-elle excuser une semblable barbarie ?.... — Homère veut bien convenir que cette raillerie est amère, & Madame Dacier ne la trouve qu'*héroïque* & *plaisante*. Voici sa remarque.

« Homère a mêlé ici, avec beaucoup d'art, des
» railleries qui partent d'un courage *héroïque*, &
» qui sont très-capables d'allumer le courage des
» combattans qui les entendent, & de *divertir*
» le Lecteur tranquille qui les lit. D'ailleurs,

» Homère *relève encore par-là le caractère d'Ido-*
» *ménée*, en faisant voir qu'au milieu du plus
» grand danger il ne laisse pas de conserver *sa*
» *gaîté* ordinaire, ce qui est la marque d'un grand
» courage.... »

— Est-il possible que Madame Dacier ait fait imprimer un pareil jugement ! — Votre étonnement est fondé. En effet, il ne faut ni penser, ni raisonner, ni écrire ainsi, quoiqu'on sache le Grec. Finissons cet examen par ce passage qui me tombe sous la main. Ménélas terrasse Pisandre, ensuite, lui mettant le pied sur l'estomach, il lui adresse un discours aussi long qu'insultant : des *paroles pleines de fiel*, ajoute Homère; & Madame Dacier, en parlant de ce discours, dit *qu'on y trouve la force, la convenance, la justesse & la brieveté....* (a) — Mais, Maman, Madame Dacier avoit donc un bien mauvais cœur ?.... — Au contraire, elle avoit une très-belle ame.... — Elle manquoit donc absolument d'esprit & de bon sens ?.... — Point du tout, elle avoit certainement un mérite supérieur.... — Mais comment

(a) On pourroit citer du même Ouvrage une infinité de traits semblables, le livre 21 est dans ce genre, un des plus révoltans.

a-t-elle pu écrire des choses si révoltantes?.... — Elle étoit égarée par l'enthousiasme, c'est-à-dire, par la passion; elle savoit parfaitement le Grec, par conséquent elle sentoit mieux que personne toutes les beautés de l'Iliade; & son admiration pour Homère lui ôtoit cette impartialité si estimable & si rare, sans laquelle un Écrivain ne peut ni persuader ni instruire. — Cela prouve bien encore, Maman, comme vous nous l'avez dit, qu'il ne faut se *passionner* que pour la vertu, puisque les autres passions peuvent rendre si aveugles. Maman, comment faut il faire pour conserver toute sa vie une parfaite impartialité?.... — Il faut entretenir & fortifier au fond de notre cœur un sentiment si naturel qu'il ne nous est pas possible de parvenir à le détruire entièrement, *l'amour de la justice & de la vérité*. Il faut se préserver des passions. Alors on pense noblement, on raisonne avec justesse, on voit bien, on juge sainement; on rend sans effort justice à ses ennemis: s'ils ont des talens & du mérite, on en convient, & même on trouve un grand plaisir à louer ce qu'ils ont d'estimable.... — Voilà, je crois, le plus difficile. J'avoue, Maman, que je n'aurois pas un *grand plaisir* à louer quelqu'un

qui me haïroit. — Seriez-vous insensible au plaisir d'exciter une admiration générale & fondée sur l'opinion que vous donneriez de votre cœur & de votre esprit ? .... — Qui pourroit être insensible à cela !. ... — Eh bien, je suppose que vous n'êtes plus dans l'âge heureux où l'on n'a point encore d'ennemis ; je suppose que vous en avez un dont l'aversion pour vous est bien reconnue ; vous vous trouvez un jour dans une société composée de huit ou dix personnes, la conversation tombe sur votre ennemi ; on se permet beaucoup de médisances à son égard ; vous vous taisez : de la médisance à la calomnie, le passage est facile & prompt : on en vient bientôt jusqu'à noircir votre ennemi ; on donne des conjectures absurdes pour des faits ; on dénature les faits mêmes en changeant les circonstances. Votre ennemi a de l'esprit & des talens, on lui refuse le sens commun, &c. Alors vous prenez la parole, & guidé par *l'amour de la justice & de la vérité*, vous parlez avec force en faveur de votre ennemi. Vous causez beaucoup d'étonnement. Cependant on vous écoute d'abord avec une certaine défiance, on doute un moment de votre sincérité : prenez garde à vous ! il faut dire de bonnes raisons, il

faut justifier votre ennemi, ou vous ne passerez que pour un hypocrite : mais vous prouvez votre générosité par des raisonnemens solides & sans réplique. Alors vous voyez sur tous les visages la surprise & l'admiration; vous entendez autour de vous un doux murmure d'applaudissemens : vous venez d'attirer tous les cœurs par un charme irrésistible. Votre ennemi saura demain ce qu'il vous doit. S'il ne cesse pas de vous haïr, c'est un monstre. Mais de quel front oseroit-il encore se déchaîner contre vous ? Il ne peut désormais témoigner de l'aversion pour vous qu'en se rendant odieux & méprisable.... — Ah, je voudrois être assez grand pour avoir un ennemi afin de le louer & de le défendre ! — Ne vous lassez donc point d'admirer l'utilité de la vertu, voyez quel fruit on en retire, quels succès flatteurs elle procure ! O combien l'homme s'épargneroit d'embarras & de peines s'il vouloit constamment ne consulter qu'elle !

Maman, vous n'avez point d'ennemis.... ? — Je me flatte que vous êtes bien sûr que je ne hais personne ? — Oh, certainement ! — La Religion & l'humanité réprouvent également cet affreux mouvement, ainsi vous croyez bien qu'il n'a ja-

mais souillé mon cœur. Cependant on m'a dit que j'avois des ennemis....— Est-il possible !....— Mais je ne les crois pas bien ardens ; & je suis sûre que dans quelques années je n'en aurai plus, parce que la haine s'affoiblit & finit par s'anéantir quand elle n'est point partagée..... — Puisque vous avez des ennemis, Maman, ils ne vous connoissent donc pas..... — En effet, j'ose croire que s'ils connoissoient le fond de mon cœur, ils cesseroient de me haïr.... — Mais il est impossible qu'ils puissent dire du mal de vous ?.....— Du moins ils ne m'accuseront pas d'être une mauvaise mère, ou d'être intrigante, ou d'afficher une noblesse de sentimens démentie par mes actions & par ma conduite ; je suis tranquille à cet égard....

Mais, à propos des personnes qui ont de l'aversion pour moi, je ne puis m'empêcher de vous dire que j'en ai cité une il y a quelque temps dans une de nos Veillées. — Je me flatte que cette personne n'étoit pas l'héroïne de l'histoire..... — L'action la plus touchante, le trait, selon moi, le plus intéressant que je vous aye jamais conté, c'est précisément cette personne qui me l'a fourni..... — Oh, Maman ! & nous aurons pleuré

sans doute?.... —Oui, beaucoup; & moi aussi, en vous contant ce trait dont je ne parlerai jamais sans enthousiasme — Dans ce moment nous admirions, nous aimions une personne qui a de l'aversion pour vous! cette idée me fait de la peine. Mais êtes-vous bien sûre que cette personne ne vous aime pas? —Jugez-en vous-même: Elle a eu besoin de moi pendant sept ou huit ans, elle venoit sans cesse me consulter, me confier ses secrets, me demander des démarches, des sollicitations que je n'aurois certainement pas faites pour mon propre intérêt: nous n'avions d'ailleurs nul rapport de société. Sa situation intéressante, le desir que j'éprouvois de lui être utile, voilà les seuls rapports qui existassent entre elle & moi. Elle ne venoit jamais me voir que pour me demander un service; je ne l'écoutois que pour entendre le détail de ses affaires. Je ne parlois d'elle que pour solliciter une grace. Le succès couronna mon zèle, j'obtins successivement dans cet espace de huit ans tout ce qu'elle m'avoit chargé de demander. A cette époque un événement nous sépare. Au bout d'un an je la revois. Elle semble à peine me connoître; je ne trouve plus en elle qu'une étrangère; & bientôt

j'apprends, avec quelque surprise, qu'elle étoit devenue mon ennemie.... — Quelle ingratitude.... — Je n'en ai pas moins de plaisir à citer un trait d'elle dont je vous parlois tout-à-l'heure; & voilà l'esprit de justice & d'impartialité que je desire vous inspirer. Mais revenons à vos lectures.

Je me flatte que vous renoncez au projet de lire seul l'Iliade ?.... — Oui, Maman. On m'avoit dit qu'on permettoit cette lecture à tous les enfans de mon âge, & que les remarques étoient fort instructives. J'ai vu l'année passée mon Cousin Frédéric lire l'Iliade & l'Odyssée à ses récréations, c'est pourquoi je vous demandois la même permission : mais puisqu'il y a tant de mauvais principes dans cet ouvrage, j'aime mieux ne le lire qu'avec vous, parce que vous me ferez sentir toutes les conséquences des choses dangereuses qu'on y trouve. — En général il est bien peu d'Ouvrages que vous puissiez lire seul sans danger.... — Mais, un livre d'histoire, à présent, Maman, que *je sais juger les actions*..... — Vous avez lu tous les Abrégés si utiles & si estimables, faits principalement pour la jeunesse & pour l'enfance (*a*), quelle Histoire desirez-vous à

(*a*) Par M. l'Abbé Milot.

présent?.... — L'Histoire de Malthe..... — L'Abbé de Vertot est un Historien agréable; mais ses jugemens ne sont pas toujours justes & conformes aux principes d'une saine morale, il s'en faut bien.... — Choisissez donc vous-même, Maman, le livre que vous me donnerez. — Vous me promettez toujours de lire lentement & avec réflexion, & de me rendre compte tous les soirs de ce que vous aurez lu?.... — Oui, Maman. — Eh bien je vais vous donner un Abrégé de l'Histoire d'Angleterre, en deux volumes, qui me paroît clair & fort bien fait.

Deux jours après César dit à sa mère qu'il étoit choqué d'un passage qu'il venoit de lire dans le livre qu'elle lui avoit prêté. Voyons, reprit Madame de Clémire, lisez-moi ce passage. Le voici, dit César.

» Les François furent défaits à Azincourt par » Henri V, il y fit tant de prisonniers, que pour » pouvoir sûrement faire face aux ennemis qui » menaçoient encore, il fallut mettre à mort » ceux que le sort avoit déjà livrés (*a*). »

Eh bien qu'est-ce qui vous choque dans ce passage?.... — Mais, Maman, l'Historien ref-

(*a*) Nouvel Abrégé Chronol. de l'Hist. d'Angleterre, deux gros volumes. Voyez volume premier, page 75.

ſemble à Homère, il conte cette cruauté comme une choſe toute ſimple & même indiſpenſable. Il ne fait enſuite nulle réflexion là-deſſus, ainſi il ſemble approuver cette barbarie. A ces mots, Madame de Clémire embraſſa ſon fils. Vous n'avez pas lu, lui dit-elle, comme un enfant; en liſant vous avez réfléchi, vous avez conſulté votre cœur & votre raiſon, & ce n'eſt qu'ainſi que la lecture peut être utile. Cette manière de conter un trait atroce eſt en effet bien révoltante. Que diriez-vous donc de l'Ouvrage que je lis maintenant, & dans lequel on trouve ce portrait de Frédegonde.

» Frédegonde répara le défaut de ſa naiſſance » par tant de qualités éminentes, qu'on eſt tenté » de dire d'elle, que ſi elle n'eſt pas née dans » l'élévation des premiers rangs, elle méritoit » d'y naître. Elle eſt une de ces Héroïnes qui ne » ſont pas obligées de rougir des fautes du ſort.... » La grandeur de ſon génie la fit regner preſque » ſans partage ſur ce Prince (Chilpéric) &c. (*a*). » Peut-on parler ainſi d'une femme abominable, qui a commis tant de crimes!.... Croiroit-on

(*a*) Mémoires Hiſtoriques-Critiques & Anecdotes de France, Tome I, page 70. Cet Ouvrage eſt intéreſſant & plein de recherches curieuſes.

que c'eſt-là le portrait d'un monſtre, l'opprobre de ſon ſexe, & l'exécration de la poſtérité!.... L'Auteur la loue beaucoup de ſon *adreſſe*. Elle ſavoit, dit-il, *triompher de tous ſes ennemis*. Mais par quels moyens? Par la trahiſon & par le meurtre. Toute *ſon adreſſe* conſiſtoit à faire empoiſonner ou aſſaſſiner ceux qu'elle craignoit. Mais demain, mon fils, je vous lirai dans l'Hiſtoire de Charlemagne (*a*) le vrai portrait de Frédegonde. Nous lirons auſſi dans un autre ouvrage du même Auteur, le récit de la bataille d'Azincourt (*b*); & vous ferez, je l'eſpère, charmé de cette lecture. — Maman, vous aimez beaucoup les Ouvrages de cet Auteur?.... — Oui, parce qu'on y trouve une véritable philoſophie, du ſentiment, des idées neuves, une impartialité parfaite, la morale la plus pure, des jugemens toujours juſtes; enfin tous les grands réſultats que doit offrir l'hiſtoire: d'utiles leçons pour les hommes, & ſur-tout pour les Rois. (*c*).

(*a*) Par M. Gaillard.

(*b*) Hiſtoire de la Querelle de Philippe de Valois, &c.

(*c*) Je n'ai guères entendu dire d'un Hiſtorien, qu'il eût du *Sentiment*. Cet éloge ne ſemble convenir qu'aux ouvrages d'imagination; mais ceux de l'Auteur cité par Madame de

— Maman, connoiſſez-vous l'Auteur? .... — Je ne l'ai pas vu quatre fois dans ma vie. — Maman, pourquoi ne me donnez-vous pas ſes ouvrages? — Je veux que nous les liſions enſemble, afin que vous n'en perdiez rien, que rien ne vous en échappe, & que vous ſentiez tout. Ainſi je vous donnerai d'autres ouvrages pour vos lectures particulières; &, je vous le répéte, liſez toujours avec la plus grande attention; peſez-bien les réflexions & les jugemens de l'Auteur. J'inſiſte beaucoup ſur ce point, parce qu'il eſt d'une extrême importance: car en prenant cette habitude, la lecture formera véritablement votre cœur & votre eſprit; & par la ſuite aucun livre, quel qu'il ſoit, ne pourra être dangereux pour vous. Au lieu que ſi vous liſiez ſans réflexion, vous prendriez inſenſiblement une foule d'idées fauſſes, & la lecture, loin de vous éclairer & de vous inſtruire, ne pourroit qu'affoi-

---

Clémire juſtifient cette expreſſion. Il me paroît impoſſible de les lire ſans être ſouvent attendri juſqu'aux larmes. Liſez, entre-autres, toute l'Hiſtoire de la Pucelle d'Orléans. *Hiſtoire de la Querelle de Philippe de Valois, Tome III.* Le beau portrait de Saint Louis. *Hiſtoire de la Rivalité, &c.* Celui d'Henri IV. Tout le récit de la Bataille de Pavie, *Hiſtoire de François I.*

blir votre raiſon, ébranler vos principes, & peut-être même vous corrompre. L'Abbé qui vint chercher Céſar, interrompit cette converſation. Le ſoir on reprit les *Veillées*, & Madame de Clémire conta l'hiſtoire ſuivante.

PAMÊLA,
ou l'heureuſe Adoption.

Félicie, uniquement occupée de l'éducation de ſes deux filles, vivoit dans le ſein d'une famille aimable qu'elle chériſſoit, ne voyant que ſes parens & ſes amis. Félicie chaque jour s'applaudiſſoit de ſon bonheur. Elle avoit le goût de l'occupation & de l'étude, une ame douce & ſenſible. Elle ne connut jamais la haine, elle aborroit la vengeance, elle ſavoit aimer : il n'eſt point de ſacrifices que l'amitié n'eût le droit d'attendre d'elle. Enfin, perſonne ne dédaigna jamais plus ſincèrement *le faſte & la fortune.*

Cependant, les filles de Félicie commençoient à ſortir de l'enfance. Camille, l'aînée, atteignoit à peine ſa quatorzième année, lorſque Félicie, par la ſituation de ſes affaires, ſe trouva forcée de la marier. Elle n'avoit point de fortune à lui laiſſer, elle ne pouvoit l'établir qu'en obtenant

pour elle des graces & des places. Le parti le plus avantageux à tous égards s'offroit pour Camille; Félicie ne devoit pas balancer, mais elle n'en sentit pas moins vivement combien il est fâcheux d'être obligée de marier sa fille dans un âge si tendre. En effet, c'est un malheur d'autant plus grand pour une jeune personne de quatorze ans, qu'il doit influer sur tout le reste de sa vie. Son éducation n'est qu'ébauchée, & reste à jamais imparfaite.... Mais, Maman, interrompit Caroline, si cette jeune personne est bien née, elle sera toujours soumise & obéissante comme avant son mariage; ainsi, sa mère pourra perfectionner son éducation.... — Il faudra que cette jeune personne ait bien de l'esprit & de la raison, pour conserver la même application avec ses Maîtres, en s'entendant appeler *Madame*. D'ailleurs, ne sera-t-elle pas obligée de quitter ou du moins d'interrompre ses études toutes les fois que son mari viendra dans sa chambre? — Mais, si ce mari aime les talens. — A quatorze ans on n'a point encore de talens qui puissent être agréables aux autres; ainsi vous sentez combien la crainte d'ennuyer son mari, & le plaisir de s'entretenir avec lui,

doivent nuire aux études & retarder les progrès. Mais revenons à notre hiſtoire.

Camille, peu de temps après ſon mariage, tomba dangereuſement malade. Félicie éprouva des inquiétudes, qui, réunies aux veilles & aux inſomnies, cauſèrent une altération dans ſa ſanté dont elle ſe reſſentit long-temps après le rétabliſſement de ſa fille. Comme ſa poitrine parut s'attaquer, les Médecins lui ordonnèrent les eaux de Briſtol. Elle fut obligée de laiſſer ſa chère Camille à Paris, entre les mains d'une belle-mère, & elle partit pour l'Angleterre avec Natalie ſa ſeconde fille, qui étoit alors dans ſa treizième année.

Félicie n'avoit pas eu la précaution de s'aſſurer d'une maiſon. Auſſi, en arrivant à Briſtol, elle ne put trouver qu'un logement d'autant plus déſagréable qu'il n'étoit ſéparé que par une cloiſon, d'un autre appartement occupé par une Angloiſe malade, & dans ſon lit depuis deux mois. Félicie, qui ſavoit parfaitement l'Anglois, queſtionna ſon hôteſſe ſur ſa voiſine, & elle apprit que cette malheureuſe Angloiſe ſe mouroit de la conſomption. Elle étoit veuve : ſon mari, jeune-homme, d'une naiſſance diſtinguée, avoit été

déshérité par ses parens, pour avoir fait un mariage peu convenable. En mourant il n'avoit pu laisser à sa femme qu'une petite pension viagère, circonstance d'autant plus affligeante pour cette femme infortunée, qu'elle avoit une fille âgée de cinq ans, qui perdroit avec sa mère tout moyen de subsister. L'hôtesse termina ce récit par l'éloge de Paméla (c'étoit le nom de l'enfant) & elle assura Félicie qu'il n'existoit pas une plus charmante petite créature. Cette histoire intéressa vivement Félicie, & toute la soirée elle ne s'entretint avec Natalie que de leur malheureuse voisine & de son enfant.

Félicie & sa fille habitoient la même chambre. Il y avoit environ deux heures qu'elles étoient couchées. Natalie dormoit profondément, sa mère commençoit à s'assoupir, lorsqu'un mouvement extraordinaire qu'elle entendit dans la chambre de l'Angloise malade, la réveilla en sursaut. Elle prête une oreille attentive, & distingue des gémissemens. Alors, se rappelant que la malade n'avoit pour la servir qu'une Femme-de-chambre & une Garde, Félicie imagine que peut-être son secours ne sera pas inutile. Elle se lève précipitamment, prend sa lampe de nuit, & sort dou-

cément, afin de ne pas réveiller Natalie, elle traverſe une garde-robe où couchoit ſa Femme-de-chambre; en paſſant elle lui recommande de ne point quitter Natalie; enſuite elle entre dans le corridor. La porte de la malade étoit ouverte, Félicie entend des accens entrecoupés de ſanglots, elle avance en tremblant..... Tout-à-coup une Femme-de-chambre, en pleurs, s'élance hors de la chambre, en s'écriant : *c'en eſt fait! Elle n'eſt plus!*..... O Ciel, dit Félicie, & j'accourrois pour vous offrir des ſecours!..... Elle vient d'expirer, reprit la Femme-de-chambre; ô mon Dieu! que deviendra ſa malheureuſe fille? J'ai moi-même quatre enfans, comment pourrois-je me charger de cette infortunée?.... Où eſt-elle, cette enfant? interrompit vivement Félicie.... Hélas, Madame, l'innocente n'eſt pas en âge de connoître ſon malheur! Sait-elle ſeulement ce que c'eſt que la mort?..... Elle chériſſoit ſa pauvre mère.... car jamais enfant ne fut plus ſenſible...... Mais elle dort paiſiblement dans la même chambre où ſa mère vient de rendre le dernier ſoupir!.... A ces mots, Félicie frémit; juſte Dieu! s'écria-t-elle; ah, venez, arrachons cet enfant d'un lieu ſi funeſte!

En disant ces mots, Félicie se précipite vers la chambre, elle entre...... Pour approcher du berceau de l'enfant, il falloit passer à côté du lit de la malheureuse Angloise. Félicie tressaille & s'arrête. Elle fixe un instant ses yeux remplis de pleurs sur ce triste & touchant objet. Ensuite, se mettant à genoux : ô mère infortunée, dit-elle, quelle a dû être l'horreur de vos derniers momens!..... Vous laissiez votre enfant sans appui, sans secours!....Ah! du sein de l'éternité, j'aime à le croire, vous pouvez encore & me voir & m'entendre!..... Je me charge de votre enfant, je ne lui laisserai point oublier celle qui lui donna la vie; chaque jour elle implorera pour sa mère la clémence de l'Être suprême. En achevant ces paroles, Félicie se leva, & avec une émotion égale à son attendrissement, elle s'approcha du berceau. Un rideau cachoit l'enfant. Félicie, d'une main tremblante, l'écarte doucement, & découvre l'innocente petite orpheline. Félicie contemple avec ravissement sa beauté, sa figure angélique & touchante. L'enfant dormoit profondément; à côté du lit funèbre de sa malheureuse mère, elle goûtoit paisiblement les charmes du repos! La

ſérénité de ſon front, la candeur de ſa phyſionomie, qu'un doux ſourire embelliſſoit encore, la fraîcheur & l'éclat de ſon teint formoient avec ſa ſituation un contraſte auſſi frappant que pathétique. Hélas, dit Félicie, comme elle dort! Dans quel moment & dans quel lieu!...... Aimable & malheureuſe enfant, en vain, en t'éveillant, tu demanderas ta mère.... Mais, du moins l'humanité t'en donne une autre, oui, je t'adopte, oui, tu retrouveras dans mon cœur la ſenſibilité, l'affection d'une mère! Allons, continua Félicie, en s'adreſſant à la Femme-de-chambre, aidez-moi à tranſporter chez moi ce berceau. La femme obéit avec joie, & l'enfant, ſans ſe réveiller, fut portée doucement ſur ſon petit lit dans l'appartement de Félicie. La jeune Natalie s'étoit levée; inquiète & troublée, elle accourt au-devant de ſa mère, qui lui dit en entrant dans la chambre: approche, Natalie, je t'apporte une ſeconde ſœur, viens la voir, & me promettre de l'aimer. Natalie vole auprès du berceau, elle ſe met à genoux pour mieux conſidérer l'enfant. Félicie lui conte, en peu de mots, tout ce qui lui eſt arrivé. Natalie pleure en écoutant ce triſte récit, elle regarde ten-

drement la petite Paméla, en l'appelant ſa ſœur, elle voudroit être au lendemain pour l'entendre parler & pour l'embraſſer mille fois. Enfin il fallut ſe remettre au lit. Félicie ne put fermer l'œil durant le reſte de la nuit : mais peut-on deſirer le ſommeil quand c'eſt le ſouvenir d'une bonne action qui nous en prive ?

A ſept heures du matin, on entra dans la chambre de Félicie. Auſſi-tôt que les fenêtres furent ouvertes, Paméla ſe reveilla. Félicie courut à ſon berceau. L'enfant, en l'appercevant, parut ſurpriſe, & puis, la regardant fixement, elle ſourit & lui tendit les bras. Félicie la ſerra dans les ſiens avec tranſport. Elle croyoit à la ſympathie (c'eſt la ſuperſtition de tous les cœurs ſenſibles), elle ſe perſuada qu'elle en voyoit les effets dans les douces carreſſes de la petite Paméla, qui lui inſpiroit déjà une affection ſi tendre, & elle l'en aima davantage encore. Cependant, bientôt Paméla demanda ſa mère. Ce nom de mère dans ſa bouche attendrit vivement Félicie : votre Maman, dit-elle, n'eſt plus ici.... A ces mots, Paméla fondit en larmes. Natalie voulut entreprendre de la conſoler ; ah, dit Félicie, laiſſez-lui cette affliction touchante ! j'avois beſoin

de voir couler ses pleurs ; songez à sa situation, Natalie, & vous éprouverez le même sentiment.

Quand Paméla fut habillée, elle se mit à genoux & fit tout haut ses prières ; Félicie tressaillit en lui entendant dire : *mon Dieu, rendez la santé à Maman !* Ne faites plus cette prière, dit Félicie, car votre Maman ne souffre plus.... Elle ne souffre plus, s'écria Paméla, ô mon Dieu, je vous en remercie ! .... Ces paroles déchirèrent l'ame de Félicie : ô mon enfant, interrompit-elle, ne dites que les prières que je vous dicterai : dites, *mon Dieu, daignez faire le bonheur de Maman.* Paméla répéta cette prière avec autant de ferveur que d'attendrissement. Ensuite, se retournant du côté de Félicie, & la regardant d'un air timide & ingénu, permettez-moi, dit-elle, de demander encore à Dieu qu'il me fasse la grace de rejoindre bientôt Maman ? En achevant ces mots, elle s'apperçut que les yeux de Félicie se remplissoient de larmes, elle se leva & fut se jeter à son cou, en pleurant. Dans ce moment, on vint avertir Félicie que sa voiture étoit prête, elle prit sa petite Paméla dans ses bras, & suivie de Natalie, elle sortit,

monta en voiture, & partit pour Bath. (*a*). Elle ne revint à Briſtol qu'au bout de quinze jours, & ne voulant plus retourner dans ſon premier logement, elle y loua une autre maiſon.

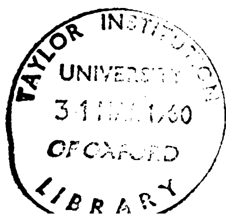
Chaque jour Félicie s'attachoit davantage à Paméla : la douceur angélique, la ſenſibilité, la reconnoiſſance de cette enfant lui faiſoient goûter délicieuſement le fruit de ſes bienfaits. Après avoir paſſé trois mois à Briſtol, Félicie quitta l'Angleterre & retourna en France; toute ſa famille, ainſi qu'elle, adopta l'aimable petite Paméla. Il étoit impoſſible de la voir ſans s'intéreſſer à elle, & de la connoître ſans l'aimer. Lorſqu'elle eut atteint ſa ſeptième année, Félicie l'inſtruiſit de ſon ſort, & lui conta l'hiſtoire de la malheureuſe Angloiſe qui lui donna le jour. Ce triſte détail fit verſer à Paméla des torrens de larmes. Quand Félicie eut ceſſé de parler, elle ſe jeta à ſes pieds, & lui dit tout ce que la reconnoiſſance & la plus vive tendreſſe pourroient inſpirer de touchant & de ſublime à la perſonne de vingt ans la plus ſenſible. Telle étoit Paméla; ſon ame l'élevoit ſans ceſſe au-deſſus de ſon âge.

(*a*) Bath eſt à quatre ou cinq lieues de Briſtol.

Lorsqu'elle parloit de ses sentimens, elle n'avoit plus le langage ni les expressions de l'enfance. On pouvoit citer d'elle mille traits charmans, des réponses fines & délicates, & une foule de mots heureux & touchans que le cœur seul peut inspirer : cette sensibilité vive & profonde répandoit une grace inexprimable sur toutes les actions de Paméla; elle donnoit à sa douceur un charme qui pénétroit l'ame, elle embellissoit sa figure. On voyoit mille fois Paméla avant de savoir si ses traits étoient réguliers, si elle étoit belle ou jolie. On n'étoit frappé que de sa physionomie intéressante, ingénue ; on ne remarquoit que l'expression céleste de son visage. On ne pouvoit ni l'examiner ni la louer comme une autre. Elle avoit de grands yeux bruns, de longues paupières noires. On ne disoit rien de ses yeux; on ne parloit que de son regard. Elle avoit toute l'envie de plaire & d'obliger que donne un bon naturel, elle étoit attentive, généreuse, complaisante, sincère autant que naïve. Enfin on trouvoit en elle des qualités & des agrémens dont la réunion est bien rare. Elle avoit de la finesse, de la franchise & de l'ingénuité. Elle étoit aussi gaie que sensible, aussi vive que

douce. Les ſeuls défauts qu'eut Paméla venoient même de cette extrême vivacité, qui, jamais ne lui cauſa le plus léger mouvement d'impatience contre qui que ce fût; mais qui lui donnoit une étourderie que peu d'enfans ont pouſſée plus loin. En voici un trait qui montrera en même-temps ſa douceur, ſon reſpect, & ſa tendreſſe pour Félicie. Paméla, beaucoup moins par négligence que par l'effet de ſa vivacité & de ſon étourderie, perdoit ſans ceſſe tout ce qu'on lui donnoit. Alloit-elle ſe promener, elle ôtoit ſon chapeau pour mieux courir, & rentrant dans la maiſon toujours en courant, elle oublioit le chapeau qui reſtoit ſur le gazon. Après avoir travaillé, l'empreſſement d'aller jouer ne lui permettoit ni de raſſembler ſon dez, ſes aiguilles, ſon étui, ni de les ſerrer; elle ſe levoit précipitamment, le ſac à ouvrage, tout ouvert, tomboit à terre, Paméla ſautoit par-deſſus, & diſparoiſſoit en un clin d'œil. On étoit charmé de la voir courir dans les champs & dans un jardin; mais on lui défendoit de courir dans la maiſon. Paméla, avec le plus grand deſir d'obéir, oublioit continuellement cette défenſe; elle tomboit régulièrement trois ou quatre fois par jour,

& laiſſoit à toutes les portes des lambeaux de robes, & de tabliers. Enfin, à force de prières, d'exhortations & de pénitences, inſenſiblement elle perdit un peu de cet excès de turbulence. Félicie avoit l'attention tous les matins de lui demander compte de tout ce qu'elle devoit avoir dans ſes poches & dans ſon ſac à ouvrage, & cet examen journalier contribuoit à rendre Paméla moins étourdie. Un matin que Félicie, ſuivant cette coutume, viſitoit les poches de Paméla, elle n'y trouva point ſes ciſeaux. Paméla, grondée & queſtionnée, répondit que du moins ſes ciſeaux n'étoient pas perdus puiſqu'elle ſavoit où ils étoient. Et où ſont ils, demanda Félicie? Maman, répondit Paméla, ils ſont à terre dans le cabinet de ma ſœur..... — Comment, à terre? Et, pourquoi les avez-vous laiſſés-là? — Maman, j'étois dans ce cabinet, je me mouchois, en tirant mon mouchoir, mes ciſeaux ſont tombés de ma poche : dans ce moment, j'ai entendu votre ſonnette, auſſi-tôt je me ſuis miſe à courir pour venir dans votre chambre...... — Quoi, ſans prendre le temps de ramaſſer vos ciſeaux?.... — Oui, Maman, pour vous voir plus tôt..... — Mais, vous ſaviez bien que je vous



demanderois compte de vos ciſeaux, & que je vous gronderois en ne les trouvant pas...... — Maman.... Je n'ai pas penſé à cela, je n'ai penſé qu'à vous, qu'au plaiſir de vous voir. Paméla, en prononçant ces mots, avoit les larmes aux yeux, & elle rougit. Félicie la regarda fixement & d'un air ſévère, & elle rougit davantage encore. Cette vive rougeur, & le peu de vraiſemblance du récit de Paméla, perſuadèrent à Félicie que l'innocente petite Paméla venoit de mentir. Otez-vous de mes yeux, lui dit-elle, je ſuis ſûre qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce que vous venez de me dire, ſortez ſans répliquer. A ce terrible diſcours, Paméla, baignée de larmes joint les mains, & tombe aux genoux de Félicie ſans proférer une ſeule parole. Félicie en vit dans cette action ſuppliante que l'aveu de ſa faute. Elle la repouſſa avec indignation, & l'accabla de reproches. Paméla, ſuivant l'ordre qu'elle avoit reçu, gardoit toujours le ſilence & n'exprimoit ſa douleur que par ſes ſanglots & ſes gémiſſemens. Félicie étoit à la campagne elle ſortit pour aller à la Meſſe, & au lieu d'y mener Paméla comme à l'ordinaire, elle chargea ſa Femme-de-chambre de l'y conduire.

& la quitta précipitamment. Félicie, arrivée à la Chapelle, eut, malgré elle, bien des distractions; elle tourna plusieurs fois la tête du côté de la porte, & vit enfin arriver Paméla, qui, les yeux rouges & remplis de pleurs, se mit humblement à genoux sur les marches de l'escalier. La Femme-de-chambre lui dit de ne pas rester là avec les Domestiques, & d'avancer. La triste Paméla répondit d'une voix basse : *cette place est encore trop bonne pour moi.* Cette humilité toucha Félicie, elle fit signe à Paméla d'approcher, qui pleura de joie en reprenant sa place à côté de Félicie. Après la Messe, la Femme-de-chambre de Félicie s'approcha d'elle. Paméla, dit-elle, n'avoit point menti.... Comment, interrompit Félicie? Non, Madame, reprit la Femme-de-chambre; elle m'a prié de descendre avec elle dans le cabinet, & nous y avons trouvé les ciseaux à terre comme elle l'avoit dit. O ma charmante Paméla, s'écria Félicie, en la prenant dans ses bras! Et tu te laissois accuser, maltraiter sans rien dire pour ta justification? — Ma chère Maman, vous m'aviez défendu de parler. — Et tu tombois à mes genoux, tu paroissois me demander pardon! — Je dois tou-

jours demander pardon quand Maman eſt fâchée contre moi. Quand elle me gronde j'ai ſûrement tort. — Mais j'étois injuſte. — Non, ma bienfaitrice, ma tendre mère ne peut jamais l'être avec moi. — Qui pourroit ne pas adorer une enfant capable d'un ſemblable attachement, & qui prouve une ſoumiſſion ſi touchante, une douceur ſi enchantereſſe.

Paméla ſouffrit beaucoup *de ſes dents de ſept ans*. Elle eut à cette époque une maladie de langueur qui dura plus d'un an. Félicie, pour pouvoir la mieux ſoigner, la fit coucher tout ce temps dans ſa chambre. Paméla, voyant l'inquiétude de Félicie, cherchoit à lui cacher ſes ſouffrances. Elle avoit des inſomnies cruelles. Félicie ſe relevoit ſouvent, la prenoit dans ſes bras, lui donnoit à boire. Paméla ne recevoit jamais de ſemblables ſoins ſans verſer des larmes d'attendriſſement & de reconnoiſſance. Elle conjuroit Félicie de ſe coucher promptement. Dormez, Maman, diſoit-elle, votre ſommeil me fait du bien. Quand j'entends à votre reſpiration que vous êtes endormie, je ſouffre mille fois moins.

Il n'eſt point de ſentiment honnête qui fût

étranger au cœur de Paméla, même ceux qui ſemblent ne devoir être que le fruit de la réflexion & de l'éducation. A peine ſe ſouvenoit-elle de l'Angleterre, elle chériſſoit trop Félicie pour ne pas aimer la France; mais elle ſavoit qu'elle étoit Angloiſe, & elle conſervoit pour ſa patrie un attachement d'autant plus vertueux qu'elle n'auroit pu ſans déſeſpoir enviſager la néceſſité d'y retourner pour s'y fixer. Un jour, (elle avoit huit ans), Félicie écrivoit, & Paméla jouoit tranquillement à côté de ſa table. On étoit alors en guerre avec l'Angleterre, tout-à-coup Félicie entend le bruit du canon : elle écoute & s'écrie: *voilà peut-être l'annonce d'un avantage ſur les Anglois!* En diſant ces mots, ſes regards tombent ſur Paméla, & ſa ſurpriſe eſt extrême en la voyant pâlir, rougir & baiſſer les yeux. Dans ce moment pluſieurs perſonnes entrèrent dans la chambre, on vint avertir que le dîner étoit ſervi. Paméla paroiſſoit toujours tremblante & troublée. Félicie voulant abſolument lire au fond de ſon ame: il faut dit-elle, ſavoir pourquoi on a tiré le canon? Je me flatte encore que nous *avons battu les Anglois*.... A peine Félicie achevoit-elle ces paroles, que Pa-

méla fondant, en larmes, se précipite à ses pieds. O Maman, s'écria-t-elle, pardonnez-moi de pleurer. Je n'en aime pas moins les François.... Mais je suis née en Angleterre!.... Ce mouvement si singulier pour son âge, toucha profondément Félicie. Ame pure & sensible, dit-elle, un instinct touchant & sublime t'inspire mieux que ne pourroit faire la raison! En croyant commettre une faute tu remplis un devoir sacré: conserve toujours à ton pays, à celui de tes pères cet intérêt si tendre! Aime les François, tu le dois! Mais n'oublie jamais que l'Angleterre est ta patrie. Ces paroles ranimèrent Paméla, & la pénétrèrent de joie, & le soir même, avant de se coucher, elle ajouta à ses prières celle-ci; *mon Dieu, faites que les Anglois & les François ne se haïssent plus, & qu'ils ne se fassent jamais de mal.* Avec autant de sensibilité, il étoit impossible que Paméla n'eût pas une piété sincère & tendre. Certaine que Dieu la voyoit & l'entendoit dans tous les instans de sa vie, elle ne faisoit jamais de fautes sans lui en demander pardon avec les larmes touchantes du repentir le plus vrai. Mais avant d'implorer ce pardon, elle s'accusoit à Félicie: Dieu,

disoit-elle, pourroit-il me pardonner si je manquois de confiance en Maman ? D'ailleurs, une faute me pèse tant quand Maman l'ignore ! & puis il est si doux d'ouvrir son cœur à ce qu'on aime !.... Maman me donnera peut-être une petite pénitence ; mais elle causera, elle raisonnera avec moi, elle louera la sincérité de sa Paméla, elle l'embrassera mille fois, & ce soir en me couchant, quand je lui demanderai sa bénédiction, elle me la donnera avec encore plus de tendresse qu'à l'ordinaire.... s'il est possible. Après ces réflexions Paméla voloit dans les bras de sa mère, & elle y trouvoit le prix de sa candeur & de son affection. Ne pouvant se séparer de Félicie, préférant à tout autre plaisir celui d'être avec elle, même sans lui parler ; établie dans sa chambre, tandis que Félicie lisoit, écrivoit, ou faisoit de la musique, Paméla s'amusoit en silence & sans faire le moindre bruit, dans la crainte de troubler Félicie. De temps en temps cependant, elle se levoit doucement & sur la pointe des pieds, elle s'approchoit de Félicie, elle l'embrassoit, & puis elle retournoit à sa place. Plus d'une fois, quittant brusquement ses joujoux, elle fut se précipiter, en pleurant, dans

les bras de Félicie : au lieu de jouer, disoit-elle, je pensois à vous, Maman, à vos bienfaits.... En parlant ainsi Paméla tomboit aux pieds de sa Bienfaitrice, elle embrassoit ses genoux, elle les arrosoit de larmes ; & avec l'expression passionnée & toute l'énergie du sentiment & de la reconnoissance, elle se rappeloit tout ce qu'elle lui devoit.

Une enfant si extraordinaire & si attachante, ne pouvoit être par la suite une personne médiocre ; aussi Paméla à dix-sept ans, justifia-t-elle toutes les espérances que son enfance avoit fait concevoir. Elle avoit de l'instruction, des talens agréables, & toute l'adresse qui sied si bien à une femme. Il n'y avoit point d'ouvrages qu'elle n'eût appris & qu'elle ne sût faire. Elle pouvoit également se passer de brodeuse, de lingère & de marchande de modes. D'ailleurs, elle dessinoit bien, elle peignoit parfaitement des fleurs, elle jouoit supérieurement de la harpe, talent charmant & précieux pour elle, parce qu'elle le devoit uniquement à sa mère, qui avoit été sa seule maîtresse de harpe. Paméla aimoit la lecture, l'histoire naturelle, la botanique. Elle avoit une écriture charmante ; & pour son style on n'avoit

pas eu de peine à le former. Avec une ame si délicate & si sensible, pouvoit-elle écrire sans goût, ou manquer de force & d'imagination? elle avoit conservé l'ingénuité & toutes les graces de son enfance, des manières caressantes, une gaîté franche & communicative, & cette douceur attrayante qui lui gagnoit tous les cœurs. Comme l'amusement favori de son enfance avoit été de s'exercer à courir & à sauter, elle jouissoit d'une excellente santé; elle avoit, avec des traits délicats & une taille mince & légère, une force étonnante. Il étoit impossible de la surpasser à la course; personne ne marchoit mieux qu'elle & ne dansoit de meilleure grâce. Elle joignoit à tous ces agrémens une bonté qui ne se dementit jamais. Comme Sydonie elle travailloit souvent en secret pour les pauvres; elle méritoit l'éloge charmant qu'un Auteur célèbre a fait d'une Reine infortunée, & sur-tout des femmes en général; on pouvoit dire de Paméla *qu'elle montroit ces vertus douces & bienfaisantes que la philosophie enseigne aux hommes, & que la nature donne aux femmes* (a).

(a) M. Gaillard, Supplément à l'Histoire de la Rivalité.

Natalie, plus âgée que Paméla de ſept ans, étoit dans le monde depuis quelques années, ainſi que ſa ſœur Camille; elle faiſoit le bonheur de ſa mère par ſa tendreſſe pour elle, ſa conduite & ſa réputation; enfin ces trois objets ſi chers & ſi dignes de l'être, Camille, Natalie, Paméla rendoient Félicie la plus heureuſe perſonne de la terre. Cette félicité ſi pure fut troublée par un événement qui plongea Félicie dans la plus juſte affliction. Elle avoit une jeune Belle-ſœur nommée Alexandrine, & qui par ſes vertus, ſes talens & ſes charmes, faiſoit les délices de ſa famille. Attaquée depuis ſix mois d'une maladie de langueur, que d'abord on ne jugea pas dangereuſe, Alexandrine prit la réſolution d'aller paſſer un an dans les provinces méridionales. Félicie éprouva le double chagrin de voir partir ſa mère avec Alexandrine. Cette mère, auſſi vertueuſe que tendre, conſentit à ſe ſéparer de ſa fille, à ſupporter les fatigues d'un triſte voyage & les peines d'une longue abſence, pour ſuivre une Belle-fille à laquelle ſes ſoins devenoient néceſſaires. Hélas! elle emportoit du moins des eſpérances conſolantes; mais elle les perdit bientôt ſans retour. Le voyage ne fit qu'augmenter

les maux d'Alexandrine.... Enfin les symptômes les plus funestes achevèrent de ravir un reste d'espoir.... Félicie instruite par sa mère de ces douloureux détails, cherchoit encore à s'abuser lorsqu'elle reçut d'elle une lettre conçue en ces termes :

De N...., ce.... Septembre 1782.

» Elle existe encore !.... mais peut-être, » hélas ! quand vous recevrez cette lettre !.... » O ma fille, que deviendra votre malheureux » frère ?.... que deviendrai-je moi-même avec » sa douleur & la mienne ?.... & je suis à deux » cent lieues de vous !.... Cette créature angé» lique que nous allons perdre, nous ne la con» noissions qu'imparfaitement : une vie tran» quille & fortunée telle qu'étoit la sienne, ne » pouvoit faire briller aux yeux des autres les » vertus sublimes qu'elle possède.... Vous n'avez » point d'idée de son courage, de sa piété, de » sa patience, de sa parfaite résignation. Je vous » ai mandé qu'elle s'abusoit sur son état ; j'étois » dans l'erreur. Elle étoit éclairée même en par» tant de Paris ; elle le dit alors en secret à sa » femme-de-chambre ; je tiens ce détail de Julie

» elle-même ! .... Pour adoucir l'horreur de
» notre situation, l'Infortunée vouloit du moins
» nous persuader qu'elle conserve l'illusion que
» nous avons perdue : mais hier elle s'est trahie
» avec moi. Nous étions tête-à-tête, elle m'a
» dit qu'elle desiroit recevoir ses Sacremens le
» surlendemain, & qu'elle me conjuroit de l'an-
» noncer à son mari avec les précautions & les
» ménagemens nécessaires, pour qu'il n'en fût
» point alarmé. Ensuite elle est tombée dans
» une profonde rêverie. Afin de l'arracher à ses
» réflexions, j'ai repris la parole : j'ai dit que je
» vous écrirois ce matin. A ces mots elle a paru
» vouloir me dire quelque chose, & je me suis
» apperçue qu'elle balançoit. J'ai serré sa main
» dans les miennes, en lui demandant si elle
» desiroit me donner une commission pour vous ?
» Oui, m'a-t-elle répondu. J'ai une inquiétude
» qui me tourmente, & la voici : *Vous savez*,
» a-t-elle continué, *qu'à treize ans j'ai eu le mal-*
» *heur de perdre ma mère ; on me mit alors au Cou-*
» *vent : peu de jours après une pauvre femme me*
» *fit demander au parloir ; elle étoit paralytique*,
» *& m'apprit que ma mère*, *pendant les deux der-*
» *nières années de sa vie*, *l'avoit fait subsister.*

» *J'embrassai cette malheureuse femme en pleurant,*
» *depuis ce temps je prends soin d'elle. Daignez,*
» *Maman,* poursuivit-elle avec émotion, *daignez*
» *recommander cette femme à ma sœur, & lui dire*
» *de ma part que mon amitié l'en charge. Julie vous*
» *donnera son adresse, &, de grace, envoyez-la*
» *demain à ma sœur.* Je n'ai pu répondre à ce
» discours que par des larmes. Elle m'a baisé la
» main avec une expression déchirante.... Dans
» ce moment cette petite chienne que vous lui
» connoissez, & qu'elle aime tant, *Zémire*, a
» voulu monter sur son lit. Je l'ai prise sur mes
» genoux. Votre sœur s'est penchée pour la baiser.
» *Pauvre Zémire!* a-t-elle dit : *Maman, vous aimez*
» *les chiens, je vous la donne.... promettez-moi de*
» *la garder toujours....* Vous saurez, ma fille,
» apprécier de tels traits. Au moment de tout
» quitter, penser à tout ! n'oublier rien !.... A
» vingt-quatre ans, belle, heureuse, jouissant
» d'une réputation sans tache, prête à se séparer
» pour toujours du mari le plus aimé, d'un enfant
» charmant, d'une tante chérie qui fut à la fois
» pour elle une bienfaitrice généreuse & l'amie
» la plus aimable !.... Enfin, en consommant le
» plus douloureux sacrifice, conserver une huma-

» nité si touchante! en s'occupant du soin vertueux
» d'assurer un sort à l'infortunée dont elle étoit
» le seul appui ; en vous léguant sa pauvre fem-
» me (*a*), s'occuper encore des petits détails dont
» une légère maladie suffiroit pour distraire tout
» autre, ne pas même oublier son chien !....
Ah, comment ne pas admirer une bonté si pré-
» voyante, un courage si héroïque! .... Adieu,
» ma fille, je vous envoie la seule consolation
» qne je puisse vous offrir dans ce moment, c'est
» l'adresse de la pauvre femme, qu'il vous sera
» bien doux de voir & de soigner. »

Aussi-tôt que Félicie eut lu cette lettre, elle sortit sur le champ, &, suivie de Paméla, elle monta en voiture & fut dans la rue *du Fauxbourg Saint-Jacques*. C'étoit où demeuroit la pauvre femme, nommée *Madame Busca*, & qu'on n'appeloit dans son quartier que *la sainte Femme*. L'étonnement de Félicie & de Paméla en la voyant & en l'écoutant fut égal à la pitié mêlée d'admiration qu'elle leur inspira. Cette malheureuse femme paralytique avoit les jambes & les mains

(*a*) Ce legs honorable rappelle celui *d'Eudamidas*. Voyez *Annales de la Vertu*, Tome I, page 340.

entièrement desséchées. Ses doigts horriblement alongés paroissoient disloqués, & avoient perdu toute forme humaine. Son visage n'offroit rien de hideux, mais il étoit d'une maigreur & d'une pâleur frappantes. Elle ne pouvoit ni soulever ni tourner la tête; elle la portoit inclinée sur sa poitrine, & dans cet affreux état depuis dix-sept ans, elle avoit cependant conservé toute sa connoissance & toute sa raison. Elle couchoit dans une grande chambre proprement arrangée, un Ecclésiastique, d'une figure vénérable, étoit assis à côté de son lit. Félicie en entrant dit qu'elle étoit la belle-sœur d'Alexandrine. A ces mots la pauvre femme leva les yeux au ciel, & dans le même moment son visage se couvrit de larmes. Ah, Madame, s'écria-t-elle, quel Ange vous avez pour sœur! .... Elle est bien jeune, & il y a cependant onze ans qu'elle me tient lieu de tout! .... Si vous saviez, Madame, quels soins j'ai reçus d'elle .... — Elle venoit souvent vous voir? .... — Avant son mariage, comme elle ne pouvoit sortir du Couvent, je me faisois porter trois fois la semaine à son parloir: alors elle demandoit la permission de passer la grille, afin d'être avec moi dans la même chambre; elle

m'apportoit mon déjeûner qu'elle avoit préparé elle-même. Je ne peux pas me servir de mes mains, c'étoit elle qui me faisoit manger, & avec une bonté, une amitié!.... Enfin, Madame, savez-vous la plus grande pénitence que pouvoit lui donner sa Bonne? c'étoit de lui dire: *Demain vous ne ferez pas manger Madame Busca; ce sera moi qui la servirai toute seule.* Alors elle devenoit obéissante comme un mouton. Elle me faisoit toujours l'honneur de m'appeler sa mère, & elle vouloit que je l'appelasse ma fille: eh bien quand je voyois que la Bonne n'étoit pas contente d'elle, je l'appelois *Mademoiselle*. Cette chère enfant ne tenoit pas à cela, les larmes lui rouloient dans les yeux, & elle alloit aussi-tôt demander pardon à sa Bonne.... Vous pleurez, Mesdames, poursuivit la Bonne femme; que seroit-ce donc si je vous disois tout ce qu'elle a fait pour moi depuis son mariage. Une jeune & charmante Dame comme elle, venir tous les deux ou trois jours s'enfermer des heures entières avec une pauvre paralytique comme moi!..... Elle m'apportoit du linge, des fruits, des confitures, & souvent elle me lisoit un chapitre des saints Évangiles..... Vous savez, Madame, comme elle chante divinement. Un

jour je la priai de chanter. Je ne sais, dit-elle, que de vilaines chansons mondaines qui ne plairoient pas à ma mère ; mais j'apprendrai pour elle quelque beau Cantique. En effet, quatre ou cinq jours après, elle vint me chanter plusieurs Noëls d'une beauté !.... En vérité, Madame, je croyois voir, je croyois entendre un Ange !.... Une autre fois elle apporta sa harpe, & elle en joua pour moi plus de deux heures.... Mais, ce n'est pas tout, Madame ; vous voyez l'état où je suis, il faut que vous sachiez encore que tous mes membres sont aussi douloureux qu'ils sont déformés, & que je ne passe pas de semaine sans avoir des convulsions terribles.... Si ce n'étoit, Madame, pour vous faire connoître votre digne sœur, je n'oserois vous faire un semblable détail.... Ah, parlez, interrompit vivement Félicie, en versant un ruisseau de larmes, parlez.... Eh bien, Madame, reprit la Femme, l'humanité chrétienne de ce cher Ange est telle, qu'il n'y a point de services que je n'aye été forcée d'accepter d'elle. Par exemple, puisque vous l'ordonnez, je vous dirai qu'on ne peut me couper les ongles sans me faire éprouver une très-grande souffrance, à moins d'une extrême adresse ; & voilà le soin dont

elle ſe chargeoit régulièrement.... Sûrement, Madame, vous aurez remarqué ſes petites mains ſi blanches & ſi délicates; mais vous ignorez que toutes les ſemaines ces jolies mains lavoient les pieds d'une pauvre infirme!.... Après avoir prononcé ces mots, la femme s'arrêta, & ſes larmes recommencèrent à couler. Félicie & Paméla n'étoient pas en état de parler. Il y eut un moment de ſilence. Au bout de quelques minutes, une jeune fille entra dans la chambre, & demanda à la pauvre femme ſi elle n'avoit beſoin de rien. La femme la remercia; & la jeune fille ſortit. Alors l'Eccléſiaſtique, qui étoit toujours reſté au chevet du lit de la femme, prit la parole & s'adreſſant à Félicie: Madame, dit-il, apprendra ſurement avec intérêt que cette jeune perſonne qui offroit ſes ſervices à Madame Buſca, eſt la fille d'une de ſes voiſines; & toutes les autres voiſines de Madame Buſca ſont auſſi obligeantes. L'une vient travailler auprès d'elle, l'autre arrange ſa chambre, une troiſième ſe charge de lui apporter de la lumière & d'entretenir ſon feu; enfin, Madame, l'eſprit de charité de votre reſpectable ſœur ſemble animer toutes les perſonnes qui habitent cette maiſon. Il eſt

vrai que l'exemple de cette jeune & vertueuſe Dame n'a pas peu contribué à redoubler l'activité d'un zèle ſi louable.... Ah, dit Félicie, quelle profonde, quelle utile admiration je remporte d'ici!.... En effet, Madame, reprit l'Eccléſiaſtique, ce que vous venez d'entendre, & l'objet qui eſt ſous vos yeux, méritent bien d'inſpirer de ſemblables ſentimens.... Cette femme malheureuſe! ſi vous connoiſſiez, Madame, ſa piété & la ſublimité de ſa réſignation!.... Elle ne vous a pas dépeint tous ſes maux; ce corps deſſéché & ſans mouvement eſt couvert de playes & d'ulcères.... J'épargne à votre ſenſibilité des détails que vous n'entendriez pas ſans frémir.... Ah, l'infortunée! s'écria Félicie, eh quoi ne peut-on ſoulager ſes ſouffrances, n'eſt-il point de remèdes?.... — Non, Madame, il n'eſt point d'art humain qui puiſſe les adoucir; mais admirez-la d'autant plus qu'elle ne ſe trouve point à plaindre.... — Ah, ſe peut-il!... Oui, Madame, reprit la femme, non-ſeulement j'accepte avec réſignation ces maux paſſagers; mais je les endure avec joie.... Eh, comment peut-on s'en étonner?.... Pour des ſouffrances d'un moment, ſupportées avec patience, obtenir un bonheur éternel! nos

récompenſes ſeront proportionnées *à nos mérites!* Quelle reconnoiſſance je dois à Dieu de m'avoir miſe dans une ſituation où je puis avoir un mérite continuel à ſes yeux, celui de ſouffrir ſans me plaindre; dans une ſituation où rien ne peut me diſtraire de lui, où tout m'invite à ne m'occuper que de l'éternité !.... Oh que mes maux me ſont chers! ils ont expié les fautes de ma jeuneſſe, ils ont purifié mon cœur, ils m'ont détachée de tous les faux biens!.... Le monde n'exiſte plus pour moi; il ne peut plus ni me ſéduire, ni me corrompre, ni me perdre: mon ame n'habite plus cette terre étrangère, elle eſt déjà unie à ſon Créateur.... Mon Dieu je vous vois, j'entends votre voix paternelle, elle m'élève, elle me fortifie, elle m'ordonne de me ſoumettre ſans murmure, elle me promet à ce prix une couronne immortelle!.... O mon Dieu, je vous obéis avec tranſport, j'adore vos decrets, je benis ma deſtinée, & je ne la changerois pas pour le ſort le plus brillant de l'univers. En parlant ainſi cette femme s'exprimoit avec autant de force que de ſentiment : le ſon de ſa voix n'annonçoit plus l'état de foibleſſe & d'épuiſement où la réduiſoient ſes ſouffrances; ſes yeux naturellement

éteints & languiſſans, brilloient alors d'un feu extraordinaire. Félicie & Paméla l'écoutoient & la contemploient avec raviſſement. Eh bien, Madame, dit l'Eccléſiaſtique, auriez-vous pu croire que dans un ſemblable état il fût poſſible de ſe trouver heureuſe ? Cette femme, qui benit ſa deſtinée, que deviendroit-elle ſans la Religion ?.... Quelle ſeroit l'horreur de ſa ſituation ſi elle pouvoit douter des vérités éternelles dont elle eſt pénétrée ?.... Ah ! l'Athée barbare autant qu'inſenſé, qui cherche à faire des proſélytes, que pourroit-il répondre à cette femme, lorſqu'elle lui diroit : *Vous voulez m'arracher l'unique conſolation qui me reſte & que je puiſſe goûter ! vous voulez me plonger dans le plus affreux déſeſpoir !.... Cruel, voyez mes maux, voyez mon courage, ma patience, ma réſignation ; voyez le calme de mon ame, & frémiſſez de votre horrible deſſein !*

Félicie applaudit à la juſteſſe de cette réflexion ; enſuite elle ſe leva & quitta la femme, en ſe promettant bien de revenir la voir auſſi ſouvent que ſes occupations & ſes devoirs pourroient le lui permettre. Félicie & Paméla ne s'entretinrent tout le reſte du jour que d'Alexandrine & de la *ſainte femme*. Comment ſe peut-il, diſoit Paméla,

que jamais ma Tante ne nous ait parlé de cette femme ? Voilà, reprit Félicie, ce qui doit mettre le comble à notre admiration. Tel eſt le caractère de la véritable vertu. Quand c'eſt la raiſon ſeule qui fait faire une bonne action, alors on eſt tenté de s'énorgueillir des efforts qu'il en coûte ; mais quand c'eſt le ſentiment qui nous porte au bien, au lieu de s'admirer ſoi-même, on ſe dit : je ne mérite pas d'éloges, je n'ai fait que ſuivre mon inclination & les mouvemens de mon cœur.... Avez-vous jamais vu un Avare ſe décider à faire un préſent ? C'eſt toujours avec une pompe & une emphaſe qui prouvent combien cette action lui eſt peu familière, & combien il en tire de vanité. En effet, elle lui coûte tant qu'il faut bien lui pardonner le ſot orgueil qu'il en montre. Remarquez, au contraire, avec quelle noble ſimplicité une perſonne généreuſe ſait donner. C'eſt ainſi que les ames communes tirent vanité de leurs bonnes actions, parce que les trouvant pénibles, elles y attachent un mérite extrême : tandis que les grandes ames ſont préſervées de cet orgueil par leur élévation même & par le penchant ſublime qui les entraîne à tout ce qui eſt honnête & vertueux. Cette réflexion, dit Pa-

méla, devroit bien faire aimer la modeſtie, ou du moins engager ceux qui en manquent à cacher avec ſoin leur orgueil, & à ne jamais ſe vanter de ce qu'ils ont fait de louable, puiſqu'une conduite différente ne ſert qu'à déceler la petiteſſe de leur ame, & leur peu de goût pour la vertu.

Peu de jours après cet entretien, Félicie reçut l'accablante nouvelle de la mort d'une belle-ſœur qu'elle avoit toujours tendrement aimée, & que les détails contés par la *ſainte femme* lui avoient encore rendue plus chère. Quoiqu'elle fût préparée depuis trois mois à cet événement, elle en reſſentit une profonde douleur. Elle alla chercher *la ſainte femme;* elle goûta la triſte conſolation de pleurer avec elle, & d'entendre un éloge funèbre digne de celle qui en étoit l'objet.

Paméla voulut remplacer auprès de la pauvre femme l'intéreſſante & vertueuſe Alexandrine. Elle lui rendoit les mêmes ſoins, & alloit régulièrement chez elle deux fois la ſemaine. Il y avoit près d'un an qu'elle rempliſſoit les devoirs touchans qu'elle s'étoit impoſés à cet égard, lorſqu'un matin qu'elle étoit chez la ſainte femme, & qu'à genoux devant ſon fauteuil elle lui lavoit les pieds, la porte de la chambre s'ouvrit

tout-à-coup, & un homme de cinquante ans, d'une figure imposante & noble parut, & après avoir fait quelques pas, s'arrêta en regardant fixement le spectacle qui s'offroit à ses regards..... Paméla étoit à genoux, elle tenoit les jambes desséchées de la pauvre femme, & les essuyoit. Dans cette attitude elle avoit la tête penchée, & ses longs cheveux retombant sur son visage en cachoient une partie.... Au bruit que fit l'Inconnu elle leva la tête. En l'appercevant elle fit un mouvement de surprise; une vertueuse rougeur se répandit sur son visage & rendit plus intéressante encore sa figure & son action. Elle se retourna vers une femme-de-chambre Angloise qui l'avoit accompagnée, & la gronda un peu en anglois d'avoir oublié de fermer le verrou de la porte. Aussi-tôt que Paméla eut cessé de parler, l'Inconnu transporté s'écria en Anglois: *Grace au Ciel, cet Ange est une Compatriote*.... L'étonnement de Paméla fut extrême, & son embarras s'accrut aussi lorsqu'elle vit l'Inconnu s'approcher, prendre une chaise & s'asseoir gravement vis-à-vis d'elle. Tandis qu'elle se pressoit d'envelopper les jambes de la bonne-femme afin de s'en aller, l'Inconnu reprit la parole: Céleste créature! dit-il,

ô qui

» qui n'a pas contemplé ce tableau, n'a qu'une imparfaite idée de l'impreſſion que peuvent produire la jeuneſſe & la beauté ! Après cette exclamation, l'Inconnu ceſſa de parler, regardant fixément Paméla. Il étoit tellement abſorbé dans ſa rêverie, qu'il n'avoit pas l'air de s'appercevoir de l'embarras & de l'étonnement que cauſoit ſa préſence. Enfin Paméla ſe leva, elle dit adieu à la femme; enſuite, paſſant devant l'Inconnu, elle lui fit une profonde révérence, & ſortit précipitamment, laiſſant l'Inconnu tête-à-tête avec la femme. Quelques jours après cette aventure, Paméla retourna chez la femme; & cette dernière conta que l'Inconnu étoit reſté près d'une heure avec elle, & qu'il lui avoit fait mille queſtions ſur Paméla; qu'il avoit voulu ſavoir ſon nom & celui de la perſonne qui l'avoit élevée. Le ſoir même Félicie reçut une lettre qu'elle montra à Paméla, & qui étoit conçue en ces termes :

« Madame, prêt à retourner en Angleterre, » je ne puis me réſoudre à partir ſans prendre les » ordres de la perſonne généreuſe qui a daigné » adopter une orpheline *Angloiſe*. L'aimable » Paméla fait trop d'honneur à ſa patrie & à » l'éducation qu'elle vous doit, Madame, pour

» ne pas inſpirer le plus vif intérêt à un Anglois
» qui n'eſt pas indigne de jouir du bonheur de
» contempler de près la vertu. J'ai cinquante ans,
» ainſi, Madame, j'ai le droit de vous dire ſans
» détour, que le ſpectacle dont j'ai été témoin
» il y a quelques jours, a fait ſur mon cœur la
» plus profonde impreſſion. La charmante Pa-
» méla à genoux, & lavant les pieds de cette
» malheureuſe femme paralytique, ne s'effacera
» jamais de mon ſouvenir. On m'a dit qu'elle
» avoit des parens en Angleterre qui refuſoient
» de la reconnoître: daignez me confier le ſecret
» de ſa naiſſance, je vous offre pour elle les ſer-
» vices & le zèle du père le plus tendre. »

Je ſuis, avec reſpect, &c.

CHARLES ARESBY.

Ah, Maman, s'écria Paméla, après avoir lu ce billet, ne voyez point cet Anglois. Vous êtes tout pour moi; ne cherchez point à me faire reconnoître par des parens qui m'ont abandonnée: je ſuis à vous, que manque-t-il à mon bonheur!.... Mais, mon enfant, reprit Félicie, ſi vos parens vous reconnoiſſoient, vous auriez un nom, un état.... — Vous me donnez le doux nom de fille, vous me permettez de vous conſacrer ma

vie, que pourrois-je encore desirer ? — Laissez-moi recevoir cet Anglois ; j'avoue que son admiration pour ma Paméla me donne le desir de le connoître. Il sait apprécier mon enfant ; quel titre auprès de moi ! Mais je te promets de ne jamais lui confier ton nom sans ton aveu. A cette condition Paméla donna son consentement à la visite de l'Anglois, & dès le lendemain M. Aresby fut reçu chez Félicie. Après les premiers complimens, M. Aresby renouvella ses offres de services, & conjura Félicie de lui confier le nom de famille de Paméla. Félicie lui avoua naturellement que Paméla elle-même s'opposoit à cette confidence. M. Aresby soupira. Je perds, dit-il, avec chagrin, l'espoir de lui être utile. Du moins, Monsieur, reprit Paméla, ne doutez point de ma reconnoissance. Je ne puis envisager sans effroi le moindre changement dans mon sort, puisque je trouve dans la tendresse de ma chère & généreuse bienfaitrice, une félicité qui remplit tous les desirs de mon cœur ; mais je n'en suis pas moins touchée de vos bontés. A ces mots M. Aresby regarda Paméla avec attendrissement, & se retournant vers Félicie : Je pars, dit-il, sur la fin de cette semaine, oserois-je espérer, Madame, que vous

daignerez me permettre de me rappeler quelquefois à votre ſouvenir ? . . . . Félicie interrompit M. Aresby, pour lui promettre de lui écrire, & pour lui demander ſon adreſſe. Je n'habite plus Londres, dit M. Aresby, & je voyage ſouvent : mais ſi vous voulez bien, Madame, adreſſer vos lettres à Londres ſous l'enveloppe de Madame *Selwin*, elles me parviendront ſûrement. A ce nom de *Selwin*, Félicie s'émut, & Paméla ſe troubla. M. Aresby, qui regardoit Félicie, remarqua ſa ſurpriſe, & lui demanda ſi Madame Selwin avoit l'avantage d'être connue d'elle ? Je connois ſon nom, répondit Félicie. Ce nom, reprit M. Aresby, eſt le mien.... —Comment ?.... Oui, Madame ; je l'ai quitté en épouſant une héritière dont on ne pouvoit obtenir la main qu'en prenant le nom de ſa famille ; je ſuis veuf depuis dix ans, & je n'ai point d'enfans . . . . Aviez-vous un frère, demanda Félicie avec une extrême émotion ? Hélas, Madame, répondit M. Aresby, j'en ai eu deux & je les ai perdus ! Madame Selwin eſt veuve du ſecond, & le troiſième . . . . — Et bien, Monſieur ? . . . . — Ah, Madame, cet infortuné, égaré par une paſſion funeſte, méconnut l'autorité paternelle . . . . il fut

déshérité.... Le repentir, le chagrin abrégèrent ses jours.... Notre malheureux père le suivit de près dans la tombe.... J'étois absent alors.... un nouvel enchaînement de malheurs me força de prolonger mes voyages. Je ne revins en Angleterre qu'au bout de quatre ans. J'appris la mort de la veuve de mon second frère.... Elle avoit laissé une fille, je formai le projet de chercher cette enfant & de l'adopter. La femme qui s'en étoit chargée venoit de mourir; mais le mari de cette femme m'apprit qu'il tenoit d'elle que la malheureuse petite orpheline n'avoit survécu que de quelques mois à sa mère; cet homme ajouta qu'il n'avoit revu sa femme que six mois après la mort de ma belle-sœur, & que déjà l'enfant n'existoit plus.... En prononçant ces paroles, M. Aresby s'apperçut que Paméla cherchoit en vain à cacher les larmes dont son visage étoit baigné. Surpris de son agitation, de sa pâleur, il la considère avec émotion. Félicie, aussi troublée que Paméla, tenoit une de ses mains dans les siennes, & serroit tendrement cette main tremblante!.... Tout-à-coup, Paméla éperdue, se lève, & s'avançant d'un pas chancelant vers M. Aresby: oui, dit-elle, je dois me faire con-

noître au frère de mon père.... Juste Ciel! s'écrie M. Aresby, en se précipitant vers elle..... Paméla, saisie d'un effroi qu'elle ne peut vaincre, recule & se jette dans les bras de Félicie. O ma mère! dit-elle, en versant un torrent de pleurs, ma bienfaitrice! c'est à vous seule que j'appartiens! gardez votre enfant! ne l'abondonnez point!.... Si vous cédez vos droits sur moi, vous me donnerez la mort!.... En achevant ces mots Paméla laisse tomber sa tête sur le sein de Félicie, ses yeux se ferment, elle s'évanouit.... Félicie, hors d'elle-même à cette vue, baigne de pleurs le visage de Paméla; elle appelle du secours, Paméla bientôt reprend sa connoissance, elle ouvre les yeux. M. Aresby saisit une de ses mains: O Paméla, lui dit-il, bannissez des craintes insensées & qui m'outragent! je n'ai ni le droit ni le desir inhumain de vous arracher des bras de votre bienfaitrice; vous devez lui consacrer tous les momens de votre vie!.... Ah, s'il est vrai que vous soyez cette enfant, cette infortunée Selwin, dont j'ai si long-temps déploré la perte, vous ne trouverez en moi qu'un ami, qu'un tendre père, incapable d'exiger de vous le plus léger sacrifice!.... A ce discours Paméla embrassa

Félicie avec transport, & elle exprima sa joie & sa reconnoissance pour M. Aresby, avec cette grace, cette sensibilité passionnée qui la caractérisoient. Félicie fut chercher une cassette qui contenoit les preuves de la naissance de Paméla. M. Aresby lut des lettres & différens papiers que la femme-de-chambre de Madame Selwin avoit jadis remis à Félicie. Cette femme ayant reçu alors quelques présens de Félicie, on devina facilement qu'afin de ne pas les partager avec son mari, elle avoit supposé la mort de la jeune Selwin, sûre d'ailleurs que cette enfant ne reparoîtroit jamais en Angleterre.

M. Aresby, au comble de ses vœux de retrouver sa nièce dans cette même jeune personne dont les vertus avoient fait sur son cœur une si profonde impression, voulut qu'elle prît son nom dès le jour même : par la suite, son affection pour Paméla devint si tendre qu'il s'établit en France. Paméla sut mériter ses bienfaits par son attachement & sa reconnoissance. Elle ne quitta jamais Félicie, & le soin de la rendre heureuse fut toujours pour elle le premier & le plus doux de ses devoirs.

Madame de Clémire ayant cessé de parler,

la Baronne donna le signal de la retraite. Cependant, comme il n'étoit pas tard, on obtint une prolongation de *Veillée*. On fit quelques réflexions sur l'histoire de Paméla; on admira le caractère de l'héroïne, & sur-tout sa sensibilité; on convint que la reconnoissance est la plus touchante de toutes les vertus. On ne pouvoit se lasser de parler de la vertueuse Alexandrine. On remarqua qu'elle avoit inspiré à Paméla cette espèce d'admiration qui caractérise les belles ames, celle qui excite le desir d'imiter une conduite sublime. Enfin, on fut également frappé & de l'heureuse influence qu'avoit eue sur le sort de Paméla sa bienfaisance à l'égard de la femme paralytique, & du pouvoir de la Religion qui fait donner des vertus si touchantes, un courage inébranlable, & les seules consolations qui puissent faire supporter sans murmure pendant dix-huit ans le comble des misères humaines (a).

Après qu'on eut ainsi raisonné sur l'histoire de Paméla, la Baronne se leva, & on fut se coucher. On passa plusieurs jours sans entendre de nouvelles histoires; mais on n'en veilla pas

(a) Madame Busca, qui vit encore (au mois d'Août 1783) est depuis 18 ans dans l'état qu'on a dépeint.

moins. Le plus beau clair de lune invitoit à la promenade, & tous les ſoirs, en ſortant de table, on alloit ſe promener dans le jardin juſqu'à dix heures. Madame de Clémire faiſoit admirer à ſes enfans la beauté des Cieux parſemés d'étoiles. Cette contemplation inſpira bientôt le deſir de connoître les conſtellations; & l'étude du globe céleſte, qui, juſqu'alors, avoit été fort négligée, devint tout-à-coup un des amuſemens favoris de l'après-midi. Céſar, ſur-tout, s'en occupa avec ardeur, & parut tirer quelque vanité des éloges qu'on donnoit à ſa mémoire.

Madame de Clémire s'en apperçut & lui en parla : quoi donc, lui dit-elle, avez-vous déjà oublié les réflexions de Paméla ſur la modeſtie? Il eſt vrai que ces réflexions ne blâmoient que la vanité qui nous porte à nous vanter de nos bonnes actions; mais elles pourroient s'appliquer de même à l'orgueil fondé ſur l'inſtruction & les talens : une perſonne véritablement inſtruite, ne cherche point à faire parade de ſa ſcience: un mérite qui ne peut être ni douteux, ni diſputé, n'inſpire point l'envie de l'étaler. On peut ſe croire beaucoup d'eſprit & n'être qu'un ſot; & chacun en s'abuſant à cet égard, fait cependant

qu'il peut s'abuser. Cette espèce de doute, quelque foible qu'il soit, donne toujours une certaine inquiétude sur l'opinion des autres, qui produit souvent les prétentions & le desir de montrer de l'esprit. Mais, on sait positivement si on est instruit ou ignorant, parce que c'est une chose de fait. Si on est réellement savant, on est bien certain que cet avantage ne sera point contesté; quand il le seroit on ne s'en embarrasseroit guères, une accusation ne touche que foiblement lorsqu'on peut prouver qu'elle est fausse. Voilà pourquoi il y a beaucoup plus de prétention & de véritable pédanterie, (c'est-à-dire d'envie de briller) parmi les beaux Esprits que parmi les Savans. Mais les demi-Savans ne sont que trop communément tourmentés du desir d'en imposer sur leur instruction; à la faveur de quelques connoissances superficielles, ils voudroient persuader qu'ils en ont de profondes, & ne sont occupés que du soin fatigant de faire naître les occasions d'étaler tout leur savoir. Ainsi vous devez comprendre que cette affectation ridicule n'est le partage que de la médiocrité, & que l'amour-propre qui la donne devroit au contraire en préserver. Voilà ce qui existe en général, &

ce qui suffit pour inspirer du moins le desir de paroître modeste. Cependant on a vu quelquefois des personnes de mérite montrer l'orgueil le plus révoltant : mais cet exemple est bien rare, & même je ne croirai jamais que ces personnes eussent un mérite véritablement supérieur. Enfin l'orgueil est de tous les vices celui qui rend l'homme le plus insociable, puisqu'il lui ôte les agrémens & les qualités qui font le charme de la société. En quoi consistent la politesse & l'usage du monde ? A savoir s'oublier soi-même ; à s'occuper des autres ; à saisir les occasions de les faire valoir ; à leur témoigner le desir de les obliger, de leur plaire ; à leur montrer de la douceur, de la complaisance & des égards ; à persuader surtout qu'on se compte pour rien : puisqu'il faut paroître surpris & reconnoissant des attentions les plus simples, & des complimens les plus communs. On écrit même à son inférieur qu'on est *son très-humble & très-obéïssant Serviteur.* Toutes les formules de complimens sont d'une humilité aussi remarquables : *je vous supplie de ne pas prendre garde à moi* (a).... *Je vous supplie de me*

(a) Il est même à remarquer que cette phrase, toute humble qu'elle est, n'est cependant guères employée que par une

traiter avec plus de bonté.... *Auriez-vous la bonté de*.... *Oserois-je vous prier de*.... &c (a). Et quand on reçoit des éloges, il faut nécessairement les écouter en riant, y répondre en plaisantant, les prendre pour des *moqueries*, ou paroître convaincu qu'on ne les doit qu'à une extrême indulgence. La même humilité se fait remarquer dans les actions. Il faut sans cesse céder la meilleure place, passer le dernier, & avoir toujours l'air de l'étonnement, & se confondre en remercîmens quand on est l'objet de ces mêmes attentions. Il est clair que les inventeurs de ces différens usages

---

personne qui parle à ses inférieurs; car le rafinement de la politesse (qui est toujours un rafinement d'humilité) trouve dans cette phrase *d'égal à égal*, je ne sais quoi d'impératif, & un certain ton de supériorité qui ne plairoient pas aux personnes délicates sur ce point.

(a) Il faut remarquer encore que la manière de demander une chose qui annonce le plus le doute de l'obtenir, est toujours la manière la plus polie, parce qu'elle prouve que la personne qui demande n'a point de présomption. On en jugera par les phrases suivantes: *Donnez-moi*. Voilà le ton impératif *Ayez la bonté de me donner* est plus honnête. *Voulez-vous bien avoir la bonté*, &c. Il n'y a rien d'impératif dans cette phrase, elle est encore plus honnête que la précédente: *Auriez-vous la bonté de me donner*, &c, annonce un doute plus marqué; aussi cette manière de s'exprimer est-elle infiniment plus polie que les autres.

ont pensé que le plus sûr moyen de rendre la société agréable, étoit d'imposer à chaque individu qui la compose l'obligation de cacher son amour-propre, & d'affecter la plus grande modestie : vous concevez donc qu'il est impossible d'avoir une véritable politesse en montrant de l'orgueil. Mais l'orgueil est un vice qu'on ne sauroit dissimuler. Le son de la voix, les manières, les gestes, la physionomie, tout le décèle. Il faut donc ne rien négliger pour se préserver ou pour se corriger d'un vice si haïssable, puisqu'on ne peut le déguiser.

Mais, Maman, dit César, avec de l'esprit on sait du moins réprimer assez son orgueil pour ne rien dire de ridicule ? — Point du tout; car l'orgueil rend absurde, il ôte absolument le jugement, & fait oublier toutes les bienséances. Enfin il n'y a point de folies & de sottises qu'il ne puisse faire dire. Je vais vous en citer un exemple assez remarquable. Charles Dumoulin (*a*)

(*a*) Il naquit à Paris en 1500, d'une famille noble & alliée à la Reine Élisabeth d'Angleterre du côté de Thomas de Boulen, Vicomte de Rochefort, ayeul maternel de cette Princesse. Son Livre sur l'Édit de Henri II contre *les petites dates*, lui fit la plus grande réputation. Il mourut en 1566. On voit son tombeau dans le cimetière de Saint-André-des-Arcs. *Causes Célèbres*, *Tome V.*

étoit un fameux Jurisconsulte. On le consultoit de toutes les Provinces du Royaume, & les tribunaux s'écartoient rarement de ses décisions, qui avoient plus d'autorité au Palais que les Arrêts même. Mais il ternit toute cette gloire par un orgueil aussi ridicule qu'insensé. Il s'appeloit lui-même le *Docteur de la France & de l'Allemagne*, & il écrivoit à la tête de toutes ses consultations cette phrase : *moi qui ne cède à personne, & à qui personne ne peut rien apprendre*..... Jugez donc si l'on doit avoir de l'aversion & du mépris pour un vice qui peut faire dire à un homme d'esprit des absurdités aussi révoltantes. César fut frappé du résultat de cette conversation ; & il prit la résolution la plus sincère de s'observer à l'avenir avec assez de soin pour qu'on ne pût jamais le soupçonner un instant d'avoir de la suffisance.

Cependant les enfans de Madame de Clémire lui procurèrent un grand plaisir. Ils lui prouvèrent que les histoires des Veillées, & l'exemple de Sydonie avoient fait une profonde impression sur leurs cœurs. Caroline & Pulchérie apprirent qu'une pauvre femme, qui habitoit un Village voisin, étoit prête d'accoucher. Elles imaginèrent de faire elles-mêmes la layette de son enfant. César

& le Vannier se chargèrent de fournir les corbeilles qui devoient contenir le linge destiné à l'enfant; & en outre César, aidé du Menuisier, voulut faire une grande armoire pour la femme. Madame de Clémire approuva ces projets. On rassembla tout le vieux linge fin de la maison, on le livra à Caroline & à Pulchérie, qui, sur le champ, se mirent à l'ouvrage avec ardeur. D'un autre côté, César, Augustin & Morel, sous la direction du Menuisier, travaillèrent à l'armoire; & quand tout fut prêt, les ouvriers & ouvrières demandèrent la permission de porter eux-mêmes leurs présens chez la pauvre Paysanne. J'y consens, dit Madame de Clémire; mais, comment ferez-vous, il y a une demie lieue d'ici chez la femme ? — Maman, j'irai en charrette avec mon armoire, si vous le permettez. — Volontiers, répondit Madame de Clémire. Ah, Maman, s'écria Pulchérie, souffrez que nous portions notre layette sur des ânes.... De tout mon cœur, reprit Madame de Clémire; & moi qui ne porterai qu'un peu d'argent, je vous suivrai à pied, & nous partirons ensemble demain matin, après le déjeûner. Cet arrangement excita des transports de joie inexprimables.

On conçoit en effet combien il est doux de pouvoir réunir au plaisir de faire une bonne action, celui d'aller en charrette & sur des ânes !

Caroline, Pulchérie, César & Augustin passèrent le reste de la journée dans une extrême agitation. Les Paysans qui devoient fournir les ânes & la charrette, eurent au moins vingt messages dans la soirée. Caroline & Pulchérie arrangèrent la layette dans deux corbeilles : on l'avoit ainsi partagée en deux parts afin que l'ouvrage de l'une ne fût pas confondu avec celui de l'autre. On imagine bien que le soin d'attacher tous les petits paquets de linge *avec de la faveur couleur de rose & bleue* ne fut pas négligé, & qu'il y avoit dans les corbeilles pour le moins autant de rubans que d'ouvrage. Le lendemain matin tous les enfans étoient réveillés avant le jour. On attendit l'heure du lever avec une vive impatience. Les toilettes ne furent pas longues. On déjeûna à la hâte, & enfin on descendit dans la cour, où l'on trouva les ânes & la charrette attelée de quatre bœufs. Caroline & Pulchérie montèrent sur leurs ânes, dont les paniers renfermoient la layette. Elles avoient chacune pour conductrice une

une jeune Payſanne qui marchoit à côté d'elles. César s'établit dans ſa charrette ; il s'aſſit ſur ſon armoire avec Auguſtin & Morel ; & jamais vainqueur dans ſon char de triomphe n'eut un maintien plus fier, & un viſage plus ſatisfait. Madame de Clémire, à laquelle l'Abbé donnoit le bras, ſe plaça entre ſes deux filles de manière à pouvoir cauſer avec elles, & l'on partit dans cet ordre. Malgré le deſir qu'on éprouvoit d'arriver à la chaumière, le chemin ne parut pas long : la gaîté la plus franche rendoit la converſation auſſi bruyante qu'animée. On chantoit, on crioit avec d'autant plus de liberté, qu'on y étoit excité par Madame de Clémire elle-même, que l'innocente joie de l'enfance n'importuna jamais. On pouvoit entendre la marche long-temps avant de la voir : les éclats de rire, les chants & les cris l'annonçoient au loin ; & plus d'une fois dans ſa courſe elle attira des prés voiſins ſur ſa route les jeunes filles qui filoient à l'ombre des ſaules, & les pâtres qui gardoient leurs troupeaux.

Le bruit ne ceſſa que lorſqu'on apperçut la cabanne de la pauvre femme. Cependant alors la joie redoubla, mais elle changea de caractère ; une émotion douce ſuccéda à la gaîté ; &

quand on arriva à la porte de la maifon, les enfans étoient auffi filencieux qu'ils avoient été bruyans un demi-quart-d'heure auparavant. On met pied à terre; deux hommes prennent l'armoire, &, fuivis de Céfar, de Morel & d'Auguftin, ils entrent les premiers dans la chaumière. Caroline & Pulchérie fe faififfent de leurs corbeilles, & avec un battement de cœur d'une force inexprimable, elles vont les offrir à la bonne femme. Madame de Clémire donna de l'argent, & promit de revenir voir la femme quand elle feroit en couches. Cette pauvre Payfanne montra une joie & une reconnoiffance qui pénétrèrent Madame de Clémire & fes enfants.

En revenant au Château on ne parla que d'elle; on s'en entretint encore tout le refte du jour; & Madame de Clémire dit à fes enfans : fouvenez-vous du bonheur que vous avez goûté aujourd'hui. Pourquoi les paffions ont-elles tant d'attraits pour les hommes ? C'eft qu'elles arrachent à l'ennui; c'eft qu'elles occupent vivement. On aime mieux s'égarer, fouffrir & même fe perdre, que s'ennuyer : mais les paffions ne procurent qu'une agitation pénible, que des jouiffances que l'inquiétude corrompt toujours, ou que le remords empoi-

fonne. La vertu seule peut nous offrir une source inépuisable de plaisirs & de félicité. Eh, si l'on veut être ému, agité, touché profondément, peut-on l'être plus délicieusement que par elle! Rappelez-vous, mes enfans, la douce satisfaction que vous avez éprouvée en formant le projet de secourir cette femme; le charme des conversations dont elle étoit l'objet; le plaisir que vous goûtiez à travailler pour elle; l'activité que vous inspiroit cette intéressante occupation; l'agitation où vous étiez hier, le moment charmant du départ, la gaîté folle du voyage; rappelez-vous l'émotion que vous avez ressentie en appercevant la chaumière, l'attendrissement dont vous avez été pénétrés en voyant la femme, & soyez bien sûrs que jamais les passions n'ont produit des plaisirs si piquants & un semblable bonheur. D'ailleurs les plaisirs que les passions peuvent faire goûter ne sont que des illusions dangereuses & fragiles, qu'il faut nécessairement perdre, & qui, en se dissipant, laissent un vuide affreux dans l'ame, des souvenirs importuns, & souvent des regrets amers. Au lieu de cela, quelle satisfaction intérieure n'éprouvez-vous pas! Quels doux sou-

venirs vous restent ! Quels éloges flatteurs vous avez su mériter !

A ces mots les trois enfans embrassèrent leur mère, en lui protestant qu'ils étoient pénétrés jusqu'au fond du cœur de la justesse de ces réflexions; & qu'ils étoient sûrs de ne pouvoir trouver le bonheur que dans sa tendresse & dans la vertu. César ensuite supplia instamment sa mère de lui accorder une grace : il lui demanda la permission de tenir sur les Fonts de Baptême, avec une de ses sœurs, l'enfant dont la femme accoucheroit. Vous êtes bien jeune, dit Madame de Clémire, pour être parrein.... — Mais, Maman, j'ai vu dix enfans plus jeunes que moi.... — Je le sais, & je ne puis approuver cet usage. Car enfin, devenir le parrein d'un enfant, c'est en quelque manière l'adopter, & cette espéce d'adoption est d'autant plus respectable, que la Religion la consacre.... — Maman, apprenez-moi quelles sont les obligations d'un parrein; je vous promets de les remplir toutes. — On s'engage à protéger l'enfant auquel on donne un de ses noms; à s'occuper de son établissement; à le tirer de la misère s'il y tombe; enfin à lui donner toujours

tous les ſecours dont il a beſoin.... — Ah, Maman, à préſent, j'ai bien plus d'envie encore d'être le parrein d'un enfant, puiſque ce ſera m'engager à faire de ſi bonnes actions!.... — Eh bien, j'y conſens.... Et, qui de nous ſera la marreine, s'écrièrent à la fois Caroline & Pulchérie? Cet honneur, reprit Madame de Clémire, appartient à l'aînée; mais je vous promets, Pulchérie, que vous ſerez auſſi marreine l'été prochain. A cette aſſurance tout le monde fut content, & pour que rien ne manquât à la ſatiſfaction qu'avoit procurée cette agréable journée, le ſoir on reprit les Veillées, & la Baronne conta l'hiſtoire ſuivante.

OLIMPE ET THÉOPHILE, ou les Herneutes.

Sur les bords de la Vézère on voit encore aujourd'hui dans le fond du Limouſin un vieux Château, qui n'eſt remarquable que par ſon air antique, & la beauté de ſa ſituation; environné de prairies remplies de beſtiaux, il eſt bâti ſur le penchant d'une colline de laquelle on découvre la rivière, & en perſpective la jolie ville d'Uzerche, qui forme à cette diſtance un

point de vue aussi singulier qu'agréable (a). C'est dans cette solitude que le Baron de Soligny, veuf depuis plusieurs années, s'occuppoit uniquement de l'éducation d'un fils unique & chéri. Le Baron avoit passé dans le monde toute sa jeunesse : né avec de l'ambition, la nécessité, beaucoup plus que le penchant, le fixoit dans sa retraite. Ayant dissipé une partie de sa fortune, & perdu les brillantes espérances qui l'avoient si long-temps séduit, il s'étoit enfin déterminé à quitter le monde. Il le regrettoit encore malgré lui, quoiqu'il n'en parlât qu'avec humeur. Il prenoit son dépit pour la Philosophie : il se croyoit désabusé, il n'étoit qu'abattu & découragé. Cependant il avoit de la sensibilité, il chérissoit son fils; & Théophile, (c'étoit le nom de cet enfant, eût été digne par les vertus qu'il annonçoit de tenir lieu de tout à son père, & de faire le

(a) La petite Ville d'*Uzerche* est bâtie sur un rocher escarpé, au pied duquel coule la rivière de la Vézère. On remarque dans cette Ville qu'il n'y a point d'Habitant qui n'ait la vue de la rivière de sa maison ou de son jardin, & que chaque maison vue en perspective paroît être un petit château à l'antique avec des tourelles & des pavillons couverts d'ardoises. Cette Ville est à 109 lieues de Paris. *Limoges*, sur *la Vienne*, à 97 lieues de Paris, est la capitale du Limousin.

bonheur de sa vie. Le Baron avoit pour amie intime une de ses voisines nommée Euphrasie. Théophile voyant presque tous les jours la jeune Olimpe, nièce d'Euphrasie, prit pour elle des sentimens que son père vit naître avec plaisir. Olimpe étoit orpheline & sans fortune; mais Euphrasie n'avoit pour héritiers que des collatéraux, & le Baron n'ignoroit pas qu'elle étoit décidée à laisser tout son bien à sa nièce. Olimpe n'avoit que deux ans de moins que Théophile. Lorsqu'elle eut atteint sa seizième année, le Baron s'expliqua sans déguisement avec Euphrasie; & le même jour Olimpe & Théophile apprirent que leur mariage étoit arrêté. Quinze jours après on signa les articles; Euphrasie prit avec plaisir l'engagement de laisser toute sa fortune à une nièce qu'elle avoit élevée & qu'elle aimoit uniquement.

Théophile au comble de ses vœux attendoit avec la plus vive impatience le jour fixé pour son mariage; rien ne manquoit à son bonheur. Il étoit aimé, il le savoit : en présence de son père & d'Euphrasie, il avoit obtenu d'Olimpe un aveu si nécessaire à sa félicité.

Enfin, on touchoit à la veille du jour heureux où Théophile & l'aimable Olimpe devoient s'unir

pour jamais, lorſqu'Euphraſie tomba malade, & le cinquième jour de ſa maladie, le Baron reçut une lettre de Paris, qui lui apprenoit qu'un parent très-éloigné, mais de même nom que lui, venoit de mourir, après avoir fait un teſtament par lequel il inſtituoit le Baron ſon légataire univerſel. Cet événement, qui rendoit le Baron poſſeſſeur d'une fortune conſidérable, le forçoit à partir ſans délai pour Paris. Il étoit impoſſible de conclure le mariage d'Olimpe & de Théophile avant ſon départ. Euphraſie, depuis deux jours, n'avoit plus ſa tête, ainſi elle ne pouvoit ſigner le contrat de mariage. Théophile, obligé de ſuivre ſon père, montra une douleur ſi vraie & ſi touchante, que le Baron pour en adoucir l'amertume, conjura la triſte Olimpe de lui écrire. C'eſt un père, ajouta-t-il, qui vous en prie, & c'eſt à votre époux que vous écrirez. Olimpe promit en pleurant, *de donner des nouvelles de ſa tante.* Le Baron de ſon côté s'engagea à ne reſter que ſix ſemaines à Paris, & le jour même il partit avec Théophile.

Arrivé à Paris, le Baron prit poſſeſſion d'un magnifique hôtel, & d'un riche héritage. Sa maiſon fut bientôt remplie d'une foule *d'Amis*

intimes, dont il avoit été entièrement oublié pendant plus de douze ans. Le Baron se dit d'abord : *C'est ma fortune, c'est un bon souper qui rassemble cette troupe de lâches déserteurs.* Mais bientôt l'amour-propre, qui fait plus de dupes qu'un bon cœur n'en peut faire, sut lui persuader qu'il ne devoit qu'à son mérite les marques d'intérêt & les soins dont il étoit l'objet ! Théophile jeté tout à coup dans un monde si nouveau pour lui, ne goûtoit aucun des plaisirs qu'on s'empressoit de lui procurer. Uniquement occupé d'Olimpe, il attendoit avec la plus vive impatience l'effet de ses promesses : elle avoit promis de lui écrire, & cependant cette lettre si passionnément desirée n'arrivoit point ! Enfin le Baron reçoit des nouvelles du Limousin ; on lui mande qu'Euphrasie n'est plus, & qu'étant morte sans avoir recouvré sa connoissance, & sans avoir fait de testament, la malheureuse Olimpe se trouve réduite à une petite pension qui suffit à peine à sa subsistance, & qu'elle s'est retirée à Tulle (*a*) dans un Couvent. A cette nouvelle

(*a*) C'est une Ville considérable du Bas-Limousin, située en partie sur une montagne, au confluent des rivières de Salant & de Corèze, dans un pays plein de montagnes & de précipices ; elle est à 114 lieues de Paris.

Théophile conjure ſon père de terminer promptement ſes affaires, afin de partir pour le Limouſin: il ajoute que les malheurs d'Olimpe la lui rendent encore plus chère s'il eſt poſſible. Le Baron paroît approuver ſes ſentimens & lui promet de hâter ſon départ. Théophile ſur le champ écrivit à Olimpe la lettre la plus touchante & la plus tendre, & il finiſſoit en lui proteſtant qu'il ſeroit à ſes pieds avant qu'un mois fût écoulé. Théophile n'avoit pas été ſurpris qu'Olimpe dans les premiers momens de ſa douleur ne lui eût point écrit; mais quinze jours après cet événement, n'ayant pas encore reçu de nouvelles d'Olimpe, il ſe livra aux plus cruelles inquiétudes. Le Baron le conſoloit un peu, en l'aſſurant qu'il étoit au moment de terminer toutes ſes affaires. Enfin un jour que Théophile, plus affligé que jamais, étoit ſeul enfermé dans ſa chambre, le Baron vint le trouver, & s'aſſeyant auprès de lui d'un air grave: J'ai reçu, dit-il, des nouvelles d'Olimpe. A ces mots Théophile tranſporté, veut ſaiſir une lettre que tenoit ſon père. Un moment, dit le Baron, modérez cette impatience; je n'ai rien d'heureux à vous annoncer.... — Ciel! Olimpe eſt-elle malade?.... — Non, elle jouit d'une

santé parfaite.... Mais elle n'est plus digne de vous.... — Elle ! Olimpe ! non il est impossible.... —— Écoutez ce que m'écrit un homme respectable, & dont l'austère probité vous est connue. En disant ces paroles le Baron montre à son fils l'écriture & la signature d'un vieux Gentilhomme du Limousin, dont le témoignage en effet ne pouvoit être suspect. Ensuite le Baron lut l'article de la lettre qui concernoit Olimpe, & qui étoit conçu en ces termes :

« Puisque vous me demandez la vérité avec » tant de confiance, je dois vous la dire sans » déguisement. Je vous avoue que la jeune per- » sonne en question se conduit avec une impru- » dence préjudiciable à sa réputation. Elle avoit » pris d'abord à la mort de sa tante, un parti » très-sage, celui de se retirer dans un Couvent; » mais elle en est sortie au bout de quinze jours, » pour aller demeurer chez une de ses amies qu'elle » voyoit autrefois à Uzerche, & qui, mariée de- » puis deux ans, habite une petite terre aux envi- » rons de Tulle. Cette amie n'a pas vingt-ans, & » malheureusement elle a été l'objet de plusieurs » histoires fâcheuses, qui ne la font pas regarder » de bon œil dans la Province. Enfin elle a un frère,

» jeune-homme présomptueux, dont la société
» ne sauroit convenir à une jeune Demoiselle
» attachée à sa réputation. Au reste, tout ceci ne
» tire point encore à conséquence. On ne doute
» pas que la nièce de la vertueuse Euphrasie n'ait
» des principes honnêtes & solides. On n'attri-
» bue sa démarche inconsidérée qu'à son inno-
» cence même, au manque d'expérience, & à
» l'indifférence condamnable de son Tuteur, qui
» la laisse maîtresse absolue de toutes ses actions.
» Mais si vous écrivez à ce sujet, Monsieur &
» cher Ami, je suis certain qu'on se rendra sur le
» champ aux justes représentations que vos en-
» gagemens vous donnent le droit de faire ; &
» tout sera réparé si la jeune Demoiselle retourne
» promptement dans son Couvent ; car je puis
» vous assurer que jusqu'ici on ne voit dans sa
» conduite que de l'étourderie, & une impru-
» dence bien excusable à son âge, &c. »

Cette lettre déchira le cœur de Théophile. Agité, troublé par la jalousie, il voyoit dans le frère de l'amie d'Olimpe un rival dangereux. Cependant il dissimula l'inquiétude qui le dévoroit, il affecta de montrer la plus grande sécurité. Mais ce n'est pas tout, lui dit son père, la lettre

que vous venez de lire eſt d'un homme circonſpect, qui ne dit pas tout ce qu'il penſe. En voici une autre de mon Intendant, qui s'explique ſans aucun détour, & qui me mande que vous avez un rival : qu'Olimpe ne peut ignorer une paſſion connue de tout le monde, qu'elle l'autoriſe en reſtant chez ſon amie, & qu'enfin le jeune-homme s'eſt vanté publiquement qu'Olimpe lui avoit ſacrifié toutes vos lettres.... — C'eſt un impoſteur ! s'écria Théophile : je ne croirai jamais qu'Olimpe ſoit capable d'une telle perfidie !.... Elle eſt inconſtante, reprit froidement le Baron ; mais elle n'eſt point perfide, elle ne cherche pas à vous tromper : elle n'a répondu ni à vos lettres, ni aux miennes : ce ſilence explique aſſez ſon changement.... Non, interrompit Théophile, je ne me laiſſerai point abuſer par de fauſſes apparences.... Olimpe eſt innocente.... elle eſt calomniée, je dois la venger ; mon père, laiſſez-moi partir, je meurs ici : ſouffrez que j'aille m'expliquer avec elle ; je veux l'entendre, je veux punir l'audacieux.... le monſtre qui oſe flétrir ſa réputation !....

En parlant ainſi, le malheureux Théophile verſoit un torrent de larmes : l'excès de ſa dou-

leur ne déceloit que trop ſa jalouſie. Son père qui liſoit facilement tout ce qui ſe paſſoit dans ſon âme, parut le plaindre & s'attendrir. Envoyons, dit-il, un Courier à Tulle, il portera votre lettre, & il attendra la réponſe. Si cette réponſe ne vous ſatisfait pas, je vous permettrai alors de partir; mais accordez-moi ce délai. Théophile, quoiqu'à regret, y conſentit. Il écrivit au moment même la lettre la plus détaillée : il inſtruiſoit Olimpe de tout ce qu'on diſoit contre elle. Un ſeul mot, ajoutoit-il, pourra vous juſtifier. Reſtez ſi vous voulez chez votre amie; mais daignez me dire que vous êtes prête à remplir l'engagement ſacré qui nous lie, & je ſerai le plus heureux des hommes.

Le Baron approuva cette lettre, & la fit partir ſur le champ. Enfin, ce Courier dont Théophile attendoit le retour avec tant d'impatience, ce Courier, dépoſitaire de la deſtinée de Théophile, revint au bout de huit jours. Théophile alloit ſe coucher; il entend claquer un fouet : il treſſaille; il vole chez ſon père. Un inſtant après le Courier entre dans la chambre. Eh bien, s'écrie Théophile, avez-vous une réponſe? — Oui, Monſieur. — Eh, donnez!

— Monsieur, elle n'est pas pour vous.....
— Comment?....— Elle est pour M. le Baron.
En disant ces paroles, le Courier remet au Baron une cassette & une lettre, & il sort. Que signifie ceci, dit le Baron d'un air surpris?...... Que peut renfermer cette cassette? Théophile ne répondit pas; il étoit immobile & tremblant, & n'osoit presser son père d'ouvrir la lettre. Après un moment de silence, le Baron brise le cachet, déploie la lettre, & lit tout bas. Théophile, les yeux fixés sur le visage de son père, frémit en voyant l'étonnement & l'indignation qui s'y peignent. O Ciel! s'écrie-t-il d'une voix entre-coupée, que vous mande-t-elle? Ah, mon fils, reprit le Baron, armez-vous de courage! Mais, que dis-je? Vous n'en aurez pas besoin; pourriez-vous regretter un objet si méprisable!.... A ces mots, Théophile pâlit, il tombe dans un fauteuil; & prenant la fatale lettre que lui présenta son père, ses yeux se remplirent de larmes en reconnoissant l'écriture & la signature d'Olimpe. Mais que devint-il en lisant ce qui suit?

« Puisqu'on me laisse maintenant la liberté « de disposer de mon sort, je dois, Monsieur,

» vous déclarer sans détour que l'obéissanc
» seule m'obligeoit à former des nœuds q
» n'auroient pu faire mon bonheur. Cet ave
» nous dégage l'un & l'autre. J'ai l'honneur
» Monsieur, de vous renvoyer les présens qu
» ma chère & respectable Tante m'ordonna
» d'accepter ! .... Recevez, Monsieur, l'assurance
» de l'attachement respectueux avec lequel je
» suis, &c. OLIMPE. »

Après avoir lu cette lettre, Théophile garda un instant le silence ; ensuite regardant son père d'un air égaré : je me vengerai, dit-il ; oui, je me vengerai.... — Et comment ? — Comment ! Juste Ciel ! J'ai un rival.... il mourra ! .... — Sans doute vous avez un rival aimé ; mais que vous importe ? ne devez-vous pas mépriser & oublier à jamais une femme indigne de vous ! — Oui, je la méprise, je la hais ; je l'oublierai sans peine : je serois, en effet, le plus vil des hommes si je conservois pour elle le moindre sentiment.... La perfide ! sous des traits si doux, avec cet air d'innocence & de candeur, cacher une ame si fausse ! .... — Encore une fois, elle ne vous a point trompé ; elle ne vous aime pas, elle le déclare sans déguisement...... — Elle

m'aimoit

m'aimoit, elle me l'a dit.... Mon père, j'en suis certain, elle m'a aimé!.... On l'a séduite, on l'a trompée; peut-être s'abuse-t-elle encore! Ah, si je pouvois la voir! lui parler!.... Laissez-moi partir! que je la voie! que je l'entende!....
— Insensé! reprenez cette lettre, relisez-la, & rougissez d'une passion qui ne peut désormais que vous avilir. — O mon père! je ne me connois plus! plaignez-moi, guidez-moi, je m'abandonne à vous!

Le Baron & le malheureux Théophile passèrent ensemble le reste de la nuit. Théophile ne se coucha qu'au jour : il ne trouva dans son lit ni le sommeil ni le repos, & le soir il s'enferma dans sa chambre, & ne parut point, parce que son père avoit du monde à souper. Le lendemain, Théophile se retrouva seul avec le Baron; & en lui promettant d'oublier Olimpe, il ne parla que d'elle : tantôt il la dépeignoit sous les traits d'un monstre digne de toute sa haine; tantôt il cherchoit à l'excuser, & vouloit du moins lui conserver un reste d'estime.

Mais, en effet, Maman, interrompit Caroline, je ne trouve pas qu'Olimpe soit méprisable. S'il est vrai qu'elle n'eût jamais aimé Théophile,

on ne pouvoit l'accuser d'inconstance : d'ailleurs, Olimpe étoit sans fortune, Théophile en avoit une considérable, & cependant Olimpe ne vouloit point l'épouser, parce qu'elle ne croyoit pas pouvoir le rendre heureux. Je trouve cela noble.... — En supposant qu'Olimpe n'eût jamais aimé Théophile (ce qui ne me paroît pas bien prouvé) ne lui avoit-elle pas dit qu'elle l'aimoit? n'avoit-elle pas reçu sa foi & promis de s'unir à lui?.... — Cela est vrai; mais elle dit que sa Tante l'avoit forcée de prendre cet engagement.—Dès qu'elle avoit pu se décider à épouser Théophile par obéissance, elle auroit dû, après la mort de sa Tante, persister dans cette résolution, par respect pour sa parole. Enfin, si Théophile lui eût inspiré une aversion invincible, que ne l'avoit-elle dit à sa Tante? Que n'avoit-elle demandé du temps, ou même déclaré qu'elle ne pouvoit consentir à cette union? Elle n'étoit pas sous l'autorité sacrée d'une mère, ce qui eût rendu sa résistance plus excusable.... — Oui, je commence à comprendre qu'elle avoit tort..... — Souvenez-vous sur-tout que rien ne peut jamais nous dispenser de remplir les engagemens que nous avons contractés. Cette phrase, *l'enga-*

gement que j'ai pris n'étoit pas volontaire, eſt une excuſe que la conſcience déſavoue, & que la probité n'a jamais fait valoir. Vous ſavez que votre parole doit être inviolable, que vous ne pouvez la trahir ſans vous déshonorer; préférez donc, s'il le faut, la mort à l'infamie d'y manquer. En un mot, ſi la crainte, ſi les menaces vous arrachent une promeſſe, n'ajoutez pas à cette foibleſſe la honte ineffaçable qu'imprime le parjure : mais revenons à Théophile.

Le Baron n'épargnoit rien pour le diſtraire de ſa douleur. Il le menoit ſouvent chez la Vicomteſſe de Lisbé, maiſon brillante où ſe raſſembloit la meilleure compagnie. La Vicomteſſe avoit une fille âgée de dix-ſept ans, & dont le Baron vantoit avec enthouſiaſme la figure & la grâce. Cependant, Mademoiſelle de Lisbé n'étoit point jolie; mais la recherche de ſa parure annonçoit la prétention de le paroître. Elle parloit beaucoup, rioit ſouvent, danſoit bien : on ſavoit d'ailleurs qu'elle avoit des Maîtres de toute eſpèce; c'en étoit bien aſſez pour autoriſer les amis de la maiſon à dire que Mademoiſelle de Lisbé étoit *piquante, jolie, aimable & remplie de talens.* Mais Théophile ne lui donnoit pas de ſembla-

bles éloges; il la trouvoit *affectée*, *maniérée*; il étoit excédé de ſes rires forcés, choqué de ſa coquetterie; & elle lui paroiſſoit ſur-tout inſupportable, lorſque, malgré lui, il ſe rappeloit la converſation remplie de charmes & les grâces naturelles d'Olimpe.

Sur la fin de l'hiver, Théophile entra dans le Régiment du frère de Mademoiſelle de Lisbé; & au printemps, il ſuivit ſon Colonel à ſa garniſon. Au bout de cinq mois, il revint à Paris: ſon père lui retrouva le même fond de mélancolie. Cependant il remarqua, avec plaiſir, qu'il ne parloit plus d'Olimpe. Près d'un an s'étoit écoulé depuis que Théophile avoit quitté le Limouſin. Il n'y avoit que huit jours qu'il étoit revenu de ſa garniſon, lorſqu'un ſoir le Baron l'emmena dans ſon cabinet, & lui fit part de l'intention où il étoit de le marier inceſſamment. Il ajouta qu'il deſiroit lui faire épouſer Mademoiſelle de Lisbé. A ces mots, Théophile avoua ſans détour qu'il avoit un éloignement invincible pour le mariage; & de plus, une averſion particulière pour Mademoiſelle de Lisbé. Le Baron lui détailla avec emphaſe tous les avantages brillans de l'établiſſement qu'il lui propo-

ſoit. Théophile l'écouta froidement, & répondit qu'il n'avoit d'autre ambition que celle de ſe diſtinguer. Alors le Baron ſe fâcha, & il déclara qu'il avoit donné ſa parole à la famille de Mademoiſelle de Lisbé. Théophile, conſterné autant que ſurpris, demanda du temps pour ſe déterminer à former un engagement ſi contraire à ſon inclination; & il ne put obtenir qu'un délai de huit jours. Retiré dans ſa chambre, Théophile paſſa une partie de la nuit à réfléchir ſur ſon ſort. Il ſe rappela tous les éloges que le Baron donnoit depuis ſi long-temps à Mademoiſelle de Lisbé; ſes liaiſons intimes avec la famille de cette jeune perſonne; liaiſons formées avant que le Baron eût reçu la lettre d'Olimpe. Beaucoup d'autres circonſtances ſe retracèrent à ſa mémoire, qui lui perſuadèrent qu'il y avoit eu de l'artifice dans la conduite du Baron, & qu'il avoit formé le projet de lui faire épouſer Mademoiſelle de Lisbé, dans le temps même où il paroiſſoit vouloir remplir ſes engagemens avec Olimpe. Mille ſoupçons confus s'offrirent alors à ſon eſprit; il imagina qu'il n'étoit pas impoſſible qu'on eût ſouſtrait ſes lettres, & peut-être celles d'Olimpe, & qu'enfin on ne fût parvenu à le

perdre auprès d'Olimpe, tandis qu'on la calomnioit auprès de lui.

Il ne se livra pas sans scrupule à des soupçons si outrageans pour son père; mais chaque réflexion sembloit les confirmer; & ne pouvant supporter une semblable incertitude, il prit la résolution de partir secrètement la nuit suivante, & d'aller en Limousin s'expliquer avec Olimpe elle-même. Il ignoroit absolument la destinée d'Olimpe; depuis six mois il n'avoit pas même osé prononcer son nom. Il frémissoit en pensant qu'il la trouveroit peut-être mariée. Mais cette crainte affreuse ne put le retenir. Le lendemain, il sut cacher à son père son agitation & son trouble. Il confia une partie de son secret à un de ses amis, qui lui donna un de ses gens pour l'accompagner; & sur les deux heures après minuit, il sortit furtivement de la maison de son père; il monta à cheval, & prit la route du Limousin.

Il alla droit à Tulle : il y arriva au déclin du jour. Il descendit dans une Auberge, & questionna en tremblant son Hôtesse sur Olimpe. Il apprit avec une joie inexprimable qu'Olimpe n'étoit point mariée : mais cette joie fut bien troublée par tout ce que l'Hôtesse lui dit d'ailleurs.

Elle lui conta que personne ne doutoit qu'Olimpe n'eût aimé le frère de son amie; qu'elle étoit restée huit mois chez cette dernière; & qu'enfin le jeune-homme auquel elle avoit sacrifié l'établissement le plus avantageux, n'ayant pas voulu l'épouser, Olimpe, au désespoir, s'étoit décidée à retourner dans son Couvent; mais que les Religieuses ayant refusé de la recevoir, elle étoit partie pour Uzerche; qu'elle s'étoit réfugiée chez son Tuteur, qui avoit une Terre aux environs d'Uzerche; que cette dernière démarche achevoit de la perdre dans l'opinion publique, parce que son Tuteur n'étoit point marié; qu'on le regardoit comme un homme sans principes & sans mœurs, & qu'il avoit chez lui une femme déshonorée, avec laquelle Olimpe vivoit dans la plus grande intimité. Malgré cet affreux détail, Théophile persista dans la résolution de voir Olimpe, & il partit sur le champ pour Uzerche.

On le conduisit à la Terre du Tuteur d'Olimpe. Il laissa ses chevaux dans le Village: il s'enveloppa d'une redingote, mit sur sa tête un chapeau rabattu; & avec un trouble impossible à dépeindre, il prit le chemin du Château. On

lui dit à la porte que le Maître de la maison étoit absent depuis plus de six semaines, qu'il n'y avoit au Château que Madame du Rocher, (cette femme dont l'Hôtesse avoit parlé) & Mademoiselle Olimpe. Il étoit huit heures du soir. Théophile traversa une grande cour fort obscure. Il rencontra une Servante qui le conduisit à l'appartement d'Olimpe. Son émotion étoit si vive, qu'il pouvoit à peine se soutenir sur ses jambes; & malgré le desir qu'il éprouvoit de revoir Olimpe, il ne fut pas fâché de ne point la trouver dans sa chambre, afin de pouvoir respirer un moment. La Servante à laquelle il se garda bien de dire son nom, sortit pour aller chercher Olimpe, & Théophile resta seul. Il ne put regarder sans attendrissement & sans intérêt tous les objets qui l'environnoient: le clavecin d'Olimpe, son écritoire, sa toilette, & sur-tout son serin enfermé dans une cage. Il reconnut dans l'instant ce petit oiseau qu'Olimpe avoit reçu de lui la veille de leur séparation. Eh quoi, pauvre petit animal, s'écria Théophile, tu venois de moi, & cependant Olimpe a pu te conserver. En disant ces mots, Théophile, attendri malgré lui, ouvrit la

cage, prit l'oiſeau & le mit dans ſon ſein. Le ſerin ſe débattant ſur le cœur palpitant de Théophile, prononça diſtinctement ces mots: *J'aime Théophile....* Ces paroles retentirent juſqu'au fond de l'ame de Théophile. Éperdu, hors de lui, il n'oſoit croire qu'il eût bien entendu, lorſque l'oiſeau répéta encore deux fois de ſuite: *J'aime Théophile....* Ah, je n'en puis douter maintenant, s'écria Théophile! Quoi, ces mots ſi chers, c'eſt Olimpe qui les a dictés! Combien de fois elle a dû les répéter pour les apprendre à cet oiſeau! & elle penſoit, hélas, que je ne les entendrois jamais!.... Olimpe! chère Olimpe! vous êtes fidelle à vos premiers ſermens! Vous êtes innocente!.... Sans doute vous me croyez coupable, & cependant vous m'aimez encore! Vous gardez cet oiſeau! vous daignez l'écouter!.... En diſant ces paroles, Théophile baiſoit avec tranſport le petit ſerin, & le baignoit de larmes: & l'oiſeau à qui l'on n'avoit appris qu'une ſeule phraſe, répondoit aux careſſes paſſionnées de Théophile, en battant des aîles & en répétant toujours, *j'aime Théophile.*

Tout-à-coup Théophile treſſaille, il entend marcher, il ne peut méconnoître le pas léger

d'Olimpe, & croit reconnoître encore jusqu'au bruit que fait sa robe en marchant!.... Il s'élance vers la porte : cette porte s'ouvre, Olimpe paroît, Théophile se précipite à ses genoux. Le serin s'échappe des mains de Théophile, & vole dans les bras de sa maîtresse en prononçant le nom de *Théophile*. Olimpe pousse un cri perçant, elle veut fuir; Théophile l'arrête. Pâle & tremblante, Olimpe tombe sur une chaise, elle est prête à s'évanouir, elle n'a pas la force de proférer une seule parole. Théophile, toujours à ses pieds, ne peut s'exprimer que par des pleurs. L'oiseau seul conserve la faculté de parler; & charmé de revoir sa maîtresse, il redit mille fois sa leçon.... Olimpe troublée, confuse autant qu'irritée, rompt enfin le silence; & d'une voix entrecoupée : ne croyez que moi, dit-elle, je dois vous haïr, vous mépriser; j'ai dû vous oublier.... — Olimpe! au nom du Ciel, daignez m'entendre!.... Je suis libre, je suis fidèle : on nous a trompés l'un & l'autre; cet oiseau chéri vient de me faire connoître mon erreur. Écoutez à votre tour ma justification!.... — Mais comment pourrez-vous vous justifier de n'avoir pas répondu à mes lettres?.... — Vos lettres!....

Je n'en ai pas reçu une ſeule, & je vous en ai écrit plus de vingt!....

Ces mots achevèrent de diſſiper les doutes d'Olimpe : elle avoit trop d'innocence & de candeur pour n'être pas facile à perſuader. Elle ne put retenir ſes larmes ; & levant les yeux au Ciel : ah, Théophile, dit-elle, puiſque vous êtes toujours le même, je ne me plaindrai plus des trahiſons & des perfidies que j'ai éprouvées! Ces paroles rendirent Théophile le plus heureux des hommes. Après avoir exprimé ſa joie & ſa reconnoiſſance, il entra dans le détail de tout ce qui lui étoit arrivé. Olimpe l'écouta avec autant de ſurpriſe que d'attendriſſement. Enſuite reprenant la parole, elle lui dit que dénuée de guides & de conſeils, elle n'avoit pas cru faire une démarche nuiſible à ſa réputation, en ſe rendant aux înſtances de ſon amie qui la preſſoit d'aller loger chez elle ; que d'ailleurs elle n'avoit alors aucun doute ſur la parfaite honnêteté de cette jeune perſonne ; que dans le Château de ſon amie, toujours renfermée dans ſa chambre avec ſon ſerin, elle n'y avoit reçu qu'un de ſes parens, qui, ſous le voile de l'intérêt & de l'amitié, cachoit les plus noirs deſſeins ; qu'elle avoit pris de

la confiance en cet homme, qu'elle lui avoit fait part du chagrin qu'elle éprouvoit de ne point recevoir de nouvelles de Théophile; & qu'enfin ce perfide confident lui avoit annoncé que Théophile ne l'aimoit plus, & qu'il étoit amoureux de Mademoiselle de Lisbé. Il me montra, poursuivit Olimpe, plusieurs lettres de M. votre père, qui achevèrent de me convaincre que l'honneur seul pourroit vous déterminer à remplir vos engagemens avec moi. Alors je n'hésitai point à rompre sans retour avec vous; & trop fière pour vous laisser voir les sentimens de mon cœur, j'écrivis la lettre que vous avez lue. Accablée de tristesse, & croyant vous haïr, cet innocent petit oiseau me devint odieux. Je ne pouvois plus écouter sans colère ce que j'avois eu tant de plaisir à lui apprendre. Un soir j'ouvris ma fenêtre, & je lui rendis la liberté. Après l'avoir ainsi sacrifié, malgré moi, je le regrettai. J'en rougissois; mais cherchant à me persuader que je l'aimois pour lui-même, je me levai au milieu de la nuit, je rouvris ma fenêtre, je l'appelai mille fois; ce fut envain, il ne revint pas; je passai le reste de la nuit à le pleurer; & le lendemain matin je descendis dans le parc. Je m'assis, & je pleu-

rois, quand tout-à-coup j'entendis une petite voix plaintive prononcer doucement le nom de *Théophile*.... Imaginez quel fut mon saisissement!.... Voilà, Théophile, le seul mouvement de joie que j'aie éprouvé dans votre absence!.... Je trouvai mon pauvre petit serin sur un rosier : il avoit souffert; il étoit tremblant, effarouché, & le rosier étoit couvert des plumes qu'il avoit perdues. Je le repris; je le soignai, & je me décidai à le garder jusqu'au moment où j'apprendrois votre mariage. J'étois bien déterminée à ne jamais vous revoir; mais en même-temps je renonçois à tout engagement, & au fond de l'ame je ne pouvois me persuader que vous fussiez capable d'en former un nouveau. Je me disois : il aura des remords, il ne pourra se résoudre à épouser celle qu'il me préfère. Je n'accorderai point de pardon, je serai inflexible; mais je puis bien conserver mon serin; il ne le saura jamais. Je cacherai mon serin à tous les yeux, moi seule je l'entendrai parler!.... Telles furent les raisons que je me donnai à moi-même pour m'autoriser à garder mon cher petit oiseau.

Je restai six mois chez mon amie. Durant cet

espace de temps l'indigne confident que j'avois choisi me proposa de m'épouser. Alors il me devint justement suspect. Je lui déclarai que je ne le verrois plus. Pour se venger il m'apprit qu'on déchiroit ma réputation ; que la personne chez laquelle j'étois avoit perdu la sienne, & qu'on m'accusoit d'aimer son frère. Je ne regardai des avertissemens si tardifs que comme des calomnies. Cependant j'examinai avec attention la conduite de mon amie, & bientôt mes yeux commencèrent à s'ouvrir. Je pris la résolution de retourner à Tulle, dans le Couvent que j'avois si imprudemment quitté. Les Religieuses, prévenues contre moi, ne voulurent pas me recevoir. Humiliée, trahie, abandonnée, & soutenue par ma seule innocence, je vins dans cette terre demander des conseils à mon Tuteur. Mon intention n'étoit que de le prier de m'accorder un asyle ; parce que la décence ne me permettoit pas de demeurer avec un homme qui n'avoit point de femme chez lui ; mais je fus plus heureuse que je ne l'avois espéré. En arrivant ici je trouvai mon Tuteur prêt à partir pour un voyage de deux mois ; il me présenta à une Dame de ses parentes, qui a éprouvé de grands malheurs, & qui est retirée

dans ce château pour quelques mois. Madame Du Rocher (c'eſt ſon nom) me paroît auſſi aimable qu'elle eſt vertueuſe. Elle m'a conté ſon hiſtoire, qui feroit le ſujet du Roman le plus intéreſſant, & je compte demeurer ici tant qu'elle y reſtera.

Olimpe ceſſa de parler. Théophile attendri autant qu'ému, fut un inſtant ſans répondre; enſuite pouſſant un profond ſoupir : Hélas! dit-il, nous ne devons attribuer nos malheurs qu'à cette innocence, à cette candeur touchante qui vous caractériſent!.... Ce ſont ces vertus angéliques qui ont fourni des prétextes pour vous noircir & pour vous calomnier : ce ſont elles qui vous aveuglent!.... Par exemple, vous croyez être ici dans un aſyle honnête & ſûr?.... — Eh bien?.... — Eh bien, cette femme que vous eſtimez eſt l'objet le plus mépriſable!.... — Juſte Ciel!.... — Ce qu'on m'en a dit à Tulle vient encore de m'être confirmé dans la maiſon même que j'habite dans ce Village.

O ma Tante! s'écria Olimpe, en fondant en larmes, je n'ai ſenti en vous perdant que la douleur qu'inſpire la plus tendre affection & la plus juſte reconnoiſſance; mais je ne comprenois pas

encore toute l'étendue de mon malheur ! . . — Insensée, je ne savois pas à quel point un guide m'étoit nécessaire !.... Eh quoi avec des intentions si pures on peut détruire sa réputation ? on peut se perdre ? . . . . Il est donc impossible que l'amour de la vertu puisse tenir lieu d'expérience ! . . . . Au nom du Ciel ! calmez-vous, interrompit Théophile ; songez que tous nos maux sont finis ; nous sommes désabusés l'un & l'autre. L'engagement le plus sacré, le plus saint nous lie . . . . — Mais votre père veut le rompre, il a soustrait mes lettres & les vôtres avant même qu'on eût cherché à me noircir. . . . — N'en doutez pas, il a voulu d'abord éprouver nos sentimens l'un pour l'autre ; ensuite il a cru des rapports infidèles, & cette erreur justifiée par de fausses apparences, est l'excuse de sa conduite. Mais quand il apprendra tout ce que vous m'avez dit, quand il saura seulement l'histoire du petit serin, vous le verrez, soyez en sûre, vous conjurer lui-même de remplir un engagement que la reconnoissance, l'honneur & l'amour me rendent également cher.

On croit facilement ce qu'on desire, sur-tout lorsqu'on a dix-sept ans. Olimpe ne douta point que le Baron, en connoissant son erreur, ne

brûlât

brûlât du desir de réparer son injustice. Tranquillisée sur l'avenir, elle s'occupa du présent. Elle ne vouloit plus rester chez son Tuteur ; mais quel asyle choisir en attendant que Théophile se fût expliqué avec son père ? Elle ne connoissoit que deux ou trois vieux amis de sa tante, qu'elle avoit absolument perdus de vûe depuis la mort d'Euphrasie, & qui sûrement prévenus contre elle, refuseroient de la recevoir. Il n'y avoit point de Couvent à Uzerche, enfin elle se décida à partir le lendemain pour Brives (*a*), de s'y mettre dans un Couvent, & d'y attendre des nouvelles de Théophile, qui, de son côté, retourneroit le même jour à Paris. Théophile obtint d'Olimpe qu'elle le recevroit encore le lendemain ; & qu'ils ne partiroient l'un & l'autre qu'après avoir concerté ensemble toutes les mesures qu'ils avoient à prendre. De retour à son auberge, Théophile apprit de fâcheuses nouvelles. Son laquais lui dit qu'il avoit vu roder autour de la maison quatre ou cinq hommes qui paroissoient être déguisés, & qui avoient fait beaucoup de questions à leur hôte.

(*a*) Surnommée *La Gaillarde*, à cause de l'agrément de sa situation. Cette Ville est à 118 lieues de Paris.

Comme le laquais achevoit ce récit, Théo-
phile entendit du bruit. On va venir m'arrêter,
s'écria-t-il ; en disant ces mots, il saisit deux pis-
tolets chargés, & il s'avance vers la porte. Dans
cet instant il vit paroître l'homme d'affaires de
son père, qu'il avoit laissé à Paris. M. Dumond,
dit Théophile, venez - vous me chercher de la
part de mon père ? Oui, Monsieur, répondit
M. Dumond, un peu déconcerté à la vûe des
pistolets. Avez-vous le projet de m'emmener de
force, reprit Théophile ?.... — Monsieur....
j'espère.... que votre soumission pour M. le
Baron.... mais enfin.... je ne dois pas vous cacher
que.... je suis porteur d'un ordre du Roi.... —
Un ordre de mon père eût suffi. Il veut que je
vous suive, je vous suivrai ; mais je vous déclare
que je ne partirai point sans avoir revu la per-
sonne pour laquelle je suis venu ici..... —
Monsieur.... — Point d'objections, elles se-
roient inutiles.... — Mon ordre porte de vous
faire partir sur le champ.... — Un devoir sacré
me retient pour quelques heures.... Il faut que
je retourne au château. Il est onze heures, les
portes du château maintenant sont fermées, tout
le monde est couché ; je ne veux ni faire de

ſcène, ni ſur-tout cauſer d'effroi, ainſi je ne réveillerai perſonne. Par conſéquent, je paſſerai la nuit ici, dans l'attitude où vous me voyez. A la pointe du jour je me rendrai au château, j'y reſterai trois quarts-d'heure; enſuite je vous ſuivrai.... — M. votre père ſera fort mécontent.... — Il daignera m'entendre & m'excuſer.... Je prends tout ſur moi. Vous pouvez, Monſieur Dumond, ſi vous voulez, m'attendre dans cette chambre. Je n'ai nulle envie de vous échapper, & même je vous donne ma parole d'honneur de ne le pas tenter.

M. Dumond voyant Théophile fermement décidé à ne partir que le lendemain, & à ne pas quitter ſes piſtolets, conſentit à l'attendre. Il s'établit dans un cabinet voiſin; & Théophile paſſa le reſte de la nuit à ſe promener dans ſa chambre, & à réfléchir à la converſation qu'il auroit avec Olimpe. Auſſitôt que parut l'aurore, Théophile appela M. Dumond, & lui propoſa de le ſuivre, s'il le deſiroit, juſqu'aux portes du château. M. Dumond fit encore quelques repréſentations; mais Théophile montra tant de fermeté, que M. Dumond fut obligé de céder. Accompagné de deux hommes, il ſuivit de loin

Théophile, qui promit de ne rester qu'une heure avec Olimpe. En arrivant au château Théophile apprit qu'Olimpe venoit d'en sortir. Le château étoit situé à un quart de lieue de l'Église où reposoient les cendres d'Euphrasie. Olimpe la veille étoit convenue avec Théophile qu'elle le recevroit à dix heures, & qu'ensuite elle partiroit pour Brives. Elle avoit voulu, avant de s'éloigner des environs d'Uzerche, rendre un dernier hommage à la mémoire de sa tante.

Malgré les murmures de M. Dumond, Théophile quitta sur le champ le château, & fu retrouver Olimpe. En entrant dans l'Église s'arrêta à la porte pour contempler Olimpe, seul au milieu du Chœur, & prosternée sur le tombeau d'Euphrasie. Cet objet intéressant, la sainteté du lieu, la vûe de cette Église où, sans mort d'Euphrasie, Théophile auroit reçu la f d'Olimpe, un spectacle & des souvenirs si touchans firent sur le cœur de Théophile la plu profonde impression. Il s'avança vers Olimpe. A bruit qu'il fit en marchant, Olimpe leva la tê & lui montra un visage baigné de larmes. Théophile approche & tombe à genoux à côté d'ell Olimpe surprise de le voir, & sur-tout frapp

de l'altération qu'elle remarque dans ses traits, le regarde avec un étonnement mêlé d'effroi. Théophile saisit une des mains d'Olimpe, & la serrant fortement dans les siennes : O respectable Euphrasie ! dit-il, d'une voix étouffée, hélas, si vous viviez, c'est ici que j'aurois reçu cette main chérie que vous m'aviez promise ! C'est ici qu'un serment sacré eût uni pour toujours le sort d'Olimpe à celui de Théophile !.... Ah, du moins ce serment si cher sera prononcé sous ces voûtes !.... Oui, je jure Olimpe, de n'être jamais qu'à vous, j'en atteste l'Être suprême qui nous entend & qui lit dans mon cœur.... Arrêtez, s'écria la tremblante Olimpe, arrêtez Théophile ! craignez, hélas, craignez de faire un serment téméraire !.... — C'est parce qu'il est inviolable que je le prononce avec transport !..... — Et si votre père le réprouve !..... — Il n'en a pas le droit : peut-il vouloir briser des nœuds qu'il a formés lui-même ?.... Olimpe, s'il est vrai que vous m'aimiez, daignez m'en donner la preuve la plus chère. Dans cette Église où nos parens promirent de nous conduire, devant cet Autel où j'ai dû recevoir votre foi, enfin sur la tombe révérée de celle qui vous tint lieu de mère, & qui vous or-

donna de m'accepter pour époux, promettez-moi d'unir votre destinée à la mienne!.... Ah, qu'exigez-vous, dit Olimpe? Hélas, pouvons-nous disposer de nous-mêmes.... En disant ces mots, Olimpe voulut retirer sa main, cette main tremblante que Théophile retenoit dans les siennes.... Olimpe, s'écria Théophile, voulez-vous m'abandonner? Formez-vous le projet de renoncer à moi?.... Craignez mon désespoir!.... Le ton dont il prononça ces paroles fit tressaillir Olimpe, elle pâlit, & jetant sur Théophile un regard languissant & timide: Eh bien, dit-elle d'une voix foible, je m'engage par les mêmes sermens que vous venez de faire.... A ces mots Théophile joignit les mains, en remerciant, dans les termes les plus passionnés, & le Ciel & la triste Olimpe, qui, toujours pâle, interdite & troublée par de funestes pressentimens, les yeux fixément attachés sur la tombe, partageoit les sentimens de Théophile, mais sans pouvoir goûter la joie qu'il éprouvoit.

Dans cet instant le Sacristain entrant dans l'Église, Théophile supplia Olimpe de lui accorder un moment d'entretien chez le Curé, dont la maison étoit à côté de l'Église, & Olimpe s'y

laissa conduire. Là Théophile instruisit Olimpe de l'arrivée de M. Dumond. Cette nouvelle consterna Olimpe. Ah, Théophile, dit-elle, en versant un déluge de pleurs, quel serment m'avez-vous arraché! & dans quel moment? lorsque votre père irrité vous rappelle pour vous ordonner de m'oublier!.... Vous oublier! interrompit Théophile, vous êtes à moi, la mort seule peut nous désunir.... Chère Olimpe, bannissez des craintes outrageantes pour mon père; quand il vous connoîtra, quand l'amour, l'honneur & la vérité vous auront justifiée par ma voix, il approuvera mes sentimens: il m'aime, il n'est ni vil ni barbare!.... — Mais il est ambitieux!.... — L'ambition peut-elle l'emporter sur la justice & sur la nature?.... Je suis sûr d'obtenir son consentement; je ne crains que des délais, des retardemens.... Vous pourriez dissiper toutes mes inquiétudes.... — Comment?.... — En osant me suivre à Paris.... — Que dites-vous?.... — Cette proposition ne peut blesser ni la décence, ni votre délicatesse: nous ne partirons point ensemble.... — Et quel seroit mon asyle à Paris?.... — J'y puis disposer de la maison d'un de mes amis.... — Quoi, loger chez un homme? & sans doute

chez un homme de votre âge ?.... Non, jamais !...

Ici Théophile, pour déterminer Olimpe, se permit un mensonge : il dépeignit Derval comme un grave personnage, d'un âge mûr ; & il assura qu'il étoit également respectable par son expérience & par son caractère. D'ailleurs, ajouta-t-il, vous ne le verriez point, il ne seroit pas chez lui, & vous ne resteriez dans sa maison que vingt-quatre heures tout au plus. Durant ce temps je chercherois un appartement dans un Couvent.... Enfin je ne puis me résoudre à vous quitter ; il ne m'en a déjà que trop coûté pour être séparé de vous. Mon père ne peut rien opposer à tout ce que j'ai à lui dire ; mais ne nous exposons point à devenir encore les victimes de quelques nouveaux artifices. Au nom du Ciel, Olimpe, suivez votre époux ! suivez l'heureux mortel auquel le plus saint des sermens vous engage, afin que dans l'instant même où j'aurai le consentement de mon père, vous puissiez paroître, & qu'il soit impossible de nous tromper, ou de trouver des prétextes pour différer de nous unir. Ah, dit Olimpe, que sont devenues toutes mes résolutions ? Cette nuit, en pensant à vous, je m'affligeois que mon indiscret petit serin vous eût fait connoître des

ſentimens que je devrois cacher: je me repentois de vous avoir écouté ſi long-temps; je me décidois à ne plus vous revoir aujourd'hui, à partir avant l'heure que je vous avois indiquée.... Hélas! dans l'Égliſe même où vous m'avez ſurpriſe, au pied de l'Autel où je promettois à Dieu de ſacrifier, s'il le falloit, un malheureux penchant, ma bouche a prononcé l'imprudent ſerment que vous m'avez dicté!.... & maintenant vous exigez que je vous ſuive, que j'aille m'expoſer aux mépris, aux refus de votre père qui me rejette!.... — Vous oubliez toujours qu'il eſt dans l'erreur, qu'il ſera déſabuſé.... Olimpe, rendez-lui plus de juſtice! Vous le verrez à vos pieds n'en doutez pas!... Enfin vous n'êtes plus à vous-même, nous ſommes engagés l'un à l'autre par des nœuds que nul pouvoir humain ne peut rompre.... Ne nous ſéparons plus! .... Olimpe!.... les momens nous ſont chers!.... On m'attend.... il faut que je vous quitte.... Je vais partir déſeſpéré ſi vous refuſez de me ſuivre.... Eh quoi, s'écria douloureuſement Olimpe, vous ne me laiſſez pas même le temps de réfléchir ſur les conſéquences d'une démarche ſi téméraire!.... Ah, Théophile, vous abuſez de votre aſcendant ſur moi!.....

Olimpe n'en put dire davantage, ſes larmes lui coupèrent la parole. Théophile redoubla ſes inſtances, & il obtint enfin la promeſſe qu'il ſollicitoit avec tant d'ardeur. Olimpe reçut de lui l'adreſſe de la maiſon où elle devoit deſcendre à Paris, ſous un nom ſuppoſé. Elle s'engagea, en pleurant, à le ſuivre & à partir le lendemain. Alors Théophile, au comble de ſes vœux, fut rejoindre M. Dumond. Il monta avec lui dans une chaiſe de poſte qui les attendoit, & il prit ſur le champ la route de Paris. Il partit le plus ſatisfait de tous les hommes, n'imaginant pas qu'il fut poſſible que ſon père, après l'avoir écouté, déſapprouvât ſes ſentimens. Mais à meſure qu'il approchoit de Paris ſes eſpérances s'affoibliſſoient; il ſe rappeloit avec effroi l'ambition & la conduite artificieuſe de ſou père. Le doute, la crainte, l'inquiétude ſuccédoient inſenſiblement à ſa ſécurité, & il arriva à Paris dans un état de découragement qui différoit peu du déſeſpoir. Il étoit neuf heures du ſoir lorſqu'il rentra dans la maiſon paternelle.

Le ſeul accueil des domeſtiques ne lui annonça que trop l'indignation de ſon père, il ne vit que des viſages mornes & ſévères. Les uns venoient

l'examiner avec une curiosité maligne; plusieurs haussoient les épaules en le regardant; d'autres s'arrêtoient gravement pour le laisser passer en baissant les yeux d'un air triste & consterné. Personne ne lui parloit. Au haut de l'escalier il trouva le vieux valet-de-chambre du Baron, qui lui remit mistérieusement un billet. Théophile voulut entrer chez son père. Non, Monsieur, dit le valet-de-chambre, d'un ton brusque, vous ne pouvez le voir aujourd'hui..... — Quoi, mon père refuse de m'entendre?.... — Il vous écrit.... Ah, je suis perdu, s'écria Théophile! En disant ces paroles il prit le chemin de sa chambre, & là il ouvrit en tremblant le billet du Baron; il y trouva ces mots:

« Un ingrat, un rebelle n'est plus mon fils; » vous n'êtes maintenant que mon prisonnier. » Je ne vous verrai point que vous ne m'ayiez » formellement promis par écrit une obéissance » sans bornes. »

Théophile, après avoir lu ce terrible arrêt, frappé comme d'un coup de foudre, demeure un moment immobile: ensuite rassemblant toutes ses forces: eh bien, dit-il, je resterai prisonnier! mais bientôt une réflexion douloureuse anéantit

tout le courage de Théophile. Olimpe devoit arriver dans deux jours; qu'imagineroit-elle en ne voyant pas Théophile? Cependant comme il avoit pensé qu'il ne pourroit peut-être pas s'échapper sur le champ pour aller prévenir Derval (cet ami chez lequel Olimpe devoit loger), le laquais que ce même ami avoit prêté à Théophile étoit chargé d'une lettre qui contenoit le détail du service que demandoit Théophile. Sans nommer Olimpe, Théophile apprenoit à Derval, qu'une jeune personne, sous le nom de Madame de Forlis, arriveroit chez lui sous deux jours, & qu'il s'agissoit de la loger pour vingt-quatre heures seulement. Le laquais, muni de cette lettre, s'étoit séparé de Théophile après avoir passé les barrières, en promettant d'aller porter la lettre au moment même. Certain qu'Olimpe seroit logée, si par hasard elle arrivoit le lendemain, Théophile se décida à passer deux jours sans faire de réponse à son père, espérant que cette apparence de fermeté pourroit engager le Baron à se montrer moins sévère, & enfin à le recevoir sans imposer de conditions.

Théophile passa ces deux mortels jours renfermé dans sa chambre, se flattant à toute heure

que ſon père viendroit ou l'enverroit chercher : chaque fois qu'un domeſtique entroit pour le ſervir, chaque fois qu'on ouvroit la porte, il ſe levoit en treſſaillant, il croyoit entendre la voix de ſon père, ou il croyoit qu'on lui apportoit l'ordre de deſcendre chez lui. Vers le milieu du ſecond jour, ſon agitation devint plus violente encore ; l'idée qu'Olimpe arriveroit vraiſemblablement le ſoir même, la rendoit inſupportable. Il étoit dans cette ſituation lorſqu'un nouvel incident détruiſit toutes ſes irréſolutions. Le laquais qui le ſervoit, fort mécontent que Théophile eût donné ſa confiance à un valet d'emprunt, montroit depuis le retour de ſon jeune maître autant d'inſolence que d'humeur. Il découvrit avec beaucoup de joie que le Baron avoit fait enfermer à Bicêtre ce même domeſtique qui avoit ſuivi Théophile, & il n'eut rien de plus preſſé que d'apprendre cette nouvelle à Théophile.... Et depuis quand ? demanda Théophile en tremblant.... — Oh, le jour même de votre arrivée ! l'ordre étoit obtenu d'avance. Le pauvre garçon vous a quitté aux barrières, & à deux pas de-là il a été arrêté & conduit ſur le champ en lieu de ſûreté.

Cette nouvelle acheva d'accabler Théophile.

Si Olimpe étoit arrivée, Derval n'étant pas prévenu ne l'auroit sûrement pas logée; que pense-t-elle? qu'étoit-elle devenue? D'ailleurs, si l'on avoit fouillé le laquais arrêté, le Baron auroit vu la lettre que Théophile écrivoit à Derval; toutes ces réflexions étoient désespérantes. Théophile voulant enfin connoître son sort, prit le seul parti qui pouvoit lui rendre la liberté, & lui assurer les moyens d'offrir un asyle à Olimpe, ou de la tirer peut-être du plus mortel embarras, en supposant qu'elle fût arrivée. Il écrivit à son père; sa main tremblante traça en frémissant ce peu de mots: *Mon père je vous promets une obéissance sans bornes; mais du moins daignez m'écouter.* Un instant après avoir envoyé ce billet, Theophile entendit frapper à sa porte; c'étoit le valet-de-chambre de son père qui venoit le chercher.

Pâle, tremblant, hors de lui, mais décidé à feindre, Théophile descendit au moment même chez le Baron, qui vint au-devant de lui, l'embrassa, le prit affectueusement par la main, & le fit asseoir à côté de lui. Il y eut un instant de silence, causé par un embarras mutuel. Cependant le Baron, tâchant de prendre un air ouvert & satisfait: Mon fils, dit-il, oublions le passé;

vous me promettez une obéiſſance ſans bornes, j'y compte, & je vous rends ma confiance & ma tendreſſe. Je me doute bien que la perſonne que vous avez vûe dans le Limouſin n'aura rien épargné pour vous ſéduire & vous aigrir contre moi : elle vous aura ſans doute appris que ſes lettres & les vôtres ont été ſouſtraites. Voilà le ſeul artifice que je me ſois permis. Votre intérêt & ma tendreſſe pour vous en ſont l'excuſe. Du reſte je n'ai rien exagéré dans tout ce que je vous ai dit d'une perſonne que ſa conduite a rendue indigne de vous. Je ſuis bien ſûr qu'elle a ſu vous perſuader qu'elle eſt innocente ; mais elle n'a pu nier qu'elle avoit perdu ſa réputation. La dernière retraite qu'elle a choiſie, ſon intimité actuelle avec la plus vile des femmes achevent de la flétrir : ainſi que ſa conduite ſoit l'effet de l'imprudence ou du vice, elle eſt déshonorée, & il ſuffit ; ſon alliance ſeroit un opprobre pour vous. D'ailleurs je n'avois pris un engagement avec ſa tante que ſous la condition expreſſe qu'elle ſeroit ſon héritière. Euphraſie eſt morte ſans lui laiſſer ſon bien, circonſtance qui de droit annule la parole que j'avois donnée.

A ce diſcours, dicté par l'ambition, la cupidité

& la mauvaiſe foi, Théophile auroit pu répondre: que le Baron exageroit les torts d'Olimpe, que ſa réputation étoit attaquée, mais non perdue ſans retour; que ſon âge, la malheureuſe indépendance dont elle avoit joui, diſpoſoient à l'indulgence tous les gens raiſonnables; qu'il étoit ſur-tout injuſte de la condamner ſans l'entendre; qu'il avoit été plus étrange encore de la rejeter, de ſouſtraire ſes premières lettres avant qu'on eût pû la croire coupable: qu'à l'égard du manque total de fortune, le Baron avoit ſenti lui-même qu'il étoit impoſſible d'alléguer cette raiſon pour rompre des engagemens pris avec tant d'éclat & d'une manière ſi ſolennelle, & pour détruire des ſentimens ſi profonds; puiſque dans le temps de la mort d'Euphraſie, il n'avoit pas même fait mention de ce prétexte de manquer à ſa parole: prétexte que les loix admettroient peut-être, mais que la vertu & l'honneur, toujours plus ſévères & plus délicats que la loi dédaigneroient de faire valoir. Qu'enfin, en ſuppoſant qu'Olimpe eût hérité de ſa tante, comme il n'y auroit toujours eu alors aucune proportion entre ce petit héritage & la fortune actuelle du Baron, cet événement n'eût

rien

rien ajoûté aux convenances d'intérêt. Théophile fit toutes ces réflexions; mais voyant à n'en pouvoir douter que le parti du Baron étoit irrévocablement pris; & d'ailleurs, brûlant d'impatience d'obtenir sa liberté, de sortir & de voler chez Derval, il ne répondit rien, & ne s'occupa que du soin de pénétrer si le Baron avoit eu connoissance de la lettre adressée à Derval, & dont le laquais de ce dernier s'étoit chargé. Il fut bientôt rassuré à cet égard.

Déguisant ses mortelles inquiétudes & le chagrin le plus amer, sous un air humble & soumis, Théophile, d'une voix basse, assura son père de son obéissance. A ces mots, le Baron l'embrassa encore. Le plus pressant remords fit sentir à Théophile dans ce moment combien il est affreux de tromper, & sur-tout un père, lors même que l'injustice, l'artifice & la violence semblent y forcer. Mon fils, dit le Baron, vous connoissez mes engagemens avec la famille de Mademoiselle de Lisbé, il faut les remplir & sans délai. Ces paroles firent frémir Théophile; & le Baron n'ayant pas l'air de le remarquer, Madame de Lisbé, poursuivit-il, est à Versailles, elle reviendra après-demain; le soir même vous serez présenté

à sa fille en qualité d'époux ; le lendemain on signera les articles. Mon père, répondit le malheureux Théophile, je vous le répète, je suis prêt à vous obéir. Cette nouvelle assurance valut à Théophile des éloges qui achevèrent de lui percer le cœur. Enfin voyant clairement d'après cette conversation, qu'on n'avoit pas remis au Baron la lettre écrite à Derval, il en vint à l'objet qui le touchoit le plus dans ce moment. Puis-je sortir dès ce soir, dit-il ; j'ai grand besoin de dissipation, puis-je aller voir mes amis ? Vous êtes libre, reprit le Baron ; je ne vous cache pas que jusqu'à votre mariage vous serez observé, mais vous êtes le maître de sortir. J'exige seulement que ce soit en voiture, & que vos gens vous suivent.

Théophile profita avec empressement d'une permission qu'il attendoit avec tant d'impatience. Pendant qu'on met les chevaux de Théophile, voyons ce qui se passe chez son ami Derval. Il avoit chassé ce jour-là ; il étoit revenu de la chasse à trois heures, & il avoit donné à dîner à sept ou huit jeunes gens de ses amis. Cette société, aussi bruyante qu'étourdie, devoit passer la journée chez Derval. Vers la fin du repas, dans l'instant où le vin de Champagne commençoit à

échauffer toutes les têtes, un domestique vint dire à Derval qu'une Dame en voiture demandoit à entrer dans la maison. Et quel est son nom, dit Derval?—Elle s'appelle Madame de Forlis. O Ciel! interrompit Pulchérie, c'étoit le nom supposé d'Olimpe! Justement, reprit Madame de Clémire, c'étoit Olimpe elle-même, qui, croyant Derval prévenu, s'attendoit à être reçue dans la maison, & à y loger vingt-quatre heures, tandis que le grave & respectable Derval (car c'est ainsi que l'avoit dépeint Théophile) en seroit absent. Madame de Forlis? dit Derval en riant, c'est un nom de Comédie: mais quelle tournure a-t-elle, cette Madame de Forlis?....—Elle est toute jeune & fort jolie.... Qu'elle vienne! qu'elle vienne! s'écria toute la compagnie. Je vais la chercher, reprit le laquais, & je suis fort trompé si je ne l'ai pas déjà vûe il y a trois ou quatre ans, chez Audinot: elle dansoit dans les Ballets à ce que je crois. En disant ces mots le laquais sortit.

Olimpe, avec sa femme-de-chambre dans sa voiture, attendoit à la porte; elle voit les battans de cette porte s'ouvrir; sa voiture entre dans la cour, un laquais vient la recevoir, il la conduit & la fait passer par un petit escalier dé-

robé. Olimpe tremblante, troublée & fatiguée du voyage, s'appuyoit sur le bras de sa femme-de-chambre, grosse & grande Limousine, fille d'un laboureur, & qui avoit conservé le ton, le langage & les manières d'une bonne & franche paysanne. Elle tenoit d'une main le paquet de nuit de sa maîtresse, & de l'autre bras elle traînoit Olimpe, qui ne pouvoit se soutenir. Enfin, après avoir traversé un long corridor, le laquais ouvre une porte, il se retire. Olimpe & sa femme-de-chambre passent cette fatale porte qui se referme sur elles. Mais figurez-vous, s'il est possible, la surprise & le saisissement d'Olimpe, en se trouvant tout-à-coup au milieu d'une troupe de jeunes gens à moitié ivres, & dont le plus vieux n'avoit pas vingt-cinq ans! Elle fait un cri perçant, elle veut fuir; on l'arrête, on l'entoure: O Ciel, s'écrie-t-elle, où suis-je! Messieurs, mon postillon s'est trompé; je croyois entrer dans la maison d'un homme respectable, de M. Derval.... Cette épithète d'homme *respectable* excita de grands éclats de rire.

Derval s'avança: On ne vous a point trompé, Madame, dit-il, en affectant un air grave, car c'est moi qui suis ce Derval. A ces mots Olimpe

resta pétrifiée & prête à s'évanouir; elle s'appuya sur le dos d'un fauteuil. Mais elle est véritablement charmante, continua Derval; *tis a Romantick girl indeed* (*a*), dit un autre, qui étoit resté seul à table, & qui buvoit encore: réellement, ajouta un troisième, sa petite sauvagerie, naturelle ou non, lui sied fort bien.... Oh, Catherine! dit Olimpe, d'une voix étouffée, Catherine, tirez-moi d'ici!.... Je suis fâché, s'écria l'homme qui étoit à table, que la suivante s'appelle Catherine, le nom n'est pas *Romantick*.... Venez, Mademoiselle, dit la femme-de-chambre, donnez-moi le bras, laissons-là tous ces étourneaux. Ici les risées & les moqueries recommencèrent. On ne manqua pas aussi de remarquer que *la suivante* appelloit *Madame de Forlis*, Mademoiselle. Olimpe confondue, anéantie, fit en chancelant un mouvement pour s'échapper; Derval la retint par sa robbe. Allons donc, dit-il, c'est assez jouer la crainte & l'embarras, restez avec nous de bonne grace. Comme il achevoit ces mots, Olimpe, accablée de honte & saisie d'effroi, sentit que ses jambes tremblantes ne pouvoient plus la sou-

(*a*) *C'est une Romanesque fille* : expression souvent employée dans les Romans Anglois.

tenir, & elle tomba sur une chaise. Dans ce moment un valet-de-Chambre paroît, & s'adressant à Derval en riant : Monsieur, dit-il, il y a là-bas le petit laquais *de Madame de Forlis* qui traîne un grand porte-manteau, & qui nous demande dans quelle chambre *Madame* doit coucher, parce que son intention est de s'établir ici. A ces paroles tout le monde à la fois éclata de rire : il y a dans ce procédé, dit Derval, un fond de gaîté & une aisance qui me charment ; & puis cette manière de faire connoissance abrége les complimens & le cérémonial. Là-dessus un des jeunes gens remarqua que la *suivante* portoit le paquet de nuit de sa maîtresse, ce qui donna lieu à de nouvelles plaisanteries également plattes & insultantes. Enfin Derval s'asséyant auprès d'Olimpe, saisit une de ses mains & la baisa. Alors Olimpe rappela tout son courage, l'indignation & la colère l'emportèrent sur la honte ; elle se leva, & s'arrachant impétueusement des mains de Derval, elle s'élança à l'autre bout de la chambre : là, voyant une porte, elle l'ouvrit, elle sortit & se trouva dans une galerie ; cependant Derval la suivoit. Olimpe se mit à courir de toutes ses forces, & avec une telle vîtesse que

Derval ne put l'atteindre. Au bout de la galerie Olimpe appercevant un cabinet entre-ouvert, s'y précipite; elle ferme la porte ſur elle, & après avoir mis les verrouils, elle va tomber ſur un canapé, & donne un libre cours à ſes pleurs. Derval frappe en vain en diſant mille extravagances; enfin il menace de faire enfoncer la porte: Olimpe frémit, elle ouvre la fenêtre; mais cette fenêtre à un ſecond étage ne donnoit que ſur le jardin de la maiſon; n'importe, Olimpe déſeſpérée ſe décide à ſe précipiter dans le jardin ſi Derval force la porte du cabinet. Déjà elle s'apprêtoit à monter ſur le balcon, lorſque, n'entendant plus la voix de Derval, elle s'arrête & ſe contente de s'aſſeoir ſur la fenêtre. Un inſtant après, ſûre que Derval n'étoit plus dans la galerie, elle imagina qu'il étoit allé chercher ſes gens afin de faire enfoncer la porte: O malheureuſe Olimpe! s'écria-t-elle, en répandant un torrent de larmes, où t'ont conduite ton imprudence & ta crédulité! indignement ttompée, trahie, abandonnée, réduite à choiſir entre la mort & l'infamie.... Je n'héſiterai pas!.... Hélas, en perdant la vie qu'aurai-je à regretter?.... La mort me délivrera des ſentimens funeſtes qui

font mon tourment & ma honte!.... Que dis-je ?.... qui, moi? je pourrois aimer encore le perfide séducteur qui, en me promettant un asyle honorable & sûr, m'a fait venir dans cette horrible maison!.... Je ne puis croire qu'il ait eu l'affreux dessein de m'exposer à tant d'affronts, de me perdre : sans doute des raisons que j'ignore le justifient à cet égard.... Mais enfin il m'a trompée : il m'avoit peint cet indigne Derval comme un homme respectable !....

Olimpe, en prononçant ces derniers mots, tressaille & s'arrête, elle entend marcher dans la galerie, elle se met à genoux sur la fenêtre.... Ciel, dit-elle, on va forcer cette porte ! O, mon Dieu, daignez me pardonner mes fautes ; ma conduite fut imprudente, mais mon cœur est pur! Approuvez, ô mon Dieu, une résolution déses-pérée que l'honneur m'inspire !.... Comme Olimpe achevoit cette prière, elle entend prononcer son nom, & elle reconnut, avec une joie inexprimable, la voix de sa femme-de-chambre qui lui crioit d'ouvrir la porte, & qu'elle le pouvoit sans aucun danger. Olimpe hésita quelques instans. Alors Catherine lui protesta que Derval & ses amis venoient de sortir;

de la maiſon. Olimpe courut à la porte & l'ouvrit : auſſi-tôt un homme s'avance impétueuſement, & ſe précipite aux pieds d'Olimpe éperdue, qui reconnoît Théophile. A cette vûe elle ſe recule avec indignation, ſes forces épuiſées l'abandonnent entièrement, & elle tombe évanouie dans les bras de ſa femme-de-chambre.

En reprenant l'uſage de ſes ſens, le premier objet qui frappa ſes regards, ce fut Théophile, baigné de larmes, & à genoux devant elle. Olimpe détourne la tête, & s'adreſſant à Catherine ; ſoutenez-moi, dit-elle, ſortons de cette odieuſe maiſon. La Femme-de-Chambre répondit que Derval n'y étoit plus, & n'y reviendroit que lorſqu'Olimpe en ſeroit partie. Dans ce cas, dit Olimpe, il peut y rentrer tout-à-l'heure. Eh quoi, reprit Théophile d'une voix baſſe & tremblante, refuſerez-vous de m'écouter? A ces mots, Olimpe éclata : elle accabla Théophile des plus cruels reproches. Théophile, conſterné, l'écouta ſans l'interrompre. Lorſqu'elle eut ceſſé de parler, il prit la parole : il dit que s'il en avoit impoſé ſur l'âge & le caractère de Derval, du moins Derval étoit le ſeul homme ſur la diſcrétion duquel il pût compter; qu'il avoit de grands

défauts ; mais qu'il étoit ami fidèle & sûr : enſuite Théophile ſupplia Olimpe d'écouter ſans témoins le détail de tout ce qu'il avoit éprouvé depuis ſon retour à Paris.

Après beaucoup de réſiſtance, Olimpe conſentit à renvoyer Catherine dans la chambre voiſine. Alors Théophile, certain qu'il diſſiperoit la colère d'Olimpe, puiſqu'elle conſentoit enfin à l'entendre, commença le triſte récit des perſécutions qu'il avoit éprouvées. Il ne déguiſa & ne cacha rien, pas même la promeſſe formelle qu'il avoit faite d'épouſer Mademoiſelle de Lisbé. Olimpe, à ce détail, pâlit, & malgré elle ſes yeux ſe remplirent de pleurs. J'en atteſte le Ciel, pourſuivit Théophile, s'il n'eût fallu perdre que la vie, jamais on n'eût arraché de ma bouche cet affreux conſentement déſavoué par mon cœur ; mais il falloit ou tromper un moment un père qui abuſoit de ſes droits, ou perdre ma liberté & la poſſibilité de voler à votre ſecours. Hélas ! j'étois loin d'imaginer à quels indignes outrages vous expoſoit ma captivité : je n'aurois pu, ſans ſuccomber au plus affreux déſeſpoir, me repréſenter un ſemblable tableau. Mais je vous voyois arriver dans une Ville inconnue pour

vous, & demander un asyle dans une maison où l'on refuseroit de vous recevoir ; c'en étoit assez pour me déterminer à feindre un instant, puisqu'enfin la plus injuste violence m'y contraignoit.

Non, non, interrompit Olimpe, en versant des larmes qu'elle s'efforçoit vainement de retenir ; non, vous devez remplir les engagemens que vous avez pris avec votre père !.... — Je remplirai ceux qui furent volontaires. Mon père en effet a reçu de moi une parole sacrée ; il m'ordonna de m'attacher à vous, je le promis ; je serai fidèle à ce serment, le seul qui doive être inviolable.... — Et quel est votre espoir ?.... — Que vous tiendrez le serment solennel que j'ai reçu de vous.... — Et le puis-je, grand Dieu! quand vous dépendez d'un père inflexible, quand vous avez promis d'obéir.... & dans trois jours!.... — Ce délai suffit pour nous affranchir à jamais d'une insupportable tyrannie.... — Quel peut être votre dessein ?.... — De vous sacrifier ma fortune, mon état, ma Patrie.... — Que dites-vous, ô Ciel.... — De fuir enfin.... — Qu'osez-vous me proposer !.... — S'il est vrai que vous m'ayez aimé, vous ne balancerez point ; votre

foi m'eſt due, c'eſt un bien qui m'appartient.....
Vous ne pouvez me la donner que ſous un Ciel
étranger; oſez me ſuivre en Angleterre.... Juſte
Ciel! interrompit Olimpe, dans quel abîme voulez-vous m'entraîner? Qui, moi! j'enlèverois un
fils à ſon père; je conſentirois à former des
nœuds illégitimes que les loix pourroient briſer!
Je fuirois avec vous! je vous ſacrifierois la décence, ma réputation & l'honneur! Ah, plutôt
mourir!..... Eh bien, s'écria Théophile avec
emportement, recevez donc un éternel adieu!.....
Olimpe, je ne puis vivre ſans vous;.... en renonçant à moi, vous rompez tous les liens qui
m'attachent à la vie.... A ces mots, Olimpe
pénétrée de terreur, retint Théophile déſeſpéré
qui faiſoit un mouvement pour ſortir. Écoutez-moi, dit-elle; ceſſez de me cauſer ce mortel
effroi qui me glace!.... Théophile, prenez pitié
de l'état où je ſuis!.... Voulez-vous que la crainte
& l'épouvante m'arrachent un funeſte conſentement qui nous perdroit tous deux?.... — Mais
ſongez-vous à ma ſituation; ſongez-vous que
dans trois jours, ſi je ſuis ici, il me faudra renoncer à ce que j'aime, épouſer une perſonne
que je déteſte, ou me voir ravir ma liberté. La

Lettre de cachet eſt obtenue, vous ne l'ignorez pas.... Et vous, Olimpe, alors que deviendrez-vous? Privée du ſeul ami que vous ayez ſur la terre, expoſée à d'affreuſes perſécutions, pourſuivie par la haine, par la vengeance.... Ah, fuyons! dérobons-nous à tant d'horreur.... J'ai déjà tout prévu. Mon plan eſt formé, il eſt sûr.... En abandonnant notre Patrie, nous ne regretterons point la fortune, & nous n'aurons point à craindre l'indigence; je puis, ſans bleſſer l'honneur, vous y ſouſtraire.... Mais ne perdons plus de tems, il faut agir, & ſans délai....

A ce diſcours preſſant, Olimpe levant vers le Ciel ſes deux mains fortement jointes, ô mon Dieu, dit-elle, daignez m'inſpirer!.... Hélas! envain je deſire un conſeil ſalutaire, envain je ſens, je connois ma foibleſſe & mon imprudence; iſolée, livrée à moi-même, je vois un précipice entrouvert ſous mes pas! Une main ſecourable pourroit m'empêcher d'y tomber; mais je n'ai ni protecteur ni guide!.... Ah, ma perte eſt inévitable! Olimpe, ſuffoquée par ſes larmes, ne put continuer cette triſte plainte. Théophile ſe jette encore à ſes pieds, il demande ſon arrêt; il jure de renoncer à la vie ſi cet arrêt n'eſt pas fa-

vorable. Olimpe, épouvantée, prononce avec déſeſpoir la promeſſe fatale qui fixe à jamais ſa deſtinée.

Mais dit la Baronne, en interrompant ſa narration, la veillée, ce ſoir, a été beaucoup plus longue qu'à l'ordinaire ; demain vous ſaurez le reſte des aventures de Théophile & de la malheureuſe Olimpe. M. de la Paſinière vint le lendemain à Champcery. Comme il devoit y paſſer quelques jours, les enfans lui contèrent l'hiſtoire de Théophile ; il témoigna le plus grand deſir d'en apprendre le dénouement. Jamais les veillées n'étoient ſuſpendues pour lui ; le ſoir, la Baronne reprit ainſi ſon récit.

Théophile, après avoir arraché le conſentement d'Olimpe, la quitta ſur le champ, & la laiſſa en proie à la plus profonde douleur & au repentir le plus amer.

Théophile retourna chez ſon père. Il eut aſſez d'empire ſur lui-même pour montrer un viſage tranquille. Un entretien qu'il eut le ſoir avec le Baron, acheva de raſſurer ce dernier, qui ne douta point que Théophile n'eût enfin pris ſon parti, & que l'ambition & la vanité ne l'emportaſſent ſur l'amour. Il fut d'autant plus crédule,

qu'il le jugeoit d'après lui-même. Les ames communes ſont ſouvent dupes de ce calcul. Le lendemain, Théophile parut occupé des ſoins les plus frivoles. Son père apprit avec un plaiſir inexprimable, qu'il avoit paſſé une partie de la matinée avec des Tailleurs & des Brodeurs, & qu'il n'étoit ſorti que pour aller chez un Sellier voir ſes voitures neuves. Théophile ſachant à quel point ſes démarches étoient obſervées, eut le courage de ne point aller chez Derval de la journée, & de ſe coucher ſans avoir vu Olimpe. Cette conduite diſſipa totalement les inquiétudes de ſon père, qui ſe livra à toute la joie qu'un tel changement pouvoit lui cauſer. Théophile qui, le jour de l'arrivée d'Olimpe, avoit eu un moment de converſation avec Derval, l'avoit revu depuis en ſecret chez ſon Sellier, & lui avoit fait une demie confidence, en ne lui cachant pas le vrai nom de *Madame de Forlis*. Il ajouta qu'elle-même l'avoit déterminé à ſacrifier une paſſion malheureuſe, qu'il étoit décidé à épouſer Mademoiſelle de Lisbé; qu'Olimpe avoit pris le parti de ſe rendre dans un Couvent, à 12 lieues de Paris, dont une de ſes tantes étoit Abbeſſe, & qu'elle partiroit dans la nuit, la veille du jour où Théophile de-

voit recevoir la main de Mademoiselle de Lisbé.

Enfin, le jour de l'entrevue arriva. Le Baron conduisit son fils chez Madame de Lisbé. Théophile composa son visage & son maintien de manière que le Baron fut parfaitement content de lui. On convint que les articles seroient signés le lendemain. En sortant de chez la Vicomtesse, Théophile dit à son père qu'il éprouvoit une agitation qui ne lui permettroit pas de dormir; & que pour se distraire de ses réflexions, il iroit passer une partie de la nuit au bal de l'Opéra. Le Baron trouva de la franchise & du naturel dans cet aveu, & il l'exhorta lui-même à aller au bal. Théophile ajouta qu'il souperoit chez Derval. En effet, à huit heures du soir, il demanda ses chevaux, & il se renferma dans sa chambre. Là, tombant dans un fauteuil, & ne pouvant plus étouffer des sentimens & des remords qui déchiroient son cœur, il versa un torrent de larmes. En vain il vouloit écarter de son imagination une foule de réflexions accablantes; en vain il cherchoit à se déguiser l'excès de son repentir; ses yeux s'ouvroient malgré lui; l'illusion commençoit à se dissiper, le charme fatal étoit presque rompu; mais, hélas, trop tard! L'infortuné Théophile

Théophile ne connut enfin ses devoirs & ses égaremens que pour se plonger avec plus d'amertume & plus d'effroi au fond de l'abîme affreux que ses passions avoient creusé. Cependant neuf heures sonnent à sa pendule. Il frémit !.... Cette heure, dit-il, sera la dernière que j'entendrai sonner dans la maison paternelle !.... ô, cette maison si calme à présent, dans quelle horrible agitation sera-t-elle demain !.... Ses sanglots lui coupèrent la parole.... Enfin, rassemblant toutes ses forces, il essuie ses yeux, il s'arme de résolution; & ne pouvant se résoudre à partir sans embrasser son père, il sort brusquement de sa chambre, & se rend à l'appartement du Baron. Ce dernier s'apperçut qu'il avoit pleuré, & n'en fut pas surpris; connoissant sa sensibilité, il voulut le consoler par sa tendresse. Mon fils, lui dit-il, je ne vous ai point assez parlé de la reconnoissance que m'inspire votre soumission; mais croyez que j'en sens vivement tout le prix. O mon cher Théophile! ta piété filiale assure le bonheur de mes jours; elle doit assurer encore la félicité de ta vie. Le Ciel exaucera les vœux que je forme pour toi : sa justice sévère poursuit & punit les enfans rebelles; mais par cette raison

même, quelles récompenſes, quelles bénédictions un fils, tel que toi, n'a-t-il pas le droit d'attendre!.... A ce diſcours, qui pénétra & déchira le cœur de Théophile, cet infortuné jeune-homme, égaré, hors de lui, tombe aux genoux de ſon père. Le Baron attendri l'embraſſe, le bénit..... Quoi, s'écria Théophile, d'une voix entre-coupée, je reçois dans ce moment..... la bénédiction paternelle!... Ah, mon père, promettez-moi de ne jamais la rétracter!.... Si par la ſuite mes ſentimens.... ne répondoient pas à votre attente...., mon père.... alors plaignez Théophile...., il ſera digne de compaſſion....; daignez le plaindre, hélas! & ne le maudiſſez pas!.... Je lis dans ton cœur, reprit le Baron; tu crains de ne pas rendre heureuſe l'épouſe que je t'ai choiſie : mais ceſſe de t'abuſer, mon fils; va, ce n'eſt pas l'amour, ce n'eſt pas un ſentiment ſi fragile qui peut rendre fortunée une union qui doit être éternelle. Je connois ta vertu, ta raiſon; je ſuis ſans inquiétude. En diſant ces mots, le Baron releva Théophile, & l'embraſſant tendrement : vous m'avez avoué tantôt, pourſuivit-il, que vous aviez quelques dettes; je vous ai fait donner vingt mille francs, j'y veux ajouter en-

core une ſomme deſtinée à vos plaiſirs. J'ai dans ce bureau cinq cent louis, prenez-les & portez-les dans votre chambre; ils ſont à vous : c'eſt un bien foible témoignage, mon enfant, de la ſatisfaction que me cauſe votre conduite.... Ah, dit Théophile, je ne puis à ce titre accepter cet argent!.... Non, mon père,.... ce que j'ai me ſuffit. Le Baron, étonné d'une délicateſſe dont il ne pouvoit pas connoître le motif, fit d'inutiles efforts pour engager Théophile à recevoir cette ſomme. Enfin, Théophile éperdu s'arrache, en gémiſſant, des bras de ſon père. Ce qu'il éprouva en le quittant, en traverſant les anti-chambres, & en montant en voiture, eſt impoſſible à décrire : & lorſqu'il ſortit de la maiſon, & qu'il ſongea qu'il n'y rentreroit jamais, il ſentit ſon cœur ſe briſer.... Regrets tardifs, d'autant plus amers qu'ils étoient ſuperflus!.... Le malheureux Théophile arriva chez Derval dans un état digne de pitié. Cependant, en revoyant Olimpe, il oublia du moins, pour quelques inſtans, & ſa douleur & ſes remords. Olimpe abattue, conſternée, gardoit un morne ſilence. On voyoit ſur ſon viſage la trace des maux affreux qu'elle avoit ſoufferts depuis trois jours. Elle étoit dans un tel

accablement qu'elle n'avoit plus la force de se plaindre ni même la faculté de réfléchir.

Derval ne soupoit point chez lui. Théophile avoit apporté tous ses bijoux, & de superbes boucles de diamans que son père lui avoit données la veille. Il vendit le tout à un Juif. Il n'avoit jamais fait de dettes. Ainsi il possédoit les vingt mille francs que son père lui avoit accordés pour payer des dettes imaginaires. Cet argent, joint à celui qu'il reçut du Juif, forma une somme de quarante mille livres, & que Théophile se promettoit bien d'augmenter, & de faire valoir avec avantage dans le pays commerçant où il alloit s'établir. Le Juif, qui partoit le soir même pour l'Angleterre, en demandant son passe-port, en avoit obtenu un second pour Théophile & Olimpe, sous les noms du Signor & de la Signora *Andrazzi*. Il remit à Théophile le passe-port & le prix convenu pour les bijoux & les diamants, ensuite il partit sur le champ, environ deux heures avant Théophile.

Ma bonne Maman, interrompit César, je suis fâché que Théophile ait fait ce mensonge à son père; déclarer des dettes qu'il n'avoit pas, & pour avoir de l'argent; cela est vilain.... — Cette

action est sans doute bien blâmable ; cependant Théophile avoit une ame noble & délicate : vous pouvez en juger par le refus qu'il fit des cinq cent louis que vouloit lui donner son père....— Oh oui, son père ne les donnoit qu'à titre de récompense, Théophile ne put se résoudre à les accepter : ce trait m'a fait plaisir ....— L'admirez-vous ? .... — Non ; je le trouve tout simple. — Vous avez raison. Théophile avoit vingt mille francs & ses diamans, par conséquent Olimpe étoit à l'abri de la misère ; il eût été affreux, dans le moment même où il abandonnoit son père pour toujours, d'accepter un bienfait qu'on ne lui offroit que comme une preuve de la satisfaction qu'inspiroit son obéissance. Il y auroit eu dans cette action la bassesse & la perfidie la plus avilissante : mais reprenons notre histoire.

A minuit, Théophile quitta Olimpe, & fut au Bal de l'Opéra. Il s'y déguisa & renvoya ses gens, en leur disant que Derval le rameneroit du Bal. Un moment après il sortit masqué, monta dans un fiacre & retourna chez Derval. Il y trouva une voiture avec des chevaux de poste qu'Olimpe, suivant la convention faite entr'eux, avoit envoyé chercher. Il conduisit ou plutôt il traîna la trem-

blante & malheureuſe Olimpe dans la chaiſe de poſte, & il partit à l'inſtant même. Théophile ne fut point pourſuivi. Il avoit pris pluſieurs précautions qui l'aſſuroient que lorſqu'on découvriroit ſon évaſion, le Baron n'héſiteroit pas à croire qu'il ne ſe fût réfugié en Eſpagne; & en effet, cet artifice lui réuſſit. Il arriva ſans accident à Londres. Son premier ſoin fut d'y chercher un Prêtre Catholique; au milieu de la nuit, en préſence de deux Domeſtiques, il reçut avec tranſport la main & la foi de la triſte Olimpe; qui, baignée de larmes pendant toute la cérémonie, n'offroit en rien l'image d'une jeune perſonne qui s'unit à l'objet qu'elle aime : elle ne paroiſſoit être qu'une victime de l'obéiſſance.

Quelques jours après ſon mariage, Théophile, ne ſe croyant pas en ſûreté dans une ville remplie de François, quitta Londres, & partit avec Olimpe pour Édimbourg : mais laiſſons Olimpe & Théophile au fond de l'Écoſſe : qu'il vous ſuffiſe de ſavoir qu'ils paſſèrent les plus belles années de leur jeuneſſe dans l'obſcurité, les regrets & l'infortune.

Retournons au malheureux père de Théophile. Il fut aſſez long-temps ſans ſe douter de la fuite

de ſon fils. Théophile étoit parti à l'heure où le Baron ſe couchoit; le lendemain, en ſe réveillant, le Baron apprit que Théophile n'étoit pas rentré. Il ne s'en inquiéta point, & il imagina que Derval, en ſortant du Bal, l'avoit engagé dans quelque partie. Cependant, à dix heures il envoya chez Derval, & on lui dit que Derval, en quittant le Bal de l'Opéra, étoit allé avec pluſieurs de ſes amis déjeûner à ſa maiſon de campagne, à une lieue de Paris. Alors le Baron n'attendit plus ſon fils que pour le dîner : mais à trois heures il commença à s'inquietter d'autant plus que Théophile naturellement ſage & réglé dans ſa conduite, n'avoit jamais fait de ſemblables parties. Le Baron ſurpris & troublé monte à cheval, & va lui-même à la maiſon de campagne de Derval, & là il apprend que Théophile n'eſt pas dans la maiſon. Il ne put tirer d'ailleurs aucun éclairciſſement de Derval, qui, dans la crainte de faire une indiſcrétion nuiſible à ſon ami, répondit avec précaution aux queſtions du Baron, & lui laiſſa même croire qu'il avoit paſſé toute la nuit au Bal avec Théophile.

Cette circonſtance raſſura un peu le Baron, il revint chez lui & s'aviſa d'entrer dans l'apparte-

ment de son fils. Il en fit ouvrir les armoires, & n'y trouvant ni ses bijoux, ni ses diamants, se rappelant alors l'état affreux où il avoit vu la veille Théophile à l'instant de leur séparation, il ne douta plus de son malheur. Toutes les informations qu'il fit lui persuadèrent que son fils étoit parti pour l'Espagne. Théophile, avec beaucoup d'art, avoit laissé une foule d'indices qui devoient naturellement produire cette erreur. Aussi le Baron n'hésita point à le croire, & il se décida à passer en Espagne, & à suivre lui-même les traces de son fils. Il partit aussitôt, il fit le voyage d'Espagne; mais la fatigue & le chagrin le forcèrent de s'arrêter à.... Il y tomba dangereusement malade. Sa convalescence fut longue. On l'assura que les eaux de Barrège pourroient seules lui rendre la santé, & il se détermina à y passer trois mois. Les réflexions douloureuses qu'il eut le loisir de faire dans cette solitude aggravèrent encore ses maux. Le repentir le plus amer y vint mettre le comble. Il perdoit un fils unique & chéri, & par sa faute! Il étoit la dupe de tous ses artifices, & la victime de la violence qu'il avoit exercée contre son fils: ce fut alors qu'il connut combien il est dangereux d'abuser de ses droits, & combien il

est absurde de sacrifier à l'ambition la justice, l'honneur & la nature. Une fortune immense lui restoit ; mais pouvoit - il en jouir ? Il n'avoit plus de fils ! Il se rappeloit les charmes, la douceur, les vertus d'Olimpe ; il ne pouvoit se dissimuler qu'elle eût fait le bonheur de son fils & le sien ; il ne pouvoit condamner dans Théophile une passion qu'il avoit fait naître lui-même ; & ce qui achevoit de le désespérer, c'étoit la certitude que Théophile n'auroit jamais abandonné son père & sa patrie si l'on n'eût voulu le contraindre à former d'autres nœuds. En effet si le Baron se fût borné à déclarer qu'il ne consentiroit point à l'union de Théophile & d'Olimpe, s'il n'eût pas menacé Théophile de lui ravir à jamais sa liberté s'il s'obstinoit à refuser la main de Mlle de Lisbé, Théophile, en gémissant de l'injustice de son père, se fût soumis à sa volonté : & s'il étoit vrai qu'Olimpe fût estimable & digne de tout l'attachement qu'elle avoit inspiré, elle eût elle-même, avec le temps, engagé Théophile à sacrifier une passion malheureuse.

Le Baron fit toutes ces réflexions. Il n'avoit jamais formé le projet barbare de faire enfermer son fils : il n'avoit voulu que l'intimider par cette

terrible menace; il comprit, mais trop tard, que la crainte produit la diſſimulation & non l'obéiſſance. Le malheureux Baron paſſa quatre mois à Barrège, enſuite il revint à Paris, ſe flattant encore de pouvoir retrouver ſon fils. Quoique près d'un an ſe fut écoulé depuis ſa fuite, il n'épargna rien pour découvrir le lieu de ſa retraite. Il envoya en Angleterre, en Suiſſe, en Hollande, un homme de confiance qui fit en vain à ce ſujet les plus exactes perquiſitions. Alors le Baron perdit toute eſpérance. Il tomba dans une mélancolie profonde. Pluſieurs perſonnes l'exhortèrent à ſe remarier. Madame de Lisbé, devenue ſon amie intime, lui répétoit ſans ceſſe qu'une femme aimable pourroit ſeule lui faire oublier un fils ingrat. Le Baron rejeta d'abord ce conſeil; mais il étoit jeune encore; il n'avoit pas quarante cinq ans; iſolé, ambitieux & malheureux, il ſe laiſſa ſéduire aiſément. L'offre d'une alliance brillante, le deſir d'avoir des enfans, le déterminèrent enfin à épouſer Mademoiſelle de Lisbé, cette même jeune perſonne qui avoit dû s'unir à Théophile. Le Baron ſe flatta qu'elle le dédommageroit des malheurs dont elle étoit la cauſe innocente : mais cette illuſion dura peu.

L'infortuné Baron ne put s'abuſer long-temps ſur le caractère de ſa femme. Elle avoit aſſez peu d'eſprit pour ſe vanter de ſa coquetterie & de ſon goût pour l'indépendance. Également ignorante & déſœuvrée, ſa converſation étoit auſſi frivole qu'inſipide. Elle avoit d'ailleurs tous les vices d'une coquette qui manque abſolument d'eſprit, & qui ne peut ſe diſſimuler qu'elle n'eſt pas belle. Elle étoit envieuſe, médiſante, inégale : elle avoit une mauvaiſe tête, une imagination déréglée, une ame froide : enfin, dépourvue de raiſon, de principes & de ſenſibilité, elle ne pouvoit ni faire le bonheur d'un mari, ni profiter des conſeils d'une mère, ni même être éclairée par ſes fautes & par l'expérience.

Auſſitôt qu'elle eut la liberté d'aller ſeule dans le monde, on ne la vit preſque plus chez elle. Elle faiſoit des viſites, non pour remplir des devoirs, mais pour conſumer trois ou quatre heures de la journée. Elle alloit aux ſpectacles par la même raiſon. Elle n'aimoit ni la Comédie ni la Muſique; mais un ſpectacle dure trois heures, & en entrant dans ſa loge elle trouvoit un grand plaiſir à penſer qu'elle alloit ſe débaraſſer de cet eſpace de temps. Elle avoit naturellement du goût pour le *Loto*

Dauphin, cependant, quelque attrayant que lui parut ce jeu, elle n'y auroit pas joué d'habitude jusqu'à trois heures après minuit, sans l'idée agréable qu'en se couchant aussi tard, elle se leveroit le lendemain à une heure, & que par conséquent *elle n'auroit point de matinée*. C'est ainsi qu'elle calculoit toujours; & c'est ainsi qu'on voudroit pouvoir abréger sa vie, lorsqu'on ne sait pas faire un utile emploi du temps.

Le Baron au désespoir, en gémissant des travers de sa femme, se rappeloit souvent malgré lui, que Théophile n'avoit pris la fuite qu'afin de n'être pas obligé d'épouser cette même personne qui faisoit le tourment du père après avoir causé la perte du fils. O Théophile ! s'écrioit le Baron, je ne fus pour vous qu'un tyran; je vous sacrifiois à ma vanité : le Ciel m'en punit aujourd'hui de la manière la plus sensible & la plus équitable. Ah, je ne sens que trop maintenant, combien je m'étois abusé dans le choix que j'avois fait pour vous, & combien votre résistance étoit fondée ! l'orgueil, l'ambition m'aveugloient; j'en suis doublement la victime. J'ai perdu mon fils & je souffre toutes les peines qu'il auroit éprouvées s'il m'eût obéi !

Le temps ne fit qu'accroître les chagrins du Baron, & enfin sa femme se déshonora avec tant d'éclat, que le Baron de concert avec sa famille, la fit enfermer dans un couvent où cette infortunée mourut avant la fin de l'année. Ainsi le Baron vit rompre au bout de cinq ans un nœud funeste & justement détesté. Il n'avoit point eu d'enfant de ce second mariage. Il se retrouva plus isolé que jamais. Accablé de tristesse & d'ennui, fatigué de son existence, poursuivi par le souvenir ineffaçable du fils chéri qu'il avoit perdu, il résolut de voyager, & de chercher dans des pays nouveaux pour lui une dissipation qui pût le distraire de ses peines, & l'arracher du moins pour quelque temps à des réflexions déchirantes. Il partit pour le Dannemarck. Il vit Copenhague (*a*), Rosschild, Fridericksbourg, l'Isle de Fionie (*b*), & beaucoup d'autres lieux. Ensuite il se rembarqua sur un petit vaisseau marchand. Un violent coup de vent le jetta sur les côtes de Norwège. Le bâtiment se trouva engagé au milieu d'une multitude de petites Isles. Il fut sécouru par les Pilotes-

---

(*a*) Située sur la côte orientale de l'isle de Zélande, à 275 lieues de Paris.

(*b*) Sa Capitale est *Odensée*.

côtiers. On conduisit le vaisseau dans un petit golphe environné d'énormes montagnes qui le mettent à l'abri des vents & des tempêtes. Le Baron descendit dans une maison faisant partie d'un village dont la singularité fixa toute son attention.

Ce village est composé d'une trentaine de maisons toutes posées sur des pointes de rochers qui s'avancent dans la mer, & derrière lesquelles s'élèvent jusqu'aux nues des montagnes couvertes de sapins & de genevriers. Chaque habitation est isolée & séparée de l'habitation voisine par un précipice, ou par la mer. Les maisons sont très-peu distantes les unes des autres; mais elles manquent de communication par terre, à moins que les habitans, en faisant un détour excessivement long, ne gravissent des rochers & des montagnes presqu'inaccessibles. L'été, toutes les relations s'établissent par le moyen des barques qui servent à la pêche, & qui tiennent lieu de voiture pour aller visiter un voisin auquel on peut parler de sa maison, & qu'on ne peut aller voir chez lui sans s'embarquer. Aussi, dans cette petite République, les enfans même savent conduire une nacelle, on y voit les petits garçons & les jeunes filles délier

hardiment la barque attachée à leur maiſon, prendre un petit aviron, & arriver ainſi chez le voiſin. L'hiver, la glace produit une communication plus prompte & plus facile. Ce peuple ne ſe nourrit que de poiſſon, de pain de ſeigle, & d'une eſpèce de gâteaux, faits avec du miel, des raiſins ſecs & de la farine. Ils ſont tous dans la plus grande aiſance. Les hommes, excellents navigateurs, ne ſe marient qu'après avoir voyagé. L'argent qu'ils gagnent durant cette expatriation paſſagère, ſert à embellir leurs maiſons, qui ſont toutes peintes & vernies extérieurement, & ornées dans l'intérieur comme les plus jolies habitations des villages de Hollande. Auſſitôt qu'un jeune garçon, revenu de ſes voyages, a fait choix d'une compagne, il ſe fixe pour jamais ſur le rocher qui l'a vu naître. Il y trouve le bonheur, & ne conçoit pas qu'on puiſſe le chercher loin de ſes parens, de ſa femme & de ſes enfans. Tous les habitans de ce village ſont vétus uniformément. Les hommes ont des habits bleus, les femmes portent des juſtes & des jupons de belle toile blanche, bordées d'un petit galon de ſoie ou de laine bleue : les jeunes filles n'ont pour coeffures que leurs cheveux nattés & rattachés ſur la tête avec une longue

épingle d'or. Enfin, ce peuple eſt auſſi intéreſſant par ſes vertus & par la pureté de ſes mœurs, que par la ſingularité du lieu qu'il habite (*a*).

La maiſon où le Baron fut reçu appartenoit à un homme qui parloit bien l'Allemand. Le Baron ſavoit cette langue, de manière qu'il n'eut pas beſoin d'interprête. Cet homme chez lequel logeoit le Baron, étoit un vénérable vieillard, âgé de ſoixante & douze ans. Il conduiſit le Baron dans une petite chambre proprement meublée & dont la fenêtre donnoit ſur la mer. Le Baron fit pluſieurs queſtions au vieillard. Il lui demanda s'il avoit une famille nombreuſe? Oui, grace au Ciel, répondit le vieillard, j'ai ſix filles toutes mariées dans ce village; en outre, j'ai dans ma maiſon un fils, ſa femme, & ſept petits enfans.... — Aucun de vos petits enfans n'eſt marié?.... — Pardonnez-moi; l'aîné eſt père d'une fille qui a trois ans.... — Ainſi, vous voyez les enfans de vos petits enfans?.... — Et j'ai le bonheur d'avoir encore ma mère.... — Votre mère! Quel âge a-t-elle?.... — Quatre vingt-quinze ans; mais

(*a*) L'Auteur tient tous ces détails d'un de ſes Amis, qui a paſſé cinq jours dans ce Village, nommé *L'Ange-Sund*.

elle

elle se porte bien .... — Loge-t-elle avec vous ? .... — Assurément .... — Je ne doute pas que vous ne fassiez le bonheur de sa vie; mais vous, vénérable vieillard, êtes-vous heureux par vos enfans ? .... — Un bon père pourroit-il ne pas l'être ! Les miens ne m'ont jamais donné que de la satisfaction. Je les ai tous élevés de mon mieux, je les ai mariés suivant leur inclination ; ils me chérissent, cela est naturel .... — Quoi, jamais aucun d'eux ne vous a désobéi ? .... — Je n'ai rien exigé d'eux qui ne fut conforme à la raison, ou prescrit par le devoir. Je les ai toujours trouvés dociles. Si j'eusse été tyrannique j'aurois sans doute perdu une partie de mon autorité. Tenez, mon fils aîné, Imarkin, auroit pu causer bien des peines à un père ambitieux. Quand il revint de ses voyages, je lui proposai pour femme la fille du plus riche habitant du village. Mon père, me dit-il, j'y penserai. Quelque temps après, il vint me trouver. Il m'avoua qu'il aimoit Kénilia, la niéce de notre voisine. Je lui représentai qu'elle étoit pauvre. Il répéta ; je l'aime; je la vois tous les jours de ma fenêtre travailler, faire tout l'ouvrage de la maison, soigner sa vieille tante. Quand je la rencontre à la pêche, & que je veux appro-

cher d'elle, aussitôt elle détourne sa barque; elle fuit de même tous les garçons du village. Elle est bonne, modeste, laborieuse; mon père, j'aime Kénilia. Que pouvois-je répondre à cela, poursuivit le vieillard; mettez-vous à ma place? Auriez-vous sacrifié le bonheur de votre enfant à l'avarice? non sûrement : quel cœur de rocher pourroit résister à un fils suppliant qui demande une grâce d'où dépend la félicité de sa vie? Je donnai mon consentement, mon fils s'unit à Kénilia. Il y a trente ans qu'ils me bénissent avec le transport de la plus vive reconnoissance. Je n'ai point d'enfant plus tendre & mieux né que mon fils Imarkin. Eh bien depuis son mariage; il m'a avoué que si j'avois voulu forcer son inclination il auroit été capable de faire quelque folie, de s'embarquer, de prendre la fuite. Voilà les fruits de la tyrannie; elle produit la désobéissance, la rébellion.

Le Baron n'entendit pas sans trouble & sans émotion un discours qui rouvroit toutes les blessures de son cœur. Après cet entretien, le vieillard conduisit le Baron dans la salle où sa famille étoit rassemblée. Le Baron fut présenté à la bonne vieille grand'mère, âgée de quatre vingt-quinze ans, touchant & respectable objet des soins de

la plus tendre affection, ou pour mieux dire du culte de toute la famille. Elle étoit assise dans un fauteuil posé au milieu de ses petits enfans. C'étoit le soir, & l'heure de la Veillée. Imarkin, le fils aîné du Vieillard, placé à côté de sa chère Kénilia, contoit des histoires, des relations de voyages que les femmes & les filles écoutoient en filant, & qui fixoient toute l'attention des jeunes garçons qui n'avoient pas encore voyagé.

Le Baron considéra pendant quelques instans, avec un attendrissement douloureux, ce tableau intéressant; ensuite il se retira dans sa chambre. Aussi-tôt qu'il fut seul, mille réflexions désespérantes s'offrirent en foule à son imagination. Hélas, disoit-il, je suis donc réduit à envier le sort de cet obscur Vieillard! Ce bonheur si pur dont sa famille offre l'image, je l'ai méconnu, sacrifié, je l'ai perdu sans retour.... J'étois père & je n'ai plus de fils!.... J'aurois pu, comme ce Vieillard assurer la félicité de mon fils, jouir de sa reconnoissance, recevoir ses enfans dans mes bras, & voir croître autour de moi son heureuse famille!.... Mais je me suis privé moi-même de mon fils, & je suis seul dans l'univers!

En parlant ainsi, le malheureux Baron se pro-

menoit à grands pas, ſes larmes inondoient ſon viſage; il paſſa une partie de la nuit dans cette affreuſe agitation. Tantôt il ſe perſuadoit que Théophile depuis long-temps n'exiſtoit plus; il pleuroit ſa mort, il voyoit ſon tombeau! Tantôt il ſe le repréſentoit accablé ſous le poids de l'infortune, implorant le Ciel pour ſon épouſe & pour ſes enfans; il croyoit entendre ſes gémiſſemens, ſes cris, il frémiſſoit d'horreur & de pitié. Il maudiſſoit, il abhorroit l'ambition coupable & l'orgueil inſenſé qui avoient étouffé dans ſon cœur & la juſtice & les plus tendres mouvemens de la nature, & qui le livroient à des regrets ſuperflus & à d'éternels remords. Vers la fin de la nuit, la fatigue & l'accablement forcèrent le Baron à ſe jeter ſur ſon lit, & au bout de quelques heures ſes yeux commençoient à ſe fermer, lorſqu'il fut réveillé par les chants les plus bruyans, accompagnés de mille cris de joie. Il diſtingua que ce bruit tumultueux venoit du dehors. Il ouvrit ſa fenêtre. Il vit dix ou douze jolies barques, ornées de feuillages, & pleines d'hommes, de femmes & d'enfans qui chantoient en chœur, & qui paroiſſoient animés de la joie la plus vive. Cette petite flotte s'avançoit vers la maiſon qu'il habitoit. Dans

cet instant, le Vieillard entra dans sa chambre, & lui apprit que toutes ces nacelles étoient remplies de ses enfans & de ses petits enfans. J'ai six filles continua le Vieillard, & vous les voyez-là avec leurs maris & leur famille. Toute cette troupe vient célébrer le jour de la naissance de ma mère. Chaque année à pareil jour, fête pareille.... Puissai-je la voir, cette fête si intéressante, jusqu'à la fin de ma vie !....

— Mais votre maison ne pourra contenir tout ce monde. — Hélas, non ! c'est pourquoi nous ne logeons pas ensemble : mais aidés de mes fils & de mes gendres, nous allons porter notre bonne mère dans cette belle barque, décorée de rubans, où vous voyez une espèce de dais, & puis nous la conduirons tous à une lieue d'ici, sur le rivage de la mer, nous trouverons un bon dîner préparé sous une tente, & nous aurons le plaisir de dîner ensemble à la même table. Nous nous sommes tous levés ce matin avec le jour pour aller pêcher notre dîner. Nous avons du poisson excellent, car Dieu bénit toujours cette pêche. Nos servantes & quelques unes de nos filles sont restées à la tente pour préparer le dîner. Si vous voulez voir des gens heureux, poursuivit le Vieillard, soyez des nôtres, venez avec nous.

En disant ces paroles, le Vieillard entraîna le Baron, & le mena dans la chambre de la vieille grand'mère. Elle étoit environnée de tous ceux de la famille qui avoient pu entrer. La bonne femme tenoit sur ses genoux un petit enfant nouvellement né. Aussitôt qu'elle apperçut le Vieillard; viens mon fils, lui dit-elle, viens donner ta bénédiction à l'enfant qui nous est né ce matin. Notre chère *Vellia* ne pourra se trouver cette année au repas de famille. Elle est accouchée pendant qu'on étoit à la pêche. Mais, regarde le charmant présent qu'elle nous envoye! A ces mots, le Vieillard attendri prit l'enfant dans ses bras, il le baisa & le rendit à la vieille grand'-mère, qui ne pouvoit se résoudre à s'en séparer. Elle le contempla encore avec un ravissement inexprimable pendant quelques instans, & ensuite elle consentit à partir. Le Vieillard, aidé de ses fils & de ses gendres, enleva sa mère dans un fauteuil, & elle fut ainsi portée dans sa barque, la seule qui eût un baldaquin & qui fut ornée de rubans.

Quand la vénérable vieille fut placée dans sa nacelle, les chants, les cris & les acclamations recommencèrent. C'étoit le signal du départ. On

fit l'honneur au Baron de le placer dans le bateau de la mère, (car c'est ainsi que tous les enfans appeloient la bonne vieille), & après trois quarts d'heure de navigation la petite flotte débarqua. Les femmes & les jeunes filles qui étoient restées sous la tente afin de préparer le dîner, accoururent sur le rivage pour recevoir *la mère*; alors toute la famille se trouvant rassemblée, aussitôt que la mère fut sortie du bateau, son fils se mit à genoux devant-elle, & il lui demanda sa bénédiction pour lui & pour tous leurs enfans : à ces paroles *la mère*, élevant vers le Ciel ses mains tremblantes, ô mon Dieu, dit-elle, accordez à mon fils, jusqu'à son dernier moment, la félicité dont vous m'avez fait jouir ! Que ses enfans soient toujours pour lui ce qu'il a été constamment pour moi ! Mon Dieu, bénissez-les, tous ces enfans qui sont le charme de mes vieux jours, & payez à mon fils soixante & douze ans de bonheur que je dois à sa tendresse & à ses vertus ! En achevant ces paroles, cette bonne & respectable mère laissa tomber ses bras sur le cou de son fils, les plus douces larmes coulèrent de ses yeux, & se mêlèrent à celles que répandoit l'heureux Vieillard; tous les enfans en pleurant s'élan-

cèrent vers la mère & le fils, & tous ſurent embraſſés par eux avec la plus tendre & la plus vive affection. Après cette cérémonie touchante, on ſe rendit ſous la tente, on ſe mit à table, & la joie innocente & pure, la gaîté franche & naïve ſuccédèrent à l'attendriſſement ſi doux qu'on venoit d'éprouver. Le repas fini on porta *la mère* dans une prairie charmante, où l'on joua à différens petits jeux qui furent terminés par des courſes & des danſes. Enfin au déclin du jour on ſe rembarqua & l'on reconduiſit *la mère* dans ſa maiſon.

Tout ce que le Baron ſouffrit dans le cours de cette journée ne peut ſe dépeindre. Son cœur ſe déchiroit à la vue des tableaux raviſſans, & de ce bonheur ſi pur qui excitoient en lui des regrets & des remords ſi cuiſans; cependant malgré l'amertume de ſes réflexions, il ne quitta pas ſans attendriſſement ſes reſpectables Hôtes & ce fortuné ſéjour. Il ſe rembarqua & partit de l'*Angeſurd* plus malheureux & plus à plaindre que jamais. Le vaiſſeau fit voile pour la Hollande, & le Baron arriva à Amſterdam vers la fin du mois d'Août. Il y reſta quelques jours, & ſe rendit enſuite à Utrecht. Il ſe trouvoit alors à deux lieues de l'habitation des *Frères Moraves*. On appelle ainſi une

ſociété nombreuſe d'hommes & de femmes, réunis enſemble dans une vaſte & magnifique maiſon, ſituée à l'entrée d'un agréable village, nommé Zaſt. Le Baron voulut voir cet établiſſement digne à tous égards d'exciter la curioſité d'un Voyageur. Le Baron arriva à Zaſt à trois heures après midi; un des Adminiſtrateurs de la maiſon ſe chargea de le guider. C'étoit un ancien *Frère Morave* qui parloit bien françois, & qui répondit avec autant d'eſprit que de politeſſe aux queſtions du Baron. Après avoir vu les ſalles d'aſſemblées des femmes & celles des hommes, le Baron demanda à ſon conducteur ſi les *Frères-unis* recevoient indifféremment parmi eux des étrangers de toutes les nations? Oui, reprit le Frère Morave, *de toutes les nations Chrétiennes....* — Cependant vous êtes Calviniſtes?.... — C'eſt ici la religion dominante; mais toutes les autres Sectes y ſont tolérées....—Qu'exigez-vous de ceux que vous admettez dans cette maiſon?.... — Des mœurs pures, l'amour du travail & de la paix.... — Vous y recevez des gens mariés?.... — Oui; outre les ſalles que vous avez vues, nous avons dans un autre corps de logis les gens mariés. Chaque ménage eſt établi dans un apparte-

ment commode.... — Pour être reçu ne faut-il pas savoir un métier?.... — Oui; ou bien avoir un talent utile, comme, par exemple, le dessin, la gravure ou la peinture, & l'argent nécessaire pour fournir aux frais du premier établissement. On n'exige ni talens, ni la pratique d'un métier des personnes qui ont des pensions, c'est-à-dire de quoi vivre dans l'aisance sans être obligées de travailler.... — Vous faites sans doute des informations sur la conduite de ceux qui se proposent? — Assurément; à moins qu'un des Administrateurs ne réponde de la personne qui desire être reçue parmi nous.

Ce séjour heureux & tranquile est un asyle sûr contre la tyrannie : quiconque est opprimé dans sa patrie, peut, en changeant de nom, & en s'adressant aux Anciens, avec quelques recommandations, être reçu parmi nous, & y vivre à jamais ignoré & paisible. Sans doute que ce lieu a servi plus d'une fois de refuge à la vertu malheureuse & à des Amans persécutés. D'ailleurs, on y trouve le premier des biens, une liberté parfaite. Nul vœu ne nous enchaîne, nulle contrainte ne nous retient; nous sommes les maîtres de voyager, de revenir dans cette maison, ou

de la quitter pour toujours: mais venez, poursuivit l'Adminiſtrateur, venez voir le lieu le plus intéreſſant de notre habitation. A ces mots le Baron ſortant d'une profonde rêverie, ſe remit en marche, & ſuivit ſon guide qui le conduiſit aux boutiques. Tout le rez-de-chauſſée des différens corps de logis de cette vaſte maiſon eſt entièrement rempli de boutiques, où l'on voit les divers métiers auxquels ſe conſacrent les Frères & les Sœurs. Ces boutiques ſont charmantes ; on y trouve de tout, orfévrerie, étoffes, ſouliers, meubles, porcelaines, tableaux, &c (*a*). Tous les logemens des Frères & Sœurs ſont au-deſſus de ces boutiques.

Le Baron admira le coup-d'œil brillant & animé que formoit cet amas immenſe de boutiques réunies enſemble. En ſortant de chez un ébéniſte il paſſa devant la boutique d'un deſſinateur & il y entra. Un jeune enfant de huit ans, aſſis devant un comptoir, gardoit ſeul cette boutique. Il liſoit, il avoit la tête penchée, & dans cette attitude ſes cheveux retombant en groſſes boucles

(*a*) Preſque toutes les femmes font de la dentelle très-jolie. On ne marchande point. *Les Frères-unis* n'ont qu'un prix, & ce prix eſt toujours fort raiſonnable.

sur son front, cachoient une partie de son visage. Il se leva en appercevant le Baron & son conducteur, & secouant sa tête en arrière pour se débarrasser de ses cheveux, il découvrit entièrement un si beau visage, & une physionomie si charmante, que le Baron frappé resta un moment immobile de surprise. L'enfant, avec une manière enfantine pleine de graces, vint se jeter dans les bras du Frère administrateur qui conduisoit le Baron, en l'appelant *son ami*. Quoi, dit le Baron, cet enfant est François? Non, reprit l'Administrateur, il est Anglois; mais il parle déjà trois ou quatre langues; & puis il est si doux, si caressant; il a tant d'application, tant de desir d'apprendre.... c'est l'enfant gâté de la maison; tout le monde ici chérit *Polydore*.... — Il s'appelle Polydore?.... — Oui; c'est son nom de Baptême.... C'est aussi le mien, reprit le Baron; hélas, charmant enfant, poursuivit-il, puisse-t-il, pour son bonheur, n'avoir jamais avec moi d'autre conformité!.... Le ton & l'air du Baron, en prononçant ces paroles, attirèrent l'attention du jeune Polydore; il regarda le Baron fixement, & tout-à-coup il s'approcha vers lui sur la pointe des pieds, en levant la tête, & avançant son

visage pour l'embrasser. Le Baron, touché de ce mouvement, prit l'enfant dans ses bras, & le serrant contre son sein avec émotion.... Aimable enfant! s'écria-t-il, que son père est heureux!.... Pourtant, reprit Polydore, en soupirant, il ne l'est pas!.... Non, sans doute, ajouta le Frère Morave, il a perdu une femme qu'il chérissoit; mais il trouve dans cet enfant, dans la vertu, dans l'étude, les seules consolations qu'on puisse goûter après un semblable malheur.

Pendant ce discours l'enfant versa quelques larmes que lui arrachoient le souvenir de sa mère. Le Baron attendri embrassa encore Polydore, & s'asseyant il le retint sur ses genoux. Le Frère Morave voyant que le Baron s'établissoit dans la boutique, lui demanda la permission de le quitter pour une demie heure, & sortit. Le Baron seul avec Polydore regardoit cet enfant en silence, qui, de son côté, le considéroit avec une extrême attention. Au bout de quelques minutes Polydore saisissant une des mains du Baron, la baisa avec l'expression la plus touchante. Eh quoi, charmant enfant, dit le Baron, vous lisez donc dans mon cœur; vous y voyez donc tout ce que vous m'inspirez!.... Je vous aime, reprit Polydore.... —

Vous m'aimez !.... — Oh sûrement ; & vous ne devineriez pas pourquoi ? .... — Comment ?.... — C'est que vous ressemblez à mon Papa. A ces mots le Baron éprouva un battement de cœur si violent qu'il fut un instant sans pouvoir proférer une seule parole ; enfin, levant les yeux au Ciel : O Dieu! s'écria-t-il, puis-je espérer .... dois-je me flatter.... Ce rapport singulier, le nom donné à cet enfant, l'intérêt surnaturel qu'il m'inspire.... tout semble m'annoncer.... ah, parlez, Polydore! où est votre père ? conduisez-moi vers lui.... — Il m'a quitté pour aller voir un instant un de nos Frères qui est malade.... — Où loge ce Frère ?.... — A côté de notre chambre, au-dessus de cette boutique. — Allons-y. — J'y consens. Alors le Baron se leva ; Polydore, le tenant toujours par la main, sortit avec lui, ferma la boutique, & conduisit le Baron dans une petite chambre dans laquelle ils trouvèrent une vieille servante que Polydore chargea d'aller chercher son père.

Le Baron, agité d'un tremblement universel, s'assit. Il tenoit toujours Polydore par la main. L'excès de son trouble & de son inquiétude donnoit à sa physionomie un air d'égarement qui intimidoit Polydore. Cet enfant n'osoit plus lever

les yeux ſur lui. Ils gardoient l'un & l'autre un profond ſilence, lorſque tout-à-coup on entendit marcher. Voilà Papa ! dit Polydore avec joie. Le Baron rougit, pâlit; il ſe lève, il retombe ſur ſa chaiſe; la porte s'ouvre..... Un homme s'avance : le Baron jette en tremblant ſur cet inconnu un regard avide & curieux; neuf ans de ſouffrances, ſes peines, ſes remords, tout eſt oublié; il reconnoît ſon fils !.... Théophile eſt à ſes pieds.

Théophile éperdu & reſpirant à peine, ſe voit avec tranſport dans les bras de ſon père : un ſentiment ſi naturel ſuſpend pour un inſtant la triſteſſe profonde qui l'accable. Il ſent les larmes de ſon père couler ſur ſon viſage; il entend ce père redoutable & chéri répéter en pleurant les noms de Théophile & de Polydore; il lui ſemble qu'il reçoit une nouvelle exiſtence, mais cependant le ſouvenir le plus douloureux vient corrompre ſa joie & mêler une amertume affreuſe à des momens ſi doux.

Quand le Baron & Théophile eurent recouvré la faculté d'exprimer ce qu'ils reſſentoient, ils ſe dirent mutuellement à peu-près les mêmes choſes. Ils avoient éprouvé l'un & l'autre les

remords les plus déchirans ; leurs torts récipro-ques étoient oubliés ; ils ne se rappeloient que leur repentir. Théophile à genoux imploroit sa grace, tandis que son père, baigné de pleurs, le conjuroit de lui pardonner la violence & la tyrannie, funestes causes de tous leurs malheurs. Enfin, le Baron, après avoir embrassé mille fois Théophile, prit le jeune Polydore dans ses bras, & il rendit Théophile aussi heureux qu'il pouvoit l'être désormais, en prodiguant à cet enfant les caresses du plus tendre père. Théophile contem-ploit avec ravissement son cher Polydore sur le sein de son père ; mais, au milieu de ses transports, plus d'une fois le nom d'Olimpe échappa de sa bouche. On voyoit alors sur son visage l'expres-sion de la douleur succéder à celle de la joie ; & c'est ainsi qu'il trouvoit dans son bonheur même de nouveaux sujets de peines & de regrets.

Lorsque le Baron fut un peu plus calme, il remarqua avec une surprise douloureuse le chan-gement affreux de la figure de Théophile. Son cœur seul avoit su le reconnoître ; ses yeux au-roient pu s'y méprendre. Théophile n'étoit que dans sa trentième année ; mais une maigreur excessive, une pâleur effrayante, ôtoient à son

visage

visage l'air de jeunesse qui auroit dû l'embellir encore : le temps ne détruit que la fraîcheur & la beauté ; le malheur change l'expression de la physionomie. Théophile n'avoit plus le même regard. On cherchoit en vain dans ses yeux le feu brillant qui les animoit autrefois. Sa figure morne & languissante ne peignoit plus que l'abattement & la mélancolie. Le Baron ne considéra pas avec moins d'attendrissement les objets qui l'entouroient. La chambre où Théophile avoit passé plusieurs années, ces murs dépouillés d'ornemens & de tapisseries, le lit de sangle de Théophile, celui de Polydore.... tout ce qui s'offroit à ses regards ranimoit dans son ame les regrets les plus douloureux. Enfin le Baron, pressant dans ses mains la main de Théophile : partons, cher Théophile, lui dit-il, ne différons plus ; arrachons-nous de cet asyle obscur où vous avez gémi si long-temps, de cette chambre dont l'aspect blesse mes yeux & déchire mon cœur. Venez revoir votre patrie, venez conduire votre fils dans la maison paternelle.

Mon père, reprit le triste Théophile, quand vous daignez me pardonner & reconnoître mon fils, je dois vous consacrer ma vie.... Je vous

suivrai sans doute.... Mais souffrez, que pour la dernière fois, je conduise Polydore sur le tombeau de sa malheureuse mère ! .... Théophile s'arrêta ; ses sanglots lui coupèrent la parole. Le Baron ne put lui répondre que par des pleurs. Ces larmes que répandoit le Baron touchèrent vivement Théophile : O mon père ! s'écria-t-il, honorez-vous sa mémoire d'un regret paternel ! .... Va, reprit le Baron, je partage ta douleur ! .... A ces mots, Théophile embrassa son père avec transport : Hélas, dit-il, vous auriez pu l'aimer, l'adopter, & elle n'est plus.... En disant ces paroles Théophile s'arracha des bras du Baron, & prenant Polydore par la main, il sortit précipitamment.

Tandis que l'infortuné Théophile, pour la dernière fois, baignoit de larmes le tombeau d'Olimpe, le Baron donnoit les ordres nécessaires pour son départ ; & après avoir pris congé des Administrateurs, le Baron, Théophile & Polydore montèrent en voiture, & prirent le chemin d'Utrecht, où ils n'arrivèrent qu'à la nuit. Le lendemain au soir, lorsque Polydore fut couché, le Baron instruisit avec détail son fils de tout ce qui lui étoit arrivé depuis leur séparation.

Ici la Baronne interrompit sa narration, & mit fin à la veillée, qu'elle reprit ainsi le jour suivant.

Lorsque le Baron eut fini le triste récit de ses malheurs, Théophile prenant la parole, conta à son tour son histoire. Après avoir peint ses remords, & la douleur qu'il avoit éprouvée en quittant son père, il entra dans le détail de sa fuite, de son arrivée à Londres, de son mariage, de son départ pour l'Écosse : « Arrivés à Édimbourg, poursuivit Théophile, nous primes la » précaution de changer encore de nom. Peu de » temps après je m'engageai dans quelques en» treprises de commerce; mais je n'avois aucune » connoissance des hommes & des affaires. Je » fus trompé, je m'abusai moi-même, & en » moins de huit mois je perdis & je dépensai » plus de la moitié de la somme que j'avois em» portée de France. Cependant ma femme étoit » au moment d'accoucher, & dix mois après » mon mariage elle donna le jour à Polydore. » Hélas! je ne devins père que pour mieux sentir » l'horreur de ma situation! j'arrosai de larmes » cet enfant si cher; la tendresse passionnée qu'il » m'inspiroit déchiroit mon cœur : je gémissois

» sur sa destinée, & en l'embrassant mille fois
» avec toute l'affection qu'un père peut ressentir;
» j'étois assez malheureux pour n'oser remercier
» le Ciel de me l'avoir donné! Je renfermois
» avec soin au fond de mon ame des peines si
» cruelles, je les dissimulois surtout à ma femme.
» Je voulois qu'elle me crût satisfait de mon
» sort; ainsi j'étois privé de la triste consolation
» de lui ouvrir mon cœur. J'avois perdu toutes
» les illusions qui m'avoient séduit : Olimpe
» n'étoit plus à mes yeux que l'amie la plus
» chère. L'amour cessoit enfin d'égarer ma raison;
» l'amitié solide & tendre auroit pu nous rendre
» plus heureux; mais sans une confiance intime,
» quels chagrins peut-elle adoucir? Je devois,
» pour le repos même d'Olimpe, lui cacher mes
» sentimens, mes réflexions, mes remords:
» une contrainte si pénible me devenoit chaque
» jour plus insupportable. Souvent je craignois
» qu'Olimpe en secret n'éprouvât le même tour-
» ment, & cette idée mettoit le comble à mes
» maux. »

» L'égalité d'humeur, la tendresse d'Olimpe,
» auroient dû me rassurer. Depuis l'instant où je
» reçus sa foi, jusqu'aux derniers momens de sa

» vie, jamais un mot de plainte n'échappa de sa
» bouche; jamais elle n'affligea mon cœur par une
» réflexion triste ou par un reproche indirect.
» Elle me parloit souvent de son bonheur; elle
» avoit l'air de me croire heureux; mais il n'est
» que trop naturel de supposer aux autres une
» dissimulation qu'on employe soi-même. D'ail-
» leurs, plus d'une fois je la surpris seule baignée
» de pleurs. Je ne l'interrogeois alors qu'en trem-
» blant, je ne l'écoutois qu'avec défiance. Elle ne
» manquoit jamais d'attribuer à un excès de sen-
» sibilité, & à des causes absolument étrangères
» à notre situation, ces larmes répandues en se-
» cret; il falloit feindre de le croire & c'étoit
» une peine de plus; c'est ainsi que nous passâmes
» trois ans en Écosse. Au bout de ce temps, ayant
» presque entièrement achevé de dissiper l'argent
» que je possédois pour toute fortune, je résolus
» de placer à fonds perdu sur la tête de ma femme
» & de mon fils, quinze mille francs qui me res-
» toient. Ma femme desiroit retourner en Angle-
» terre, j'y consentis & nous partîmes sans délai.
» Arrivés à Londres, je ne songeai plus qu'à placer
» avantageusement les minces débris que j'avois
» sauvés du naufrage, ces quinze mille francs qui

» pouvoient du moins assurer la subsistance de
» ma femme & de mon fils. Cette affaire terminée
» au gré de mes desirs, nous nous retirâmes dans
» un village à quelques milles de Londres, &
» j'aurois pu connoître le bonheur sans les sou-
» venirs amers qui me privoient du repos, le bien
» le plus précieux qu'on puisse trouver dans la
» solitude. Je ne regrettois ni la fortune, ni la
» magnificence; mais je regrettois la gloire, je
» gémissois de me voir à vingt deux ans expatrié,
» enseveli dans un village, avec la triste victime
» de ma folie, & un enfant infortuné, destiné à
» vivre dans l'obscurité & dans la misère. Je ne
» pouvois écarter de mon imagination l'idée dé-
» chirante des peines que je causois à un père
» que je n'avois jamais cessé de chérir; je vous
» voyois, mon père succomber à votre douleur,
» & maudissant en expirant le fils coupable qui
» vous avoit abandonné! Cette image affreuse
» me poursuivoit en tous lieux; elle m'accabloit
» durant le jour, & la nuit elle m'épouvantoit dans
» les songes les plus sinistres. Mille fois je me suis
» réveillé, baigné d'une sueur froide, avec les
» convulsions du désespoir & de la terreur, en
» m'écriant .... *Mon père, n'achevez pas cette*

» *horrible malédiction!*.... Cri terrible du remords
» qui troubla souvent le sommeil de mon fils, &
» qui retentissoit jusqu'au fond du cœur de la sen-
» sible & malheureuse Olimpe! »

» Il y avoit deux ans que nous étions revenus
» en Angleterre, lorsqu'un événement imprévu
» nous plongea dans le plus profond abîme du
» malheur. L'homme chez lequel j'avois placé
» mes quinze mille francs, fit banqueroute, &
» je perdis ainsi tout ce que je possédois au monde.
» J'épargne à votre sensibilité, mon père, le
» détail de ce que j'éprouvai dans ce premier
» moment!.... Enfin je trouvai dans les senti-
» mens d'époux & de père le courage dont j'avois
» besoin. On m'avoit appris à dessiner dans mon
» enfance & dans ma première jeunesse; ce ta-
» lent, qui, depuis cinq ans, faisoit tout l'amuse-
» ment de ma solitude, devint dans mon désastre
» une ressource utile. Je connoissois à Londres un
» Graveur célèbre. Je lui demandai de l'ouvrage,
» il m'en procura, & six mois après, satisfait de
» mon travail, il m'offrit chez lui un petit loge-
» ment que j'acceptai. Cet homme étoit frère
» Morave. Il avoit passé quatre ans à Zast. Il me
» parla de cet établissement, & bientôt je formai

» le projet de me retirer dans cette paisible re-
» traite. Olimpe avoit le même desir. Nous en
» parlâmes à notre généreux Protecteur qui nous
» recommanda vivement aux Administrateurs, &
» nous fit recevoir. En arrivant à Zast, Olimpe
» quitta sa robe à l'Angloise & son chapeau,
» pour prendre l'habit uniforme de la maison.
» Je ne puis exprimer ce que j'éprouvai en la
» voyant pour la première fois avec ce béguin
» de toile, ce corset & cette jupe de bure!...
» Sa beauté paroissoit mille fois plus frappante
» sous ces vêtemens grossiers de paysanne : je la
» regardois avec un attendrissement douloureux,
» elle lut dans mon cœur, & voulant écarter de
» mon esprit des réflexions cruelles, elle m'assura
» qu'elle étoit charmée de son nouvel habit &
» qu'elle n'en avoit jamais porté un si commode.
» Je tombai à ses pieds, j'arrosai de larmes la
» main qu'elle me tendoit. Elle m'embrassa en
» disant qu'elle ne concevoit pas la cause de l'état
» où elle me voyoit; mais, en parlant ainsi, ses
» pleurs inondoient son visage!....

» Je ne trouvai à Zast, ni le bonheur perdu
» pour moi sans retour, ni le repos qui me fuyoit.
» Je donnois à l'éducation de mon fils tous les

» momens que je pouvois dérober au travail.
» J'aimois paſſionnément cet enfant; mais ce ſen-
» timent ſi naturel n'étoit pour moi qu'une ſource
» intariſſable d'inquiétudes & de peines. Quand
» j'aurois pu jeter ſans effroi les yeux ſur l'avenir,
» m'eût-il été poſſible d'attendre de mon fils une
» ſoumiſſion que je n'avois pas eue pour mon
» père! Me croyant chargé de la malédiction de
» ce père juſtement irrité, pouvois-je me flatter
» que le Ciel m'eût donné un fils docile & recon-
» noiſſant! De ſi funeſtes penſées m'arrachoient
» l'âme; mais bientôt une crainte affreuſe & nou-
» velle me fit connoître qu'il exiſtoit encore des
» peines plus accablantes que toutes celles que
» j'avois éprouvées depuis mon expatriation.

» La ſanté d'Olimpe s'affoibliſſoit viſiblement.
» Conſervant toujours ſa douceur accoutumée,
» Olimpe ne ſe plaignoit jamais. Elle me répondoit
» conſtamment qu'elle ne ſouffroit point. Ce-
» pendant je fis venir d'Utrecht un Médecin qui
» d'abord calma mes inquiétudes. Mais au bout
» de trois mois il parut s'alarmer, & enfin il
» prononça la ſentence terrible qui me livroit
» à une éternelle douleur!.... Olimpe depuis
» long-temps connoiſſoit ſon état. La Religion

» & l'infortune lui firent envisager la mort avec
» sérénité. Un Prêtre établi à Utrecht venoit se-
» crétement la voir. Je le gardai même trois jours
» dans ma chambre!... O, qui pourra jamais effacer
» de ma mémoire le souvenir affreux de ces trois
» déplorables jours !.... Je n'aurois pas le cou-
» rage de vous peindre ces momens pleins d'hor-
» reur, & j'ai eu celui de vivre!.... Mais Olimpe
» elle-même m'en imposa la loi.... J'étois néces-
» saire à mon fils.... Tenez, mon père, poursuivit
» Théophile, en versant un déluge de pleurs,
» tenez, lisez cette lettre; Cet écrit sacré pour
» moi contient les dernières volontés d'Olimpe.
» Il me fut remis par son Confesseur, & dans
» l'instant où l'excès du désespoir alloit sans doute
» me porter à quelque extrémité funeste. » En disant ces paroles, l'infortuné Théophile tira d'un porte-feuille la lettre qu'Olimpe lui écrivit la veille de sa mort. Le Baron, suffoqué par ses larmes, se jeta daus les bras de son malheureux fils, ils se tinrent long-temps embrassés, ils ne pouvoient exprimer les sentimens qui déchiroient leurs ames, que par des sanglots & des gémissemens.... Enfin le Baron prit la lettre d'Olimpe, & après avoir essuyé ses yeux noyés de larmes, il lut ce qui suit.

« J'ai voulu ſavoir la vérité.... On vient de
» m'annoncer que ce jour peut-être ſera le der-
» nier de ma vie.... Théophile!.... Je vais
» donc pour jamais diſparoître à vos yeux! Ce
» lien ſacré qui nous unit, ce ſoir ou demain ſera
» briſé!.... Demain Théophile & Polydore ſe-
» ront pour toujours ſéparés d'Olimpe!.... Ah, du
» moins que cet écrit me rappelle au ſouvenir de
» mon époux & de mon fils! Qu'il leur découvre
» mes véritables ſentimens & le fond de mon
» cœur; & que cet aveu, en rendant à Théo-
» phile la vertu plus chère encore, puiſſe un jour
» devenir pour ſon fils une utile leçon. — O vous
» qui m'avez tout ſacrifié! Vous, que j'ai privé
» d'un père, d'une famille, d'une patrie, avez-
» vous jamais pu croire un inſtant que je fuſſe
» réſignée à mon ſort!.... Non, Théophile,
» j'avois lu dans votre ame, j'ai ſenti toutes vos
» peines, & je vous en cachois de plus inſuppor-
» tables encore. Éclairés l'un & l'autre au fond
» de l'abîme où les paſſions nous précipitèrent,
» nos égaremens mêmes ont détruit l'illuſion qui
» nous a perdus! Et qui peut mieux que les re-
» mords rappeler la raiſon & montrer la vé-
» rité?.... Vous avez trahi pour l'amour les de-

» voirs les plus ſacrés, mais bientôt la nature a
» repris tous ſes droits; vous n'avez plus vu dans
» la triſte Olimpe que l'objet infortuné, auteur de
» vos peines & complice de vos fautes. En perdant
» votre amour, je n'ai même pu concevoir l'eſpé-
» rance de devenir votre amie. Quelle confiance
» peut exiſter entre deux coupables éclairés ſur
» leurs erreurs, qui gémiſſent de leurs égaremens,
» qui ſont dans l'impoſſibilité de les expier, & qui
» s'attribuent mutuellement les malheurs l'un de
» l'autre?.... Il falloit ſe taire; mais quel effort!
» qu'il fut pénible pour mon cœur! Quoi, depuis
» ſept ans, ce cœur uniquement occupé de vous
» & de mon fils, ce cœur déchiré n'a jamais oſé
» s'ouvrir un ſeul inſtant avec vous! Toujours
» ſeuls, toujours enſemble, le ſoin de nous trom-
» per & de diſſimuler fut notre conſtante étude!...
» la raiſon, la pitié, l'amitié même nous en im-
» poſoient la loi.... l'amitié nous interdiſoit la
» confiance!.... deſtin bizarre & rigoureux! &
» je pourrois regretter la vie!.... Ah, Théo-
» phile, l'idée d'une ſéparation éternelle eſt ſans
» doute pour moi auſſi déchirante que terrible!
» Mais quand vous connoîtrez de quels tourmens
» la mort me délivre, vous ne pourrez gémir ſur

» le sort qui nous arrache l'un à l'autre.... Eh, » comment supporter la vie en voyant ce qu'on » aime au comble de l'infortune, & lorsque tous » nos maux sont notre propre ouvrage! C'est » moi seule que je dois accuser de mes malheurs; » ce fut mon imprudence qui fournît à votre » père des prétextes & de justes raisons de rompre » ses engagemens. J'avois perdu ma réputation, » il me rejeta, il en avoit le droit. Sans doute » l'ambition le rendit tyrannique; mais enfin il » tenoit de la nature une autorité sans bornes, » il pouvoit en user sans crime; vous ne pouviez » vous révolter qu'en trahissant le plus saint de » tous les devoirs.... Ah si, consultant mieux » la raison, vous eussiez abjuré le projet insensé » autant que coupable, de fuir, d'abandonner » la maison paternelle, n'en doutez pas, le temps, » votre constance, eussent fléchi votre père! » Falloit-il ajouter la trahison à la désobéissance! » que ne lui disiez-vous: *Ma foi n'est plus à moi,* » *vous l'avez engagée vous-même; je ne puis dis-* » *poser de ma main sans votre aveu: vous refusez* » *le consentement que j'implore, je me soumets à* » *cette rigueur; mais n'exigez point que je devienne* » *parjure, ne me forcez point à former d'autres*

» *nœuds, & je vous promets de ne plus revoir l'obj[et]*
» *d'un passion si malheureuse....* Voilà le conseil
» salutaire que j'aurois dû vous donner quand
» vous vintes me déclarer votre funeste résolu-
» tion, il en étoit temps encore. En avouant
» tout à votre père, en lui parlant enfin avec
» une courageuse franchise, vous l'eussiez irrité
» sans doute, mais il vous chérissoit. En mena-
» çant, en se montrant inflexible, il vouloit
» sur-tout vous effrayer. Comment croire qu'il
» eût puni avec sévérité une résistance accom-
» pagnée de tant de soumission, une résistance
» que tant de motifs rendoient du moins excu-
» sable ! Auroit-il pu se résoudre à priver de la
» liberté son fils unique, sa seule espérance? Non,
» non; sûr de votre fermeté, de votre constance,
» il eût fini tôt ou tard par se rendre à nos vœux...
» Est-il possible qu'au moment de nous perdre,
» cette pensée ne se soit pas offerte à notre ima-
» gination! Hélas! vous me menaciez de vous
» ôter la vie; l'effroi me rendoit stupide, &
» l'amour vous aveugloit. Avec plus de raison &
» d'expérience j'aurois pu vous éclairer; malgré
» mes craintes, mes terreurs & mes pressenti-
» mens j'étois loin de prévoir tous les tourmens

» que j'ai foufferts. Si j'avois pu lire dans l'avenir, j'aurois fu vous prouver qu'il valoit mille fois mieux renoncer l'un à l'autre, nous dégager de nos fermens mutuels, que de nous précipiter dans ce gouffre de maux. Suppofons que j'euffe eu le courage & la générofité de vous déterminer à recevoir la main de celle que vous déteftiez; fuppofons que cette jeune perfonne eût juftifié par fa conduite votre averfion pour elle, quelles confolations n'auriez-vous pas trouvées en vous-même & dans le fein d'un père! quelles diftractions auroient fu vous offrir le monde, les plaifirs, les affaires! Les fentimens de la nature, l'amour de la gloire euffent rempli votre cœur, illuftré votre vie: enfin vous auriez connu le bonheur d'avoir des enfans, & de pouvoir vous dire: *Je leur donnerai une éducation brillante, je leur laifferai une grande fortune & un nom qu'on ne pourra leur difputer!....*
» Et moi, retournant dans ma province, j'emportois l'innocence & le fouvenir d'un facrifice vertueux; j'aurois pu goûter les charmes de la folitude & du repos.... Ah, fi dans l'inftant où vous m'entraîniez à ma perte, une amie fecourable m'eût offert ces réflexions!.... Mais

» orpheline, infortunée, j'étois privée de mon
» ſeul appui ; ma tante n'étoit plus ; je n'avois
» point de guide, & chériſſant l'honneur & la
» vertu plus que la vie, j'ai ſacrifié l'un &
» l'autre..... Et la jeuneſſe inſenſée & pré-
» ſomptueuſe craint les conſeils & deſire l'indé-
» pendance ! O Polydore ! vous lirez un jour cet
» écrit ; qu'il vous apprenne à vous défier de
» vous-même ; qu'il vous apprenne que l'eſprit,
» la pureté des intentions & de l'ame ne sau-
» roient tenir lieu d'expérience ! qu'il vous ap-
» prenne enfin que les paſſions ne peuvent que
» nous égarer, nous rendre malheureux, qu'on
» ne doit chercher le bonheur que dans la vertu!...
» Adieu, Théophile !.... j'oſe entrevoir pour
» vous dans l'avenir un deſtin plus heureux....
» Votre père exiſte.... Ah, ſi jamais le Ciel vous
» réunit, que mon ſouvenir ne trouble point
» votre félicité !.... Songez que votre père en
» m'adoptant, en me reconnoiſſant pour ſa fille,
» n'auroit pu me rendre heureuſe..... Eh de quel
» front oſerois-je reparoître dans le monde,
» après avoir trahi tous mes devoirs !.... Vous
» pouvez ſoutenir les regards du Public. Vous
» êtes coupable ſans doute, cependant l'honneur

vous

» vous reſte !.... Mais l'amour ne peut égarer » une femme ſans l'avilir. J'ai vécu dans l'obſcu- » rité, dévorée de remords; du moins je n'ai » ſupporté ni le poids de la honte, ni l'horreur » du mépris public.... Je n'ai point vu mon » époux rougir du nœud fatal qui nous unit.... » Telle eſt ma deſtinée.... Il n'eſt point d'événe- » ment qui pût me rendre le bonheur.... il n'en » eſt plus pour moi ſur la terre !.... Adieu cher » & malheureux Théophile !.... vivez pour votre » fils ! que cet enfant chéri vous dédommage des » peines que vous a cauſées ſa mère ! c'eſt le der- » nier vœu de mon cœur.... Puiſſe la Religion » qui me fortifie vous éclairer & vous conſoler !.... » Le Ciel réprouva notre union, il nous ſépare !.... » adorons ſa juſtice & ſoumettons-nous. »

Ah, s'écria le Baron, après avoir lu cette lettre, Olimpe ! chère & touchante victime de mon injuſtice & de mon ambition ! vous êtes bien vengée par mes regrets & par ma douleur ! En refuſant de vous adopter pour ma fille, de quel bonheur je me ſuis privé !.... O, mon fils, je te retrouve; mais je ne pourrai te rendre heureux ! Hélas, puis-je moi-même le devenir ?.... Mon père, reprit Théophile, je vous conſacrerai ma

vie ; je renonce à jamais au monde : retiré, caché dans la maiſon paternelle, je n'exiſterai que pour vous & pour mon fils. Eh bien, dit le Baron, conſacrons-nous entièrement à l'éducation de Polydore ; qu'il paſſe loin du monde ſon enfance & ſa première jeuneſſe : formons dans la ſolitude ſon cœur & ſon eſprit : qu'il connoiſſe les charmes de la vie champêtre & des goûts ſimples, afin qu'un jour, au milieu du tumulte fatigant d'une vaine diſſipation, il puiſſe les regretter comme les ſeuls plaiſirs purs & réels.

Théophile approuva avec tranſport un projet ſi conforme à ſon inclination. L'exécution n'en fut point différée. Le Baron acheta une Terre à cent lieues de Paris ; il s'y retira avec Théophile & Polydore. Si de triſtes ſouvenirs l'empêchèrent d'y goûter une félicité parfaite, il y trouva du moins tout le bonheur dont il pouvoit jouir déſormais. Les ſoins, la tendreſſe de Théophile, les vertus du jeune Polydore firent la conſolation & le charme de ſes vieux jours. Avant de mourir il eut la ſatisfaction d'aſſurer le bonheur de Polydore, en lui choiſiſſant une Compagne aimable, vertueuſe, qui fit les délices & la gloire de ſon Époux & de ſa famille.

La Baronne cessa de parler; & comme il étoit de bonne-heure, on causa encore quelque temps. J'aime beaucoup, dit M. de la Palinière, la description de *l'Ange-Sund*. La bonne vieille de 95 ans, & le repas de famille dont le Baron fut témoin, me rappellent une des plus charmantes fêtes que j'aie vues dans ma vie.... — Oh, faites-nous-en le détail.... — Volontiers. C'étoit en Russie. Je voyageois au mois de Juillet dans la Livonie (*a*) avec un Russe de mes amis, il voulut s'arrêter dans un château qui appartenoit à un de ses parens. Je fus frappé de l'aspect du château, qui ressembloit plutôt à une petite ville qu'à une grande maison. Il étoit composé d'un gros corps de logis, environné de douze petits pavillons, tenant tous les uns aux autres par des galleries couvertes. Lorsque nous arrivâmes dans cette vaste habitation, il étoit neuf heures du matin. Nous trouvâmes tous les domestiques dans une grande agitation. Mon ami demande M. de

(*a*) La Livonie est une des plus belles Provinces de la Russie; le terroir en est si fertile en grains qu'on l'appelle le grenier du Nord. *Riga*, grande & riche Ville, en est la capitale.

Novorgêve (*a*) (c'étoit le nom du Maître de la maiſon), on lui répond qu'une de ſes petites filles vient d'accoucher. Dans ce cas, reprend mon ami, allons nous promener dans le bois. En diſant ces mots il s'éloigne du château & je le ſuis. Chemin faiſant je le queſtionne. M. de Novorgêve, me dit il, eſt un vénérable Vieillard de ſoixante & quinze ans; il jouit d'une fortune conſidérable qu'il ne doit qu'à lui ſeul. Ce lieu l'a vu naître, mais il y naquit dans une chaumière. Son père étoit laboureur, & ne poſſédoit que cette enceinte, quelques champs voiſins, & le bois où nous allons entrer. Le jeune Novorgêve, à l'âge de quatorze ans, fit un voyage à Riga. Un Négociant, parent de ſon père, ſe chargea de lui. Le jeune homme avoit de l'application & de l'eſprit; il s'inſtruiſit, & ſon parent conçut de lui de ſi grandes eſpérances, qu'il l'envoya à Pétersbourg, avec quelques lettres de recommandation, certain que pour parvenir il n'avoit beſoin que de ſe faire connoître. En effet, dans un pays où l'on peut, ſans les avantages de la

(*a*) Tous les noms de famille Ruſſes ſe terminent de l'une de ces quatre manières : *ove*, *ève*, *ine*, *oï*, dont les François ont fait : *off*, *eff*, *in*, *y*.

naiſſance, prétendre aux dignités & aux places les plus brillantes, le jeune Novorgêve ne pouvoit manquer de faire une grande fortune. Il trouva bientôt des Protecteurs, & prit d'abord le parti des armes. Après avoir montré à la guerre autant de talent que de courage, il fut attiré & fixé à la Cour. Dans ce moment il eut le malheur de perdre ſon père. Il lui reſtoit deux ſœurs, qui refusèrent conſtamment les dons que ſa tendreſſe leur offrit. Ces deux ſœurs, modèles d'une touchante amitié, & d'une modération plus rare encore, ne voulurent jamais ſe marier, afin de ne point ſe ſéparer, & ſe contentèrent de l'état où le ſort les avoit fait naître. Novorgêve, ſéduit par l'ambition, fit un mariage brillant. Sa femme ſe conduiſit avec décence; mais le rendit malheureux par ſon orgueil & ſa hauteur. Elle mourut & lui laiſſa ſix enfans, trois garçons & trois filles; l'aîné de tous avoit huit ans. Alors Novorgêve donna la démiſſion de tous ſes emplois, & demanda la permiſſion de ſe retirer. Il n'avoit été qu'ébloui, qu'agité; il voulut enfin connoître le bonheur. Il quitta la Cour, & fut rejoindre ſes ſœurs pour ne plus s'en ſéparer. En arrivant ici il fit bâtir ce vaſte château; mais il

conserva l'humble chaumière de ses pères ; elle est au bout du bois : c'est pour lui un temple révéré qu'il va visiter tous les jours. Il se livra tout entier à l'éducation de ses enfans ; ses sœurs s'y consacrèrent ainsi que lui. En même-temps il renouvela connoissance avec les laboureurs, anciens amis de son père ; & après avoir examiné avec soin l'intérieur de leurs familles, il choisit parmi eux des femmes & des maris pour ses enfans. En conséquence de ce projet, il dirigea l'éducation des enfans qu'il se proposoit de prendre un jour pour gendres & pour belles-filles. Cette éducation n'étoit pas recherchée : il vouloit seulement que ces enfans sussent lire, écrire & compter ; qu'ils eussent des manières douces, des mœurs pures, une piété sincère, & le goût du travail. Ses vertueux desseins ont réussi selon ses vœux. Il a marié tous ses enfans ainsi qu'il l'avoit projeté, & il est devenu le plus heureux de tous les pères. Sa famille nombreuse, logée chez lui, & s'accroissant chaque année, il a été forcé de bâtir successivement les douze pavillons qui entourent le château ; il vit là en Patriarche, avec ses deux respectables sœurs, & une multitude d'enfans & de petits enfans, tous vêtus, ainsi

que lui, comme ses pères, c'est-à-dire, en paysans & paysannes, mais jouissant de toutes les commodités de la vie, & goûtant un bonheur qui n'est aussi peu recherché que parce qu'il n'est pas connu.

Comme mon ami achevoit ce récit, nous entrâmes dans le bois. Je remarquai que chaque arbre portoit une étiquette, sur laquelle étoit écrit une date & un nom. Je questionnai mon compagnon de voyage sur cette singularité. Il faut, me dit-il, vous instruire d'un antique usage de cette province, dont l'origine m'est inconnue. A la naissance de chaque enfant, le père de famille plante un arbre sur lequel il inscrit le nom donné à l'enfant, & l'année dans laquelle il est né (*a*). Ainsi chaque propriétaire d'une terre un peu étendue, possède un de ces bois sacrés où jamais la coignée n'abattit un arbre dans sa vigueur. Mais lors qu'enfin un arbre se couronne & dépérit, on se décide à le couper; ce qui ne se fait pas sans un grand appareil. On assemble sa famille & ses voisins; on abat l'arbre en leur

---

(*a*) Il est très-vrai que cet usage existe en Russie; mais je ne suis pas sûre que ce soit dans la province de *Livonie*.

préſence, & l'on tranſcrit ſur un regiſtre de famille l'inſcription qui étoit ſur l'arbre, en y ajoutant l'année où l'on a été obligé de le couper, & les parens & voiſins ſignent cette notte, comme ayant été témoins de la cérémonie. Ainſi ces regiſtres conſervent à jamais les noms & la mémoire de nos ancêtres, avec d'autant plus de certitude, qu'on écrit ſur un autre regiſtre l'année de la naiſſance de chaque enfant, en décrivant l'eſpèce d'arbre qu'on a planté dans *le bois de Famille*, le jour où il naquit.

Mon ami parloit encore, lorſque nous entendimes de loin le bruit d'une muſique champêtre. Avançons, me dit-il, on va planter l'arbre de l'enfant qui eſt né ce matin. Nous allons voir le vénérable Novorgêve entouré d'un nombreux cortège. Nous ne pouvons l'aborder dans ce moment; mais ſûrement, après la cérémonie, il viendra nous joindre & nous inviter à dîner. A ces mots nous précipitons nos pas; guidés par la muſique, nous arrivons dans un taillis, une eſpèce de pépinière remplie de jeunes arbres, & nous y trouvons environ deux cent perſonnes raſſemblées, en comptant une quinzaine de petits enfans. Toute cette troupe étoit habillée ſuivant

le coſtume des payſans de Livonie. La parure des hommes n'avoit rien de remarquable ; mais celle des femmes me parut agréable & pittoreſque. Elles étoient coëffées avec des voiles de mouſſeline qui ne cachoient qu'une partie de leurs cheveux, & qui couvroient entièrement leurs épaules : elles avoient toutes des juſtes bruns, des ceintures d'étoffes ornées de franges, & des jupes richement brodées. Je m'avance, & je découvre au milieu de cette foule, un Vieillard d'une figure douce & majeſtueuſe, vêtu comme les autres payſans, mais dont l'habit ſimple & groſſier formoit un contraſte ſingulier avec la brillante décoration qui le diſtinguoit. Il avoit ſur ſon habit un large ruban blanc, auquel étoit attachée une magnifique Croix, enrichie de pierreries (*a*). Voilà Novorgêve, me dit mon guide ; l'ordre dont il eſt décoré doit vous le faire reconnoître. Cette diſtinction eſt ſans doute chère à ſon cœur ; c'eſt la reconnoiſſance & non l'orgueil qui lui fait porter avec joie ce bienfait honorable de ſa Souveraine. Je vous prie, interrompis-je, dites-moi quel eſt le jeune homme qui eſt à la droite du

(*a*) L'Ordre de Saint-André, inſtitué par le Czar Pierre I.

Vieillard ? C'eſt un de ſes petits-fils, répondit mon ami, & le père de l'enfant nouveau né. A ſa gauche vous voyez deux vénérables vieilles, ce ſont ſes ſœurs ; & toute la foule qui l'environne immédiatement, n'eſt compoſée que de ſes enfans & de ſes petits enfans.... — Quel en eſt le nombre ?.... — A peu près cinquante perſonnes, en comptant les gendres & les belles-filles ; & tout cela loge dans l'enceinte que vous avez vûe. Le reſte de l'aſſemblée eſt formée par les parens, les voiſins & les amis de la famille : mais, taiſons-nous, la cérémonie commence.

A ces mots, je me rapprochai du Vieillard, autant qu'il me fut poſſible. Je le vis prendre une bêche, & d'un bras encore vigoureux ouvrir la terre pour y planter l'arbre. Lorſque cette opération fut finie, le Vieillard, ſuivant la coutume, prononça pluſieurs bénédictions ſur l'arbre nouvellement planté. Il ſouhaita que cet arbre *vêc ût auſſi long-temps que le ſapin Pierre Novorgêve*, (l'arbre le plus antique du Bois), & que l'enfant dont il portoit le nom, pût ſe repoſer un jour ſous ſon ombrage, *avec les enfans de ſes petits enfans*. Après ce diſcours, on apporta le regiſtre ſur lequel les principaux perſon-

-nages de l'aſſemblée écrivirent leurs noms. Enſuite le Vieillard reçut dans ſes bras l'enfant, objet de la fête, & l'on ſe mit en marche, au ſon des inſtrumens.

Nous ſuivimes la troupe, qui nous conduiſit à l'autre extrémité du Bois, dans une immenſe ſalle de verdure, environnée des plus beaux arbres que j'euſſe encore vus dans ce Bois. Cette ſalle nous offrit un coup-d'œil charmant. Tous les arbres en étoient chargés de guirlandes de fleurs & de verdure; & une douzaine de jolis berceaux d'enfans diſperſés ſans ordre, & ſuſpendus avec des rubans à de groſſes branches, n'étoient pas, comme vous le verrez, l'ornement le moins intéreſſant de ce lieu champêtre. Mon compagnon de voyage me montra *le ſapin Pierre Novorgêve;* j'admirai ſa prodigieuſe élévation, & voyant à quelque diſtance deux chênes, entre leſquels étoit placée, ſur un tertre de gazon, une colonne de marbre blanc, je queſtionnai mon guide: ſans doute, dis-je, ces deux arbres ſont particulièrement chers au bon Vieillard?... — Aſſurément; le plus vieux de ces chênes porte le nom de ſon

grand-père, & l'autre celui de son père. La colonne est un monument de sa tendresse pour eux. On y lit une inscription Russe, qui contient l'éloge *d'Anastase & d'Alexis Novorgêve ;* éloge dicté par le sentiment & par la vérité, & dont voici le sens. « *Le ciel pour récompenser leur piété » sincère, leur fit connoitre le vrai bonheur : ils en » jouirent & le trouvèrent dans leur famille, dans » les plaisirs champêtres & les travaux de l'agri- » culture.* » J'imagine, repris-je, que ce berceau, plus orné que les autres & suspendu à ces deux chênes, est destiné à l'enfant nouveau né ? — Justement. Tenez, le Vieillard s'approche de ces deux arbres, il va placer l'enfant dans ce berceau. En effet le Vieillard, après avoir tendrement embrassé son petit-fils, le plaça dans le berceau. Ensuite il forma une espèce de trophée de divers instrumens de jardinage qu'on lui présenta, & il l'attacha à un des arbres à côté du berceau. Il expliqua lui-même ce que signifioit cet usage, en disant qu'il consacroit son enfant aux travaux de la campagne, & il termina ce dernier discours, en lisant à haute voix l'inscription écrite sur la colonne de marbre. Quand le Vieillard eut cessé

de parler, une douzaine de jeunes femmes qui portoient de petits enfans dans leurs bras, les déposèrent dans les autres berceaux, & elles s'assirent au pied de ces arbres, en tenant de longs rubans attachés aux berceaux. De temps-en-temps elles tiroient doucement ces cordons, ce qui donnoit aux berceaux un léger mouvement de balancement qui amusoit ou endormoit les enfans (*a*).

Tandis que des mères de vingt ans, au milieu d'une fête ne trouvoient pas de plaisirs plus doux que celui de s'occuper de leurs enfans, les jeunes filles & les garçons de la famille & du voisinage, se rassemblèrent au centre de la salle, & dansèrent des rondes en chantant des couplets consacrés à la fête. On chanta aussi une longue romance qui avoit pour titre *les Saisons*. Après avoir dépeint les plaisirs du printemps, de l'été, de l'automne, on célébra l'hiver avec plus de détail encore. On fit une agréable description des courses de traîneaux, & l'on vanta d'une manière naïve & touchante, ces longues soirées

---

(*a*) Les Paysannes Russes suspendent ainsi à des arbres, durant l'été, les berceaux de leurs enfans, & les bercent de cette manière. *Voyez les Costumes Russes de M. le Prince.*

d'hiver qui s'écoulent si délicieusement lorsqu'on les passe au sein d'une famille chérie, rassemblée autour du foyer paternel.

Les couplets finis, on dansa au son des *Balalayes* (*a*). Pendant ce temps plusieurs jeunes filles faisoient le tour de la salle, en portant des corbeilles remplies de gâteaux & de clougwa (*b*), qu'elles offroient à tous ceux qui regardoient danser. A midi les voisins & les parens prirent congé du Vieillard, & se retirèrent. Le Vieillard nous retint à dîner mon ami & moi : il nous mena dans la chaumière qu'avoit habitée son père : ce lieu, nous dit-il, me retrace les plus doux souvenirs, j'y viens méditer tous les matins. S'il avoit pu contenir ma nombreuse famille, j'aurois fini mes jours sous ce toit révéré : en achevant ces mots, le Vieillard s'assit sur une natte, & nous fit mettre à ses côtés. Il parloit assez bien le françois, & il répondit à toutes mes questions avec la politesse d'un homme qui a passé vingt ans à la Cour, & avec la franchise, la bonhommie & la simplicité d'un Solitaire & d'un

(*a*) Espèce de guittare à long manche.

(*b*) Joli fruit, plus petit que la cerise, & fort commun en Russie.

Laboureur. Il me dépeignit ſon bonheur ſous les traits les plus touchans : enfin, dit-il, j'ai connu la Cour, j'ai connu tous les plaiſirs que peuvent procurer les ſuccès, la vanité, la faveur : j'avois alors la tête occupée & le cœur vuide & mécontent. Dévoré de craintes, d'inquiétudes, il falloit ſe défier des pièges de la haine, des noirceurs de l'envie, ſupporter l'ennui des ſollicitations indiſcrètes; enfin, j'éprouvois chaque jour le chagrin de faire des mécontens ou des ingrats, & j'étois privé des conſolations & des conſeils de l'amitié. Le ciel déſilla mes yeux. Il me fit connoitre que l'homme jeté un inſtant ſur la terre, n'eſt qu'un inſenſé lorſqu'il accumule des biens périſſables, & qu'il ſacrifie ſon repos à la cupidité. Je perdois la moitié de ma fortune en donnant la démiſſion de mes emplois; mais je recouvrois la liberté. En renonçant aux paſſions factices, en reprenant le goût des plaiſirs offerts par la nature, je retrouvai la ſanté que j'avois perdue, je retrouvai le bonheur ſi pur que j'avois goûté dans ma première jeuneſſe; & c'eſt ainſi que la ſimplicité des goûts & des mœurs, prolonge, embellit notre vie, & rend les derniers inſtans de notre carrière, auſſi rians, auſſi for-

tunés que ces jours heureux de l'enfance, dont nous ne conservons un si doux souvenir que parce qu'ils se sont écoulés dans l'innocence & dans le calme des passions.

Je ne me lassois point d'écouter le vertueux Novorgêve; mais le dîner interrompit cette conversation. Nous nous mîmes à table dans la salle de verdure où l'on avoit dansé. Je contemplai avec ravissement le Vieillard au milieu de sa famille, & assis à table entre ses deux respectables sœurs. Je ne pouvois entendre le langage de ses enfans; mais je voyois l'expression de leurs physionomies, elle peignoit la joie & l'inspiroit. Après le dîner, le Vieillard me conduisit dans son Château; il étoit aussi simple que vaste, on n'y trouvoit aucunes des recherches du luxe & de la molesse; des lits sans rideaux, des tables & des chaises de bois, des nattes de jonc, en composoient tous les meubles : de longues branches d'arbre (*a*), artistement entrelacées ensemble,

(*a*) C'est l'usage en Russie pendant l'été, & sur-tout chez les paysans & le peuple, d'orner ainsi de feuillages l'intérieur des maisons. Aussi rencontre-t-on dans les villes une infinité de gens chargés de branches d'arbres qu'ils vendent pour cet usage. Dans les appartemens on met ces branches dans des vases remplis d'eau.

&

& chargées de feuillages, en faisoient les seuls ornemens. Le sallon pouvoit contenir toute la famille; on causa environ une heure; au bout de ce temps, tout le monde sortit. Nous restâmes avec le Maître de la maison, qui nous proposa une promenade dans ses jardins. Lorsque nous y fûmes, il ôta son Cordon de Saint-André, qu'il suspendit à une branche d'arbre. Il jeta son habit sur le gazon, & prenant une pioche il se mit à travailler à la terre, tout en causant avec nous.

Les jardins étoient immenses; j'apperçus une douzaine de jardiniers, & bientôt je les reconnus : c'étoient les enfans de la maison avec lesquels nous avions dîné. J'appris alors que les autres étoient employés à des travaux de même genre dans la campagne, hors de l'enceinte du château, & que les femmes, pendant ce temps, s'occupoient des soins du ménage. Les unes avoient le district de la cuisine, de la laiterie; les autres filoient, travailloient en linge, faisoient leurs habits & ceux de leurs enfans. Aucune ne passoit un moment dans l'oisiveté jusqu'à sept heures du soir, où toute la famille se rassembloit dans le sallon avant le souper. Avec

quel plaisir on se mettoit à table, avec quel appétit on soupoit !... Avant de se coucher le bon Novorgêve lisoit à ses enfans une courte instruction morale & chrétienne, ensuite l'assemblée se mettoit à genoux. Le Vieillard récitoit tout haut des prières qu'il terminoit en donnant sa bénédiction à toute sa famille. Alors on alloit se coucher & goûter les charmes d'un sommeil aussi paisible que profond. Je partis le lendemain & j'emportai de ce château & du philosophe heureux qui l'habitoit, un souvenir qui ne s'effacera jamais de ma mémoire & de mon cœur.

Comme M. de la Palinière achevoit ces mots, la Baronne se leva, en le remerciant de sa complaisance, & l'on se retira sur le champ ; car il étoit près de dix heures & demie. Les veillées furent interrompues pendant quelques jours, parce que c'étoit le tour de Madame de Clémire de conter une histoire, & qu'elle étoit enrhumée ; mais on causa. César se ressouvint que la Baronne dans l'histoire d'Olimpe, avoit dit, *que l'honneur étoit plus sévère que les lois ;* il lui en demanda la raison. Les lois , répondit la Baronne, sont faites pour tous les hommes ; on ne doit pas attendre de la multitude des sentimens

généreux & délicats, par conféquent les lois ne doivent pas ordonner de belles actions. Si elles étoient plus févères, elles ne feroient fuivies que par un petit nombre d'hommes, & elles ne procureroient pas un bien général : elles fe bornent à défendre les crimes & les injuftices manifeftes, parce qu'elles font faites pour le peuple, & non pour les Sages : ainfi vous voyez que l'homme, dont toute la probité confifteroit à obéir aux lois, ne feroit ni vertueux ni véritablement eftimable ; car on peut être bien méprifable en ne faifant rien de ce qui affujétit aux peines impofées par les lois. D'après cela vous comprendrez pourquoi la loi autorife fi fouvent ce que l'honneur interdit, & pourquoi il y a tant de procès qu'il eft fi honteux d'entreprendre, quoiqu'on foit sûr de les gagner. Il y a même plus, ajouta M. de la Palinière, il exifte de véritables crimes que nos lois ne puniffent pas, par exemple la calomnie, fi elle n'a produit aucun évènement tragique (*a*). Mais, interrompit Céfar, un

---

(*a*) En Pologne on punit les calomniateurs d'une manière auffi bizarre qu'infamante. « Le calomniateur convaincu, » doit en plein Sénat fe coucher à terre fous le ftalle de celui » dont il a attaqué l'honneur, & dire, à haute voix, qu'en

calomniateur eſt déshonoré aux yeux de tout le monde? . . . — Aſſurément, ainſi que tous ceux qui profitent de l'indulgence de la loi, pour faire des actions condamnables en elles-mêmes. . . . Il y a quelque choſe là-dedans que je ne comprens pas, reprit Céſar; qu'eſt-ce qu'un homme déshonoré? . . . — C'eſt un homme que la voix publique accuſe de manquer d'honneur. . . . — *La multitude* a donc de la délicateſſe, puiſqu'elle juge ſi bien, puiſqu'elle eſt plus ſévère que la loi : ainſi *les lois faites pour la multitude* auroient donc pu ordonner la vertu? — L'homme le moins eſtimable & le plus groſſier ne peut ſe défendre d'aimer la vertu & de haïr le vice. Les paſſions le font agir contre ſa conſcience; mais cette conſcience en lui reprochant ſes fautes, l'éclaire d'autant mieux ſur celles des autres, qu'alors il n'en repouſſe pas le témoignage. Ainſi il ſe conduit mal & il juge bien. Foible & corrompu, il cède à ſes paſſions, mais lorſqu'il eſt

» répandant contre lui des bruits injurieux, *il en a menti* » *comme un chien*. Cette confeſſion publique achevée, il » faut, qu'à trois diverſes fois, il imite la voix d'un chien » qui aboye. Cette peine des calomniateurs eſt encore en » uſage en Pologne. „ *Hiſtoire Générale de Pologne, par M. le Chevalier de Solignac, Tome III.*

de ſang-froid, c'eſt-à-dire ſans intérêt, il con-damne dans les autres, & de premier mouvement, les mêmes excès auxquels il ſe laiſſe entraîner. Ce qui eſt mépriſable, le révolte, ce qui eſt généreux, touchant, l'émeut & le charme. Mauvais père, fils ingrat, il ne verroit point ſans attendriſſement la vieille grand'mère de *l'Ange-Sund* béniſſant ſes enfans, & mon bon vieillard Ruſſe au milieu de ſa famille. Il admirera ces tableaux ſublimes, mais il ne ſera même pas tenté d'imiter de ſemblables exemples; comment obéiroit-il à une loi qui le lui commanderoit? Cet homme eſt l'image de la *multitude.* Voilà les hommes en général. Le réſultat le plus important de ces réflexions, c'eſt que toutes les voix s'élèvent pour condamner de mauvaiſes actions, & pour louer la vertu. Si l'on attache du prix à la réputation, à l'approbation générale, il faut donc être conſtamment bon, noble, eſtimable.

J'ai auſſi une queſtion à faire, dit Caroline; il y a un mot dont je ne ſais pas bien la ſignification. J'entends ſouvent parler *des préjugés*, & je ne comprends pas trop ce que c'eſt.... — Un *préjugé* eſt une opinion qui n'eſt pas le fruit d'une mûre réflexion, & qu'on ne peut appuyer

ſur aucun raiſonnement ſolide. Par exemple, Mademoiſelle Victoire, croit *qu'un morceau de la corde d'un pendu*, porté dans la poche, fait gagner au jeu. Voilà un préjugé. Certainement ce ne ſont pas ſes réflexions ſur la poſſibilité d'un tel fait, qui ont pu lui donner cette coyance. Demandez-lui pourquoi elle a cette opinion, elle vous dira que c'étoit celle de ſa tante, de ſa mère, de ſa grand'mère, vous n'en aurez point d'autre raiſon. Tous les préjugés ne ſont pas auſſi ſtupides que celui-là; mais j'en connois beaucoup qui me le paroiſſent autant, & qui ſont généralement adoptés. J'ai vu des femmes fuir avec effroi, à l'aſpect d'une perſonne qui gardoit un parent malade de la Rougeole ou de la petite vérole; & j'ai vu ces femmes s'enfermer tranquillement avec le médecin qui ſoignoit ces mêmes malades. J'ai vu beaucoup de choſes de ce genre, qui valent bien la prédilection de Mademoiſelle Victoire, pour *la corde de pendu.* Il exiſte une autre eſpèce de préjugés, qui loin d'être ridicules ſont au contraire reſpectables, parce qu'ils ſont produits par une ſenſibilité vive & délicate. Laiſſons croire aux jumeaux qu'unit une parfaite amitié, qu'ils ſouffrent réciproque-

ment les maux physiques l'un de l'autre; laissons croire à une mère, qu'elle reconnoitroit au milieu de mille enfans, son enfant qu'elle n'auroit jamais vu; ces douces erreurs des cœurs tendres sont l'ouvrage des sentimens les plus vertueux, gardons-nous de les mépriser. Ainsi toute opinion qn'on ne peut soutenir par aucune espéce de raisonnement, & dont les faits & l'expérience démontrent manifestement la fausseté, est certainement un préjugé. Mais à moins de ces conditions nous ne devons point affirmer qu'une chose, quelqu'étrange qu'elle puisse nous paroître, est chimérique & vaine. — Sans doute l'histoire d'Alphonse nous a appris qu'il existe une infinité de phénomènes dans la nature, dont les Savans mêmes ne peuvent expliquer les causes. — Voilà pourquoi nous ne devons appeler *préjugés* que les choses qui non-seulement répugnent à la raison, mais qui sont d'ailleurs démonstrativement prouvées fausses par les faits mêmes... — Je comprends fort bien à présent ce que c'est que *les préjugés*, & puisque tous ceux qui ne viennent pas de la sensibilité sont ridicules, comme la croyance que le vendredi est un jour malheureux, ou qu'une salière renversée porte

malheur.... &c.... — Vous comprenez donc aussi que tout ce qui nous est prescrit par la religion, par les lois & par l'honneur ne peut s'appeler *préjugés?*... — Assurément.... — Le respect pour les morts & pour leurs tombeaux est-il un préjugé? — Non, puisque la religion ordonne de les honorer & que c'est même une action pieuse de les ensevelir. — Cela est juste; mais ce respect doit-il s'étendre aussi loin qu'on le croit communément, lorsqu'on dit qu'il est moins condamnable de mettre au jour une mauvaise action d'une personne qui existe que d'une personne qui n'est plus?... — Cette question m'embarrasse. — Consultez à cet égard un guide toujours sûr, la Religion : ordonne-t-elle d'avoir plus d'égards pour la mémoire de ceux qui ne sont plus, que pour la réputation de ceux qui existent?... — Non certainement, & elle ordonne d'aimer son prochain comme soi-même, & de lui rendre le bien pour le mal (*a*) : ainsi

---

(*a*) *Bénissez ceux qui vous persécutent : bénissez-les, & gardez-vous bien de leur donner des malédictions..... Ne vous vengez point vous-mêmes, mes chers Frères, mais donnez lieu à la colère ; car il est écrit : C'est à moi que la vengeance est réservée, & c'est moi qui la ferai, dit le Seigneur.* Épitre de Saint Paul aux Romains, chapitre 12.

fûrement il eſt plus condamnable de détruire la réputation d'une perſonne vivante, que de flétrir la mémoire d'une perſonne qui n'eſt plus... — D'ailleurs on ne fait pas ſouffrir la perſonne morte, & l'on déſeſpère la perſonne vivante; ainſi l'opinion dont je vous parlois, n'eſt donc qu'un préjugé, comme nous venons de l'expoſer: c'eſt-à-dire, *de mettre au jour une mauvaiſe action*, par conſéquent de découvrir un fait prouvé & qui n'admet aucune juſtification: car ſi par exemple après la mort d'un ennemi, on cherchoit à flétrir ſa mémoire par des accuſations nouvelles & vagues, on joindroit la lâcheté à la méchanceté, puiſque l'ennemi mort ne peut empêcher l'effet des préventions qu'on répand contre lui. S'il vivoit, il pourroit détruire des doutes, éclaircir de ſimples conjectures: mais il ne pourroit ſe juſtifier d'un fait poſitif & prouvé; voilà pourquoi il y auroit de la lâcheté à l'accuſer légèrement. Au reſte vous croyez bien que dans tous les cas je déſaprouve & je hais cette animoſité inſenſée contre ceux qui n'exiſtent plus, & qui par conſéquent ne peuvent plus nous nuire: j'ai ſeulement voulu vous prouver, qu'il y a beaucoup moins de cruauté à flétrir la mémoire des morts

qu'à détruire la réputation des vivans. Maman, dit Caroline, je me ſouviendrai de cette converſation; je n'oublierai point qu'il faut ſe préſerver des préjugés ridicules, *& reſpecter ceux qui viennent de la ſenſibilité & de la délicateſſe;* & qu'enfin, ajouta la Baronne, lorſqu'on veut connoître ſi l'on doit adopter ou rejeter une opinion, il faut l'examiner mûrement, & ſi elle n'eſt pas indifférente en elle-même, ſi la croyance ou l'incrédulité doit avoir quelqu'influence ſur notre conduite & ſur nos ſentimens, il faut conſulter la Religion, les Lois & l'honneur, & ſe conformer exactement à ce que ces guides ſacrés peuvent conſeiller & preſcrire. En effet, dit M. de la Palinière, pour votre bonheur, pénétrez-vous profondément des grandes vérités que nous enſeigne la Religion, nourriſſez votre eſprit de ſes maximes ſaintes, elles vous traceront avec détail tous vos devoirs.

Deux jours après cet entretien, Madame de Clémire ſe trouvant ſeule avec Caroline : ma fille, lui dit-elle, lorſque je ſuis entrée chez vous ce matin, une Femme-de-chambre boucloit vos ſouliers; comment pouvez-vous ſouffrir qu'on vous rende un pareil ſervice? Avilir ſon ſemblable,

traiter en esclave une créature humaine, c'est s'avilir soi-même ! N'exigez donc jamais d'une Femme-de-chambre que les services qui vous seront véritablement nécessaires ; épargnez-lui, autant qu'il vous sera possible, tout ce qui pourroit lui causer de la fatigue ou lui inspirer de la répugnance. N'ayez point la bassesse & la cruauté d'abuser de sa situation en lui refusant les égards qui lui sont dus. Si vous voulez être un jour respectée de vos gens, accoutumez-vous de bonne heure à respecter aussi en eux les droits sacrés de l'humanité. Je ne puis m'habiller seule, ainsi ma Femme-de-chambre m'aide à me coëffer & à m'habiller; mais je puis me déshabiller sans son secours, & vous savez que depuis que je suis mariée, jamais je n'ai fait veiller une Femme-de-chambre, jamais je n'ai souffert qu'elle m'attendit, & que je me suis toujours deshabillée & couchée sans son aide. J'ai vécu dans le monde; j'allois au bal, je rentrois alors à quatre ou cinq heures du matin, bien parée, avec un habit garni de fleurs, des voiles attachés avec mille épingles, il est assez difficile de se débarrasser seule de tout cet attirail : mais j'aimois beaucoup mieux prendre cette peine & me coucher quelques minutes plus tard, que

d'être aidée par une malheureuſe créature endormie, & de mauvaiſe humeur, qui, en me déshabillant, eût en elle-même maudi mes plaiſirs & ſa condition. Préſentement j'ai moins de mérite à me déshabiller ſeule, les parures de Champcery ne ſont pas gênantes.... — Jamais non plus vous ne ſonnez dans la nuit.... — Non, à moins que je ne ſois malade. Étant couchée, ſi j'ai beſoin de quelque choſe je me relève, même dans le cœur de l'hiver. Je ſuis ſi accoutumée à tout cela que je n'en ſouffre nullement. C'eſt une habitude qui ne me coûte rien & qui me donne une activité que je crois très-ſalutaire à la ſanté, car rien n'affoiblit comme la pareſſe & la molleſſe. En ſe ſervant ainſi ſoi-même, on acquiert une adreſſe, une force, une agilité ſurprenantes : je n'ai pas l'air d'être robuſte, & cependant à mes veillées particulières je fais continuellement de vrais tours de force. Je porte de la meilleure grace du monde une énorme cruche pleine d'eau ; l'hiver je poſe dans mon feu de groſſes buches infiniment plus lourdes que moi.... &c.... — Maman, je veux vous imiter, dorénavant je me déshabillerai toute ſeule ſi vous le permettez.... — Non, vous êtes encore trop jeune. Votre âge eſt celui de la

foibleſſe & des dépendances phyſiques : mais dès-à-préſent vous pouvez vous aider vous même beaucoup plus que vous ne faites, & quand vous aurez quinze ans, vous ferez fort bien de prendre l'habitude de vous déshabiller ſans le ſecours de perſonne.... — Maman, je vous promets de ne plus manquer aux égards que nous devons à ceux qui nous ſervent. — Il y a une foule d'autres égards qu'on leur doit encore. Entr'autres, celui de ne jamais dire devant eux ni directement ni indirectement une choſe qui puiſſe les faire rougir de leur état. Par exemple il y auroit une cruauté révoltante à citer en préſence d'un Domeſtique un proverbe qui inſultât à ſa condition, comme celui-ci : *mentir comme un Laquais.* Il faut éviter avec le plus grand ſoin de ſemblables groſſièretés qui, en les humiliant, ſont faites pour exciter leur reſſentiment & pour attirer leur haine ; on doit encore avoir l'attention de ne jamais ſe permettre devant eux la moindre légèreté qui puiſſe ébranler leurs principes, car nos diſcours & nos actions font ſur eux la plus grande impreſſion ; ainſi nous ſommes doublement condamnables lorſque nous leur donnons de mauvais exemples. Enfin la Religion, la juſtice & l'huma-

nité nous engagent également à les traiter avec douceur, indulgence; à nous occuper de leurs intérêts, à les protéger dans toutes les occasions, & à les soigner avec affection lorsqu'ils sont malades ou qu'ils ont vieilli à notre service.

En prononçant ces paroles, Madame de Clémire se levoit pour aller à la promenade, mais Caroline l'arrêta en disant qu'elle avoit une petite confidence à lui faire; & elle lui avoua que le matin elle avoit eu un peu d'humeur avec Pulchérie. Vous aurez sans doute reparé ce tort, dit Madame de Clémire. Oui, Maman, reprit Caroline. — Mais de quelle manière? — Je me suis fait violence, j'ai surmonté mon humeur, & le reste de la matinée j'ai été avec ma sœur comme à l'ordinaire .... — Et vous ne lui avez point fait d'excuses? Vous ne lui avez pas témoigné du regret d'avoir été injuste un moment? — Aussitôt qu'elle m'a vu reprendre ma gaîté, elle a repris toute la sienne, & elle n'avoit plus l'air d'être fâchée le moins du monde.... — Parce qu'elle n'a point de rancune, faut-il que vous paroissiez insensible? Si j'avois eu tort avec le dernier Domestique de la maison, je lui en montrerois certainement du repentir, & je croirois

justement m'honorer moi-même, (car rien ne nous élève comme l'équité,) en lui faisant des excuses proportionnées à l'offense. Le défaut le plus intolérable qu'on puisse avoir dans la société, est celui de ne pas savoir reconnoître & réparer ses torts. Nous sommes si imparfaits qu'il n'y a guères de jours où nous ne fassions des fautes : aussi la personne la plus aimable & la plus attachante sera-t-elle toujours celle qui, en avouant ses torts, montrera le plus de franchise & de sensibilité. C'est-là le talent sublime des cœurs tendres & généreux, tandis que les petites ames & les esprits bornés, dominés par une mauvaise honte aussi méprisable que puérile, aiment mieux aggraver leurs fautes que de faire une démarche, ou de dire un seul mot qui pourroit tout expier.... — Maman, je vais aller chercher ma sœur pour lui faire des excuses d'avoir eu un moment d'humeur & de ne lui en avoir pas témoigné sur le champ mon regret. A ces mots, Caroline fut tendrement embrassée, ensuite elle sortit en courant pour aller retrouver sa sœur.

Madame de Clémire avoit annoncé le matin qu'elle conteroit une petite histoire à la Veillée, & le soir elle s'acquitta de sa promesse en ces termes :

LES SOLITAIRES de Normandie.

Dans la Province de Normandie, à quelques lieues de Forges (*a*), près de la riche Abbaye de Bobec, vivoit un bon Fermier nommé Anſelme, avec ſa femme & ſes enfans. Il étoit pauvre, mais ſi heureux, que depuis quinze ans il n'étoit ſorti de ſa chaumière que pour aller à l'Égliſe. Sa petite habitation étoit iſolée, au milieu d'une forêt; il n'avoit point de voiſins, il n'en deſiroit pas. Il ne pouvoit imaginer, qu'après avoir labouré ſon champ, il fut poſſible de trouver un plaiſir plus doux que celui de ſe repoſer au ſein de ſa famille. Trois arpens de terre, deux vaches, quelques poules formoient toutes ſes poſſeſſions. Sa ſociété étoit compoſée, outre ſa femme & cinq enfans, d'une Servante & d'un Pâtre, qu'il eſt néceſſaire de vous faire connoître particulièrement. La Servante ſe nommoit *Jacqueline*. Depuis ſon enfance dans la maiſon d'Anſelme, elle avoit les mœurs & les goûts ſédentaires de ſes

(*a*) A 26 lieues de Paris, & célèbre par ſes eaux minérales.

maîtres.

maîtres. Elle ne s'étoit jamais éloignée de la chaumière plus d'une demie lieue. De tous les édifices qui sont sur la terre, elle ne connoissoit que la seule Abbaye de Bobec, & jamais Saint-Pierre de Rome, & la colonnade du Louvre n'excitèrent autant d'admiration que la petite Église de Bobec en inspiroit à Jacqueline. Elle avoit entendu parler de Forges, & sachant que ce village étoit à quatre lieues de son habitation, elle n'avoit jamais eu la tentation d'entreprendre un aussi long voyage. Jacqueline, comme vous le croyez bien, ne savoit pas lire, elle n'avoit même de sa vie vu un livre. Ses talens étoient bornés; ils se réduisoient à savoir traire les vaches, faire du fromage, & aider sa maitresse dans les petits travaux du ménage; son esprit n'auroit pas embrassé des connoissances plus étendues, elle n'avoit précisément que le degré d'intelligence nécessaire pour remplir passablement les devoirs de son état; & si le Ciel ne lui eut pas donné des maîtres aussi patiens qu'humains, elle eût plus d'une fois couru le risque de perdre sa condition; mais du moins elle ne faisoit point de fautes volontaires, elle manquoit absolument de mémoire & de réflexion, elle avoit peu d'activité, en même-temps ses in-

tentions étoient si droites & son cœur si bon, que jamais Anselme & sa femme n'avoient pu se résoudre à la gronder. Le Pâtre Michel, qui gardoit les vaches, étoit encore moins actif & moins spirituel que Jacqueline. La foiblesse de sa constitution excusoit aux yeux de l'indulgent Anselme son indolence & son incapacité; d'ailleurs, Michel étoit d'un naturel doux & paisible; il avoit de la probité, un sang froid inaltérable, & une sérénité d'âme que rien ne pouvoit troubler.

Il y avoit tant de conformité entre Michel & Jacqueline qu'il étoit impossible qu'ils se vissent tous les jours sans s'attacher l'un à l'autre. La sympathie se déclara, & les deux amans demandèrent à leurs maîtres la permission de se marier, ce qui leur fut accordé. Jacqueline épousa Michel, & au bout de trois ans se trouva mère de trois enfans qui furent élevés avec ceux d'Anselme.

Vers ce temps, Jacqueline éprouva un sensible chagrin. La femme d'Anselme mourut, & le bon homme ne survêcut que deux ans à sa femme. Alors Jacqueline & Michel perdirent le meilleur des maîtres & le seul appui qu'ils eussent sur la terre. Des parens, tuteurs des enfans, vinrent occuper le petit héritage. Ils eurent la cruauté de renvoyer Michel & Jacqueline.

Il fallut quitter la cabanne chérie qu'ils regardoient comme leur maison paternelle ; il fallut s'arracher des bras des petits enfans du vertueux Anselme, de ces enfans qui, depuis deux ans, donnoient à Jacqueline le doux nom de mère ! La pauvre Jacqueline les baigna de larmes, & sortit désespérée, suivie de quatre enfans à elle, & du triste Michel qui portoit sous son bras un gros paquet contenant quelques vêtemens grossiers, le seul bien qui restât à cette famille infortunée.

Dans cette affreuse situation, ils n'éprouvèrent heureusement aucune des inquiétudes déchirantes que peuvent causer l'imagination & la prévoyance ; ils étoient de caractère à ne ressentir jamais que la douleur du moment. L'avenir étoit pour eux couvert d'un voile si impénétrable, qu'il leur cachoit même jusqu'à l'image du lendemain. Avant de quitter la chaumière ils avoient bien dîné, aussi ne s'inquiétoient-ils que médiocrement de leur souper. Ils ne s'entretenoient que de leurs regrets de la mort d'Anselme, de leur tendresse pour les enfans qu'ils avoient été forcés d'abandonner.

En causant ainsi ils marchoient à l'aventure &

s'égarèrent dans la forêt. Jacqueline étoit grosse de six mois. Lorsqu'elle fut fatiguée, elle s'assit au pied d'un arbre. Son mari s'établit à côté d'elle, & les quatre petits enfans se rangèrent autour d'eux : on étoit au mois de Juillet ; lorsque le jour commença à baisser, un des petits enfans dit qu'il avoit faim, & tous les autres au même moment demandèrent du pain. Michel avoit quelques provisions dans un havre-sac, il les partagea avec sa femme & ses enfans. Après souper on se décida à passer la nuit dans le bois, & à la pointe du jour on trouva un sentier battu qui conduisit dans une espéce de désert à l'extrémité de la forêt.

Ce lieu sauvage étoit rempli de bruyères, & on y découvrit une source d'eau pure qui sortoit d'une roche couverte de mousse. Cette vue causa la joie la plus vive à Jacqueline, car ses enfans mouroient de soif. Pour surcroit de bonheur, la lisière du bois étoit bordée d'une infinité de noisetiers, de mûriers & de framboisiers sauvages ; & d'ailleurs cette partie du bois étoit pleine de fraises. Jacqueline fut enchantée à l'aspect de ce jardin naturel. O Michel, s'écria-t-elle, établissons-nous ici ! Voilà de l'eau, voilà des fruits,

nous y pourrons vivre. Faisons-y une cabanne de feuillages pour nous garantir de la pluie. — Mais il faudroit avoir la permission de couper des branches d'arbres. Cette réflexion attrista Jacqueline.

Dans ce moment elle apperçut à quelque distance un jeune Paysan qui cueilloit des fraises, elle s'approche de lui, & lui demande s'il savoit à qui appartenoit le lieu où elle étoit? Vous êtes sur les terres de l'Abbaye de Bobec, reprit le Paisan; sommes-nous loin de l'Abbaye? — A trois petits quarts de lieue, & j'y vas porter tout-à-l'heure les fraises que je viens de ramasser. A ces mots, Jacqueline tint conseil avec son mari, & Michel, ayant reçu ses instructions, partit avec le jeune Paysan pour se rendre à l'Abbaye de Bobec : il laissa Jacqueline, avec ses enfans, à l'entrée du bois, en promettant de revenir le plus promptement qu'il lui seroit possible.

Michel, arrivé à l'Abbaye, obtint un moment d'audience de l'Abbé, auquel il exposa sa situation; il finit par demander de l'ouvrage, ou, du moins, la permission de s'établir dans le lieu qu'il désigna. Mais, demanda l'Abbé, que savez-vous faire? — Je sais garder des vaches.... — Nous n'avons

pas besoin de Pâtres : d'ailleurs vous n'êtes pas de nos terres.... — Mais je n'ai pas de quoi vivre, cela revient au même.... — Nous ne pouvons pas malheureusement secourir tous les pauvres.... — Je ne suis pas un pauvre ; je ne demande pas l'aumône ; nous avons du cœur ; nous voulons bien travailler. — Vous ne savez rien faire ; & d'ailleurs je vous répète que les habitans de nos terres méritent la préférence.... — Je suis pourtant bien foible & bien maladif, je vous assure ; ainsi vous devriez bien me prendre à votre service.... — Comment, parce que vous êtes hors d'état de servir ? — Vraiment oui ; c'étoit à cause de cela que défunt mon maître Anselme m'avoit pris & qu'il me gardoit ; mais vous, M. l'Abbé, si vous n'aimez pas les infirmes, du moins donnez-nous la permission de bâtir une petite cabanné de feuilles parmi ces bruyères.... — Et, comment vivrez-vous là ? — Avec des fruits sauvages & des racines ; il y a du cresson, des fraises, des noisettes, de l'eau : c'est un vrai paradis....— Et L'hiver ?.... — L'hiver !.... Ah, nous n'avions pas pensé à l'hiver ! .... Mais l'hiver ne viendra pas de sitôt, nous ne sommes qu'au mois de Juillet.... — Écoutez, bon homme, puisque

vous le desirez tant, je vous permets de bâtir une cabanne, & de plus, je vous autorise à venir tous les deux jours à l'Abbaye prendre une provision de pain & de pommes de terre pour vous & votre famille. — Justement j'ai un havre-sac. — Allez, c'est tout ce que je puis faire..... — C'est plus que je ne demandois : oh, Jacqueline sera bien contente !

En disant ces paroles, Michel sortit précipitamment. Il étoit déjà hors de la cour de l'Abbaye lorsqu'on le rappela par l'ordre de l'Abbé pour lui donner du pain bis & des pommes de terres cuites sous la cendre. Michel, qui avoit une probité délicate, refusa d'abord de les recevoir. M. l'Abbé, ajouta-t-il, m'a dit que ce ne feroit que tous les deux jours, ainsi je reviendrai les prendre après-demain; malgré sa résistance on remplit ses poches de la petite provision donnée pour deux jours, & il partit très satisfait de l'heureux succès de sa démarche. Il fut retrouver Jacqueline, & l'abordant d'un air triomphant, il répondit avec détail à toutes ses questions. Jacqueline, charmée de ce récit, le gronda cependant un peu de n'avoir pas acheté dans le village de Bobec une serpe pour couper les branches

d'arbres; car enfin, dit-elle, nous avons neuf livres dix sols, (c'étoit le fruit de leurs épargnes de dix ans,) que veux-tu que nous fassions de cet argent? Cela est vrai, répondit Michel, mais on ne peut pas penser à tout; nous avions bien oublié que l'hiver viendroit.... — A-propos de l'hiver, il faudra que tu gardes de l'argent pour acheter des peaux de mouton. — Oui, car il faut que nous ne manquions de rien puisque nous devons passer notre vie ici.... — Allons, mettons-nous à l'ouvrage. Nous pouvons toujours couper de petites branches avec nos couteaux.

En disant ces paroles, Jacqueline s'achemina vers le bois. Son mari la suivit, & tous deux travaillèrent sans relâche jusqu'à la nuit. Le mari & la femme n'étoient ni robustes ni industrieux. Aussi furent-ils plus de quinze jours à construire une petite cabanne à la vérité assez solide; mais qui avoit un inconvénient dont ils ne s'apperçurent que lorsque l'ouvrage fut presque entièrement fini. Ils avoient oublié (car comme disoit Michel on ne peut pas penser à tout) qu'ils devoient loger dans cette cabanne, & que par conséquent il étoit à desirer que son élévation fut proportionnée à leur taille. Il est plus commode de travailler à hauteur

d'appui que d'élever les bras au-deſſus de ſa tête, & ils avoient choiſi la manière la moins fatigante; de ſorte que Jacqueline & Michel auroient pu s'appuyer ſur le toit de leur cabanne, comme on s'appuye ſur un balcon. Jacqueline fut la première frappée de ce défaut de conſtruction; quoique l'édifice fut très avancé elle eût la courageuſe tentation de recommencer ſur nouveaux frais, mais Michel l'en détourna : au reſte, dit-il on n'entre dans ſa maiſon que pour ſe repoſer, ne ſuffit-il pas qu'on puiſſe y être aſſis ou couché. Jacqueline n'eût rien à répondre à ce raiſonnement, & malgré cette erreur dans les dimenſions, la cabanne fut achevée.

Le jour où l'on y dîna pour la première fois fut un jour de fête. Juſtement Michel avoit été le matin à l'Abbaye. Il rapportoit des pommes de terre & du pain frais, & en outre une pinte de lait & des œufs qu'il avoit achetés dans le village. La joie des petits enfans fut extrême à la vue de ce feſtin délicieux. Leur gaîté excita celle de Michel & de Jacqueline. Enfin rien ne manquoit à l'agrément du repas; car les convives avoient autant d'appétit que de bonne humeur. La nuit on dormit du ſommeil le plus tranquille. Après avoir

paſſé plus de vingt-huit nuits expoſés aux injures de l'air, on trouva une douceur inexprimable à ſe repoſer ſous une épaiſſe feuillée & à ſe coucher ſur de la paille bien fraiche. Le lendemain matin on ſe réveilla dans la plus parfaite ſanté.

Il n'y a rien de tel, dit Michel, que d'avoir toutes ſes aiſes. On a beau dire qu'on s'accoutume à tout; je n'aurois jamais dormi comme cela ſur la terre & à la belle étoile. Ni moi non plus, reprit Jacqueline. Je me ſouvenois toujours de la bonne étable où nous couchions chez notre pauvre maître. — Jacqueline, notre cabanne vaut bien l'étable, n'eſt-ce pas? — Oh ſûrement; & puis nous ſommes chez nous, & comme diſoit notre maître, on n'eſt heureux que dans ſon ménage. Ce ménage qui ſuffiſoit au bonheur de Jacqueline n'étoit formé que de la veille. Michel avoit acheté une écuelle & cinq cueillers de bois, une bonne proviſion de peaux de mouton, & du lin pour Jacqueline qui poſſédoit une quenouille & qui ſavoit filer aſſez paſſablement. Tel avoit été l'emploi des 9 livres 10 ſols. Michel, de ſon côté ſe fit quelques occupations; il prenoit avec de la glu de petits oiſeaux qu'il portoit à l'Abbaye, & au bout du mois il alloit vendre le lin qu'avoit

filé sa femme, ce qui produisoit un mince revenu: car, comme je l'ai déjà dit, Jacqueline n'étoit ni active ni laborieuse.

Tout l'été se passa de la sorte. Au mois de Septembre, Jacqueline accoucha le plus heureusement du monde d'une petite fille qu'elle nourrit. Enfin l'hiver vint, &, malgré les peaux de mouton, la cabanne parut alors beaucoup moins agréable, d'autant plus qu'on étoit privé des framboises, des mûres & des autres fruits des bois. Cependant Michel & Jacqueline ne souffrirent pas du froid autant qu'on pourroit l'imaginer. Ils n'avoient de leur vie couché dans une chambre bien close & à cheminée: l'étable, dont ils conservoient un si doux souvenir, avoit un toit percé en plusieurs endroits, & une porte dont les planches mal jointes, laissoient dans toute l'étendue des battans trois ou quatre fentes assez larges pour y passer facilement la main: ainsi Jacqueline & son mari, même pendant le temps le plus rigoureux de l'hiver, ne trouvèrent pas une grande différence entre leur cabane & l'étable, objet de leurs regrets; &, durant l'été, la feuillée située sur un terrein sec, & abritée par une forêt remplie de fleurs champêtres, de racines

& de fruits, étoit plus agréable qu'une étable obscure & humide, bâtie dans une petite basse-cour pleine de fumier, & traversée par une grande mare d'une eau verte & bourbeuse.

Sur la fin de l'hiver, Michel, qui depuis deux mois marchoit avec beaucoup de peine, se trouva dans l'impossibilité absolue d'aller à l'Abbaye recevoir sa subsistance : Jacqueline y fut à sa place, & le pauvre Michel resta dans sa cabane, tristement couché sur son lit de feuilles. Il ne souffroit point de douleurs vives ; sa tranquillité naturelle & sa piété le préservoient de l'impatience & de l'ennui : il prioit Dieu toute la journée ; Jacqueline filoit ou disoit son chapelet à côté de lui ; ses petits enfans venoient le caresser, & il ne se trouvoit point absolument malheureux : un an se passa de la sorte.

Il y avoit déjà deux années que Michel & Jacqueline habitoient leur cabanne ; un jour, (c'étoit au mois de Juillet) Jacqueline, qui avoit été ramasser des feuilles dans le bois, accourut toute essoufiée à la cabane : Ah, Michel, s'écria-t-elle, la belle chose que je viens de voir !.... — Quoi donc ?.... — Un beau carrosse tout jaune qui n'a point de toit.... c'est quasiment fait comme

une charrette, mais c'est reluisant.... & puis six chevaux tous bigarés d'argent!.... & de belles Dames dans le carrosse, des beaux Messieurs derrière, & qui sont habillés de rouge!.... Comme Jacqueline achevoit ces mots, elle entendit le bruit de la calèche dont elle venoit de faire la description; elle tressaille de joie, s'élance hors de la cabane, tous les petits enfans la suivent. Elle apperçoit la calèche à trente pas d'elle, & elle distingue dans cette voiture une figure angélique, qui jette sur elle & sur ses enfans le plus doux regard, & qui, en même-temps, crie au cocher d'arrêter. Jacqueline surprise & enchantée n'osoit avancer.

La jeune & charmante Inconnue, suivie de quatre Dames qui descendent avec elle de la calèche, s'approche de Jacqueline. Ces cinq enfans, lui dit-elle, sont-ils à vous?.... — Oui, Madame.... — Pauvres petits! ils sont presqu'entiérement nuds.... — Oh, les trois derniers ont des brassières; mais nous les gardons pour l'hiver.... — Et vous passez le jour dans cette cabane?.... — Le jour! & la nuit aussi. — Quoi! vous n'avez point d'autre logement?.... — Non, Madame, depuis deux ans; mais nous

y sommes bien pendant l'été : il n'y a que l'hiver qui est un peu rude, sur-tout depuis que mon mari est malade.... — Votre mari est malade! est-il couché dans cette petite cabane?.... — Oui, Madame.... — O Ciel!.... Ah que je suis heureuse qu'on nous ait égarées dans cette forêt, & que le hasard nous ait conduites ici! En disant ces mots l'Inconnue s'avança vers la cabane, & y entra avec les Dames de sa suite; non sans peine, car les souliers à talons, les chapeaux & les plumes obligèrent de se courber tellement, que l'Inconnue ne pouvant supporter la contrainte de cette attitude, prit le parti de se mettre à genoux dans la cabane. Grand Dieu, dit-elle, en tournant vers Michel des yeux mouillés de pleurs, se peut-il que depuis deux ans vous n'ayiez point eu d'autre asyle!.... Comment n'avez-vous point trouvé des secours à Forges? — Oh, Madame, Forges est si loin!.... — Vous n'en êtes qu'à trois lieues.... — Mon mari est impotent depuis dix-huit mois, je ne pouvois le laisser là pour faire un si grand voyage : & puis nous ne manquons pas de secours; on nous donne du pain & des pommes de terre. A ces mots l'Inconnue tira sa bourse de sa poche : Tenez, dit-elle,

à Jacqueline, ce ſoir je vous enverrai chercher, & puiſque vous aimez ce lieu, vous y reviendrez, je vous le promets : mais je vous demande de paſſer quelque temps à Forges; car votre mari a beſoin des ſecours d'un Médecin.

Pendant ce diſcours, Jacqueline conſidéroit les pièces d'or que l'Inconnue venoit de lui donner; enfin, rompant le ſilence: puiſque vous êtes ſi bonne, Madame, dit-elle, je vous avoue que ces pièces-là ne peuvent nous ſervir; on ne connoît pas çà dans le pays.... —Quoi! vous n'avez jamais vu d'or?.... — Oh, ſi fait, j'ai vu de la dorure dans la Chapelle de *Bobec;* mais la monnoie d'or n'eſt ſûrement pas reçue dans le pays, car je n'en ai même pas entendu parler. L'Inconnue, frappée d'un excès de misère dont elle n'avoit jamais eu l'idée, ne put retenir ſes larmes: cependant elle engagea Jacqueline à garder l'or qu'elle avoit reçu; mais, pour la ſatisfaire, elle lui fit donner quelques écus, qui furent acceptés avec autant de ſatisfaction que de reconnoiſſance. Alors l'Inconnue, & les Dames qui l'accompagnoient, ſortirent de la cabane, elles montèrent en calèche & retournèrent à Forges, laiſſant Michel & Jacqueline tranſportés de joie &

d'admiration. Ils ne s'entretinrent que de *la belle Dame*, & le ſoir ils en parloient encore lorſqu'on vint les chercher pour les conduire à Forges. Quatre hommes posèrent doucement Michel ſur un brancard, & le portèrent ainſi couché ſur un matelat. Jacqueline & ſes enfans montèrent dans une charette couverte, & la petite troupe arriva à Forges vers les neuf heures du ſoir. On les conduiſit dans une maiſon où ils trouvèrent du linge, & de bons lits.

Auſſitôt que Michel fut couché, Jacqueline le quitta pour aller queſtionner ſon hôteſſe. Au bout d'un quart-d'heure elle revint. Oh Michel! s'écria-t-elle, tu vas être bien émerveillé!... — Dis donc vîte... — La belle Dame!... ſais-tu ce que c'eſt qu'une Princeſſe?... — Non... — Eh bien la belle Dame eſt une Princeſſe.... & puis elle s'appelle encore Ducheſſe... & puis elle a encore un autre nom.... mais je l'ai oublié le troiſième nom... enfin par-deſſus tout cela elle eſt parente du Roi... — Elle n'en eſt pas plus fière toujours... — Oh pour cela non... — Une parente du Roi avoir un regard ſi humain, une ſi douce parole!.... Tu ne devinerois jamais pourquoi elle eſt venue à Forges? C'eſt pour

boire

boire d'une certaine eau qui fait avoir des enfans; moi je n'ai pas grand foi à cette fontaine là; mais je ferai une neuvaine pour que Dieu donne à cette chère bonne Dame une belle famille, qui achève de la rendre bienheureuse.

L'hôtesse interrompit cet entretien, en apportant aux deux Solitaires un excellent souper. Michel & sa femme avoient bû jadis de mauvais cidre; mais ils n'avoient jamais bu de vin. Ils en burent pour la première fois à la santé de leur bienfaitrice. Ensuite Jacqueline se coucha, en remerciant le ciel & en bénissant mille fois sa jeune & vertueuse protectrice. Le lendemain Jacqueline fut éveillée par une couturière qui vint prendre sa mesure & celle des petits enfans, en disant que la Princesse lui avoit commandé des chemises & des habits pour toute la famille. En effet, quelques jours après Jacqueline reçut le trousseau le plus complet: bas, souliers, coifure, rien n'étoit oublié. Jacqueline se livroit à une joie d'autant plus pure, que la santé de Michel se rétablissoit à vue d'œil. Les soins assidus du médecin, un logement sain, une bonne nourriture avoient déja produit un mieux surprenant,

& au bout de trois semaines il fut en état de se lever & de marcher dans sa chambre.

A cette époque Jacqueline eut une entrevue avec sa bienfaitrice, qui lui présentant un trousseau de clefs; voilà, lui dit-elle, les clefs de votre maison & de vos armoires, allez chez vous, ma bonne Jacqueline, j'irai vous voir demain matin & vous demander à déjeûner : Jacqueline éperdue à ce discours, bégaya quelques mots, & reçut les clefs d'un air stupide ne pouvant croire qu'elle eut une maison & des armoires, ni que *la parente du Roi* put venir déjeûner chez elle. Le jour même Michel, sa femme & ses enfans furent reconduits au désert où on les avoit trouvés. Mais quelle fut leur surprise en voyant à la place de leur cabanne de feuilles, une jolie petite maison située au milieu d'un grand jardin ! Les enfans poussent des cris de joie, Michel & Jacqueline les embrassent en pleurant. O mon Dieu ! dit Jacqueline, en joignant les mains, qu'avons nous fait pour mériter tant de bonheur !...

La charrette s'arrête à la porte, on conduit les Solitaires dans leur habitation, composée de deux jolies chambres, d'un bûcher & d'une

petite cuiſine remplie de tous les uſtenſiles néceſſaires dans un ménage. La chambre des Solitaires avoit uue cheminée, & pour meubles deux bons lits avec des rideaux d'indienne, deux tables de bois, quatre chaiſes de paille, deux bons fauteuils & une grande armoire. Jacqueline prenant ſon trouſſeau de clefs, ouvre l'armoire, & y trouve deux habits complets pour ſon mari, autant pour elle & pour les enfans; des chemiſes, des bas, des bonnets, & en outre des draps, des nappes & des ſerviettes, & une énorme proviſion de lin pour filer. Quand Jacqueline eut fait l'inventaire de ſon armoire, on la mena dans ſon jardin, déja rempli de légumes, enſuite on lui fit voir une petite baſſe-cour, où elle trouva une vingtaine de poules; enfin on ouvrit une étable qui renfermoit deux belles vaches, & on lui apprit qu'elle poſſédoit un petit pré, ſitué à un demi quart de lieue de ſa maiſon. Jacqueline croyoit rêver: quoi, diſoit-elle à ſon mari, nous ſommes plus riches que ne l'étoit défunt notre maître Anſelme!... Sa chaumière n'étoit qu'une maſure au prix de celle-ci..... Notre jardin eſt deux fois plus grand que n'étoit le ſien!... O Michel! il ne faudra

jamais oublier notre feuillée ; ſur-tout l'hiver quand nous ſerons avec nos enfans autour du feu, afin de remercier toujours Dieu d'auſſi bon cœur qu'à préſent. En parlant ainſi de douces larmes couloient des yeux de Jacqueline ; Michel pleuroit auſſi, & l'un & l'autre embraſſoient les enfans & recevoient leurs carreſſes avec un plaiſir, une joie qu'ils n'avoient jamais reſſentis, quoiqu'ils les euſſent toujours tendrement aimés.

Jacqueline ne put fermer l'œil de la nuit. Elle avoit une lampe ſur ſa cheminée, & elle paſſa la nuit entière à conſidérer avec admiration ſa chambre & ſes meubles, à prier Dieu, & à bénir ſon illuſtre bienfaitrice. Au point du jour elle ſe leva ainſi que ſon mari. L'heureux couple va viſiter de nouveau & la cuiſine & le jardin & l'étable. Enſuite on habille les enfans, on ſe pare de ſes plus beaux habits, & on prépare le déjeûner. On étale ſur la table une nappe toute neuve, on y poſe deux grandes jattes pleines de crême, du bon pain bis, du beurre frais & une corbeille de noiſettes nouvellement cueillies : alors on attend *la bonne chère Dame*, avec autant de trouble que d'impatience. A onze heures le fils aîné poſé en ſentinelle du côté du bois quitte ſon

oste, & vient annoncer qu'il a vu de loin la
alèche. Alors Jacqueline & Michel avec un
attement de cœur d'une force inexprimable se
rennent par le bras : Michel encore mal assuré
ir ses jambes s'afflige de ne pouvoir marcher
lus vîte : les enfans veulent courir devant &
e précipitent en tumulte vers la porte. Le père
& la mère les rappellent, & pour la première
fois se plaignent de leur désobéissance.

Au moment où les Solitaires arrivoient à la porte de leur cour, la jeune Princesse descendoit de sa calèche. Jacqueline & son mari, baignés de larmes, se jettent à ses pieds; & Jacqueline lui montrant Michel; ô Madame, dit-elle, d'une voix entre-coupée, il est guéri! Il peut marcher! Voilà nos enfans qui ne souffriront plus du froid; voilà notre maison où nous serons aussi bien l'hiver que l'été! Nous vous devons tout cela : il n'y a que le bon Dieu qui puisse vous récompenser; car pour nous, hélas, nous ne pouvons seulement pas vous remercier!

Un déluge de pleurs interrompit ce discours. La charmante & vertueuse Princesse mêla ses larmes à celles des Solitaires; & relevant Jacqueline, elle la prit sous le bras, & entra ainsi

dans la maison. Vous croyez bien que le déjeûner fut trouvé excellent, qu'on se promena dans le jardin, & qu'on entra dans l'étable.

A midi & demi, la Princesse quitta les Solitaires; & en arrivant à Forges, elle apprit avec autant de plaisir que d'attendrissement, qu'il n'y a point d'états, point de classes où l'on ne puisse trouver les sentimens nobles & généreux qui la caractérisoient elle-même si particulièrement. Les Mâçons qui avoient bâti la maison des Solitaires, touchés d'une action qui assuroit le bonheur d'une famille entière, voulurent y participer autant qu'il étoit en eux. Ils travaillèrent à la maison jour & nuit; & lorsqu'elle fut achevée, ils refusèrent tous unanimement l'argent qu'on leur offrit en paiement. Il fut absolument impossible de leur faire accepter la moindre récompense, & on ne put les payer qu'en les employant sur le champ à d'autres ouvrages pour lesquels on leur donna le double de la somme qu'ils demandoient.

Madame de Clémire ayant cessé de parler, cette histoire est charmante, dit M. de la Palinière. Il n'est pas difficile de deviner le nom de l'auguste Bienfaitrice des Solitaires; & l'on peut citer d'elle tant de traits de ce genre, que ce

récit ne m'a causé nulle surprise. Mais la générosité des Maçons m'étonne. Il seroit déjà bien extraordinaire qu'un seul homme de cette classe eût cette grandeur d'ame ; mais que tous ces Ouvriers s'accordent à travailler jour & nuit uniquement pour participer à une bonne action, qu'ils refusent obstinément le salaire qui leur est dû, que d'un consentement unanime ils sacrifient ainsi leur temps & leurs peines, & qu'eux-mêmes dans la pauvreté, ils rougissent d'accepter un argent si légitimement acquis ; il y a dans ce procédé une noblesse, une délicatesse, un enthousiasme de vertu qui me paroissent bien peu vraisemblables dans des gens d'un état si grossier ; & je vous avoue que je ne puis me persuader qu'on ne vous en ait pas imposé à cet égard. — Et si j'avois été témoin de ce fait ?.... — Vous me charmez, car il m'est bien doux de ne plus le regarder comme douteux. — Voilà de ces traits qu'on n'oseroit inventer, parce que nous n'avons qu'une idée imparfaite de la nature. Nous ne voudrions pas la reconnoître dans des tableaux d'imagination qui la peindroient dans toute sa sublimité ; & par une inconséquence bizarre, l'héroïsme que nous admirons dans l'histoire, ne

nous paroîtroit, dans un ouvrage de pure invention, qu'une fiction extravagante, dénuée de toute vraiſemblance. Cependant, ce qu'on appelle le *beau idéal* n'exiſte certainement pas en morale; car l'imagination ne peut rien créer de beau, de ſublime, dont l'homme ne ſoit capable lorſqu'il ſuit les premiers mouvemens de ſon cœur, ou qu'il eſt entraîné par de grands exemples. Pour l'idée d'une perfection conſtante, telle que nous pouvons la concevoir, ne la trouvons-nous pas remplie, en examinant la vie de ceux qui pratiquent exactement tous les devoirs qu'impoſe la Religion?

Comme Madame de Clémire achevoit ces mots, la Baronne fit ſonner ſa montre. Oh, Maman, dit Céſar, il n'eſt pas dix heures! L'Hiſtoire des Solitaires a été trop courte, & puis vous l'avez finie ſi bruſquement, ſans nous laiſſer le temps de faire une queſtion! Cela eſt vrai, ajouta Pulchérie. Par exemple, je voudrois bien ſavoir ſi la *neuvaine* de Jacqueline a réuſſi?.... Oui, répondit Madame de Clémire, ſa Bienfaitrice devint mère dans l'année.

Je vais vous conter un trait de ſa fille. Cette charmante enfant a ſix ans & demi; elle paſſe

tous les étés à la campagne. L'année dernière, elle rencontra à la promenade, dans la forêt de Montmorenci, une jolie petite Payſanne que ſa mère tenoit par la main. La mère offrit un panier de fraiſes à la jeune Princeſſe, qui, voyant de près la petite fille, s'apperçut qu'elle étoit aveugle, ce qui la ſurprit beaucoup, parce que l'enfant avoit les yeux ouverts & parfaitement beaux. La Payſanne fut queſtionnée, elle répondit que ſon enfant n'étoit pas aveugle de naiſſance, & qu'elle n'avoit pas *le moyen* de la mener à Paris pour la faire voir à des Chirurgiens. Mais, dit la Princeſſe, eſt-ce que des Chirurgiens pourroient lui rendre la vue?.... — On le dit.... — Eh bien, je la menerai à Paris quand j'y retournerai; je lui ferai une petite place dans la voiture à côté de moi. A ces mots, la Payſanne attendrie verſa quelques larmes; & les perſonnes qui ſuivoient la jeune Princeſſe, lui dirent de venir le lendemain matin à Saint-L**.

D'après l'idée que la Princeſſe avoit eu d'elle-même, & de premier mouvement, on envoya la petite Payſanne à Paris chez un Oculiſte, qui la garda tout l'été & une partie de l'hiver. Cette

année, la jeune Princeſſe, en arrivant à Saint-L**, fut agréablement ſurpriſe lorſqu'on lui amena la petite fille parfaitement guérie. Quoi, s'écria-t-elle, vous n'êtes plus aveugle ?..... — Non, Mademoiſelle. — Êtes-vous bien contente ? — Sûrement, parce que je pourrai travailler. — Et lire ? — Oh, Mademoiſelle, je ne ſais pas lire. — Mais pourtant vous êtes plus grande que moi, & je ſais lire. — J'ai été aveugle deux ans.... — Cela eſt vrai; mais à préſent que vous voyez clair, vous apprendrez ? — Ma mère n'eſt pas aſſez riche pour m'envoyer à l'école.... — Pauvre petite !.... Voulez-vous que je vous apprenne à lire ? Si cela vous fait plaiſir, je vous donnerai une leçon tous les jours. A ces mots, la petite fille crut que la Princeſſe plaiſantoit, & elle ſe mit à rire. La Princeſſe inſiſta, & une des perſonnes qui étoient avec elle parut combattre cette réſolution. Songez, Mademoiſelle, lui dit-elle, qu'il faut qu'une Maîtreſſe ait une patience à toute épreuve. — Je l'aurai. — Cela ſera peut-être long.... — Cela ne m'ennuiera pas : mais je liſois couramment au bout de quinze leçons. — J'en conviens; beaucoup d'enfans, avec la méthode qu'on a em-

ployée pour vous, ont appris à lire en aussi peu de temps (55). Cependant si *Nanette* a la tête bien dûre, & qu'elle n'ait pas beaucoup d'application, il lui faudra peut-être trois mois de leçons. — Serons-nous encore ici dans trois mois? — Oui, Mademoiselle. — Eh bien, Nanette aura le temps d'apprendre, & je vais lui donner sa première leçon : en disant ces paroles, cet aimable enfant va chercher le livre & la boîte de fiches, ensuite elle fait asseoir Nanette devant elle; & avec autant de douceur que de grace & d'intelligence, elle donne à Nanette une longue leçon. En renvoyant Nanette, on convint qu'elle reviendroit chaque jour à la même heure.

Quoique Nanette, comme on l'avoit prévu, n'eût pas beaucoup d'application, la Maîtresse ne se rebuta point; avec une patience & une persévérance bien extraordinaire à son âge, elle acheva ce qu'elle avoit commencé. C'étoit un spectacle charmant que de la voir donnant sa leçon, montrant avec sa petite main les figures & les mots, reprenant tout bas, louant tout haut, encourageant son Écolière, lui promettant des récompenses; jouissant de ses progrès,

& lorſqu'elle liſoit bien, regardant autour d'elle, comme pour recueillir les ſuffrages des Spectateurs étonnés. C'étoit un de ces tableaux à la fois rians & touchans qui produiſent ſur l'ame de ſi douces impreſſions, & qu'on ne peut ſe laſſer de contempler. Enfin, Nanette, avant la fin de l'automne, ſut lire auſſi bien que ſa jeune Bienfaitrice, qui lui donna des joujoux, des livres, & un bel habit; & qui lui dit en partant, *adieu Nanette, l'été prochain je vous apprendrai encore autre choſe....* Oh la charmante petite Princeſſe! s'écria Pulchérie; elle ſera digne de ſa mère! Cette réflexion termina la veillée.

Avant de ſe coucher, les enfans demandèrent & obtinrent la permiſſion d'aller le lendemain en vendange chez le bonhomme *Benoît.* On ſe leva de meilleure heure qu'à l'ordinaire, afin de voir ſi le Vannier avoit envoyé tout ce qu'on lui avoit commandé depuis plus de quinze jours. A huit heures, on apporta au Château quatre jolies petites hottes proportionnées aux tailles de Céſar, de ſes Sœurs & d'Auguſtin; quatre paniers à anſes, & quatre paires de gros ciſeaux pour couper le raiſin. Une heure après le dîner, on partit à pied pour ſe rendre à la vigne de

oît, qui étoit à une demie lieue du Château.
it convenu que la petite troupe travailleroit
dant deux bonnes heures pour le compte de
oît, qu'au bout de ce temps on goûteroit avec
Vendangeurs, & qu'ensuite on rempliroit sa
e & son panier de raisin qu'on enverroit
Château sur une charette. Toutes ces con-
tions furent observées avec autant de plaisir
d'exactitude. Benoît rendit ce glorieux té-
gnage, que ses propres enfans n'avoient pas
ux travaillé que ceux du Château, & jamais
née ne s'écoula d'une manière plus agréable,
ie parut plus amusante. On ne quitta la vigne
iu déclin du jour.

En arrivant à Champcery, César qui mar-
it en avant, entra le premier dans la cour.
oit tous les Domestiques rassemblés autour
i homme à cheval qui vient d'arriver; il
nd que tout le monde parle à la fois, &
on répète le nom de son père; il se précipite
le grouppe; on lui fait place, en criant:
le Marquis n'est qu'à une demie lieue d'ici. César,
de lui, s'avance; le Courier descend de
val. César reconnoît le Valet-de-Chambre
on père; & son premier mouvement est de

ſe jeter à ſon cou, en fondant en larmes. Madame de Clémire & ſes filles ſurviennent; la mère & les enfans s'embraſſent mille fois en pleurant de joie : on queſtionne le Courier, on demande une voiture, on va à l'écurie preſſer le Cocher & les Poſtillons : on monte dans le carroſſe avant que les chevaux ſoient attelés : enfin, on part; & au bout d'un quart-d'heure la voiture s'arrêta. On ſe précipite vers les portières; & le père de famille le plus chéri ſe retrouve, après un an d'abſence, dans les bras de ſa femme & de ſes enfans.

Pendant le peu de temps qu'on reſta en voiture, le mari, la femme & les enfans, ne purent exprimer les tranſports de leur joie que par des larmes & les plus tendres embraſſemens. La nuit étoit obſcure, on n'avoit point de flambeaux, & l'on deſiroit ardemment de ſe voir. L'inſtant où l'on entra dans le ſallon de Champcery, redoubla la joie & l'attendriſſement. Le Marquis ne ſe laſſoit point de regarder Céſar & ſes ſœurs. Quel père, après une longue abſence, ne trouve pas ſes enfans embellis! Le Marquis admiroit combien les ſiens étoient grandis & fortifiés. D'un autre côté, on remarquoit, avec une ſatisfaction inexprima-

ble, que les fatigues de la guerre n'avoient produit aucun changement dans la figure du Marquis, & qu'il paroiſſoit jouir de la plus parfaite ſanté.

On veilla juſqu'à minuit, & le lendemain les enfans s'éveillèrent avec le jour; car l'impatience qu'ils éprouvoient de revoir leur père, les avoit empêchés de dormir toute la nuit. A déjeûner, le Marquis annonça que ſes affaires le rappeloient à Paris, & que l'on quitteroit Champcery ſous deux jours. Cette nouvelle affligea la petite famille; & le Marquis conſola ſes enfans de ce prompt départ, en les aſſurant qu'il étoit décidé à venir paſſer tous les ans ſix mois à Champcery. Céſar & ſes ſœurs ne purent abandonner la Bourgogne ſans répandre quelques larmes. La douleur d'Auguſtin fut extrême en quittant ſon père, ſa mère & le petit Colas. Enfin, on partit avec triſteſſe. On s'égaya durant la route; & quand on arriva à Paris, on avoit repris toute ſa bonne humeur.

Lorſqu'on fut un peu repoſé, Madame de Clémire mena ſes enfans au Louvre voir l'expoſition des Tableaux faits depuis deux ans par tous les Artiſtes qui étoient de l'Académie de Pein-

ture. Les enfans deſſinoient ſingulièrement bien pour leur âge. Ils avoient déjà le goût des Arts, & le Sallon du Louvre leur fit un plaiſir extrême. Le ſoir, on ne parla que de Tableaux & de Peinture. Maman, dit Caroline, cette femme qui a fait ces beaux Tableaux que tout le monde admiroit tant ; cette femme sûrement n'eſt plus jeune, car il n'eſt pas poſſible d'avoir des talens ſi ſupérieurs dans la jeuneſſe ? — Comment pouvez-vous faire cette queſtion ? N'avez-vous pas vû ſon Portrait peint par elle-même ? — Oui ; mais j'ai cru que c'étoit un ancien ouvrage. Comment ! à préſent elle eſt auſſi jeune & auſſi jolie que ce charmant tableau la repréſente ?.... — Si elle n'avoit qu'un talent ordinaire, ſa jeuneſſe, ſon ſexe, ſa figure, une excellente réputation ne permettroient certainement pas de la juger avec ſévérité.... — Ainſi, quelle admiration ne doit-elle pas inſpirer, puiſqu'elle joint à tous ces avantages un talent ſupérieur !.... — Le public eſt juſte, rien ne peut l'empêcher de louer & d'admirer ce qui lui plaît & ce qui le frappe. Auſſi avez-vous vu les Tableaux dont nous parlons attirer & fixer toutes les perſonnes qui étoient au Sallon. — Briller à côté des plus grands

grands Maîtres, cela eſt bien glorieux pour une femme ! — Oui ; mais cela eſt bien dangereux. — Cependant les hommes ne peuvent être jaloux d'une femme ? — Ils ne dédaignent pas de nous faire quelquefois cet honneur ; & quand ils s'y décident, c'eſt avec une animoſité qu'ils n'auroient pas pour un rival ; ils penſent qu'ils ont ſeuls le droit de prétendre à la gloire ; ils veulent bien nous flatter, & même ſe laiſſer gouverner par nous ; mais ils ne veulent pas nous admirer ; & pour revenir à Madame le B**, comme je vous le diſois tout-à-l'heure, ſi elle n'avoit qu'un talent agréable, elle ne recevroit que des hommages, elle n'entendroit que des flatteries ; mais elle s'aviſe de peindre des Tableaux d'hiſtoire, elle n'eſt effacée par aucun Académicien ; il faut convenir que cela eſt étrange & révoltant....

— Maman, M. l'Abbé m'a dit que les Journaliſtes rendoient compte des Tableaux expoſés au Sallon ; je crois qu'ils ont bien loué ceux de Madame le B** ? — Ils ont *trop de prudence* & de *circonſpection* pour oſer louer une femme qui ſe diſtingue véritablement. *Généreux* & *compatiſſans*, ils ſont remplis d'égards pour les envieux ;

ils les consolent autant qu'ils peuvent. Le public n'admire que le mérite supérieur ou les travaux utiles; pour eux, ils ne *protègent que le foible*, ils ne vantent que les petits talens. La médiocrité est le partage de la multitude : ainsi, par cette conduite, ils s'attachent une foule d'amis, & ils acquièrent de justes droits à la reconnoissance de tous les envieux & des détracteurs des grands talens : classe étendue & dangereuse dont la haine est aussi active qu'envenimée. — Ainsi, Maman, les Journaux ne rendent pas justice à Madame le B** ? — Un seul Journal juge ses Ouvrages avec équité. Les autres en parlent d'une manière qui a surpris toutes les personnes qui ne connoissent pas les principes invariables & la politique profonde des Journalistes. D'un autre côté, les ennemis de Madame le B** ne pouvant nier qu'elle n'ait eu le plus brillant succès, sont réduits à soutenir que ce succès n'est pas mérité. — Mais que peuvent-ils dire pour le prouver ? — Ils disent que Madame le B** peint dans un petit genre..... — Comment ! des figures grandes comme nature, & des sujets pris de l'Iliade ? — Ou les allégories les plus nobles & les plus ingénieuses ; voilà ce

qu'ils appellent *un petit genre.* Ils ajoutent qu'elle n'a peint jusqu'ici que des figures de femmes. — Ils veulent donc persuader que pour peindre une belle femme, il n'est pas nécessaire d'avoir un talent supérieur ?.... — Précisément; ils oublient que l'Albane n'a peint que Vénus, les Amours & les Grâces (*a*); ils oublient toutes les belles Vierges de Raphaël & du Guide, de Carle Maratte, &c.; & voilà comme l'envie raisonne.

Maman, dit Pulchérie, je vois avec plaisir qu'il y a dans ce moment beaucoup de femmes dignes d'être placées au rang des grands Peintres. — En France, quatre Académiciennes, sans compter plusieurs autres femmes qui ont infiniment plus de talent que certains Peintres de l'Académie.... — En effet nous avons vû au Sallon

(*a*) « L'Albane naquit à Bologne. Il épousa en secondes noces » une très-belle femme, qui devint le modèle de toutes les » Divinités qu'il représentoit dans ses tableaux. Il en eut douze » enfans, si beaux qu'ils lui servirent non-seulement pour » peindre les grouppes charmans de petits Amours dont il en» richît ses belles compositions, mais qui furent encore les » originaux d'après lesquels le Poussin, François Flamand & » l'Algardi (ce dernier étoit Sculpteur) étudièrent les graces » de l'enfance. L'Albane mourut en 1660, âgé de 83 ans ».
Extrait des différens ouvrages publiés sur la vie des Peintres, par M. M. P. D. L. F. Tome I.

de bien vilains petits Tableaux, entr'autres ceux devant lesquels vous n'avez pas voulu vous arrêter ; je les ai entrevus en passant, & ils m'ont paru bien mal peints.... — Ils étoient en effet, de toutes manières, fort déplacés dans les salles du Louvre. Le bon goût & les bonnes mœurs auroient également dû leur en interdire l'entrée. Mais revenons aux femmes qui se distinguent dans cette brillante carrière. Parmi les étrangères, il en est une bien célèbre, elle peint aussi dans *le grand genre*. Vous avez admiré une foule de gravures faites d'après ses Tableaux...... — C'est Angélique Kauffman.... — Je ne sais pas comment les Journaux la traitent dans le pays qu'elle habite; mais toute l'Europe lui reconnoît des talens supérieurs.... — Maman, vous qui vous plaisez à recueillir tout ce qui est à la gloire des femmes, savez-vous les noms de toutes celles qui ont eu de la réputation dans ce genre? — A-peu-près. — Oh, Maman, faites-nous les connoître. Nous connoissons déjà Joanna Gazzoni (*a*), Elisabeth Cirani, Marie, fille du Tin-

(*a*) On voit en Italie, & particulièrement à Rome, plusieurs Tableaux d'elle très-estimés.

foret (*a*), & la Rosalba (*b*). — Je vous donnerai un cahier qui contiendra les noms des femmes les plus célèbres dans ce genre (56). Il faudroit faire un Ouvrage pour les désigner toutes. Au reste, si ce nombre n'égale pas celui des hommes qui se sont distingués dans la même carrière, c'est l'effet du préjugé qui nous juge incapables d'acquérir les grands talens qui demandent du génie. — Comment? — Lorsqu'on daigne (ce qui est bien rare) s'occuper un peu de notre éducation, on ne veut nous donner que des notions vagues, & par conséquent souvent fausses, des connoissances superficielles, & des talens frivoles. Un Peintre veut-il instruire sa fille dans son Art, il n'aura jamais le projet

(*a*) Elle mourut en 1590. On voit d'elle au Palais-Royal un beau Tableau représentant un homme assis, vêtu de noir, ayant une main sur un livre ouvert posé sur une table, où sont un Crucifix, une écritoire, une pendule & des papiers.

(*b*) *La Rosalba Carriera* fut l'élève du Cavalier *Diamantino*, & surpassa son Maître. Elle s'acquit une si grande réputation que toutes les Académies de l'Europe s'empressèrent à la recevoir. Elle fut reçue à l'Académie de Peinture de Paris en 1720, sur un Tableau en pastel représentant une Muse. Elle aimoit passionnément la musique, & jouoit supérieurement du clavecin. Elle voyagea en France & en Allemagne. Ses talens lui procurèrent une fortune très-considérable. Elle mourut à Venise en 1757, âgée de 85 ans.

d'en faire un Peintre d'Hiſtoire; il lui répétera bien qu'elle ne doit prétendre qu'au genre du portrait, de la miniature ou des fleurs. C'eſt ainſi qu'il la décourage, & qu'il éteint en elle le feu de l'imagination. Elle ne peindra que des roſes; elle étoit née peut-être pour peindre les Héros! De même un Homme de Lettres a-t-il une fille qui annonce de l'eſprit & du goût pour les vers, il cultivera ces diſpoſitions heureuſes; mais ſon premier ſoin ſera de ravir à ſon Élève la confiance qui ſoutient le courage, & l'ambition qui fait ſurmonter les difficultés. On lui preſcrit le genre dans lequel elle doit s'exercer. Semblable à cet orgueilleux Romain (*a*), qui, abuſant de la puiſſance & de l'opinion, impoſoit des loix extravagantes que reſpectèrent les préjugés, l'Inſtituteur trace autour de ſa jeune Élève un cercle étroit qu'il lui défend d'oſer franchir. Eût-elle le génie de Corneille ou de Racine, on lui répétera conſtamment : ne faites que des *Romans*, des *Idyles*, des *Madrigaux*. Un Muſicien célèbre me fit entendre il y a deux ans ſa nièce qui jouoit ſupérieurement du *piano-forte*.

(*a*) Popilius. *Voyez Annales de la Vertu, T. II, p. 23.*

J'admirai ſur-tout la manière dont elle préludoit ; & j'appris, avec une ſurpriſe extrême, qu'elle ſavoit à peine les règles de l'accompagnement. Je demandai pourquoi, avec une auſſi bonne tête, elle avoit négligé d'apprendre la compoſition. Je n'ai pas voulu, répondit l'oncle, lui faire perdre ſon temps à cela. *A quoi peut ſervir la compoſition à une femme ?* Tous les hommes raiſonnent à notre égard comme cet impertinent oncle. Ils veulent bien convenir que nous jouons des inſtrumens, que nous danſons, & même que nous cauſons auſſi bien qu'eux. Ce ſont des faits trop prouvés pour pouvoir les nier. Cependant il exiſte encore un talent auſſi commun parmi les femmes que parmi les hommes ; & ce talent enchanteur & ſublime exige néceſſairement une ſenſibilité vive & profonde, de l'énergie, de la chaleur, & tous ces grands mouvemens de l'ame qui n'appartiennent, dit-on, qu'aux hommes.... — Quel eſt donc ce talent ? — Celui de jouer ſupérieurement la Tragédie & la Comédie. — Ah, il eſt certain qu'on peut citer une foule d'Actrices célèbres.... — Si tous les autres talens, ainſi que celui-ci, étoient moins les fruits de l'éducation, de l'art & de l'étude,

que les dons heureux de la nature, une parfaite égalité exiſteroit ſans doute entre les hommes & les femmes.

Quelques jours après cette converſation, les enfans ayant été voir les Galeries du Luxembourg, Madame de Clémire les queſtionna. Ils avouèrent qu'ils n'avoient pas remarqué le déluge du Pouſſin (*a*). A votre âge, dit Madame de Clémire, on n'eſt frappé que de ce qui plaît, de ce qui éblouit, ou de ce qui peut produire des ſentimens vifs, tels que l'horreur, la pitié, &c. Ce qui eſt fin, délicat ou profond, vous échappe. Mais en cauſant avec vous, je pourrai vous faire concevoir ce que vous ne ſeriez pas en état d'appercevoir; & pluſieurs entretiens de ce genre vous

(*a*) Nicolas Pouſſin, d'une famille noble, né en 1594 à Andéli, petite Ville du Vexin Normand, fut un des plus grands Peintres de l'École Françoiſe. Le deſir de ſe perfectionner le conduiſit à Rome. Le Cardinal de Richelieu l'attira à Paris, Louis XIII lui donna une penſion, & le titre de ſon Premier Peintre. Mais l'envie des Artiſtes médiocres força le Pouſſin de s'expatrier; il retourna à Rome, après avoir fait pour le cabinet du Roi, un plafond repréſentant le Temps qui délivre la Vérité de l'oppreſſion de l'Envie. Le Pouſſin mourut à Rome l'an 1665. On ne lui connoît d'Élève que *Guaſpre*, ſon beau-Frère, qui prit le nom de *Pouſſin*.

donneront insensiblement des idées, & formeront votre goût & votre jugement. — Maman, je me rappelle fort bien d'avoir vû ce Tableau du Poussin : mais j'avoue que je n'y ai rien trouvé de bien beau. — Vous avez vu tomber de la pluie ? — Mille fois. — Durant ces orages, avez-vous observé avec attention la couleur du Ciel & des nuages; l'obscurcissement de l'air, & cette vapeur répandue dans l'atmosphère, & qui, en couvrant tous les objets, détruit leur éclat, affoiblit leurs couleurs, fait disparoître les lointains, ou permet à peine de les entrevoir?.... — Je n'ai rien observé de tout cela. — Si vous eussiez fait quelque attention à ces différens effets de la pluie, vous auriez été frappés de la vérité admirable avec laquelle le Poussin a su les représenter : mais le plus grand mérite de ce Tableau sublime, est dans la composition. Oubliez que vous l'avez vu; & dites-moi, si vous vouliez peindre le Déluge universel, quelle est l'idée qui s'offriroit d'abord à votre imagination? — Celle de représenter une multitude d'hommes prêts à être ensevelis sous les eaux. — Cela est vrai; voilà l'idée qui se présente naturellement : mais son exécution n'eût produit qu'une scène vague, &

par conséquent dénuée d'intérêt. On l'auroit regardée avec aussi peu d'émotion qu'on en éprouve en voyant les Tableaux qui représentent des Batailles. Le Poussin fit ces réflexions. D'ailleurs, il sentit qu'en peignant cette terrible catastrophe, il devoit choisir le moment le plus frappant; & c'est sans doute celui qui la termine. Il imagina donc de ne présenter que cinq figures principales (a).... Quel intérêt pressant inspirent ces cinq personnes! Elles ne sont pas dans l'Arche, elles sont proscrites, elles doivent subir le sort du genre humain qui vient de périr! Et dans quelle situation offre-t-il ces infortunés? D'un côté, une mère uniquement occupée de son enfant, & qui, en périssant, ne songe qu'à le sauver; c'est un époux qui tend les bras à son épouse; c'est un homme prêt à se précipiter volontairement d'une barque au fond des flots..... Sans doute pour se réunir à ce qu'il aime!.... A l'un des côtés de ce Tableau pathétique, on découvre l'objet le plus frappant & le plus terrible. Sur la cîme d'un rocher, paroît un serpent: son attitude est me-

(a) Onze en tout, en comptant des figures dont on ne voit que le haut de la tête.

naçante ; il lève avec fierté ſa tête orgueilleuſe. On croit entendre ſon ſifflement horrible ; on reconnoît, en frémiſſant, l'eſprit tentateur qui corrompit le premier homme, & qui s'applaudit encore du nouveau déſaſtre dont il eſt l'auteur.... Mais l'eſpérance adoucit l'horreur de cette ſcène affreuſe ; les yeux peuvent ſe repoſer ſur l'Arche heureuſe qu'on apperçoit dans le lointain. . . . . .
— Je vous aſſure, Maman, qu'à préſent je comprends parfaitement le mérite de ce Tableau. Je veux *examiner la pluie avec attention*, & puis je retournerai au Luxembourg pour revoir le *Déluge* du Pouſſin.

Nous avons vû un autre tableau dont nous avons ſenti la beauté, c'eſt *la naiſſance de Louis XIII* (*a*) ; on nous a fait remarquer la double expreſſion qui ſe trouve ſur le viſage de *Marie de Médicis*, & nous en avons été très-frappés... —

(*a*) *De Rubens*. Cet illuſtre Artiſte, né à Cologne, fit la plus brillante fortune : il joignit aux talens d'un Peintre ſublime, des connoiſſances étendues. Il ſavoit ſept langues : il a écrit pluſieurs ouvrages en latin ; les uns ſur les règles de ſon art, d'autres ſur le coſtume des Anciens. Il fut employé dans diverſes négociations. Comblé d'honneurs & de richeſſes, il finit ſes jours à Anvers en 1640, âgé de 63 ans. Il a formé beaucoup d'Élèves, entre-autres le célèbre *Vandick*.

La compoſition & l'expreſſion; voilà les deux plus importantes parties de la peinture, parce qu'elles parlent au cœur & à l'eſprit. Un Peintre qui ne les poſsède pas, quelque habile qu'il ſoit d'ailleurs, ne peut être regardé comme un homme de génie. Pour revenir au tableau dont vous me parliez, cette tête de Marie de Médicis, eſt en effet admirable. Je n'ai retrouvé cette double expreſſion de ſentimens oppoſés, ſur le même viſage, que dans un morceau de ſculpture que j'ai vu à Gênes : c'eſt le chef-d'œuvre du Puget. Il repréſente *le martyre de Saint-Sébaſtien* : le viſage du Saint exprime à la fois l'excès de la douleur, la réſignation & l'amour divin. — Maman, il faut néceſſairement qu'un grand Peintre ait beaucoup d'inſtruction ? — Aſſurément il eſt indiſpenſable qu'un Peintre ſache l'anatomie; il ne peut ſans les élémens de géométrie, apprendre les règles de la perſpective; il doit avoir une connoiſſance approfondie de l'hiſtoire ancienne & moderne, & de la mythologie : enfin s'il n'eſt pas obſervateur & philoſophe, s'il ne connoît pas le cœur humain, il ne ſera jamais ſublime. — Je ne m'étonne pas qu'il y ait ſi peu de grands Peintres. — Nous n'avons

plus aujourd'hui l'idée de ce qu'un homme peut apprendre avec du génie & le goût du travail. Le fameux Raphaël mourut à 37 ans : il avoit été bon Sculpteur, excellent Architecte & le premier Peintre du monde (*a*). Michel-Ange étoit aussi grand Sculpteur, que Peintre supérieur & savant Architecte (*b*). L'excessive augmentation du luxe en multipliant les amusemens frivoles, nous arrache à la retraite, à l'étude, & nous fait perdre le goût du travail. — Non-seulement les Peintres aujourd'hui ne sont ni Sculpteurs, ni Architectes ; mais je crois qu'ils ne

(*a*) On voit à Rome *un Jonas* de *Raphaël*, qui passe pour un chef-d'œuvre dans son genre. Il existe encore à Rome plusieurs Palais bâtis sur ses dessins. Il naquit à Urbin, & mourut en 1520. Son corps, après avoir été exposé trois jours dans la grande salle du Vatican, au bas de son fameux Tableau *de la Transfiguration*, fut porté à la *Rotonde*, à la suite de ce même Tableau, le monument le plus glorieux de ses travaux & de son génie, & que Léon X fit servir à l'ornement de la pompe funèbre de ce grand Artiste.

(*b*) Je trouve encore dans la vie de *Michel-Ange*, *qu'il imagina le premier les fortifications modernes qui servirent à défendre la Ville de Florence sa patrie*, & *qui forcèrent ses ennemis d'en abandonner le siége*. Entre-autres morceaux de sculpture de cet Artiste, on admire particulièrement la Statue qui représente *Moïse tenant sous son bras le livre de la Loi.* Cette Statue est à Rome. Michel-Ange mourut âgé de 90 ans, l'an 1564.

lisent guères, car en général ils ne choisissent que des sujets connus. — Cela est vrai ; & ce qu'il y a de pis, c'est qu'ils traitent ces sujets usés d'une manière commune. — Mais, Maman, comment traiter d'une manière neuve un sujet rebatu ? — Avec du génie rien n'est plus facile, sur-tout en peinture. Je vais vous en citer deux exemples frappans : vous avez vu cent *Charités Romaines*, n'est-il pas vrai ? — Oh certainement ! — Il n'existe pas de collection de tableaux où l'on ne trouve au moins une *Charité Romaine* : eh bien, écoutez la description de celle-ci : une jeune femme dans une prison allaite son père, tandis que son enfant pleure & paroît demander par des cris une subsistance que la nature lui destinoit ; la jeune femme le regarde avec un attendrissement douloureux (*a*). — Ah Maman, voilà en effet un tableau tout nouveau, & c'est cependant le même sujet ! — Le Peintre n'a fait qu'ajouter une circonstance : il a marié la fille du Vieillard prisonnier.... — Mais il y a des sujets où l'on pourroit se permettre d'ajouter des circonstances d'invention ? — Certainement.

(*a*) On voit ce Tableau dans le palais Spada à Rome. L'idée en est belle, & l'exécution médiocre.

Mais alors le génie trouve d'autres moyens, comme dans le ſecond exemple que je vais vous citer. Tous les Peintres, qui veulent peindre *Judith*, ne trouvent rien de mieux que de repréſenter une femme d'une figure dure & martiale & dont l'air fier & menaçant annonce les inclinations les plus belliqueuſes. Cependant Judith n'étoit point une guerrière; elle ne fut homicide que pour ſauver ſon pays, & parce qu'elle ſe crut inſpirée par le ciel même, voilà l'hiſtoire. Il ſeroit poſſible que Judith eut naturellement la modeſtie, la douceur & la timidité qui caractériſent ſon ſexe, & qu'emportée par l'amour de ſa patrie & par une inſpiration divine, elle ait fait une action abſolument contraire à ſon caractère. L'enthouſiaſme a ſouvent produit des choſes auſſi extraordinaires : & voilà ce que *Paul Véronèze* a ſuppoſé à l'égard de Judith. Dans ſon divin tableau il a repréſenté Judith ſous les traits d'une blonde touchante; ſa figure eſt délicate, ſa phyſionomie d'une douceur angélique, ſon air ingénu, modeſte & timide; elle tient d'une main tremblante la tête ſanglante d'Holopherne, elle détourne les yeux de cet objet affreux : ſon viſage exprime non l'horreur

des remords, mais le ſaiſiſſement & la pitié : en la regardant on voit, on ſent combien cette action cruelle a dû lui coûter ! Il eſt impoſſible de la contempler ſans être profondément ému. Une eſclave nègre tient un ſac ouvert ; elle conſidère avec une curioſité féroce la tête d'Holopherne, & forme le contraſte le plus frappant avec la figure douce & raviſſante de Judith (*a*)... Cet exemple doit ſuffire pour vous convaincre que les reſſouces du génie ſont inépuiſables, & qu'on peut montrer de l'imagination, même en traitant les ſujets les plus uſés.

Pourriez-vous, Maman, dit Caroline, nous donner quelques règles générales, ſur ce qu'on doit principalement obſerver dans un tableau, pour juger de ſon mérite ? — Pour ſe connoître en tableaux il faut, comme nous l'avons déja dit, avoir obſervé les différens effets de la nature, tous les objets matériels qu'elle préſente :

(*a*) *Paul Caliari Véronèſe* naquit à Vérone en 1537 : ſon Tableau le plus parfait eſt à Veniſe, dans le réfectoire du Couvent de Saint-Georges. Il repréſente les *Noces de Cana.* Paul Véronèſe mourut à Véniſe en 1588. Il eut pour diſciples ſes trois fils. L'aîné, *Charles*, ſe diſtingua particulièrement. Il mourut à l'âge de 25 ans. Vérone fut encore la patrie d'un excellent Peintre, *Alexandre Véronèſe*, qui s'appeloit *Turchi* ou l'*Orbetto.* Il mourut en 1670.

les arbres vus en perſpective, les lointains, les rivières, les cieux, les orages, le lever de l'aurore, le coucher du ſoleil, &c.... — Ainſi pour devenir connoiſſeur, il faut avoir vécu à la campagne? — Il faut même avoir voyagé & vu des montagnes, des rochers, des précipices, des caſcades naturelles, & tous ces grands tableaux que la nature n'offre jamais réunis dans un petit eſpace. Tout cela ne ſuffit pas : il eſt néceſſaire que l'Amateur ait encore, comme le Peintre, une connoiſſance approfondie du cœur humain, afin qu'il puiſſe dire : *cette ſituation demandoit une autre expreſſion ou une ordonnance différente....* Enfin il eſt impoſſible de ſe connoître en tableaux, ſi on n'en a pas vu une prodigieuſe quantité & ſi on ne les a pas examinés & comparés entre eux avec la plus grande attention : & avec tout cela, ſi cet Amateur ne ſait pas deſſiner & peindre bien ou mal, il y aura une infinité de beautés perdues pour lui. — Mais comment ſe peut-il qu'il y ait tant de Connoiſſeurs? — Il eſt vrai qu'on n'a jamais formé tant de cabinets, & que tous les Journaliſtes nous aſſurent qu'ils ſont *connoiſſeurs*, & que pour nous le prouver ils employent tous les termes

ſcientifiques adoptés par certains Amateurs : ils diſent qu'un Artiſte à un *faire précieux*, que *le faire d'un ouvrage* eſt bon ou mauvais, qu'un tableau eſt *chaud de couleur*, &c.... — Ces expreſſions ſont drôles. — Il y en a bien d'autres du même genre. — Ce ſont-là les termes de l'Art? — Je veux le croire : mais ce qu'il y a de certain c'eſt qu'un homme qui valoit bien nos *Connoiſſeurs*, & qui a fait un excellent traité ſur la Peinture, ne les a jamais employées. — Quel eſt donc cet homme? — Mengs. — Quoi, ce grand Peintre? — Oui ce Peintre admiré à Rome même, comme dans tout le reſte de l'Europe; il a laiſſé ſur la peinture l'ouvrage le plus utile & le plus eſtimable; les ignorans ainſi que les artiſtes peuvent le lire avec intérêt, ils n'y trouveront ni mots barbares ni expreſſions ridicules (*a*). Au reſte quand on à des idées

(*a*) Le Chevalier *Antoine-Raphaël Mengs*, naquit à Dreſde en 1728. Voici l'éloge que le célèbre *Winckelman* a fait des talens ſupérieurs de cet Artiſte que l'Europe vient de perdre:
« Le ſommaire de toutes les beautés que les anciens Artiſtes
„ ont répandues ſur leurs figures, ſe trouve dans les chef-
„ d'œuvres immortels de M. Antoine-Raphaël Mengs, pre-
„ mier Peintre de la Cour d'Eſpagne & de Pologne, le premier
„ Artiſte de ſon temps, & peut-être des ſiècles futurs. Sem-
„ blable au phénix, on peut dire que c'eſt Raphaël reſſuſcité

neuves on ne cherche pas des mots nouveaux pour les exprimer : on veut être clair, on sent qu'on y doit gagner.

Pour revenir aux règles générales que vous me demandiez, en admettant qu'un Amateur ait à-peu-près les connoissances dont je viens de vous faire le détail, voici ce qu'il doit examiner dans un tableau; premièrement le genre : l'Histoire est le premier de tous (*a*). — Supposons que le Connoisseur examine un tableau d'Histoire. — Donnez-moi un sujet.... Cette proposition embarrassa un instant les enfans; enfin, après un peu de réflexion, Caroline donna pour sujet *Bias* (*b*), *rachetant les jeunes filles de Messine*. Je

„ de ses cendres pour enseigner à l'univers la perfection de „ l'art, & y atteindre lui-même autant qu'il est possible aux „ forces de l'homme.... Il manquoit à l'Allemagne de montrer au monde un restaurateur de l'art, & de voir le Raphaël Germanique reconnu & admiré pour tel à Rome „ même, qui est le siége des Arts. *Histoire de l'Art*, *T. I*, „ *page* 312. „

Cet Éloge de Mengs se trouve cité dans la Préface de son Traducteur. Cette excellente traduction, en un volume, est dédiée à Madame *Le Brun*.

(*a*) On comprend dans ce genre tous les Sujets pris dans la Mythologie, les Sujets nobles d'imagination, & les Allégories.

(*b*) *Bias*, un des sept Sages. *Voyez Annales de la Vertu*, *Tome I*, *page* 281.

ſuis très-contente de ce ſujet, reprit Madame de Clémire, il offre une action intéreſſante; on y trouvera d'ailleurs contraſte d'âge, diverſité d'expreſſion & le beau coſtume Grec. Mais compoſez vous-même ce tableau; je le critiquerai. D'abord, quel eſt le lieu de la ſcène? — Le bord de la mer ou l'intérieur de la maiſon de Bias. — La maiſon d'un ſage ne doit pas être magnifique; nous n'aurons ni colonnes ni pilaſtres.... — Eh bien, le bord de la mer. On voit dans le fond du tableau le vaiſſeau des Corſaires; les jeunes filles amenées par les Pirates viennent de débarquer; Bias les rachette. Il parle aux deux Corſaires, leur donne de l'argent; pendant ce temps, les jeunes filles réunies & formant un joli grouppe, expriment leur joie.... — Ne ſeroit-il pas plus intéreſſant qu'elles exprimaſſent leur reconnoiſſance? — Ah, cela eſt vrai. — Il faut que les Corſaires ayent reçu leur argent & qu'ils s'occupent à le compter. Ces deux figures doivent être dans un coin ſur un plan éloigné. Bias & les jeunes filles rempliſſent le premier plan. Quelle figure doit avoir Bias? — Celle d'un vieillard vénérable. — Quelle expreſſion? — L'air ſatisfait.... — Et attendri; mais avec dignité, & ſans que cette expreſſion

douce puiſſe altérer cette ſérénité majeſtueuſe qui doit être répandue ſur toute la phyſionomie d'un Sage. Que font les jeunes filles ? — Elles peuvent l'embraſſer, puiſqu'il eſt ſage & vieux.... — Mais c'eſt un homme, & vos jeunes filles ſont auſſi modeſtes que timides & ſenſibles. Si vous voulez qu'elles intéreſſent, c'eſt ainſi qu'il faut les repréſenter. — C'eſt bien mon projet. — Quel âge leur donnez-vous ? — Seize ou dix-ſept ans. — Cela ſera bien monotone : moi, je voudrois qu'il y eût parmi elles un enfant de huit ans, une jeune fille de dix-huit, une troiſième de douze ans, & que les autres euſſent quatorze ou quinze ans. La petite fille, avec la naïveté de ſon âge, ſe jetteroit dans les bras du Sage pour l'embraſſer; la plus âgée des jeunes filles, comme celle qui doit le mieux parler & ſentir avec le plus d'énergie, ſeroit à genoux aux pieds de Bias, elle pourroit même tenir contre ſon ſein ſa jeune ſœur âgée de douze ans, & la préſenter au Vieillard; elle auroit l'air d'exprimer ſa reconnoiſſance & celle de ſes compagnes, qui, placées derrière elle, formeroient un grouppe intéreſſant. — Pourquoi celles-là n'avancent-elles pas ? — La timidité les retient : elles ſont dans l'âge où l'on ne ſait pas

encore la ſurmonter lors même qu'elle eſt le plus déplacée. — A préſent je comprends tout cela; je vois notre tableau, & je le trouve fort joli. — Oui; mais il y a deux perſonnages (les Corſaires) qui ne prennent point part à l'action principale, & qui ne la regardent pas; c'eſt un défaut dans la compoſition. — Supprimons ces deux figures. — Elles ſont néceſſaires à l'intelligence du ſujet; ſans elles on ne pourroit deviner ce que repréſente le tableau. — Pourquoi les Corſaires, en comptant leur argent, ne regarderoient-ils pas le grouppe principal? — Rien ne doit diſtraire des Corſaires qui comptent leur argent. — Eh bien il faut ſuppoſer que le compte eſt fait; prendre le moment où l'un des deux ferme la bourſe, & où l'autre alors regarde, & pouſſe ſon camarade pour lui faire obſerver ce qui ſe paſſe. — Quelle expreſſion donnerez-vous à celui qui pouſſe l'autre? — Seulement de la curioſité. — Fort bien. Le Tableau eſt maintenant paſſablement compoſé (*a*). — Maman, faites-nous

---

(*a*) Dans un Tableau où les Figures ne ſont pas de ſimples acceſſoires, comme dans des payſages, il ne faut pas que le fond domine; il faut, au contraire, que les Figures occupent la plus grande partie de l'eſpace qu'offre la toile, ſur-tout

composer ainsi tous les jours un Tableau, nous donnerons tour-à-tour un sujet, cela sera charmant. — J'y consens, si vous pouvez me dire dans ce moment, clairement & en peu de mots, ce qu'il faut observer en général pour juger du mérite d'un Tableau relativement à la composition ? — Cela est fort aisé : vous venez de nous l'apprendre. — Voyons. — Il faut d'abord que le sujet puisse être deviné facilement par tous ceux qui connoîtront le trait qu'il représente; ensuite on doit voir si le moment est bien choisi, ainsi que le lieu; si les personnages ont les attitudes & l'expression qui conviennent à leur situation & à leur âge, & si le costume est bien observé. — Vous avez parfaitement compris tout ce que je vous ai dit. — Ainsi, Maman, tous les soirs nous composerons un Tableau d'histoire. — Oui, je vous le promets; & ce printemps quand nous serons à Champcery, nous composerons

---

dans les sujets où l'on présente plusieurs figures. On doit encore observer une règle importante dans la composition, c'est de ne pas donner aux Figures posées sur le *second plan*, une expression aussi forte qu'à celles qui sont placées sur le premier plan. Cette même gradation doit être sensible entre le second & le troisième plan; & ainsi des autres.

des tableaux Flamands, des *Teniers* (*a*), des *Gerard-Dow* (*b*); c'est-à-dire, des Tableaux représentant des scènes villageoises. — Sûrement. Nous en aurons les modèles sous les yeux. — Et c'est ainsi qu'il faut peindre. — Maman, ce genre de peinture est bien inférieur au genre noble? — Certainement. Malheur à ceux qui préfèrent la représentation d'un cabaret, ou d'une femme vendant des carottes & des choux, aux Tableaux de Raphaël & du Corrège (*c*). Le *genre comique*

(*a*) *David Teniers* le père, appelé le Vieux, naquit à Anvers en 1582, & fut élève de Rubens. Il n'a représenté que des laboratoires de Chimie, des Tabagies, des Kermesses ou Foires Hollandoises; & son fils *David Teniers*, se distingua davantage encore dans le même genre. *Abraham Teniers*, frère de David le jeune, n'a égalé ni son père, ni son frère.

(*b*) *Gérard-Dow* naquit à Leyde en 1613, & fut élève de *Rembrant*. Il mourut en 1680. Ses meilleurs disciples ont été *Scalken* & *Miéris*. Les deux plus beaux tableaux de Gérard Dow sont: le *Charlatan* & *l'Hydropique*. Le premier est dans la galerie de Dusseldorp; le second est à Turin dans la collection du Roi de Sardaigne. Il représente une femme hydropique d'une figure intéressante; elle est assise dans un fauteuil, & tandis qu'un Empyrique, vêtu d'une longue robe de satin, examine une fiole qui contient une liqueur, la fille de l'Hydropique à genoux devant sa mère, la considère en pleurant avec une expression pleine de sentiment.

(*c*) *Antonio Allegri Corregio* naquit à *Corregio* dans le Modenois. Il est regardé comme le fondateur de *l'École de Lombardie*. Il s'attacha particulièrement aux Grâces; & nul

ne peut exister en peinture, parce qu'il n'y a point de pantomime intéressante sans quelques développemens, & sur-tout sans mouvement. Qu'on offre dans un tableau tout ce qu'il sera possible d'imaginer de plus ridicule, de plus grotesque, le Peintre n'aura même pas le petit mérite *d'un Farceur*, il ne fera jamais rire personne aux éclats; il ne peut être que bas & grossier, il ne sauroit être plaisant. La peinture a le pouvoir d'attendrir, de plaire, en offrant des images douces & riantes; elle peut exciter encore la pitié, la terreur, l'admiration; mais elle n'inspirera jamais une véritable gaîté. On me vante en vain *la vérité parfaite* des Tableaux Flamands; je ne fais cas de la vérité dans un Livre & dans un Tableau que lorsqu'elle m'instruit ou m'intéresse. Je n'ai nul plaisir à considérer une vieille & vilaine Cuisinière épluchant des oignons. Qu'un autre s'extasie devant cette image, jamais ce Tableau ne sera dans mon cabinet; j'aurai toujours la bizarrerie d'aimer mieux une jolie

---

Peintre n'a pu le surpasser dans *le genre gracieux*. On raconte, qu'après avoir considéré avec admiration un Tableau de Raphaël, il s'écria : *anchè io son Pittore;* & moi aussi je suis Peintre. Le Corrège étoit encore Mathématicien & Architecte. Il mourut en 1534, âgé de 40 ans.

Bergère, & je préférerai encore à la Bergère une Nymphe & une Déeſſe, parce qu'elles m'offriront un modèle plus parfait de la beauté. Si un Tableau n'a pas le mérite d'une compoſition intéreſſante ou ſpirituelle, s'il ne repréſente qu'une ou deux figures ſans action, il eſt indiſpenſable que ces figures ſoient bien choiſies, & dignes par elles-mêmes de fixer l'attention & les regards : tels qu'un Vieillard vénérable, ou une Femme parfaitement belle. Quel plaiſir peut procurer l'imitation exacte d'une choſe, qui, dans la réalité, ne mérite pas d'être regardée ? Il ne faut pas plus de génie pour repréſenter une marchande de poiſſon, que pour peindre un vaſe rempli de fleurs, & certainement le dernier objet doit obtenir la préférence, puiſqu'au moins il eſt agréable.

Maman, dit Pulchérie, j'ai encore une queſtion à vous faire : je voudrois ſavoir poſitivement en quoi conſiſte le mérite d'une allégorie? — Une *allégorie* doit être frappante, c'eſt-à-dire, facile à deviner au premier coup-d'œil : elle doit exprimer une idée juſte ou une penſée morale : comme celle-ci, par exemple : *l'Innocence ſe jetant dans les bras de la Juſtice* ; la Paix *ramenant*

l'Abondance (a). Voilà des allégories qui offrent à la fois des images charmantes & des idées justes & morales. *Le Temps dévoilant la Vérité* est une vieille allégorie, mais qui plaira toujours, parce qu'elle est juste. Cependant elle a un défaut, c'est qu'une des figures (la Vérité) n'a pas des attributs assez marqués pour qu'on puisse ne pas hésiter à la reconnoître. Les uns disent qu'il faut la représenter sous la figure d'une Femme majestueuse, habillée simplement (b); les autres prétendent qu'elle doit être nue, & on n'est pas d'accord sur ce point : ainsi cette Vertu personifiée dans un Tableau ne sauroit être frappante. — Mais l'allégorie dont vous parliez tout-à-l'heure, n'a-t-elle pas ce défaut? *L'Innocence* ne manque-t-elle pas d'attributs? — On lui en donne un qui souvent ne sert qu'à la faire méconnoître, puisqu'il est aussi celui de Vénus : on la représente avec une colombe. Mais cette Figure peut se passer d'attributs si l'Artiste a du génie, parce qu'alors elle sera frappante par l'expression qui lui convient : aucun caractère particulier ne dis-

(a) Tableaux de Madame Le Brun.

(b) Dictionnaire de la Fable.

tingue *la Vérité*; on se la représente belle, noble & froide; une Nymphe, une Déesse peuvent avoir cette figure; ainsi elle n'est caractérisée ni par les attributs, ni par le genre de sa physionomie: mais l'expression de l'innocence n'appartient qu'à l'innocence; il n'est pas possible de s'y méprendre. On ne peut confondre la figure de l'Innocence avec les Nymphes, les Déesses, les Grâces, plus belles, plus imposantes qu'elles, & moins jeunes & moins touchantes: ses *attributs* sont sur son front & dans ses yeux: un mélange intéressant de timidité, de douceur, de modestie, d'ingénuité, embellit ses traits & la fait reconnoître; image pure & céleste, dont le pinceau délicat d'une femme pouvoit seul tracer tous les charmes! ainsi vous devez concevoir qu'il faut beaucoup moins de talent pour peindre des figures allégoriques qui ont des attributs matériels, que pour représenter celles qui ne peuvent être caractérisées que par l'expression de leur physionomie; car il est plus facile de faire une *faulx* & des *ailes*, &c, que de donner à un visage une expression frappante. Rubens, dans la Galerie du Luxembourg, a représenté *l'Ignorance*. Cette figure n'a point d'attributs; mais elle est pour

tout le monde auſſi aiſée à reconnoître que le *Temps* ou la *Diſcorde*. Il n'y avoit qu'un Artiſte ſupérieur qui pût lui donner ce dégré de vérité.— Par conſéquent, il n'eſt point de paſſions, de vices, de vertus & de ſentimens, qu'on ne puiſſe peindre allégoriquement? — Non; il exiſte beaucoup de ſentimens, de vices & de vertus, dont un Peintre ne peut offrir l'image, ou que du moins il ne ſauroit repréſenter que d'une manière vague, & par conſéquent obſcure. Tout ſujet dans ce genre qui manque à la fois d'attributs & d'expreſſion caractériſtique, doit, en général, être rejeté d'un Tableau allégorique : par exemple, *la Bienfaiſance* eſt une vertu qui n'a point d'attributs ni d'expreſſion particulière; on peut la confondre avec *la Bonté*, ou ſouvent avec *la Pitié*, ſi elle eſt en action. — Maman, il me ſemble que les Peintres, outre les ouvrages d'Hiſtoire, devroient lire les Poëtes; ils y trouveroient des allégories. — Aſſurément. Ils ne liſent guères que les traductions d'*Homère* & du *Taſſe* : *Milton*, & beaucoup d'autres, leur fourniroient des Sujets moins uſés & auſſi heureux. Ils pourroient trouver auſſi dans nos Poëtes François une foule d'idées & d'images charmantes. Par exemple, ſi un Artiſte

vouloit repréſenter *Hygée*, Déeſſe de la Santé, *Greſſet* lui offriroit le modèle le plus agréable de ce riant Tableau. Je vais vous dire la deſcription de Greſſet ; après les quatre premiers vers, à meſure que je dirai les autres, repréſentez-vous chaque image diſpoſée ſur une toile & formant un Tableau....

„ *Il eſt une jeune Déeſſe*
„ *Plus agile qu'Hébé, plus fraîche que Vénus ;*
„ *Elle écarte les maux, les langueurs, les foibleſſes,*
„ *Sans elle la beauté n'eſt plus :*
„ Les Amours, Bacchus & Morphée
„ La ſoutiennent ſur un trophée
„ De myrte & de pampres orné ;
„ Tandis qu'à ſes pieds abattue
„ Rampe (*a*) l'inutile Statue
„ Du Dieu d'Épidaure enchaîné.

Oui, Maman, reprit Pulchérie, cela eſt vrai ; cette deſcription formeroit un Tableau charmant.

J'ai toujours oublié, dit Céſar, de demander à Maman une choſe que je me rappelle enfin dans ce moment. Il y a quelques jours que nous avons vu dans un jardin un morceau de ſculpture

(*a*) *Rampe*, n'eſt pas tout-à-fait le mot propre : cette expreſſion manque de juſteſſe, parce que *ramper* ſuppoſe un mouvement qu'une Statue ne peut avoir.

qui repréſente une femme au bain, ſervie par une Négreſſe. La figure qui ſe baigne eſt de marbre blanc; la Négreſſe eſt de bronze. — Je connois ce morceau, il eſt charmant, & le nom de l'Artiſte qui l'a fait ſuffiroit ſeul à ſon éloge. Il y avoit une raiſon pour que la Négreſſe fût en bronze, c'eſt qu'elle tient un vaſe rempli d'eau, par conſéquent il falloit faire paſſer dans l'intérieur de la Statue des tuyaux de plomb pour faire monter l'eau dans le vaſe, ce qu'on n'auroit pu exécuter dans une Statue de marbre. Sans cette raiſon, l'Artiſte n'eût point mêlé dans le même grouppe le bronze & le marbre; il a trop de goût pour ne pas ſentir que cette bigarure ne peut jamais produire un effet heureux en ſculpture. On voit à Rome la Statue de Saint Staniſlas, repréſenté dans ſon habit de Religieux. Sa robe eſt de marbre noir, & ſa figure de marbre blanc, bigarure beaucoup plus choquante que celle dont nous venons de parler, & qui au lieu d'ajouter à l'illuſion la détruit entièrement, car ſi en examinant un morceau de ſculpture l'eſprit n'eſt pas uniquement occupé de l'idée des formes, ſi un acceſſoire lui rappelle celle du coloris, ſi on lui offre une draperie

tranchante & de couleur naturelle, il desirera que la figure ait de la carnation, & il ne verra plus dans la statue qu'une poupée ridiculement habillée. — Je comprends cela; mais, Maman, pourquoi estime-t-on cette même bigarure dans les pierres gravées? — C'est que des têtes ou des sujets représentés sur la surface d'un cachet ou d'une bague, ne peuvent jamais, d'aucune manière, produire le plus léger degré d'illusion. On ne desire dans ce genre que l'élégance & la pureté du dessin, & on loue, avec raison, l'Artiste qui sait faire valoir la beauté de la pierre en tirant un parti ingénieux des différentes couleurs naturelles qu'elle présente. — Je suis bien aise, Maman, que vous m'ayez donné cette explication, car je vous avoue que ce mélange de blanc & de noir étoit précisément ce qui m'avoit frappé: je croyois cela beau, parce que je n'avois jamais rien vu de pareil. — Une autre fois vous saurez qu'il ne suffit pas qu'une idée soit neuve, qu'il faut encore qu'elle n'offre rien qui puisse blesser le bon goût ou la raison. Si on invente une chose qui ne soit ni utile ni agréable, on n'est pas ingénieux, on est bizarre, & l'on ressemble à ce Prince Sicilien dont je vous parlois

parloіs l'autre jour, on ne produit que des folies, on n'enfante que des monſtres (*a*).

(*a*) Ce Prince Sicilien s'appelle le Prince de Palagonia; ſon palais eſt ſitué auprès de Palerme. M. Brydone, voyageur Anglois, vit ce palais en 1770; voici un abrégé de la deſcription qu'il en donne : « Les ſtatues qui bordent la grande „ avenue & la cour de ſon palais, montent déjà à 600. Parmi „ ces grouppes immenſes, il n'y a pas une ſeule pièce qui „ repréſente un objet exiſtant dans la nature. Le Prince a mis „ des têtes d'hommes ſur le corps de différens animaux; & „ des têtes de toutes ſortes d'animaux ſur des corps humains. „ Quelquefois il a fait une ſeule figure de cinq ou ſix ani- „ maux qui n'ont point de modèle dans la nature. On voit „ une tête de lion ſur le cou d'une oie, avec le corps d'un „ lézard, les jambes d'une chèvre, & la queue d'un renard. „ Sur le dos de ce monſtre il en place un autre, encore plus „ hideux, qui a cinq ou ſix têtes, & un grand nombre de „ cornes. Le dedans du château répond au dehors; on y voit „ des plafonds en grandes voûtes qui ſont entièrement re- „ couverts de larges miroirs joints enſemble; chacun de ces „ miroirs faiſant un petit angle avec ſon voiſin, ils produi- „ ſent l'effet d'un multipliant, de ſorte que ſi quatre perſonnes „ ſe promènent au-deſſous, il paroît toujours y en avoir trois „ ou quatre cent qui marchent dans la voûte. Toutes les „ portes ſont auſſi couvertes de petits morceaux de glace. „ Les colonnes ont pour baſe un vaſe de porcelaine, & un „ cercle de jolis petits pots de fleurs pour chapiteau. Le fût „ eſt compoſé de caffetières de différentes grandeurs, & qui „ diminuent par dégrés depuis la baſe juſqu'au chapiteau, „ elles ſont cimentées enſemble. Les tables, très-magni- „ fiques, ont la forme de tombeaux. Les fenêtres ſont com- „ poſées d'un grand nombre de verres de toutes ſortes de „ couleurs, de bleu, de rouge, de vert, de jaune, de violet, „ &c. L'horloge eſt enfermé dans le corps d'une ſtatue; les

Dans cet endroit de la conversation, on vint avertir Madame de Clémire que ses chevaux étoient mis; elle sortit avec ses enfans, & les mena à la Comédie Françoise. En revenant, on causa dans la voiture, on parla de la pièce qu'on avoit vu jouer, & César parut desirer que sa mère lui donnât quelques préceptes généraux sur la manière dout on doit juger un Ouvrage dramatique. Vous êtes encore trop jeune, dit Madame de Clémire, pour que je puisse, à cet égard, satisfaire votre curiosité : mais j'ai le plan d'un Ouvrage que je ferai sûrement pour mes enfans, & qui aura pour titre : *Cours de Littérature à l'usage des jeunes Personnes*. Vous le lirez quand vous aurez seize ou dix-sept ans; vous lirez ensuite *la Poétique de M. Marmontel*, ouvrage aussi utile qu'estimable, & qui achevera d'éclairer votre esprit & de former votre goût.

» yeux de la figure se meuvent avec le pendule, & montrent » alternativement le blanc & le noir. Dans la chambre à » coucher & le cabinet de toilette, le Prince a placé toutes » sortes d'animaux, des crapauds, des serpens, des lézards, » des scorpions, tous travaillés en marbre de différentes » couleurs. Toutes les Statues de famille sont de marbre » blanc, ornées de draperies & d'habits de marbre de diverses » couleurs, &c. *Voy. en Sicile & à Malthe, par M. Brydone.*

— Maman, combien de volumes aura votre Ouvrage? — Trois au plus. — Sera-t-il amusant? — Je ne négligerai sûrement pas d'y répandre de l'agrément & de la variété, du moins autant qu'il me sera possible; car je suis bien convaincue qu'on ne peut instruire la jeunesse en l'ennuyant. Je m'attacherai à vous donner des principes puisés dans la nature, des notions claires & précises, des idées justes, & une connoissance générale de la Littérature Françoise, Angloise, Italienne & Espagnole.

Comme Madame de Clémire achevoit ces mots, la voiture entroit dans la cour, on fut se mettre à table, on soupa sur le champ assez tristement; car chacun se plaignoit du mal à la tête. César & ses sœurs n'avoient déjà plus cet appétit qui rendoit les repas de Champcery si gais : on bailloit, on s'appuyoit languissamment sur sa chaise; on ne mangeoit point, & l'on convint que l'on ne voudroit pas aller tous les jours s'enfermer pendant trois heures dans une loge; & que l'on préféreroit toujours aux plus charmans Spectacles du monde, les plaisirs si doux que peuvent procurer la promenade, la lecture & la conversation. Cependant on se

promenoit à Paris, mais aux Tuileries, au Palais-Royal, aux Champs-Élysées. Il falloit avoir un *maintien*, & l'on y regrettoit vivement les bois, les prairies de la Bourgogne, & l'aimable liberté des champs. César critiquoit avec amertume tout ce qu'il voyoit. Quelle poussière, s'écrioit-il! quelle foule! & tout ce monde rassemblé n'est-là que pour nous gêner & nous contraindre, pour m'empêcher de courir & de grimper sur les arbres!.... Et ces grands bassins d'eau dormante, valent-ils notre étang de *Faulin*, où nous avons pêché tant de poisson?.... Et puis au lieu de nos haies de mûriers & de noisetiers, ne voir que de vilains treillages, des murailles ou des grilles! Encore si l'on trouvoit ici des plantes & des fleurs! Oh, quels tristes jardins! Comment peut-on s'enfermer à Paris toute l'année quand on peut vivre à la campagne!....

Madame de Clémire entendoit ces murmures & ne les désaprouvoit pas, car ils étoient fondés; mais elle mena ses enfans au *Jardin du Roi*, & ils le trouvèrent plus instructif & presqu'aussi charmant que les bois de Champcery. L'étude de la Botanique & de l'Histoire Naturelle, rendit ces promenades si agréables qu'on n'en voulut

plus faire d'autres tout le reste de l'automne. L'hiver vint amener de nouveaux regrets ; on se rappeloit, en soupirant, les étangs glacés de Champcery, les courses, les glissades & les veillées ; enfin, tous les plaisirs dont on étoit privé. Les bals n'en dédommageoient pas ; on s'y amusoit peu, & on en revenoit presque toujours malade. Caroline eut au mois de Janvier un rhume si violent, qu'on fut obligé de la séparer de sa sœur dont elle troubloit le sommeil. On l'établit dans une autre chambre, & Pulchérie se trouva seule dans la sienne.

Au bout de cinq ou six jours, Madame de Clémire apprit que Pulchérie, malgré un froid excessif, se passoit de feu dans sa chambre, & qu'elle n'avoit pas voulu souffrir qu'on en fît depuis que sa sœur occupoit un autre appartement. Surprise de cette fantaisie, Madame de Clémire questionna ses gens. Le Frotteur, chargé de porter du bois, déclara que *Mademoiselle Pulchérie* lui avoit dit de mettre *les trois bûches de la matinée dans le bas d'armoire de l'antichambre*. Le Frotteur n'avoit pas fait de questions sur cette singularité, *croyant*, ajouta-t-il, *que c'étoit l'intention de Madame*. La Gouvernante des

deux jeunes perſonnes ſoignoit Caroline, & n'étoit pas entrée dans la chambre de Pulchérie, qui avoit été ſervie par une Payſanne qu'on avoit amenée de Champcery, & qui, interrogée à ſon tour, dit que Mademoiſelle Pulchérie lui avoit aſſuré que le feu lui portoit à la tête, & qu'elle vouloit s'accoutumer à s'en paſſer. Après avoir pris toutes ces informations, Madame de Clémire monta dans l'appartement de Pulchérie (il étoit dix heures du matin). D'abord le bas d'armoire fut viſité, & Madame de Clémire n'y trouva pas une ſeule bûche. Alors elle entra dans la chambre de ſa fille. Pulchérie répétoit des vers, en ſe promenant à grands pas pour s'échauffer. *Gertrude*, la Payſanne de Champcery, aſſiſe dans un coin, tricotoit. Quand Pulchérie vit paroître ſa mère, elle rougit. Pourquoi donc, mon enfant, dit Madame de Clémire, êtes-vous ſans feu? — Maman, il ne fait pas bien froid.... A ces mots, Madame de Clémire s'aſſit, & renvoya Gertrude. Enſuite, prenant Pulchérie par la main, à préſent, dit-elle, vous allez me parler avec confiance, j'en ſuis ſûre...... — Ma chère Maman, je vais tout vous avouer... Mais peut-être avez-vous déjà deviné ce que

c'eſt.... — J'ai bien quelques ſoupçons confus..... — Vous allez tout ſavoir. Il y a ſept ou huit jours que j'entendis conter à ma Bonne, qu'une pauvre femme, qui demeure dans cette rue, étoit venue demander l'aumône. Ma Bonne lui donna, & puis elle a été une fois chez elle pour lui porter du pain; & ma Bonne me dit que cette pauvre femme ne demandoit pas mieux que de travailler; mais qu'elle manquoit d'ouvrage, & ce qui eſt bien plus triſte, qu'elle manquoit auſſi de bois. Ma Bonne ajouta qu'elle lui fourniroit de l'ouvrage; & moi je penſai que ſi je pouvois lui donner du bois, elle ne manqueroit plus de rien. Je ne voulus pas vous en parler, Maman, parce que j'avois déjà mon projet dans la tête. Je ſavois que ma ſœur alloit coucher dans une autre chambre, & je me dis : voilà une occaſion de faire, comme Sydonie, une bonne action qui ne ſera ſue de perſonne. Je n'en parlerai même pas à Maman. Comme *tout ſe découvre avec le temps*, elle le ſaura tôt ou tard; mais je ne m'en ſerai pas vantée, & mon action n'en fera que plus de plaiſir à Maman; &, en attendant, Dieu la ſaura, & la pauvre femme ſe chauffera. Me voilà donc décidée à me paſſer de feu tous les matins. Cela

me faiſoit trois bûches. Je dis au Frotteur de les mettre dans le bas d'armoire, ce qu'il faiſoit tous les ſoirs, afin de s'éviter la peine de les apporter le lendemain. Alors je fus obligée de mettre dans ma confidence *Jeanneton*, la femme de garde-robe. Elle a d'abord fait des difficultés; mais je l'ai aſſurée que cela ne pouvoit vous fâcher, Maman, au contraire. Elle m'a déclaré que ſi vous la queſtionniez, elle diroit la vérité; & elle m'a promis que ſi vous ne l'interrogiez pas, elle ſe tairoit. C'eſt tout ce que je voulois.... — Eh bien, elle s'eſt chargée de porter le bois chez la femme? — Oui, Maman, tous les matins.... — Mais comment, à la porte, la laiſſoit-on paſſer ainſi chargée, & emportant régulièrement trois bûches? — Ah, je ne ſais pas! je n'ai jamais ſongé à cela. En effet, le Suiſſe devoit être ſurpris..... Cependant, il faut bien qu'il ne lui ait jamais fait de queſtions, puiſqu'elle ne m'en a rien dit. — Il y a là-deſſous quelque choſe que nous ignorons. Revenons à vous. Avez-vous bien ſouffert du froid? — Un peu, les deux premiers jours. Mais je penſois que la bonne femme ſe chauffoit avec ſes enfans; car elle a ſix petits enfans, & ſon mari étoit malade. Ils

ſont bien à préſent, à ce que m'a dit Jeanneton. —Comment bien! avec trois bûches ſeulement?... — Oui, Jeanneton dit que cela les a *ranimés*, qu'ils ſont parfaitement bien maintenant. En outre des bûches, j'ai envoyé aux petits enfans deux boîtes de ſucre d'orge que mon Papa m'a rapportées de Fontainebleau : & puis, ce n'eſt pas tout. Avant hier, je ne ſais par quel haſard, mon Papa s'eſt aviſé de me demander ſi je ſerois bien aiſe d'avoir de l'argent pour acheter quelques joujoux? D'abord, de premier mouvement, je répondis que non. Enſuite j'ai penſé à la femme, & j'ai rougi. Papa m'a embraſſée, il m'a donné de l'argent (c'étoit un louis), & il m'a fait le détail de tout ce que j'aurois avec un louis. Il faut tout dire ; il m'a pris envie d'employer ſix francs à m'acheter des pelottes, & je ſuis remontée penſive dans ma chambre. J'ai fait changer mon louis ; j'ai eu alors quatre écus. J'en ai mis un dans ma poche ; j'ai donné les trois autres à Jeanneton, en lui diſant de les porter chez la femme, & en ajoutant que le lendemain je l'enverrois acheter des pelottes pour moi. Elle eſt ſortie. J'ai tiré mon écu de ma poche ; il m'a fait de la peine à regarder....

Comme j'avois d'abord en moi-même destiné tout le louis à la pauvre femme, il m'a semblé que je retenois quelque chose qui ne m'appartenoit pas. J'ai couru sur l'escalier pour rappeler Jeanneton, mais elle étoit partie; elle n'est revenue que le lendemain matin. J'étois réveillée de bonne heure : je pensois aux pelottes, à la bonne femme. . . . J'étois bien embarrassée. Enfin, en réfléchissant que ce louis étoit la première somme que j'eusse eu de ma vie, je me suis dit : il faut l'employer toute entière à une bonne action. Cela m'a tout-à-fait déterminée. Jeanneton est arrivée, & je l'ai renvoyée avec les trois bûches & les six francs. Pulchérie achevoit ce récit lorsqu'un Laquais entra dans la chambre, & s'avançant vers Madame de Clémire, il lui remit une lettre. Madame de Clémire regardant le dessus de la lettre; ce billet, dit-elle à Pulchérie, vous est adressé; c'est sans doute une invitation de bal. En disant ces mots, elle ouvre la lettre; & au grand étonnement de Pulchérie, elle y lit ce qui suit :

MADEMOISELLE,

« Venez recevoir la récompense de votre bonté » envers nous; venez apprendre de quel état vous

» nous avez tirés. Il ne manque maintenant à
» notre bonheur que d'en avoir pour témoin celle
» à qui nous le devons ; & nous ne pouvons mieux
» prouver notre reconnoissance à notre jeune &
» chère Bienfaitrice, qu'en lui faisant voir l'inté-
» rieur de la famille qu'elle a rendue si parfaite-
» ment heureuse ».

Ah, Maman, s'écria vivement Pulchérie, Maman, auriez-vous la bonté de me mener chez ces bonnes gens ? Assurément, répondit Madame de Clémire, & nous allons partir sur le champ. Je vais demander des chevaux ; venez, chère enfant : en disant ces mots, Madame de Clémire prend Pulchérie par la main, & sort avec elle. Au bas de l'escalier on rencontre M. de Clémire. Où allez-vous, dit-il ? Si par hasard vous vouliez sortir, je rentre dans l'instant, & mes chevaux sont mis.... Soyez de la partie, reprit Madame de Clémire, venez avec nous. Volontiers, dit M. de Clémire, &, sans demander d'explication, il donne le bras à sa femme. Pulchérie les suit avec une émotion inexprimable. On monte en voiture, on part ; & au bout de cinq minutes, la voiture s'arrête. On descend précipitamment, on traverse une petite cour ; M. de Clémire ouvre

une porte, & l'on ſe trouve dans une grande chambre. On voit dans le milieu de la chambre un Bourrelier occupé de ſon métier; tandis qu'une femme auprès d'une table, & entourée de ſix petites filles dont la plus âgée n'avoit que dix ans, travailloit en linge. Auſſitôt que M. de Clémire parut, toute la famille ſe leva. Approchez, Madame *le Blanc*, dit M. de Clémire, voilà Pulchérie.... A ces mots, la femme, le mari, ſe précipitèrent vers Pulchérie, & toutes les petites filles l'entourèrent. O, ma chère Demoiſelle, s'écria la femme, que je ſuis aiſe de vous voir!..... Quoi, à votre âge, & ſi délicate, c'eſt vous qui avez voulu vous paſſer de feu & endurer le froid pour nous envoyer votre bois; & puis de l'argent, & puis vos dragées, enfin tout ce que vous pouviez donner!.... Mais regardez comme nous ſommes heureux à préſent!..... Mon mari eſt guéri, il s'eſt remis à l'ouvrage d'hier; nos dettes ſont payées, nos enfans bien habillés, nous pouvons travailler; nous n'avons plus beſoin de rien: c'eſt vous, c'eſt vous ſeule qui êtes la cauſe de notre bonheur! car ſans votre bonté pour nous, votre cher Papa ne nous auroit jamais connus!.... Ah, Papa, interrompit Pulchérie, Jeanneton vous avoit donc

tout dit ? Dès le premier jour, reprit M. de Clémire. J'ai même plus d'une fois apporté moi-même dans ma voiture les bûches à Madame le Blanc : mais j'avois expreſſément défendu à Jeanneton d'en parler à votre mère, & de vous laiſſer ſoupçonner que je fuſſe inſtruit. Je voulois vous ménager à l'une & à l'autre une ſurpriſe agréable.

Après cette explication, M. de Clémire fut tendrement embraſſé par ſa femme & ſa fille ; enſuite on ſe remit à cauſer avec les bonnes gens. Au bout d'une demie-heure, on ſe leva pour ſortir. Dans ce moment les petites filles furent chercher un carton, & la plus âgée le préſentant à Pulchérie, la pria de l'accepter, en diſant : *c'eſt de notre ouvrage ; ma mère, mes ſœurs & moi nous y avons toutes travaillé.... & de bien bon cœur !* Pulchérie ouvre le carton, & elle le trouve rempli des plus jolies pelottes du monde. Elle rougit, & ſe tournant vers ſon père : Ah Papa, dit-elle, je les avois bien oubliées !.... Mais avec quel plaiſir je les reçois, puiſqu'elles ſont l'ouvrage de cette bonne-Femme, & de ſes charmantes petites filles ! En achevant ces paroles, Pulchérie attendrie, embraſſa les enfans ; & ſes larmes recommencèrent à couler, lorſqu'en s'en allant elle enten-

dit les bénédictions que lui donnoit toute la famille.... Ah, ma pauvre sœur! s'écria Pulchérie en montant en voiture, combien je suis fâchée que son rhume l'ait empêchée de partager la joie que je viens de goûter!.... Maman, continua Pulchérie, maintenant que me voilà accoutumée à me passer de feu, me permettez-vous de donner tous les hivers mon bois aux pauvres? Non, répondit Madame de Clémire, je ne veux pas que vous preniez un engagement qui à la longue pourroit vous paroître trop pénible : je vous l'ai déjà dit, les résolutions qui demandent une courageuse persévérance, ne sont pas faites pour votre âge. Mais si vous voulez chaque hiver renouveler l'action que vous venez de faire, c'est-à-dire, vous passer de bois pendant huit jours, pour le donner à une pauvre famille, j'y consentirai avec grand plaisir. — Ah, Maman, voilà qui est dit, je prends cet engagement de tout mon cœur.... Il me vient une idée.... ne pourrois-je pas aussi me priver de temps en temps, pour le même objet, du vin qu'on me donne à mes repas?.... — Vous en buvez si peu, qu'il vous faudroit bien du temps pour faire seulement une demi-bouteille. — Quand je serai grande

comme vous, Maman, combien en boirai-je en huit jours?.... — Quatre bouteilles tout au plus.... — Et quand ce ne feroit que trois, cela feroit grand plaifir à un pauvre malade. — Affurément; trois bouteilles d'excellent vin feroit pour lui un préfent auffi falutaire que précieux. — Si tous les mois on fe paffoit de vin pendant huit jours, on ne s'en porteroit que mieux. — D'ailleurs, cette privation n'auroit rien de pénible.... — De cette manière, fans être riche, on pourroit fouvent donner l'aumône? — Sans faire de dépenfes extraordinaires, on pourroit dans le cours de l'année fecourir une infinité de malheureux, fi l'on vouloit feulement, de temps en temps, s'impofer de légères privations, & fe refufer quelques fuperfluités. Il faut encore obferver qu'une privation momentanée nous prépare toujours un plaifir très-vif: par exemple, vous vous paffiez de feu depuis fept heures du matin jufqu'à une heure après midi, n'eft-il pas vrai qu'en defcendant dans le falon, en vous approchant de la cheminée, vous éprouviez un plaifir que vous n'auriez certainement pas fenti fi vous euffiez eu du feu dans votre chambre? — Oh, cela eft bien vrai! je me chauffois le refte du jour avec une joie extrême; la vue feule d'un bon feu m'infpiroit

une gaîté extraordinaire. — Vous voyez donc bien qu'en ceci l'intérêt même de nos plaiſirs s'accorde avec la bienfaiſance.... & nous ne parlons pas de ce plaiſir ſi doux, préférable à tous les autres, de cette ſatisfaction inexprimable que vous avez goûtée, & qui ſera toujours l'heureux fruit d'une action vertueuſe!.... — Comment ſe peut-il qu'il y ait des perſonnes qui ne ſentent pas cela? — Une petite vanité, le goût du faſte, corrompent ſans doute bien des cœurs; mais dans le ſéjour même où le luxe étouffe & détruit tant de vertus, on peut trouver encore de grands exemples & des modèles faits pour honorer notre ſiècle: les ſeules *aumônes anonymes* envoyées aux différens Curés de Paris ſont immenſes; tous les mois une multitude de priſonniers, compoſée d'artiſans malheureux, doit à des Inconnus & la liberté & le bonheur de revoir ſes enfans. La bienfaiſance a fondé des prix dans toutes les Académies; elle a formé à Paris, & dans les environs, des établiſſemens utiles & reſpectables: voyez donc combien cette vertu eſt naturelle au cœur de l'homme, puiſqu'on la voit briller avec autant d'éclat dans les lieux mêmes où elle ſe trouve ſans ceſſe combattue par toutes les paſſions factices

tices & puériles, produites par une vanité aussi méprisable que mal-entendue !

Madame de Clémire termina là cet entretien, parce qu'elle vouloit aller savoir des nouvelles de sa fille aînée. Elle se leva & passa avec Pulchérie dans la chambre de Caroline, dont elle trouva la toux beaucoup plus fréquente. Caroline convint qu'elle avoit mangé un petit cornet de cerises desséchées, ignorant absolument qu'elle pût augmenter sa toux en mangeant d'une chose qu'elle savoit être saine en général. Madame de Clémire saisit cette occasion de répéter à ses enfans combien il est nécessaire de connoître les propriétés de tout ce qui sert à notre nourriture (*a*); connoissance qui, jointe à de la sobriété,

(*a*) Ce qui est échauffant, rafraîchissant, acide, pectoral, les alimens légers ou difficiles à digérer, &c. Il faudroit faire connoître aussi de bonne heure aux enfans leur constitution; qu'ils sussent s'ils sont bilieux ou sanguins; s'ils ont la poitrine délicate, les nerfs irritables; & quelles sont les espèces d'alimens qui leur conviennent particulièrement. Enfin on devroit leur apprendre le régime qu'il faut observer dans une infinité de petits maux, qu'il est souvent dangereux de négliger: tels que les maux de gorge & la dyssenterie sans fièvre, les rhumes, les indigestions, les maux de nerfs, les courbatures, les transpirations arrêtées. On peut ajouter à cela le traitement nécessaire pour les coups reçus à la tête, les coupures un peu considérables, les foulures légères, &c. L'étude de

préserveroit d'une foule d'incommodités & de maladies graves.

Aussi-tôt que Caroline fut en état de sortir, sa mère la mena à l'Opéra. On jouoit un Opéra nouveau qui charma Madame de Clémire & ses enfans. Le lendemain, lorsque les trois enfans eurent fini leurs études, ils vinrent chez leur mère attendre l'heure du souper. Ils y trouvèrent du monde. On parloit de l'Opéra nouveau. Quoi, disoit à Madame de Clémire, un petit homme qui parloit excessivement haut; quoi, Madame,

la Botanique apprendra d'ailleurs les propriétés des plantes usuelles, & l'explication des termes techniques de la Médecine. Je connois des enfans de dix ans qui savent tout cela: on n'en veut pas faire des Médecins; mais on veut les mettre en état de pouvoir s'en passer pour de petits maux que la sobriété & des remédes simples peuvent si facilement guérir. Si toutes les jeunes personnes en entrant dans le monde avoient cette connoissance, elles y conserveroient long-temps la santé & la fraîcheur qu'elles perdent communément avant l'âge de trente ans. Il n'est pas possible de leur faire lire des ouvrages sur la Médecine, parce qu'ils sont beaucoup trop étendus pour elles; mais on pourroit faire à leur usage des extraits tirés des ouvrages *de M. Tissot*; du Traité des plantes par *Chomel*, & du *Dictionnaire de matière médicale*, en quatre volumes, (qui se vend chez M. Didot le jeune) excellent ouvrage, de l'aveu unanime des plus grands Médecins. Je conseillerois encore de ne pas négliger de les instruire avec détail de tout ce qui a rapport à l'entretien & à la conservation des dents.

cette musique vous a fait plaisir ? — Le plus grand. — Mais vous étiez *Glukiste* il y a deux ans ? — Et comme je n'ai point oublié la musique, & que je l'aime toujours, je le suis encore. — Dans ce cas l'Opéra nouveau n'a pas dû vous plaire. — Mais par quelle raison ? — Parce qu'il est impossible d'aimer à la fois deux genres si *dissemblables*. — Je crois qu'il est impossible d'aimer à la fois *le bon & le mauvais*, & d'estimer également un sot & un homme d'esprit : mais je crois & je sens qu'on peut aimer deux talens supérieurs, quoique de genre absolument différens, c'est pourquoi j'aime *Corneille* & *Racine*, *Gluck* & *Piccini*. — Savez-vous ce qui résultera de cette impartialité ? Que votre suffrage ne sera agréable ni aux partisans de Gluck, ni à ceux de Piccini. — Cela peut être ; mais j'y gagne le plaisir de les admirer tous deux, & je préfère la gloire d'être équitable, à celle d'obtenir quelques éloges des Partisans de l'un ou de l'autre. — Mais, de bonne-foi, comment pouvez-vous aimer *Orphée*, *Iphigénie*, *Alceste*, *Armide* ?.... une musique *barbare* !.... une *facture* déteſtable !.... Dans ce moment une visite survint, Madame de Clémire changea de conversation ; le petit hom-

me ne pouvant plus disputer, s'ennuya & sortit de très-mauvaise humeur.

Quand les enfans se retrouvèrent seuls avec leur mère : Mon Dieu, Maman, dit Caroline, comme vous avez fâché l'homme qui s'est en-allé si brusquement !.... — M. de Volny ? — Celui qui a montré tant d'aversion pour Gluck ? — Justement. — L'avez-vous trouvé modéré, poli, raisonnable ? .... — Oh, point du tout ; & il avoit un ton.... — Il étoit en colère. — Vous ne lui avez cependant rien dit d'offensant. — Voilà les travers & l'injustice que donnera toujours *l'esprit de parti* : souvenez-vous qu'on ne peut être constamment honnête & raisonnable qu'en conservant une parfaite impartialité. — Maman, que parloit-il de *Barbare* & de *facture* ? que vouloit-il dire ? je n'ai pas compris cela. — Ni lui non plus ; il parle de ce qu'il n'entend point. Il ne sait pas la musique. — Comment, & il décide avec tant d'assurance ! — C'est la mode aujourd'hui. Des personnes qui ne pourroient pas battre un air en mesure, qui ne sauroient pas distinguer dans un prélude un accord faux d'une dissonance, dissertent savamment sur la composition, & même font des ouvrages pour

prouver que Piccini n'a point de talent, ou que Gluck eſt un barbare. — Peut-on être connoiſſeur en muſique ſans la ſavoir ? — Cela eſt abſolument impoſſible. Nous ſommes déjà convenues qu'avec le goût naturel le plus ſûr, une longue étude, après avoir voyagé, obſervé avec attention & la nature & toutes les collections des Tableaux de l'Europe, un Amateur, s'il ne ſait pas peindre, ne pourra jamais, comme un bon Peintre, diſcerner & connoître toutes les beautés d'un Tableau : cependant la peinture eſt une imitation réelle de la nature ; elle repréſente ſous leurs vraies formes tous les objets matériels qui exiſtent : auſſi a-t-elle pluſieurs parties qui doivent plaire également aux ignorans & aux connoiſſeurs. Toutes les fineſſes de l'art échappent aux premiers, mais ils peuvent ſaiſir les détails les plus frappans d'une parfaite imitation. Il n'en eſt pas ainſi de la Muſique. Le Compoſiteur d'un Opéra doit ſans doute puiſer dans la nature l'eſpèce de déclamation qui convient à ſon Poëme ; mais cette ſorte d'imitation eſt trop délicate & trop abſtraite pour pouvoir être ſentie auſſi généralement que celle qui eſt produite par la peinture. D'ailleurs un morceau de muſique pourroit

avoir une ſorte d'expreſſion, & cependant n'être pas bon; comme par exemple, ſi de certaines règles de compoſition n'y ſont pas obſervées: & il n'y a qu'un Muſicien compoſiteur qui puiſſe ſentir un ſemblable défaut. Je crois bien qu'en général ceux qui ont de la ſenſibilité & du goût naturel pourront, ſans ſavoir la muſique, apprécier avec aſſez de juſteſſe les morceaux d'une expreſſion très-marquée; ils ſont en état de reconnoître & de ſentir le genre de la muſique qu'ils écoutent, & de décider ſi un chant eſt agréable, ou s'il eſt inſipide & commun; mais il eſt impoſſible qu'ils puiſſent ſaiſir les défauts ou les beautés d'une partition compliquée. Ils n'entendent abſolument rien à l'harmonie, par conſéquent, à tout ce qui eſt *accompagnement*. Je ſoutiens (& cette épreuve eſt facile à faire) qu'une perſonne qui ne ſait pas parfaitement la muſique, c'eſt-à-dire qui ne la déchiffre pas avec facilité, & qui n'a pas paſſé toute ſa jeuneſſe à en faire, ne s'y connoîtra jamais: qu'on prélude devant elle, que dans une *ſuite d'harmonie* on mêle à de bons accords quelques accords faux; ſi celui qui prélude a de la réputation, il verra le Connoiſſeur qui parle avec tant d'emphaſe de *facture*, de *motifs* & d'*inter-*

tions, il le verra écouter avec délices les accords baroques qui feroient tréſaillir un Muſicien, & il l'entendra lui prodiguer les plus pompeux éloges. Que gagne-t-on à vouloir paroître inſtruit des choſes qu'on ignore ? On n'en impoſe à perſonne, on parle mal, on juge ſans goût, on eſt accuſé de pédanterie par les ignorans, de folie par les vrais connoiſſeurs; on fatigue, on ennuie & les uns & les autres. (57)

Quelques jours après cet entretien, Céſar, un matin, entra dans la chambre de ſon père; il tenoit un papier : Papa, dit-il, je viens vous faire quelques queſtions ſur une choſe qui me paroît extraordinaire; voilà le *Journal de Paris*.... — Eh bien ? — Eh bien, M. l'Abbé me le donne à lire toutes les fois qu'il y trouve un trait de *bienfaiſance*. Vous devez le lire ſouvent; car il n'y a guères de jour où l'on n'y liſe, en gros caractère, *BIENFAISANCE*. — Oui ; c'eſt ce qui me fâche. — Comment ? — Ce titre annonce une belle action ; & preſque toujours dans ce Journal, il ne tient rien de ce qu'il promet ! .... Tenez, Papa, regardez, après le mot *BIENFAISANCE*. — Ah, c'eſt une longue hiſtoire ! .... — Oui ; elle occupe la moitié du *Journal*. Voulez-vous que je

vous la conte ? — Volontiers. — La voici : Une pauvre Ouvrière avoit un réchaud plein de feu sous ses pieds, elle s'est endormie. On est entré dans sa chambre, on l'a trouvée mourante : *ses vêtemens étoient enflammés, elle n'avoit plus de forme humaine.* Les Cavaliers du Guet sont arrivés .... Les Cavaliers & les Spectateurs étoient *attendris* .... Les Cavaliers ont aidé à secourir la malade. Un Chirurgien demandoit pour elle un peu d'huile & de vin, un des Cavaliers à été en chercher. Le Chirurgien à pansé les playes de la pauvre femme, qui ensuite, a été menée à l'Hôtel-Dieu, où les Cavaliers du Guet l'ont conduite.... — Et le trait de bienfaisance? — Je vous l'ai dit : *c'est l'huile que le Cavalier a été chercher.* — Cela n'est pas possible ! — Lisez, Papa ; voilà la feuille (*a*). — Rien n'est plus vrai ; vous n'avez rien obmis ; il faut lire cela pour le croire ! — Comme il auroit fallu être inhumain & féroce pour ne pas secourir cette malheureuse femme, j'ai été révolté qu'on ait loué avec emphase une action si naturelle, & qu'on ait appelé *bienfaisans* des hommes qui n'ont fait que remplir des devoirs indispensables. — Vous avez raison ; celui qui se croit

(*a*) *Journal de Paris*, N° 340. Samedi 6 Décembre 1783.

héroïque, lorſqu'il remplit un devoir, en reſtera là, & ne deviendra certainement jamais vertueux; & ſi tout le monde s'accordoit à appeler *bienfaiſance* ce qui n'eſt qu'humanité, bientôt il n'y auroit plus de bienfaiſance ſur la terre....

Comme le Marquis achevoit ces mots, Madame de Clémire entra avec ſes filles : on déjeûna, enſuite on ſortit pour aller voir des cabinets de Tableaux, & d'Hiſtoire Naturelle : récréation que Madame de Clémire procuroit à ſes enfans deux fois la ſemaine. Pour varier ces amuſumens inſtructifs, on alloit quelquefois voir des Manufactures ou des monumens d'Architecture : mes enfans, diſoit Madame de Clémire; lorſque vous habiterez les villes, voulez-vous y vivre heureux & n'y jamais connoître l'ennui, ne vous livrez point ſans réſerve à une vaine diſſipation, qui ne pourroit ni ſuffire à votre cœur, ni même occuper votre eſprit : ne vous laiſſez jamais corrompre par le goût frivole & mépriſable du faſte & de la magnificence : conſervez, nourriſſez avec ſoin dans vos cœurs cette compaſſion active & tendre qu'on doit aux malheureux : au ſein du luxe, ſongez qu'il exiſte des infortunés que la miſère accable, & qu'un foible ſecours

pourroit arracher à la mort ! Vous avez une idée du bonheur si pur qui vous attend chez eux : allez les chercher : tendez-leur une main bienfaisante, goûtez la gloire délicieuse de leur offrir l'image de la Divinité, & de faire succéder aux cris affreux du désespoir, les transports passionnés d'une joie inattendue, & les douces larmes de la reconnoissance. Eufin dans le séjour brillant où l'émulation & le génie, sous mille formes différentes, produisent sans cesse des chef-d'œuvres nouveaux ; cultivez votre esprit, étendez vos connoissances, aimez les arts ; afin que vous puissiez jouir de cette foule de choses intéressantes, dont l'ignorance ne peut sentir le prix : mais que ces occupations instructives & ces amusemens variés, ne vous fassent point perdre l'heureux goût de la vie champêtre : que votre cœur vous rappelle toujours le souvenir *des Veillées de Champcery*, & l'innocence & le charme des plaisirs touchans offerts par la Nature.

NOTES

DU TOME SECOND.

(1) C'Étoit un écho.

« Il y a un écho remarquable près de Rosneath, belle » maison de campagne en Écosse, à l'ouest d'un lac d'eau » salée, qui se perd dans la rivière de Clyde, à dix-sept » milles au-dessous de Glascow. Ce lac est environné de » collines, dont quelques-unes sont des rochers arides; les » autres sont couvertes de bois. Un Trompette habile, » placé sur une pointe de terre que l'eau laisse à découvert, » tourné au nord, a sonné un air, & s'est arrêté : aussi-tôt » un écho a repris l'air, qu'il a répété distinctement & fidè- » lement, mais d'un ton plus bas que la trompette. Cet » écho ayant cessé, un autre d'un ton plus bas a répété le » même air, avec la même exactitude; le second a été suivi » d'un troisième qui a été aussi fidèle que les deux autres, » à l'exception d'un ton plus bas encore, & l'on n'a plus » rien entendu. On a répété plusieurs fois la même expé- » rience, qui a toujours été également heureuse.

» Il y a eu autrefois dans le château de Simonette, un » mur de fenêtre, d'où on entendoit répéter quarante fois » ce qu'on disoit. Adisson & d'autres personnes qui ont » voyagé en Italie, font mention d'un écho qui répète » cinquante-six fois le bruit d'un coup de pistolet, lors » même que l'air est chargé de brouillards. Dans les Mé- » moires de l'Académie des Sciences de Paris pour l'année » 1692, il est fait mention de l'écho de Genetay, à deux » lieues de Rouen, qui a cela de particulier, que la per- » sonne qui chante n'entend point la répétition de l'écho, » mais seulement sa voix; au contraire, ceux qui écoutent » n'entendent que la répétition de l'écho; mais avec des

» variations surprenantes : car l'écho semble tantôt s'appro- » cher, & tantôt s'éloigner. Quelquefois on entend la voix » très-distinctement, d'autres fois on ne l'entend plus; l'un » n'entend qu'une seule voix, & l'autre plusieurs ; l'un en- » tend à droite, & l'autre à gauche, &c. ». Cet écho subsiste encore; mais il est fort déchu de ce qu'il étoit autrefois, parce qu'on a planté, aux environs, des arbres qui nuisent beaucoup à l'effet.

Écho est un mot qui vient du Grec, & qui signifie *son.* Dans la théorie des échos, on nomme le lieu où se tient celui qui parle, *Centre Phonique ;* & l'objet ou l'endroit qui renvoye la voix, *Centre Phonocamptique*, c'est-à-dire, *Centre qui réfléchit le son.* Encyclopédie.

(2) Cet Oiseau s'appelle *Flammant*, ou *Phénicoptère*, ou *Bécharu*; les Gres l'appeloient *Phénicoptère*, nom qui signifioit dans leur Langue, *Oiseau à l'aile de flamme*, parce qu'en effet, lorsqu'il vole à l'opposite du soleil, il paroît tout flamboyant, comme un brandon de feu : le plumage des jeunes est couleur de rose ; & quand ils ont dix mois, leurs plumes sont couleur de feu. Nos plus anciens Naturalistes François appeloient cet oiseau *Flambant ;* " & peu après, „ dit M. de Buffon, l'étymologie oubliée permit d'écrire „ *Flammant ;* &, d'un oiseau couleur de feu ou de flamme, „ on fit un oiseau de Flandre ; on lui supposa même des „ rapports avec les habitans de cette contrée, où il n'a ja- „ mais paru. Cette aîle couleur de feu n'est pas le seul carac- „ tère frappant que porte cet oiseau : son bec d'une forme „ extraordinaire, ... ses jambes d'une excessive hauteur, „ son cou long & grèle, son corps plus haut monté, quoique „ plus petit que celui de la cicogne, offrent une figure d'un „ beau bizarre, & d'une forme distinguée parmi les plus „ grands oiseaux de rivage....

„ Cet oiseau se trouve dans l'ancien Continent, depuis „ les côtes de la Méditérannée, jusqu'à la pointe la plus

» auſtrale de l'Afrique. . . . Ils ſont en quantité dans les Pro-
» vinces occidentales de l'Afrique, à Angola, Congo, où, par
» reſpect ſuperſtitieux, les Nègres ne ſouffrent pas qu'on tue
» un ſeul de ces oiſeaux. » . . . Le Flammant eſt certainement un oiſeau voyageur ; ils ſont en très-grand nombre à St. Domingue, aux Antilles. . . . Ces oiſeaux ſont toujours en troupe : ils ſe forment naturellement en file ; ce qui, à une certaine diſtance, reſſemble à un mur de brique, & de moins loin, à des ſoldats rangés en ligne. Ils établiſſent des ſentinelles, & lorſque ces ſentinelles apperçoivent quelque objet qui les alarme, elles jettent un cri bruyant, qui s'entend de très-loin, & qui eſt ſemblable au ſon d'une trompette ; alors toute la troupe s'envole. Leur chair eſt un mets récherché : les anciens en ont parlé comme d'un gibier exquis, &c.

(3) " Cet oiſeau s'appelle le *Coucou indicateur*. C'eſt dans
» l'intérieur de l'Afrique, dit M. de Buffon, à quelque diſ-
» tance du Cap de Bonne-Eſpérance, que ſe trouve cet
» oiſeau, connu par ſon ſingulier inſtinct d'indiquer les nids
» des abeilles ſauvages. Le matin & le ſoir ſont les deux
» temps de la journée où il fait entendre ſon cri : *Chirs*,
» *chirs*, qui eſt fort aigu, & ſemble appeler les Chaſſeurs
» & autres perſonnes qui cherchent le miel dans le déſert.
» Ceux-ci lui répondent d'un ton plus grave, en s'approchant
» toujours. Dès qu'il les apperçoit, il va planer ſur l'arbre
» creux où il connoît une ruche ; & ſi les Chaſſeurs tardent
» de s'y rendre, il redouble ſes cris, vient au devant d'eux,
» retourne à ſon arbre, ſur lequel il s'arrête & voltige,
» & qu'il leur indique d'une manière très-marquée. Il n'ou-
» blie rien pour les exciter à profiter du petit tréſor qu'il a
» découvert, & dont il ne peut apparemment jouir qu'avec
» l'aide de l'homme : ſoit parce que l'entrée de la ruche eſt
» trop étroite, ſoit par d'autres circonſtances que le Rela-
» teur ne nous apprend pas. Tandis qu'on travaille à ſe
» ſaiſir du miel, il ſe tient dans quelque canton peu éloi-

» gné, observant avec intérêt ce qui se passe, & attendant » sa part du butin, qu'on ne manque jamais de lui laisser; » mais point assez considérable, comme on pense bien, » pour le rassasier, & par conséquent risquer d'éteindre » ou d'affoiblir son ardeur pour cette espèce de chasse.

» Ce n'est point ici un conte de Voyageur; c'est l'obser- » vation d'un homme éclairé, qui a assisté à la destruction » de plusieurs républiques d'abeilles trahies par ce petit » espion, & qui rend compte de ce qu'il a vu, à la Société » Royale de Londres. Voici la description qu'il a faite de » la femelle, sur les deux seuls individus qu'il ait pu se » procurer, & qu'il avoit tués, au grand scandale des » Hottentots: car dans tout pays, l'existence d'un être » utile est une existence précieuse. Il a le dessus de la tête » gris; la gorge, le devant du cou & la poitrine blanchâ- » tres, avec une teinte de vert, qui va s'affoiblissant, & » n'est presque plus sensible sur la poitrine, le ventre » blanc;... le bec brun à sa base, jaune au bout; les » pieds noirs.... Longueur totale, six pouces & demi; » bec, environ six lignes.,,

M. de Buffon ajoute dans une note, qu'il est arrivé quelquefois que le Chasseur, allant à la voix de ce Coucou, a été dévoré par les bêtes féroces; ce qui a fait dire que l'oiseau s'entendoit avec elles, pour leur livrer leur proie.

Hist. Nat. tom. 12. des Oiseaux. *Édit. in*-12.

(4) La Méque, Ville d'Asie dans l'Arabie Heureuse, est à-peu-près grande comme Marseille. Son temple magnifique y attire un concours prodigieux de toutes les sectes de Mahométans, qui y vont en pélerinage: c'est la patrie de Mahomet.

(5) Médine, Ville de l'Arabie Heureuse. Le mot *Medinach* signifie en Arabe une Ville en général, & ici *la Ville* par excellence; parce que Mahomet y établit le Siége de l'Empire des Musulmans, & qu'il y mourut. On l'appeloit

auparavant *Lotreb.* Au milieu de Médine, eſt la fameuſe moſquée où les Mahométans vont en pélérinage, & dans les coins de cette moſquée, ſont les tombeaux de Mahomet, d'Abubecker & d'Omar. Médine eſt gouvernée par un Schérif qui ſe dit de la race de Mahomet, & qui eſt Souverain indépendant. *Encyclopédie.*

(6) Le Caire eſt la Capitale de l'Égypte. Le Sultan Sélim la prit ſur les Mamelus en 1517, & depuis ce temps elle eſt aſſujettie aux Turcs : le vieux Caire en eſt à trois quarts de lieue, ſur le bord du Nil : les Cophtes (*a*) y ont une Égliſe magnifique.

(7) Les Pyramides d'Égypte furent bâties pour ſervir de tombeaux à ceux qui les ont fait élever. Les Égyptiens de moindre condition, au lieu de Pyramides, faiſoient creuſer pour leurs tombeaux, de ces caves qu'on découvre tous les jours, & dans leſquelles on trouve des momies.

Toutes les Pyramides ont une ouverture qui donne paſſage dans une allée baſſe fort longue, & qui conduit à une chambre où les anciens Égyptiens mettoient les corps de ceux pour leſquels les Pyramides étoient faites. Toutes les Pyramides étoient poſées avec beaucoup de régularité : chacune des trois grandes, qui ſubſiſtent encore, ſont placées à la tête d'autres petites, que l'on ne peut connoître que difficilement, parce qu'elles ſont couvertes de ſable : toutes ſont conſtruites ſur un rocher uni, caché ſous du ſable blanc. Dans toutes les Pyramides, il y a des puits profonds, quarrés & taillés dans le roc : les murailles de quelques-unes ont des figures hiéroglyphiques, taillées auſſi dans le roc. Les trois principales Pyramides connues des Voyageurs, ſont à environ neuf milles du Caire. La plus belle de toutes

---

(*a*) On appelle *Cophtes* ou *Coptes*, les Chrétiens de la ſecte des *Jacobites* ou *Monophyſites*. On eſt très-partagé ſur l'origine de ce nom; on le tire de *Copte*, ou *Coptas*, Ville d'Égypte.

eſt ſituée ſur le haut d'une roche, dans le déſert des ſables d'Afrique, à un quart de lieue de diſtance, vers l'oueſt, des plaines d'Égypte. Cette roche s'élève environ cent pieds au-deſſus du niveau de ces plaines, mais avec une rampe aiſée, & facile à monter. Elle contribue beaucoup à la majeſté de l'ouvrage. On trouve dans cette Pyramide des chambres, des corridors, &c. Pour viſiter la Pyramide en dehors, on monte, en reprenant de temps en temps haleine; environ à la moitié de la hauteur, on rencontre une petite chambre quarrée, qui ne ſert qu'à ſe repoſer. Quand on eſt parvenu au haut, on ſe trouve ſur une plate-forme, d'où l'on découvre la plus agréable vûe. La plate-forme, qui à la regarder d'en bas, ſemble finir en pointe, eſt de dix à douze groſſes pierres, & elle a à chaque côté, qui eſt quarré, ſeize à dix-ſept pieds. On ne peut deſcendre que par le dehors, & cette deſcente eſt très-dangereuſe. En meſurant cette Pyramide d'un coin à l'autre par le devant, le Père Vanſleb a trouvé qu'elle avoit trois cent pas; enſuite, ayant meſuré la même face avec une corde, 128 braſſes, qui font 704 pieds. L'entrée de la Pyramide n'eſt pas au milieu. La hauteur de la Pyramide en la meſurant pardevant avec une corde eſt, ſelon le même Voyageur, de 112 braſſes, chacune de cinq pieds & demi; ce qui revient à 600 pieds (*a*). On ne peut cependant pas dire de combien elle eſt plus large que haute, parce que le ſable empêche qu'on ne puiſſe meſurer le pied. *Encyclopédie*.

(8) " L'Iſle de Théra, dans l'Archipel, qui a douze » grandes lieues de France de circuit, s'eſt élevée du fond » de la mer par la violence d'un Volcan, qui depuis a pro» duit ſix autres Iſles dans ſon golphe. Ce Volcan n'eſt pas » encore éteint; car en 1707, il ſe ralluma avec plus de » furie que jamais, & donna le ſpectacle d'une Iſle nou-

(*a*) Saint-Pierre de Rome n'a que 443 pieds d'élévation.

velle,

„ velle, de six milles de circuit. La mer parut alors fort „ agitée, couverte de flammes, d'où sortirent avec un fracas „ épouvantable, quantité de rochers ardens. Toute la terre „ a été si culbutée dans les parages de l'Isle de Théra, „ qu'on n'y trouve plus de fond pour l'ancrage des vaif- „ seaux. M. DE BOMARE.

„ Une des plus violentes éruptions du Vésuve (la vingt- „ deuxième de ce Volcan) a été celle du 20 Mai 1737. „ La montagne vomissoit par plusieurs bouches de gros „ torrens de matières métalliques fondues & ardentes, qui „ se répandoient dans la campagne, & s'alloient jeter dans „ la mer (*a*). M. de Montealègre, qui communiqua cette „ relation à l'Académie de Paris, observa avec horreur un „ de ces fleuves de feu, & vit que son cours étoit de six „ ou sept milles, depuis sa source jusqu'à la mer; sa largeur, „ de 50 ou 60 pas; sa profondeur, de 25 ou 30 palmes, & „ dans certains fonds ou vallées, de 120, &c.

M. DE BOMARE.

„ Les Éruptions de Volcans sont ordinairement annoncées „ par des bruits souterrains, semblables à ceux du tonnerre; „ par des sifflemens affreux, par un déchirement intérieur, „ &c. L'Histoire nous apprend que dans deux éruptions du „ Vésuve, ce Volcan jeta une si grande quantité de cen-

(*a*) Les productions de Volcan sont des substances formées par la destruction d'autres corps fossiles, qui, par l'action d'uu feu souterrain, ont été calcinées, comme les pierres de Volcan proprement dites; ou liquéfiées, à demi-vitrifiées & rendues poreuses, comme les ponces; ou totalement vitrifiées, comme le verre de Volcan, ou pierre obsidienne; en un mot, toutes les espéces de laves, sont des résultats de Volcan. On donne le nom de laves à des matières de Volcan, telles que les différentes espèces de ponces, la pierre du Vésuve, ou de Naples, la pozzolane, la pierre obsidienne, ou de Gallinace, &c. Toutes ces matières ont été, les unes calcinées, d'autres à demi-fondues, & d'autres totalement vitrifiées. On trouve des laves, de couleur tantôt noirâtre ou rougeâtre, tantôt blanchâtre ou jaunâtre, tachetées de parties vitreuses, &c. M. DE BOMARE.

» dres. qu'elles volèrent jusqu'en Égypte, en Libye & en
» Syrie. En 1600, à Aréquina au Pérou, il y eut une érup-
» tion d'un Volcan qui couvroit tous les terreins des envi-
» rons, jusqu'à 30 ou 40 lieues, de sable calciné & de
» cendres. Quelques endroits en furent couverts de l'épais-
» seur de deux verges. La lave vomie par le mont Ethna
» a formé quelquefois des ruisseaux, qui avoient jusqu'à
» 18000 pas de longueur.... Souvent on a vu des Volcans
» faire sortir de leur sein des ruisseaux d'eau bouillante,
» des poissons, des coquilles, & d'autres corps marins. En
» 1631, pendant une éruption du Vésuve, la mer fut mise
» à sec; elle parut absorbée par ce volcan, qui peu après
» inonda les campagnes d'eau salée.... On trouve des Vol-
» cans dans les contrées les plus froides, comme dans les
» pays les plus chauds (*a*). *Encyclopédie.*

(9) L'embouchure de la caverne de Policando (*b*) est grande; tout son fond est couvert de congellations formées par les gouttes d'eau qui distillent du sommet; mais elles sont d'une nature ferrugineuse, pointues par en haut, & dures au point de blesser les pieds.... Le toit offre les plus grandes beautés & les plus variées.... Ces congellations, quoique très-élégantes, ne sont pas les seuls ornemens que

---

(*a*) Les Bitumes sont des matières huileuses & minérales, qu'on rencontre dans le sein de la terre, sous une forme fluide, & nageant quelquefois à la surface des eaux; ou sous une forme tantôt molasse, tantôt solide. On ne connoît qu'une seule espèce de Bitume liquide; c'est *la Petrole*, ou *Huile de pierre*, ainsi nommée, parce qu'elle découle des fentes des rochers; car il paroît que ce qu'on nomme *Naphte* n'est autre chose que la pétrole la plus fluide, la plus blanche, la plus pure. Les Bitumes solides sont le succin, le jayet ou jais. l'asphalte, & le charbon de terre. Il y en a de molasses, comme la pix asphalte. Les Bitumes étant très-inflammables & très-abondans, on les regarde comme des causes de la flamme perpétuelle des Volcans.

M. DE BOMARE.

(*b*) Sur la Carte, on trouve *Policandro*, au lieu de *Policando*.

cette grotte ait reçus de la nature : on y trouve beaucoup d'une eſpèce de mine de fer, qui eſt toute en étoiles, & brillante comme de l'acier poli. Les morceaux ſont en quelques endroits rougeâtres, & brillans comme des diamans.... Dans un autre canton de la voute, on voit de grandes maſſes de corps ronds, pendans comme des raiſins (*a*). Quelques-unes ſont rouges; d'autres d'un noir foncé, mais parfaitement luiſantes & éclatantes. Le plus grand ornement du toit conſiſte dans la même eſpèce de congellations en forme de criſtaux; pluſieurs ſont pointues, comme ſi on eût aiguiſé leurs extrémités.... Mais ce qui eſt plus remarquable, c'eſt que quelques-unes ſont dorées naturellement, d'une manière auſſi régulière que ſi elles ſortoient des mains du plus habile Artiſte, &c.

Merveilles de la Nature, Tome premier.

(*a*) Ce ſont les *Stalactites* : les Stalactites & les *Stalagmites* ſont compoſées de ſubſtances terreuſes ou pierreuſes, qui ſe ſont formées dans l'eau, ou qui ont été charriées par ce fluide dans des cavités ſouterraines, y ont pris de la liaiſon, & s'y ſont durcies ſous différentes figures. Si l'on imagine des gouttes d'eau qui, par leur filtration au-travers des pierres poreuſes, ſe ſont chargées de petites parties pierreuſes (ſans pour cela que la tranſparence du fluide en ſoit entièrement altérée,) & qui enſuite ont été charriées avec une rapidité relative à leur fluidité, à leur peſanteur, & à la pente du ſol, dans des canaux pratiqués par la nature, entre des rochers & des ſouterrains, on aura une idée de leur formation. L'eau de ces parties pierreuſes s'en détache facilement par l'évaporation. Ces corps pierreux s'attachent intimement aux parois des lieux abbreuvés par l'eau; tantôt aux voutes, tantôt aux murs, &c. On donne proprement le nom de *Stalactites* aux criſtalliſations rameuſes, qui ont la forme de quilles, ou de culs de lampes pyramidaux, avec une large barre qui les attache aux rochers en contrebas. On nomme *Stalagmites* les concrétions protubérancées, c'eſt-à-dire, qui ſont globuleuſes ou mamellonnées, comme des choux-fleurs ou des truffes. Les Stalagmites ſont preſque toujours à la baſe du ſol ou plancher ſouterrain, c'eſt-à-dire, en contre-haut, ou à l'oppoſite des *Stalactites*, quoique formées également par l'eau qui coule goute à goutte.... Lorſque la concrétion pierreuſe eſt creuſe & en tubes rameux, on l'appelle *Oſtéocolle*. M. DE BOMARE.

(10) M. Swinburne, Auteur d'un excellent Voyage d'Espagne, que j'ai déjà cité, a fait un autre ouvrage aussi intéressant, qui a pour titre : *Travels in the two Sicilies. Voyage des deux Siciles.* J'ai trouvé dans cet ouvrage la description du phénomêne que les gens du pays appellent en effet *la Fata Morgana*, nom dérivé, dit M. Swinburne, de l'opinion établie parmi les peuples, que ce spectacle est produit par une Fée ou par un Magicien. La populace est enchantée à la vûe de ce phénomène, & pour le voir, court dans les rues, avec des acclamations & des cris de joie. Ce curieux phénomène paroît très-rarement à Reggio. M. Swinburne ne l'a point vu; mais il dit qu'on en trouvera les causes savamment détaillées dans *Kircher Minazi* & dans d'autres Auteurs. M. Swinburne en donne une exacte description, tirée d'une relation du Père *Angelucci*, témoin oculaire de ce phénomène; & c'est cette même description du père Angelucci, citée par M. de Swinburne, que j'ai traduite littéralement, & placée dans mon Conte, sans y rien changer, & sans y ajouter le moindre embellissement. Comme ce morceau est assez long, je me contenterai de l'indiquer, dans le cas où l'on douteroit de la fidélité de la traduction (*a*). M. Swinburne explique les causes & les raisons de ce phénomène. Cette explication est au-dessus de mon intelligence : pour la comprendre, il faudroit avoir quelques notions d'Optique & de Géométrie, qui me manquent absolument : c'est pourquoi je ne traduis point ce passage.

On fait mention (très-superficiellement à la vérité) de ce phénomène, dans un Ouvrage François en quatre volumes, qui a pour titre : *Tableau de l'Univers.*

(11) " Les Amans, dit Athénée, (ancien Auteur Grec,) ,, couronnent de fleurs la porte de leurs Maitresses, comme ,, s'ils ornoient *les portes d'un Temple.* De-là vient sans

---

(*a*) Travels in the two Sicilies by Henry Swinburne esq. *in*-4°. p. 366.

„ doute l'usage où sont les Grecs aujourd'hui, le premier „ de Mai, de couronner de fleurs les portes de leurs „ maisons, & de celles des personnes qu'ils aiment. Ils „ vont chanter & se promener devant la maison de leurs „ belles, pour les attirer du moins à la fenêtre; & voilà „ encore les galanteries qui se pratiquoient du temps d'Ho- „ race.... Les jeunes filles mêlent à leur coëffure des „ fleurs naturelles, dont elles se couronnent. Les jeunes „ gens qui veulent se piquer de galanterie, en font au- „ tant.... *Voyage Littéraire de la Grèce, troisième Edit.* „ *par* M. GUYS, *tom. premier.*

(12) “ Il y avoit anciennement une Fête instituée en „ l'honneur d'Hécate, pour avoir donné l'hospitalité à „ Thésée. Hécate fit aussi des vœux & même offrit des vic- „ times pour sa victoire & pour son retour. De-là l'éta- „ blissement de la Fête qui la mit au rang des Déesses.... „ Dans l'ancienne Grèce, lorsqu'un étranger arrivoit, le „ maître de la maison le prenoit par la main, en signe de „ confiance. Le premier devoir étoit de le conduire au bain, „ & de lui donner des habits pour changer.... Chez „ les Grecs modernes, quand un étranger arrive le maître „ de la maison va audevant de lui, l'embrasse.... Il le „ conduit à l'appartement le plus commode de la maison, „ & pendant qu'il l'interroge sur les événemens de son „ voyage, les esclaves préparent le bain, il trouve du „ linge & des habits pour changer; ceux qu'il a quittés sont „ enlevés par les esclaves, qui les blanchissent & les réparent „ pendant le séjour qu'il fait dans la maison. „ *M.* GUYS, *tom. premier.*

(13) “ On voit encore aujourd'hui, comme ancienne- „ ment, dans toutes les bonnes maisons des Grecs, la „ nourrice du maître ou de la maîtresse, faire partie de „ la famille. Chez les anciens, une femme qui avoit nourri „ une jeune personne, ne la quittoit pas, même après son

» mariage.... Chez les Grecs modernes, ainſi que chez » les anciens, la nourrice eſt le plus ſouvent une eſclave » qu'on achette à l'approche de l'accouchement .... L'attachement des nourrices Grecques pour les enfans qu'elles ont » allaités, tient tellement à leurs mœurs, que le nom » moderne de nourrice eſt *Paramana*, mot très-doux, & » même plus expreſſif que l'ancien, puiſqu'il ſignifie *ſeconde* » *mère*. La nourrice eſt toujours logée dans la maiſon, lorſqu'elle a nourri un enfant; & dès ce moment eſt en quelque façon incorporée dans la famille.... Les filles eſclaves » ſont traitées comme elles l'étoient anciennement chez » les Grecs, avec beaucoup de douceur & d'humanité, & » après un certain temps, on a ſoin de les affranchir; il y » en a même qu'ils adoptent encore jeunes, & qu'ils appellent *Filles de leur ame*.... Les ſervantes, ou les eſclaves » travaillent, comme anciennement, à la broderie avec » leurs maîtreſſes, & font tout le ſervice de la maiſon.... » Les ſervantes ne reſtent pas au logis lorſque la maîtreſſe » ſort; elles ſont obligées de la ſuivre : cet uſage eſt encore ancien parmi les Grecs.... Le Légiſlateur Zaleucus, » pour réprimer la vanité & le luxe de ſon temps, ordonna » qu'aucune femme libre ne ſe feroit accompagner par plus » d'une ſervante, *à moins qu'elle ne ſe fût enivrée*.

M. GUYS, *tom. premier*.

(14) " Les Dames Grecques ont toujours aimé à ſe couvrir de pierreries; leurs boucles de ceintures, leurs colliers, » & leurs bracelets en ſont enrichis; & quoiqu'elles ſe plaiſent » à couronner leurs têtes des plus belles fleurs du printemps, » les diamans brillent à côté du jaſmin & des roſes. Elles » ſe parent ſouvent, ſans ſortir de chez elles, ſans avoir » deſſein d'être vues...... On ne ſacrifie tous ces ornemens » qu'à quelque vif ſujet de douleur.... Preſque toutes les » femmes Grecques, en l'abſence de leurs maris, négligent » conſtamment de ſe parer.... Les femmes Grecques aujourd'hui, lorſqu'elles vont un peu loin, ne voulant pas » étaler leurs bijoux dans les rues, les font porter avec

» elles, pour s'en parer avant que d'entrer dans la maison
» où elles vont se rendre, & les ôtent de même pour re-
» venir, quand leur visite est faite. C'est encore un très-
» ancien usage.... L'usage du voile est très-ancien; il fait
» encore, comme autrefois, une partie essentielle de l'habil-
» lement des Grecques, & distingue les conditions. Celui
» de la Maîtresse & de la Servante, de la femme libre & de
» l'esclave est différent.... L'origine du voile est rapportée
» par les Grecs à la modestie & à la pudeur, qui sont éga-
» lement timides.„.

Aujourd'hui le voile des Dames Grecques est de mousseline, tissu d'or aux extrémités. *Voyez* M. GUYS, *T. I.*

L'usage d'avoir la tête couverte ou découverte dans les Temples n'a point été le même chez les différens peuples du monde. Les anciens Romains rendoient leur culte aux Dieux, la tête couverte. Selon l'ancienne Coutume, dans les sacrifices & autres cérémonies sacrées, celui qui sacrifioit immoloit la victime la tête voilée. Cependant ceux qui sacrifioient à l'Honneur & à Saturne, comme à l'ami de la vérité, avoient la tête découverte. Dans les Prières qu'on faisoit devant le grand Autel d'Hercule, c'étoit l'usage d'y paroître la tête découverte; soit à l'imitation de la Statue d'Hercule, soit parce que cet Autel & le culte d'Hercule existoient avant le temps d'Énée, qui le premier introduisit la coutume de faire le service divin avec un voile sur la tête.

Encyclopédie.

(15) " Les repas des Grecs, pour peu qu'ils soient ani-
» més, finissent toujours par des chansons.... La lyre des
» Grecs modernes ressemble à celle qu'Orphée, suivant la
» description de Virgile, tantôt pinçoit avec ses doigts, tantôt
» touchoit avec un archet (*a*).... La guittare & la lyre

(*a*) Je ne comprends pas comment on peut jouer de la lyre avec un archet.

„ ſont les principaux inſtrumens uſités chez les Grecs (*a*);
„ le berger joue indifféremment de la muſette, de la flûte,
„ ou de la lyre. M. GUYS, *tome premier*.

(16) Les Grecs modernes ont conſervé des danſes champêtres en l'honneur de Flore. Les femmes & les filles du
„ village vont, le premier de Mai, danſer dans la prairie,
„ cueillir & répandre des fleurs, & s'en orner de la tête aux
„ pieds. Celle qui conduit la danſe, eſt toujours mieux parée
„ que les autres, repréſente Flore & le Printemps, dont
„ l'Hymne qu'on chante annonce le retour. Une des Dan-
„ ſeuſes chante : *Soyez la bien venue, Nymphe, Déeſſe du mois*
„ *de Mai* (*b*). . . . Dans les Villages Grecs, ainſi que chez
„ les Bulgares, on obſerve encore les Fêtes de Cérès. Quand
„ la moiſſon approche de ſa maturité, on va, en danſant
„ au ſon de la lyre, viſiter les champs : on en revient de
„ même, avec la tête ornée d'épis entrelacés dans les
„ cheveux. „

(17) " La Broderie eſt l'occupation des femmes Grec-
„ ques. . . . Nous devons aux Grecs l'Art de la Broderie,
„ qui eſt très-ancien parmi eux, & qu'ils ont porté au plus
„ haut point de perfection. . . . Entrez dans la chambre
„ d'une fille Grecque, vous y verrez des jalouſies aux fenê-
„ tres, & pour tout meuble, un ſopha, un coffre garni

(*a*) D'où l'on peut conclure que la muſique eſt chez eux un art peu cultivé. La guitare eſt un inſtrument très borné ; & la lyre n'eſt un inſtrument que dans la Fable. A moins qu'elle n'ait (comme on en a fait ici) double rang de cordes, & une mécanique, au moyen de laquelle on puiſſe faire changer les dièzes, & par conſéquent moduler, & changer de ton.

(*b*) Dans l'ancienne Grèce, lorſque les femmes célébroient les Fêtes de Flore, elles couroient nuit & jour, danſant au ſon des trompettes ; & celles qui remportoient le prix à la courſe, étoient couronnées de fleurs. *Dictionn. de la Fable.*

„ d'ivoire, où ſont les ſoies & les aiguilles, & un métier „ à broder.... Les Apologues, les Contes, les Romans, &c. „ tirent leur origine de la Grèce.... Les Grecs modernes „ aiment toujours les Fables & les Contes; ils ont reçu ceux „ des Orientaux & des Arabes avec le même empreſſement „ qu'ils eurent autrefois pour adopter les Fables Égyp- „ tiennes.... Les vieilles femmes aiment toujours à conter, „ & les jeunes ſe piquent de répéter à l'envi les Contes „ qu'elles ont appris, ou qu'elles ſavent faire, d'après ce „ qu'elles ont vu elles-mêmes. J'ai ſuivi leurs converſations, „ (*tandis qu'elles brodoient*) je vais laiſſer parler les „ Grecques, & traduire librement une ſcène de leurs entre- „ tiens, où vous verrez, comme je l'ai dit, les filles de „ Minée, en travaillant à leurs broderies, raconter cha- „ cune à ſon tour, les hiſtoriettes qu'elles ſavent, pour „ s'amuſer, &c. M. GUYS, *tome premier.*

(18) " Les Grecs n'ont pas aujourd'hui de temps marqué „ pour les noces, comme les anciens, qui ſe marioient „ ordinairement dans le mois de Janvier.... Anciennement „ on achetoit par des ſervices réels, qu'il falloit rendre au „ père de la fille qu'on vouloit épouſer, la poſſeſſion de ſa „ perſonne. On adoucit enſuite cette obligation, & les „ ſervices furent convertis en préſens qu'on faiſoit pour l'ob- „ tenir..... Aujourd'hui, un Grec qui ſe marie, fait des préſens aux parens de la fille; mais ces préſens ſont purement arbitraires. " Il n'eſt point dans l'obligation d'acheter la „ femme qu'il épouſe, puiſqu'au contraire, il ne la pren- „ droit point ſans une dot proportionnée à ſa condition.

„ C'eſt ſur le fameux bouclier d'Achille qu'Homère décrit „ la marche des nouveaux mariés. On y voit, dit-il, des „ noces & des feſtins. De nouvelles mariées ſortent de leurs „ maiſons, ſont conduites dans les rues avec un bel ordre... „ Tout retentit des chants d'hymenée; des troupes de jeunes „ gens précédent & ſuivent la marche nuptiale, en danſant „ au ſon des trompettes & des flûtes, &c.... On voit au-

» jourd'hui dans la marche des Grecs la même pompe, le » même cortège & la même musique ; elle est ouverte par » des danseurs, par des instrumens & par des chanteurs, qui » entonnent l'Épithalame. La mariée, chargée d'ornemens, » les yeux baissés, & soutenue par des femmes, ou par deux » de ses proches parens, marche avec une extrême len- » teur, &c.... Anciennement la nouvelle mariée portoit » un voile rouge ou jaune, que les Arméniens ont con- » servé.... Il étoit fait pour cacher la rougeur modeste, » l'embarras & les larmes de la jeune épouse..... Le » brillant flambeau d'hymenée n'a pas été oublié par les Grecs » modernes. On le porte devant les nouveaux époux, & dans » la chambre nuptiale, où il brule jusqu'à ce qu'il soit en- » tièrement consumé : ce seroit même un mauvais présage, » s'il venoit à s'éteindre par quelque accident; aussi y veille-t-on » avec autant de soin que les Vestales en avoient pour le feu » sacré.

» Arrivés à l'Église, les nouveaux époux portent chacun » une couronne, que le Prêtre, pendant la célébration, » change alternativement, en donnant la couronne de l'époux » à l'épouse, & celle de l'épouse à l'époux. C'est encore » aux anciens qu'est dûe l'origine de cette couronne.... » Je ne dois pas oublier une cérémonie essentielle que les » Grecs ont conservée; c'est la coupe de vin qu'on pré- » sentoit anciennement au nouvel époux, en signe d'adop- » tion. Elle étoit le symbole du contrat & de l'alliance : » l'épouse buvoit du vin de la même coupe, qu'on offroit » ensuite à tous les parens, & aux convives.... On danse » encore, & on chante pendant toute la nuit, mais les » compagnes de la nouvelle mariée en sont exclues; elles » se réjouissent entr'elles dans des appartemens séparés & » éloignés du tumulte de la noce. Les Grecs modernes, » comme les anciens, couronnent encore, le jour des noces, » les portes de leurs maisons, de verdure & de fleurs atta- » chées avec des bandelettes. M. Guys, *tome premier*.

M. Guys l'aîné, fils de celui que je viens de citer, fait le

détail le plus intéressant d'un mariage Grec dont il a été témoin.

« La jeune fiancée, dit-il, richement parée, portant sur
» sa tête de longues tresses de fil d'or trait, entrelacées avec
» celles de ses beaux cheveux, à la manière des Grecs, est
» descendue de son appartement. Elle s'est avancée avec
» empressement, pour embrasser son père & sa mère, qui
» l'attendoient à la tête de dix enfans rassemblés autour
» d'eux.... Qui de nous auroit vu d'un œil sec une mère
» tendre & respectable, ne pouvant se détacher de sa fille,
» qu'elle pressoit dans ses bras, qu'elle arrosoit de ces douces
» larmes qu'un excès de joie & de tendresse fait couler abon-
» damment sur le sein maternel!... Le père pleuroit aussi;
» mais, les yeux tournés vers le Ciel, il a prononcé d'un
» ton ferme, sa bénédiction sur sa fille, & ses vœux pour
» le bonheur des deux époux, &c.... Au retour on donne
» aux jeunes gens des bouquets enlacés avec des fils d'or, en
» leur disant en Grec : *mariez-vous aussi.* »

M. Guys termine ce récit en disant que Madame Vanlenep (c'étoit le nom de la mère de la jeune mariée) conduisit sa fille dans un appartement superbement meublé, & dont la tapisserie & le lit, ornés des plus belles fleurs, brodées sur un fond blanc, étoient l'ouvrage de cette bonne mère. « Elle y
» travailloit seule, ajoute M. Guys, & depuis dix ans, sans
» qu'on s'en doutât. » *M. Guys, T. II.*

Les Grecs, dans l'intérieur de leurs familles, offrent le spectacle le plus touchant. « Vous verrez dans la Grèce, dit
» M. Guys, des enfans embrasser les genoux, baiser respec-
» tueusement la main de leur père, & demander cette bé-
» nédiction dont on ne connoît plus l'usage que dans l'his-
» toire des Patriarches. *M. Guys, T. I.*

(19) « Les maisons des Grecs sont divisées en deux parties
» par une grande salle qui occupe le centre & toute la lar-
» geur. C'est dans cette salle qu'on donne les fêtes & que se
» font toutes les cérémonies qui exigent un grand espace.

„ Tel eſt le divan des Turcs, la galerie des Italiens, le ſallon „ de compagnie des François (*a*). D'un côté ſont les appar„ temens des hommes, leurs chambres à coucher, & les „ ſalles à manger. L'autre eſt deſtiné aux appartemens des „ femmes, & forme ce qu'on appelle *Gynacée*. On trouve au „ rez-de-chauſſée les cuiſines, les remiſes, les écuries, &c. „ Il n'y a point de cheminées dans les chambres des maiſons „ Grecques; on ne ſe ſert que d'un braſier qu'on met au „ milieu de l'appartement pour l'échauffer. Cet uſage eſt „ très-ancien dans tout l'Orient. Les Romains n'en avoient „ pas d'autre, & les Turcs l'ont conſervé (*b*). Pour garantir „ le viſage de l'incommodité & de l'ardeur du braſier, on a „ imaginé *le tendour* : c'eſt une table quarrée, ſous laquelle „ le feu eſt placé. Cette table eſt couverte d'un tapis qui, „ de tous côtés, tombe juſqu'à terre; & d'un autre en ſoie, „ plus ou moins riche, qui porte le tendour autour duquel „ on s'aſſied ſur le ſopha ou ſur des carreaux. On peut „ mettre à la fois les pieds & les mains ſous la couverture, „ qui, enveloppant le braſier de toutes parts, entretient „ une chaleur douce & durable. » *M. Guys*, *T. I.*

(20) „ Une femme grecque pleure ſon époux, ſon fils, &c. „ avec ſes amies pendant pluſieurs jours; elles chantent ſes „ louanges & leurs regrets.... Les expreſſions de la dou-

---

(*a*) Le Parloir des Anglois.

(*b*) C'étoit auſſi autrefois l'uſage en Eſpagne. Dans le temps du mariage de Charles II, avec la Princeſſe Marie-Louiſe d'Orléans, la Marquiſe de Villars ſuivit ſon mari en Eſpagne, où il fût nommé Ambaſſadeur. Elle écrivit pluſieurs lettres à ſes amis. Celles qui nous reſtent ſont agréables & curieuſes. Elle dit dans une de ces lettres, qu'on trouve dans tous les appartemens de cérémonie, *un grand braſier d'argent au milieu. Dans ce braſier il n'y a point de charbon; mais de petits noyaux qui s'allument & qui font le plus joli feu du monde, une petite vapeur douce, &c.*

„ leur sont encore aujourd'hui, comme elles étoient autre-
„ fois, de s'arracher les cheveux, & de déchirer ses vête-
„ mens.... Les pères & les mères suivent leurs enfans quand
„ on les porte au tombeau.... Les Grecs observent l'an-
„ cienne coutume de laver les corps avant de les ensevelir....
„ Si c'est une jeune fille, on lui met ses plus beaux habits,
„ & on la couronne de fleurs; les femmes, du haut de leurs
„ fenêtres, jettent des roses & des eaux de senteur sur son
„ cercueil quand il passe. Les anciens paroient les morts de
„ couronnes de fleurs, pour marquer qu'ils avoient enfin
„ surmonté les misères & les chagrins de la vie.... Le repas
„ des funérailles n'a pas été négligé par les Grecs modernes.
„ C'est le plus proche parent qui est chargé de ce soin, &
„ qui par-là termine la cérémonie.... Les pères & les mères
„ en Grèce portent le deuil de leurs enfans (*a*), & ce deuil
„ est très-long. Cet usage est encore ancien parmi les
„ Grecs.... Les Grecs ont conservé l'usage d'habiller les
„ morts de leurs plus beaux habits, & de les porter au tom-
„ beau avec le visage découvert (*b*).

On trouve dans ce même ouvrage de M. Guys, une lettre de Madame Chenier à l'Auteur (*c*), qui m'a donné l'idée de l'épisode *d'Euphrosine*. Je ne rapporterai de cette lettre que les traits dont j'ai profité. Tous les passages que j'en supprime n'ont aucune espèce de rapport avec mon épisode.

„ Une Dame Grecque aussi distinguée par son état que
„ par la beauté de son ame, & qui joignoit à tous les agré-
„ mens de son sexe ceux d'une belle éducation, vivoit avec
„ un frère cadet, qui, par excès de vertu, avoit renoncé aux
„ honneurs & aux places auxquelles son état & ses alliances
„ lui donnoient droit d'aspirer. Il avoit pour sa sœur toute

(*a*) En Italie aussi.

(*b*) On observe le même usage en Italie.

(*c*) Tom. premier, page 283.

» la tendresse d'un frère & toute l'amitié d'un ami vertueux. » Ce frère chéri fut attaqué d'une fièvre maligne, & il » mourut.... Sa sœur, suivant l'usage du pays, accompa» pagna le convoi, précédée & suivie d'une partie de la No» blesse Grecque : tout annonçoit l'abattement de cette ame » sensible ; le désordre de son voile & de ses habits, la né» gligence de sa coëffure ajoutoienr de nouveaux traits à » toutes les marques de sa douleur.... Après les prières d'u» sage, on fit la cérémonie que les Grecs ont conservée, & » qu'on nomme *le dernier adieu.* Après que le Patriarche eut » embrassé le corps, les parens & ceux qui formoient le » convoi en firent de même. Cette scène que l'idée d'un » éternel adieu ne rend que trop attendrissante, le devint » encore plus quand cette sœur éplorée, qui n'écoutoit que » les mouvemens de sa douleur, déchira ses habits & arra» cha ses cheveux pour en couvrir le cercueil d'un frère » qu'elle ne doit bientôt plus voir. On fit des efforts pour » abréger cette scène lugubre, & pour ramener la sœur af» fligée dans sa maison ; ses sens alors étoient moins agi» tés, & sa douleur plus calme.... »

Après ce détail, Madame Chenier suspend sa narration pour faire la description du jardin du mort : « De ce jardin » l'on découvroit la mer, & il étoit orné, comme je l'ai » dit, d'une volière remplie d'oiseaux, de belles fleurs, & » d'arbres fruitiers ; en outre, on y voyoit un *réservoir* ra» fraîchi par les eaux de la mer, & qui renfermoit toutes » sortes de poissons. Ce jardin, continue Madame Che» nier, ces oiseaux, ces poissons faisoient tout l'amusement » du sage que la mort venoit de ravir à sa sœur & à ses » amis. Vous sentez déjà, Monsieur, combien le fonds de » ce tableau peut intéresser la scène (*a*)..... *Où est mon* » *frère,* disoit cette sœur accablée, en parcourant le jardin » de ses yeux.... *Il n'est plus !.... Il a passé comme une*

(*a*) Les points de ce discours ne marquent pas des passages supprimés, ils sont tous dans l'original.

» *ombre !... Vous, fleurs, qu'il cultivoit avec tant de* » *plaisir, vous n'avez déjà plus cette fraîcheur que vous* » *deviez à ses soins !.... Perissez avec lui !... Courbez-* » *vous, séchez jusqu'à la racine !... Vous, poissons, puis-* » *que vous n'avez plus de maître ni d'ami qui veille à vo-* » *tre conservation,... retournez dans les grandes eaux !...* » *allez courir après une vie incertaine !... Et vous, pe-* » *tits oiseaux, si vous survivez à votre tristesse.... que ce* » *ne soit que pour accompagner mes soupirs de vos chants* » *lugubres !... Mer tranquille ! vos flots à présent sont* » *agités... Seriez-vous aussi sensible à ma peine ?* (*a*) Jugez, » Monsieur, de l'effet que faisoit sur les spectateurs cette » touchante apostrophe faite avec cette tranquillité que la » douleur ne permet qu'aux grandes ames. Cette Dame » se tournant ensuite vers ses esclaves : *Pleurez, mes enfans,* » leur dit-elle,... *vous n'avez plus de père... Mon frère* » *n'est plus !... La mort cruelle nous l'a enlevé... Il a* » *disparu comme l'ombre !... & nous ne le verrons plus...* » *Ces lieux que sa présence rendoit agréables, ne doivent* » *être pour nous qu'un séjour de tristesse & d'affliction....* » Il n'est pas possible, Monsieur, de donner à la nature plus » d'expression, plus de force, plus de naïveté. J'ai cru que » vous verriez avec plaisir ce petit échantillon de l'éloquence » Grecque, &c.

» Les tombeaux des Grecs sont situés, comme ceux des » Turcs & des autres Peuples de l'Orient, sur le chemin » des Villes & des Villages. Ils ne sont pas entourés de murs, » & n'en sont pas moins un asyle sacré..... Les tombeaux » des Grecs & Arméniens, sont ornés d'Ormeaux..... Les » Anciens avoient choisi cet arbre, comme le plus convenable » aux morts, parce qu'il ne porte aucun fruit. Il en est de

(*a*) La mer est presque toujours tranquille le matin & le soir dans le canal. Elle ne commence à être agitée que vers les dix heures, jusqu'aux approches du coucher du Soleil. C'est le moment qui justifie cette allégorie. *Cette note est de M. Guys.*

» même du Cyprès..... Outre les pierres qu'on met sur les » tombeaux, on y trouve de petites colonnes sépulcrales, » qui, comme autrefois, portent simplement les noms de » ceux qui sont enterrés. C'est encore un usage adopté par » les Turcs.... Les Grecs vont de temps en temps pleurer » sur les tombeaux.... Pendant les fêtes de Pâques, que les » Grecs célèbrent avec beaucoup de joie & d'éclat, par des » festins & des danses publiques, il y a un jour où ils se » rendent en foule aux tombeaux. Là, ils pleurent leurs pa- » rens, leurs amis, & peut-être encore la perte de leur an- » cienne liberté.... Les femmes Grecques se contentent au- » jourd'hui, de s'arracher les cheveux sur les tombeaux. » Autrefois elles coupoient leurs longues tresses sur la tombe » de leurs parens & de leurs amis. *M. Guys, tom. I.*

De tous les Peuples de la terre, il n'en est point de plus magnifique que les Chinois dans leurs funérailles. » L'idée » de la mort, dit M. Sonnerat, ne cesse de les tourmenter. » Cependant elle leur paroît moins cruelle, si ils peuvent » acheter un cercueil, & placer leur tombeau sur le penchant » d'une colline, dans une situation agréable. Ils dépensent » des sommes excessives pour les funérailles, qui se font, » quelquefois six ans après la mort, avec une magnificence » dont rien n'approche. Ils louent des hommes qu'ils habillent » de blanc, pour former le deuil, & pleurer à la suite du » convoi. Pendant plusieurs jours consécutifs, on promène le » défunt sur la rivière, au son de quantité d'instrumens. Le » bateau qui le porte & ceux qui l'accompagnent, sont » illuminés de manière, que les feux diversement colorés, » forment des dessins jusqu'au sommet des mâts; &c.

Voyages aux Indes Orientales & à la Chine, fait par ordre du Roi, par M. Sonnerat, tom. II.

(21) Le coquillage qui produit les perles, est une Huître à écailles nacrées, qui se pêche dans les mers Orientales & dans l'Isle de Tabago. Il y a quatre grandes pêcheries de perles dans l'Orient. La première dans l'Isle de Bahrein, dans le Golphe Persique. La seconde, sur la côte de l'Arabie heu-

reuse,

reuse, proche de la Ville de Catifa; elle appartient à un Prince Arabe. La troisième, près de l'Isle de Ceylan. La quatrième, sur la côte du Japon. On compte aussi quatre pêcheries de perles en Occident, qui sont toutes situées dans le Golphe du Mexique, le long de la côte de la Nouvelle Espagne. On pêche encore des perles dans la Méditerranée; on en pêche aussi sur les côtes de l'Océan, en Ecosse, & ailleurs. La pêche des perles, près de l'Isle de Ceylan, est la plus considérable, & produit un grand bénéfice à la Compagnie des Indes de Hollande. Cette Compagnie ne fait pas pêcher pour son compte : mais elle permet aux Habitans du Pays, d'avoir pour cette pêche, autant de bateaux qu'ils veulent, & chaque bateau lui paie au moins soixante écus. Les Commissaires Hollandois viennent de Colombo, pour présider à la pêche. Le jour qu'elle doit commencer, une affluence extraordinaire de peuple & de bateaux arrive. L'ouverture de la pêche se fait dès le matin, & elle est annoncée par un coup de canon. Dans ce moment tous les bateaux partent & s'avancent dans la mer, précédés de deux grosses chaloupes Hollandoises, qui mouillent l'une à droite & l'autre à gauche, pour assigner à chacun, les limites qu'il ne peut passer. Aussitôt, les plongeurs de chaque bateau se jettent à la hauteur de trois, quatre & cinq brasses. Un bateau a plusieurs plongeurs, qui vont à l'eau tour à tour. Aussitôt que l'un remonte, l'autre s'enfonce. Ils sont attachés à une corde, dont le bout tient à la vergue du bâtiment, & qui est disposée de manière que les Matelots du bateau, par le moyen d'une poulie, la peuvent lâcher ou tirer selon le besoin. Celui qui plonge a une pierre du poids d'environ trente livres attachée aux pieds, afin d'enfoncer plus vîte, & une espèce de sac à la ceinture, pour recevoir les huîtres qu'il pêche. Dès qu'il est descendu au fond de la mer, il ramasse promptement ce qu'il trouve d'huîtres, & les met dans son sac. Le plongeur, pour revenir à l'air, donne le signal, en tirant fortement une petite corde différente de celle qui lui tient le corps. Il est rare qu'un plongeur puisse retenir son haleine plus d'un quart-d'heure. Il a soin de se mettre du coton dans les narines & dans les oreilles. Comme

les huîtres sont quelquefois attachées au rocher, alors les plongeurs les détachent, avec un instrument de fer dont ils sont munis. Ils prétendent qu'ils voient parfaitement à soixante pieds de profondeur. La pêche dure jusqu'à midi, & alors tous les bateaux regagnent le rivage. Quand on est arrivé, chaque maître du bateau fait transporter dans des fossés creusées de sable, les huitres qui lui appartiennent. Là, ils les étalent à l'air, & on attend qu'elle s'ouvrent d'elles-mêmes, (ce qui dure trois ou quatre jours), afin d'en retirer les perles sans les endommager. Les perles étant tirées & lavées, on a cinq ou six petits bassins à cribles, qui s'enchâssent les uns dans les autres, ensorte qu'il reste une distance entre ceux de dessus & ceux de dessous. Les trous du second crible, sont plus petits que ceux du premier, & ainsi des autres. Les perles qui ne passent point le premier crible, sont du premier ordre, celles qui restent dans le second, sont du deuxième ordre, & de même jusqu'au dernier; lequel n'étant point percé, reçoit les semences de perles. Les Hollandois se réservent toujours le droit d'acheter les plus grosses, du moins ils ont la préférence sur le prix qu'on en offre. Il y a d'autres animaux *testacées* (*a*) que l'huître, qui fournissent des perles : comme les moules du Nord & de la Loraine; & les coquilles nommées *l'Hirondelle*, *le Marteau*, *la Pintade grise*, & les huîtres communes. Le Roi de Suède vient d'annoblir M. Linneus, pour avoir, dit-on, trouvé le moyen de faire grossir les perles des moules & des huîtres du Nord, & de leur donner une plus belle eau, &c. La couleur blanche, est la couleur naturelle des perles. Cependant on en trouve de jaunâtres, de verdâtres, de noirâtres, & même de gris de lin & de couleur de rose. Les perles d'une figure irrégulière, qui ne sont ni rondes, ni en poires,

(*a*) On donne le nom de *Testacées*, à des animaux qui se renferment & qui vivent dans des coquilles dures. On appelle *Crustacées*, les animaux couverts d'une croute dure par elle-même, mais molle en comparaison des écailles ou coquilles pierreuses des Testacées. La Tortue, les Huitres, &c. sont des animaux Testacées. L'Écrevisse, le Homard, &c. sont des Crustacées.

ſont appelées *Baroques*. Telles ſont les perles d'Ecoſſe. Les perles *Parangones*, ſont des perles d'une groſſeur extraordinaire. En 1519, on préſenta au Roi d'Eſpagne, Philippe II, une perle qui étoit naturellement faite en poire, & de la groſſeur d'un œuf de pigeon.

On tire auſſi parti de la charnière des huîtres nacrées. C'eſt un gros ligament que les Hollandois font deſſécher, & qu'ils ont l'art de tailler & de polir de manière à imiter une plume: ils le vendent ſous le nom de plume de paon, elle eſt d'un beau bleu verdâtre.

On fait les fauſſes perles avec l'écaille d'un poiſſon, nommé *Able* ou *Ablette*. *M. de Bomare*.

(22) *Mer Lumineuſe*, eſt un phénomène commun dans certaines mers. La proue du navire qui vogue ſur les eaux; les fait bouillonner, & ſemble pendant les ténèbres de la nuit, les mettre en feu. Le vaiſſeau vogue dans un cercle lumineux, d'où s'échappe, dans le ſillage, un long trait de lumière. La mer eſt beaucoup plus lumineuſe aux environs des Iſles Maldives & de la côte de Malabar, que dans tout autre endroit de l'Océan. Auſſi M. Godeheu, ſe trouvant ſur ces mers, obſerva le phénomène ſuivant. La mer lui parut couverte de petites étoiles. Chaque lame qui ſe briſoit répandoit une lumière très-vive. Le ſillage du vaiſſeau étoit d'un blanc vif & lumineux parſemé de points brillans & azurés. Il a appris que la mer, dans les endroits où elle étoit la plus lumineuſe, étoit parſemée de petits animaux vivans, non-ſeulement lumineux, mais qui laiſſoient échapper de leur corps une liqueur huileuſe, qui ſurnageoit l'eau de la mer, & qui répandoit cette lumière vive & azurée. Ces animaux ne ſont viſibles qu'à l'aide d'une forte loupe, & la liqueur qu'ils répandent reſte ſur le filtre par lequel on paſſe l'eau de la mer, qui demeure par-là privée de toute lumière. *M. de Bomare*.

(23) On donne le nom de *Phoſphores* aux corps qui paroiſſent lumineux dans l'obſcurité. Il y a des phoſphores naturels &

d'artificiels : les premiers sont les vers lumineux, les huitres, les dails (*a*), le bois pourri, le poisson puant, les yeux du chat, le ver lumineux, la mer lumineuse, &c. souvent la chair, le sang, les cheveux, & une infinité d'autres matières provenues des plantes & des animaux, sont propres à devenir noctiluques (*b*) ; c'est ainsi, qu'au moyen de l'art, on produit aussi des phosphores. Il suffit de chauffer ou de frotter vivement les diamans, les cailloux, les bois durs & résineux, &c. de calciner la pierre de Bologne, de verser de l'esprit de nitre sur de la craie, de cuire de l'alun avec du miel, &c. Les phosphores produits par ces dernières opérations s'appellent *Pyrophores*, & sont d'autant plus singuliers, qu'on peut en allumer de l'amadoue, brûler du papier, écrire des lettres de feu. *M. de Bomare.*

(24) Jusques à ce siècle on ne connoissoit de mines de diamans que dans les Indes Orientales ; mais on en a trouvé depuis dans le Brésil en Amérique, ainsi que des rubis, des topases, & d'autres pierres précieuses. Les meilleures mines de diamans & les plus riches sont dans les Royaumes de Golconde, de Visapour & de Bengale, sur les bords du Gange, dans l'Isle de Borneo. Le diamant est la pierre précieuse, la plus pure, la plus dure, la plus pesante & la plus diaphane. Il est ordinairement sans couleur, mais on en trouve de toutes les couleurs ; cependant on n'a jamais vu de diamant d'un aussi beau rouge que le rubis, d'un aussi beau verd que l'émeraude, d'un aussi beau bleu que le saphir, &c. Le diamant est d'une telle dureté qu'on ne le peut user qu'avec la

---

(*a*) *Dail.* C'est un Coquillage que l'on nomme encore *Pholade*, *Pitaut*, &c. il meurt dans le premier trou qu'il a habité après sa naissance. Aussi le caractère générique des Dails, se tire-t-il de leur habitude à se cacher dans les pierres, & à creuser eux-mêmes leurs sépulcres. L'on en trouve quelquefois 20 dans un même bloc de pierre. Ces animaux lorsqu'ils sont vivans, sont Phosphoriques.

(*b*) C'est-à-dire qui brille dans l'obscurité.

poudre d'égrisée (*a*), qui provient de l'écorce d'autres diamans noirâtres. Le diamant résiste à la lime, & acquiert la propriété de reluire dans l'obscurité, soit en l'exposant quelque temps aux rayons du soleil, soit en le faisant chauffer fortement, &c. Il a la propriété, comme la plupart des pierres transparentes, d'attirer, après avoir été frotté, la paille, les plumes, &c.; mais il n'a pas la propriété de résister à la violence de toutes les espèces de feu, sans en être altéré. Des expériences faites à Florence démontrent que le diamant est altérable au feu solaire, au point d'y disparoître, tandis que le rubis y résiste & ne fait que s'y amollir.

Les Lapidaires appellent *diamant rose* le diamant taillé à facettes par-dessus, & plat par-dessous. Ils nomment *diamant brillant* celui qui est taillé à facettes par-dessous comme par-dessus (*b*).

Les cinq plus beaux diamans que l'on connoisse sont, 1°. celui du Grand Mogol qui pèse 279 karats, neuf seizièmes de karats; 2°. le diamant du Grand Duc de Toscane, qui pèse 139 karats & demi; les deux diamans du Roi de France, *le Sancy* qui pèse 106 karats, & *le Pitt* ou *le Régent*, qui pèse 547 grains: il coûta, dit-on, deux millions & demi, & l'on assure qu'il vaut davantage; & enfin le diamant de la Czarine qui pèse 779 karats.... On assure que le diamant que

(*a*) La première opération de la taille du Diamant, est celle par laquelle on le décroute. Pour cela il faut opposer le Diamant au Diamant, & les frotter les uns contre les autres; c'est ce que l'on appelle *Égriser*. Par ce moyen les Diamans mordent l'un sur l'autre, & il s'en détache une poussière, que l'on reçoit dans une petite boîte nommée *Égrisoir*. Cette poussière sert ensuite à les tailler & à les polir.

(*b*) Le dessous du Diamant taillé, se nomme *la Culasse*. Il y a quelques Diamans revêches, auxquels on a donné le nom de *Diamans de nature*, & qui, quelqu'effort que l'on fasse, ne peuvent acquérir le poliment dans certaines parties; mais cela est rare. Il n'y a guère plus d'un siècle, qu'on a commencé à brillanter les Diamans. Louis de Berquen, natif de Bruges, & d'une Famille noble, mit le premier en pratique la taille du Diamant; il n'y a pas 300 ans.

possède le Roi de Portugal pèse douze onzes, mais il est très-défectueux. *M. de Bomare.*

On voit dans la Cathédrale de Gênes une jatte formée par une seule émeraude, d'un beau vert (*a*). J'ai vu aussi à La Haye, dans le Cabinet d'Histoire Naturelle du Stathouder, une topase qui n'est point taillée, & qui pèse, m'a-t-on dit, quatorze livres.

La Vermeille est une espèce de grenat, mais plus estimée que le grenat, proprement dit; on les fait venir de Bohème. La Hyacinthe est une pierre tirant sur le vermillon ou le souci. Le Bérille ou Aigue marine est couleur de verd d'eau. Le Péridot est d'un verd jaunâtre; la Chrisolite ressemble beaucoup au Péridot, & n'en est peut-être qu'une variété: on ne taille guères cette pierre à facettes, mais communément en *cabochon*, c'est-à-dire, arrondie en forme de *goutte de suif.* C'est aussi de cette manière qu'on taille l'Opale, belle pierre, qui a la propriété de réfléchir tout-à-la-fois les couleurs de l'Iris, ou de les changer suivant la différente exposition du jour sous laquelle on la regarde. Le Girasol est une pierre à-peu-près de même qualité que l'Opale, mais moins précieuse. L'Ametiste est de couleur violette. On voit beaucoup de bijoux, & même des meubles, des tables, des colonnes, &c. faites de ce qu'on appelle *prime d'émeraude*, *prime d'Amethiste.* La même matière que la nature a destinée à la formation des émeraudes & des amethistes, sert à celle des primes; mais trop grossières, trop terreuses, les primes n'ont pu arriver au degré d'excellence qui constitue les émeraudes & les amethistes; elles sont à leur égard ce que la bourre est au cocon de soie. La Tourmaline est une pierre d'un jaune obscur qui tient du verd & du noir. Elle a la propriété singulière, lorsqu'elle est chauffée, d'attirer & de repousser alternativement les

---

(*a*) S'il est vrai, comme tout le monde l'assure, que ce plat soit d'émeraude: il est certain qu'il n'est ni plus brillant, ni plus beau, que ne seroit un plat de verre.

corps légers, tels que les barbes de plumes, des cheveux, u ruban, &c. (*a*).

(25) Tout ce détail de la magnificence du Grand Mogol ſe trouve dans tous les Voyageurs. J'ai ſuivi particulièrement le voyage de l'Anglois Rhoë, tom. V de l'Abrégé de l'Hiſtoire Générale des Voyages, par M. de la Harpe. La coupe d'or enrichie de turquoiſes, d'émeraudes & de rubis, fut donnée par le Grand Mogol à Rhoé, qui vit diſtribuer les *deux baſſins remplis de rubis & d'amandes d'or & d'argent.* Les deſcriptions du trône de l'Empereur, de ſon habillement, de ſa marche pour ſe rendre à ſon camp, ſont tirées du même Ouvrage. J'ai joint à ces deſcriptions quelques détails tirés du voyage de Tavernier qui ſe trouve dans le même volume.

(26) Cet animal ſingulier s'appelle *Sarigue* ou *Opoſſum.* « Le Sarigue, dit M. de Buffon, eſt uniquement originaire » des contrées méridionales du nouveau Continent... On le » trouve non-ſeulement au Bréſil, à la Guyanne, au Mexique, mais auſſi à la Floride, en Virginie, &c... La femelle a ſous le ventre nne ample cavité, dans laquelle » elle reçoit & allaite ſes petits.... Ces petits ſortent de la » poche & y rentrent pluſieurs fois par jour, &c. »

On trouve dans l'Amérique une foule d'animaux extraordinaires, entr'autres trois eſpèces d'animaux à long muſeau,

---

(*a*) Le Criſtal de roche, ne diffère des pierres précieuſes, que par ſa dureté, cependant quoique beaucoup moins dur, il fait feu avec l'acier. on a tiré de l'Iſle de Madagaſcar, des morceaux de Criſtal de roche, de ſix pieds de long & de quatre de large, ſur autant d'épaiſſeur. La mine de Fiſchbach au Valais, en fournit des maſſes énormes & parfaites. On vient d'y découvrir une quille ou canon, qu'on dit être du poids de 12 quintaux.

Le Criſtal d'Iſlande, tire ſon nom de l'Iſle où il ſe trouve. La propriété la plus remarquable de ce Criſtal, eſt celle de faire paroître doubles les objets qu'on voit à travers.

à gueules étroites & sans aucunes dents; à langue ronde & longue, qu'ils insinuent dans les fourmillières, & qu'ils retirent pour avaler les fourmis. Ces animaux s'appellent *le Tamanoir*, *le Tamandua*, & *le Fourmiller*.

Le *Pangolin* & le *Phatagin* sont encore deux animaux très-extraordinaires. Ils sont quadrupèdes, & sont en grande partie recouverts d'écailles.... Les Tatous, autres animaux quadrupèdes de l'Amérique, sont couverts comme les tortues, les écrevisses, &c. d'une croute ou d'un têt solide.

La Giraffe est un grand quadrupède de cette contrée, dont les jambes de devant sont infiniment plus longues que celles de derrière (*a*).

(27) « On appelle *Arbre du Diable*, un arbre qui croît » en Amérique. Son fruit, dans l'état de maturité, est élastique. Desséché par la chaleur du soleil, il se gerce, se » fend avec éclat, & lance au loin ses graines. C'est à ce » jeu de la nature que cet arbre doit son nom. Dans le temps » du développement de ses graines, le fruit produit l'effet » d'une petite artillerie, dont le bruit se succède rapidement, » & s'entend d'assez loin. Ces mêmes fruits transportés avant » leur maturité, dans un endroit sec, ou exposés sur une » cheminée à l'impression d'une chaleur douce, s'y dessèchent peu à peu, & présentent le même phénomène ».

M. de Bomare.

(28) « Le mot *Eclipse* vient d'un mot grec qui signifie défaillance. Tite-Live rapporte que Sulpicius Gallus, Lieutenant de Paul Emile, dans la guerre contre Persée, prédit » aux soldats une éclipse qui arriva le lendemain, & prévint par ce moyen la frayeur qu'elle auroit causée. C'est » une chose très-singulière que le spectacle d'une éclipse » totale de soleil. Clavius qui fut témoin de celle du 21 » Août 1560 à Conimbre, nous dit que l'obscurité étoit,

(*a*) Les *Gerboises*, petits animaux quadrupèdes, ont au contraire les pattes de devant beaucoup plus courtes que celles de derrière.

» pour ainsi dire, plus grande, ou du moins plus sensible
» & plus frappante que celle de la nuit. On ne voyoit pas
» où mettre le pied, & les oiseaux retomboient vers la
» terre, par l'effroi que leur causoit une si triste obscurité».
Encyclopédie.

(29) *L'Acudia* est un insecte volant & lumineux qui se trouve en Amérique. On soupçonne que le *Cucuju* ou *Cocojus* qui a les mêmes propriétés, est le même insecte que l'Acudia. « Cet insecte, de la classe des Scarabées (*a*), est de » la grosseur du petit doigt, & long de deux pouces. Il est » si lumineux pendant la nuit, que lorsqu'il vole il répand » une grande clarté. On prétend que si on se frotte le visage avec l'humidité provenante des taches luisantes ou » étoiles de ce petit phosphore vivant, on paroît tout resplendissant de lumière, tant qu'elle dure. Avant l'arrivée » des Espagnols, les Indiens ne faisoient point usage de » chandelle. Ils se servoient de ces insectes dans leurs maisons pour s'éclairer pendant la nuit. Avec un de ces insectes, on lit, on écrit aussi facilement qu'avec une chandelle » allumée. Lorsque les Indiens voyagent dans l'obscurité de » la nuit, ils en attachent un à chaque orteil du pied, & » en portent un autre à la main. Lorsque ces insectes sont » pris, ils ne vivent que trois semaines au plus. Tant qu'ils » se portent bien, ils sont très-lumineux; mais lorsqu'ils » sont malades, leur lumière s'affoiblit; ils ne brillent plus » lorsqu'ils sont morts. Ces insectes sont doublement utiles. » lorsqu'on les a pris, on les laisse voler dans la maison, ils » dévorent les cousins.... On est incertain si l'*Acudia* n'est » pas le même insecte que le *porte-Lanterne*, ainsi nommé, » parce que la partie antérieure de la tête, d'où la lumière

(*a*) On comprend communément sous le nom de *Scarabées* des insectes dont les aîles membraneuses, sont renfermées sous des étuis écailleux..... On appelle *Elytres*, ces étuis de leurs aîles. Tous les insectes dont les aîles sont renfermées dans des élytres, s'appellent aussi *Coléoptères*. Le Hanneton, est *Coléoptere*.

» fort, a été regardée comme une espèce de lanterne.... » Mademoiselle Mérian (*a*) qui a observé ces sortes d'in» sectes à Surinam, dit que leur lumière est belle, qu'une » seule lui a suffi à chaque séance pour peindre les figures » qui sont gravées dans son Ouvrage sur les Insectes du » pays.... On trouve en Italie des mouches luisantes, ou » pour mieux dire, un scarabée à-peu-près gros comme une » abeille, & dont le ventre est assez lumineux pour que trois » de ces insectes enfermés dans un tuyau de verre blanc, » fassent distinguer pendant la nuit tous les objets qui sont » dans une chambre. M. l'Abbé Nollet a éprouvé que la lu» mière de cet insecte s'étendoit sur les endroits où on l'é» crasoit (*b*) ». *M. de Bomare.*

Le Scarabée le plus singulier est celui qu'a décrit M. Rolander. « La première fois que M. Rolander ramassa cet in» secte qui est phosphorique, il sortit de son corps un bruit » semblable à celui d'une arme à feu, & une fumée d'un » bleu fort clair.... Une autre fois, l'Observateur familia» risé avec l'artillerie de ces mouches, s'avisa de chatouiller » celle-ci avec une épingle, & elle tira jusqu'à vingt coups

---

(*a*) *Marie Sybille Mérian*, fille de Mathieu Mérian, fameux Graveur & Géographe, naquit en Allemagne, l'an 1647. Elle apprit d'Abraham Minion à peindre des fleurs, des fruits, des plantes, des insectes; & elle excella dans ce genre. Elle savoit parfaitement le Latin, & fit une étude particulière de l'Histoire Naturelle. Elle fut à Surinam, où elle passa deux ans, afin d'y dessiner les insectes de ce Pays. Elle fit un Ouvrage en Allemand, sous le titre d'*Histoire des insectes de l'Europe, avec des dessins d'après nature, & des explications où l'on traite des différentes métamorphoses des insectes, & des plantes dont ils se nourrissent.* Elles mourut à Amsterdam âgée de 70 ans, laissant deux filles, auxquelles elle avoit appris à peindre; dont l'une surtout, nommée Dorothée, se distingua par une rare réunion de connoissances & de talens. *Vies des Peintres, Tom. II.*

(*b*) Les fossés de Mantoue sont remplis de ces insectes. L'herbe & les arbres en sont couverts; ce qui produit, le soir, le plus agréable spectacle.

» de suite.... M. Rolander ouvrit l'insecte, & il trouva dans » son corps une petite vessie affaissée; mais il ne put dé» couvrir si c'étoit le reservoir de l'air ou quelque intestin. On » pourroit (ajoute l'Auteur que je cite) appeler cet insecte » *le Bombardier* ».

Dict. des Merveilles de la Nature, tom. II.

(30) Cet arbre s'appelle *Mancenilier* on *Manchenillier*. Il est de la hauteur de nos noyers : pour peu qu'on y fasse une incision, il en sort une substance laiteuse qui est un poison mortel. Les Indiens y trempent les fléches qu'ils veulent empoisonner. On ne coupe cet arbre qu'avec beaucoup de précautions. Son fruit ressemble à nos pommes d'api; leur odeur est agréable, mais leur chair est empreinte d'un suc blanc aussi dangereux que celui de l'écorce & des feuilles. Le mancenilier croît dans la plupart des Isles Antilles, aux bords de la mer. Si l'on dort à l'ombre de cet arbre, les yeux s'enflamment, le corps devient enflé, &c. Si l'on y dormoit long-temps, on pourroit en mourir. L'eau de la mer, bue sur-le champ, est, dit-on, le remède le plus efficace contre les effets du poison de cet arbre.

On trouve encore en Amérique un arbrisseau dont la racine produit un poison très-subtil. Cet arbrisseau s'appelle *Manioque*. Il s'élève depuis trois pieds jusqu'à huit ou neuf de hauteur. Sa racine mangée crue seroit un poison mortel; mais lorsqu'elle est desséchée & préparée, on en retire une farine avec laquelle on fait une sorte de pain appelé *Cassave*. L'essentiel est d'enlever à cette racine un lait qui est un véritable poison. Ce lait a la blancheur & l'odeur du lait d'amande : quoiqu'il soit un poison, en le laissant déposer, on obtient une substance blanche & nourrissante que l'on trouve dans le fond du vase, & qu'on lave plusieurs fois avec de l'eau. Cette fécule a l'apparence de l'amidon le plus blanc. On l'appelle *Moussache*. On l'emploie au même usage que notre amidon; mais cette poudre brûle les cheveux à la longue, ce qui n'empêche pas d'en faire des espèces d'échau-

dés. Cet arbrisseau est très-commun à Saint-Domingue (*a*).
M. de Bomare.

(31) Le *Mangle* ou *Manglier* est un arbre qui croît dans les Indes Occidentales, principalement aux Isles Antilles, & vers l'embouchure des rivières. « De ses rameaux flexibles, » dit M. de Bomare, partent des paquets de filamens qui » descendent jusqu'à terre, s'y couchent, y prennent ra» cine, & croissent de nouveau en arbres aussi gros que » celui d'où ils sortent. Ceux-ci se multiplient de la même » manière. Un seul arbre peut devenir la souche d'une forêt » entière.... Dans l'Isle de Cayenne, les marais sont cou» verts de mangles. Les huitres s'attachent au pied & aux » branches pendantes de cet arbre. Des huitres y déposent » leur frai (*a*) : la postérité y adhère aussi, grossit, & dans » les flux & reflux, se trouve alternativement dans l'eau ou » suspendue aux branches dans l'air ».

L'Amérique produit encore un arbre très-singulier. Le *Fromager* ou *Saamonna*, dit M. de Bomare, « croît dans les » Indes & dans les Antilles à la hauteur du Pin. Le haut & » le bas du tronc sont de la grosseur ordinaire aux autres » arbres ; mais son milieu est relevé de plus du double ; tout » autour, les racines qui sont très-grosses sortent hors de » terre, de sept à huit pieds, & forment comme des appuis » ou arcs-boutans autour de la tige. Le bout de ces raci» nes s'étend beaucoup à la ronde. On a appelé cet arbre » fromager, parce que son bois ressemble à du fromage.... » Les fruits de cet arbre étant mûrs, contiennent des se» mences d'un rouge noirâtre, grosses comme un petit pois,

---

(*a*) Il est bien étonnant qu'on puisse manger avec autant de sécurité, d'un pain qui n'est que l'extrait d'un poison mortel. Quand on songe que ce dangereux aliment mal préparé, peut donner la mort. Ceci prouve bien qu'il n'est point de dangers, avec lesquels la seule routine de l'habitude, ne puisse familiariser. Ce principe établi, il est évident que l'éducation peut donner le courage.

(*b*) *Frai*, se dit des œufs de poisson, & du temps où cet animal les dépose dans l'eau.

» & garnies d'une eſpèce de coton gris de perle, d'une
» extrême fineſſe, luiſante & ſoyeuſe au toucher; mais
» dont les filamens ſont ſi courts qu'elle ne peut être que
» très-difficilement cordée ou filée.... Les Indiens en font
» l'uſage que nous faiſons du duvet pour garnir les oreillers,
» les couvre-pieds, &c. *M. de Bomare.*

(32) Ce poiſſon extraordinaire, c'eſt la *Torpille.* Il a la propriété d'occaſionner un engourdiſſement douloureux à ceux qui le touchent. Les plus grandes torpilles des mers de France n'ont pas deux pieds de long. « L'Afrique & l'Amé-
» rique ont des animaux torpilles ſemblables aux nôtres par
» les effets, mais qui ſont de figures différentes. Ce poiſſon
» eſt fort connu à Surinam. Ses effets ſont beaucoup plus
» vifs que celui de la véritable torpille, & reſſemblent
» tout-à-fait à la commotion électrique. La cauſe paroî-
» troit donc être dans un fluide qui s'échappe de l'animal.....
» Quand le poiſſon s'échappe avec vîteſſe, on peut ſentir
» la ſecouſſe en plongeant la main dans l'eau à quinze pieds
» de diſtance du poiſſon.... Lorſqu'on reçoit des commo-
» tions violentes, l'engourdiſſement eſt général, & la tête
» même reſte un peu égarée. L'état naturel revient peu-à-
» peu.... L'eſpèce de torpille décrite par le Docteur Firmin,
» dans ſon Hiſtoire Naturelle de Surinam, fait éprouver un
» horrible engourdiſſement dans les bras & juſqu'aux épau-
» les, quand on la touche avec les mains ou avec un bâton,
» & qui ſe communique avec violence à quatorze perſonnes
» qui ſe tiennent par la main. Cet animal paroît être le
» même que l'anguille que M. de la Condamine décrit dans
» ſon voyage de la Rivière des Amazônes.... M. Adanſon
» en a trouvé un ſemblable dans la rivière du Sénégal.....
» *L'Anguille tremblante* de Cayenne eſt auſſi une eſpèce de
» torpille. Elle parvient quelquefois à la groſſeur de la cuiſſe,
» à la longueur de quatre ou cinq pieds; elle diffère peu de
» la torpille de Surinam ». *M. de Bomare.*

(33) *La Fontaine Acadine* ſe trouvoit dans la Sicile. Elle

étoit consacrée aux *Frères Paliques* (*a*), Divinités particulièrement honorées dans cette Isle. On attribuoit à cette fontaine une propriété merveilleuse pour faire connoître la sincérité des sermens. On les écrivoit sur des tablettes qu'on jetoit dans l'eau ; & si elles ne surnageoient pas, on étoit persuadé que ces tablettes ne contenoient que des parjures.

Argyre étoit une Nymphe de Thessalie. Celenus son époux la voyant près de mourir, tomba lui-même dans une langueur mortelle ; Vénus, touchée de leur tendresse, les métamorphosa l'un en fleuve, & l'autre en fontaine, qui, comme Alphée & Aréthuse, se réunirent en mêlant leurs eaux ensemble : cependant Célénus parvint à oublier Argyre, & depuis il eut la vertu de faire perdre aux amans le souvenir de leur amour, lorsqu'ils boivent de ses eaux & qu'ils s'y baignent.

La Grèce offroit encore beaucoup d'autres fontaines merveilleuses, telles que la fontaine *Castalie*, Nymphe qu'Apollon métamorphosa en fontaine, qu'il consacra aux Muses, & à laquelle il donna la vertu d'inspirer les Poëtes. La *Fontaine Aganipe*, *l'Hypocrène* ou la *Fontaine Caballine*, avoient la même vertu. La Fontaine *Acidalie* étoit celle où se baignoient les Grâces. Junon se baignoit dans la Fontaine de *Canathos*, proche de Nauplie.

Dict. de la Fable.

(34) « La Fontaine de Buxton, dans le Comté de Darby, » dont parle Childrey, dans les Curiosités de l'Angleterre, » coule tous les quarts d'heure seulement.... »
Dict. des Merveilles de la Nature, tom. I, pag. 339.

(*a*) Les *Paliques* ou *Palisques*, étoient frères jumeaux, enfans de Jupiter & de Thalie. Cette muse craignant la colère de Junon, pria la terre de l'engloutir. La terre s'ouvrit & se referma sur elle. Les Paliques vinrent au monde dans ce gouffre. Il se forma deux lacs formidables aux parjures & aux criminels, dans l'endroit où les deux Frères naquirent. D'autres disent qu'en ce lieu, les feux du Mont-Ethna, commencèrent alors à paroître.

Il faut ſuppoſer que Théliſmar, inſtruit de ce phénomène, comptoit attentivement ſur ſa montre les minutes, ſans qu'Alphonſe s'en apperçut, afin de ſaiſir avec juſteſſe les momens où la fontaine devoit s'arrêter & recommencer à couler.

Il y a, comme on va le voir, beaucoup de fontaines intermittentes.

« On trouve en Provence une fontaine qui coule & s'ar-» rête environ huit fois dans une heure.... La fontaine de » Frouganches, Diocèſe de Nîmes, coule & s'arrête régu-» lièrement deux fois en vingt-quatre heures.... Les fontaines » des environs de Paderborn, qu'on nomme *Bullerbares*, cou-» lent, dit-on, douze heures, & ſe repoſent autant de » temps.... Celle de Hautecombe en Savoie coule & s'arrête » deux fois par heure, &c. &c.

Dict. des Merveilles de la Nature, tom. I.

« La Fontaine brûlante de Bozeley, dans la Province de » Shrop, préſente le phénomène le plus ſurprenant. La fon-» taine de Bozeley fit ſa première éruption, il y a 65 ans, » après un fort ouragan : à peine la tempête eut-elle ceſſé, » qu'au milieu de la nuit, un bruit terrible réveilla tous les » habitans, qui, voyant la terre agitée & bouleverſée, » crurent toucher au moment de la deſtruction générale. » Pluſieurs d'entre-eux ſortirent de leurs maiſons & allèrent » vers une petite montagne, arroſée par la rivière de Sé-» verne. La terre s'y élevoit & s'y abaiſſoit pluſieurs fois » dans une minute. Un des ſpectateurs fit dans la terre un » trou de quelques pouces de diamètre. Auſſi-tôt il en ſortit » avec impétuoſité une eau jailliſſante, dont l'éruption fut » ſi violente, que cet homme en fut renverſé : un inſtant » après, le même homme ayant paſſé près de la ſource » avec une lumière, l'eau s'enflamma & vomit des flammes. » On intercepta l'accès de l'air, & la flamme diſparut. De-» puis ce temps, la fontaine a toujours les mêmes proprié-» tés. Elle s'enflamme dès qu'on en approche une chandelle » allumée; & l'activité de ce feu eſt telle, qu'il réduit

» en un moment de gros morceaux de bois vert en cendres. » Malgré la violence de la flamme, l'eau n'a pas le moindre » degré de chaleur, & eſt auſſi froide que celle des autres » fontaines.... Près de Velleia en Italie, eſt une ſource dont » l'eau s'enflamme en ſa ſurface, lorſqu'on en approche » une allumette ou une mêche allumée ».

M. de Bomare.

(35) « Il y a en Ecoſſe une montagne appelée Montagne » de *Cor-kead*, qui à la ſingularité d'être un des méridiens » les plus élevés de l'univers. Sa hauteur perpendiculaire » a, dit-on, plus de quatre cents toiſes. Cette montagne » eſt fendue & entr'ouverte juſqu'à la cime, par une cre- » vaſſe qui fait face au ſoleil du midi, & les deux ſommets » forment une eſpèce de cadran qui indique l'heure qu'il eſt » par l'ombre qu'il donne ſur des rochers oppoſés ».

Précis d'Hiſt. Nat. par M. l'Abbé Saury, tom. I (*a*).

(36) Voici l'extrait d'une lettre dans laquelle M. le Docteur *Troil* rend compte du voyage qu'il fit en Iſlande pour y examiner le Mont Hécla.

« Le ciel étoit pur, l'eau du lac reſſembloit à une glace » de miroir. Huit jets d'eau s'élevoient dans le contour de » ce lac. J'en remarquai particulièrement un dont la colonne » qui avoit ſix à huit pieds de diamètre montoit à la hau- » teur de dix-huit à vingt-quatre pieds. L'eau en étoit ex- » trêmement chaude, & nous fit cuire en ſix minutes au » plus un morceau de mouton & des truites que nous y » expoſâmes. Reikum nous offrit un ſemblable ſpectacle. » Le jet d'eau que nous y apperçumes s'élevoit, il y a quel- » ques années, à ſoixante & ſoixante-dix pieds; mais les » terres s'étant éboulées couvrirent une partie de ſon ori-

(*a*) On trouve en Suiſſe un phénomène de ce genre, appelé *trou Saint-Martin*. C'eſt une eſpèce de méridien naturel, dans un rocher percé, par lequel le Soleil éclaire en Mars & en Septembre, le clocher du Village d'Elm, au canton de Glaris.

fice, & l'eau ne monta ſous nos yeux qu'à cinquante-
» quatre ou ſoixante pieds. Etant arrivés à Geiſer, près
» de Skalhot, nous y vîmes l'eau s'élancer avec impétuoſité
» par une large bouche, & former une caſcade à laquelle
» celles de Marly, de S. Cloud, de Caſſel, d'Herrenhauſe
» ne ſont pas comparables. Nous y obſervâmes dans la cir-
» conférence d'environ une bonne lieue, quarante à cin-
» quante jets d'eau bouillante, qui ſans doute proviennent
» d'un même réſervoir. L'eau des uns étoit très-limpide,
» celle des autres étoit trouble & argilleuſe. Ici elle étoit
» d'un très-beau rouge d'ocre, dont elle ſe charge en paſ-
» ſant ſur cette terre ferrugineuſe; là, elle étoit d'un blanc
» de lait. Ces jets étoient les uns continuels, les autres in-
» terrompus à différens intervalles de temps, &c... Nous
» ſentimes la terre trembler en pluſieurs endroits..... Il
» s'éleva une colonne d'eau de quatre-vingt-douze pieds,
» &c. &c.

Nouvelles de la République des Lettres & des Arts, année 1783, n° 9, Mercredi 26 Février.

(37) « Pendant le rigoureux hiver de 1740, on conſ-
» truiſit à Pétersbourg, ſuivant les règles de la plus élé-
» gante architecture, un palais de glace de cinquante-deux
» pieds & demi de longueur ſur ſeize & demi de largeur,
» & vingt de hauteur. La Néva, rivière voiſine, où la glace
» avoit deux ou trois pieds d'épaiſſeur, en avoit fourni les
» matériaux. A meſure qu'on tiroit les blocs de glace de la
» rivière, on les tailloit & on les embelliſſoit d'ornemens:
» puis étant poſés, on les arroſoit par une face d'eaux co-
» lorées de diverſes teintes. On plaça au-devant du palais
» ſix canons de glace faits ſur le tour avec leurs affuts,
» leurs roues de la même matière, & deux mortiers à bom-
» bes dans les mêmes proportions que ceux de fonte. Ces
» pièces de canon étoient du calibre de celles qui portent
» ordinairement trois livres de poudre; on ne leur en donna
» cependant qu'un quarteron, après quoi on y fit couler un
» boulet d'étoupe & un de fonte. L'épreuve d'un de ces

» canons fut faite en présence de toute la Cour, & le
» boulet perça à soixante pas de distance une planche de
» deux pouces d'épaisseur. Ce fait peut rendre croyable
» ce que rapporte *Olaüs Magnus*, l'Historien du Nord,
» des fortifications de glace dont il assure que les Nations
» Septentrionales savent faire usage dans le besoin. Un Phy-
» sicien d'Angleterre fit en 1763 une expérience curieuse:
» il prit un morceau de glace circulaire, de deux pieds neuf
» pouces de diamètre, & de cinq pouces d'épaisseur. Il
» en forma une lentille qu'il exposa au soleil, & il enflamma
» à sept pieds de distance de la poudre à canon, du papier,
» du linge, &c.... Des Auteurs font mention de la glace
» d'Islande & de celle de quelques endroits des Alpes, qui
» ont une mauvaise odeur, & qui brûlent dans le feu au
» lieu de l'éteindre; mais ces sortes d'eaux concrètes ne
» donnent le phénomène de l'inflammabilité, qu'à cause du
» bitume qu'elles contiennent... On ne croyoit pas autre-
» fois que l'eau de la mer changée en glace donnât de
» l'eau douce. M. Adanson fut étonné de trouver les bou-
» teilles qu'il avoit remplies d'eau salée, remplies d'une eau
» glacée fort douce, & qui n'avoit point déposé de saumure.
» Ce fait a ensuite été démontré par M. Edward-Nairne, &
» par l'expérience de M. Cook.... Il est de fait, que plus
» il géle; plus la glace augmente de volume; & cepen-
» dant, plus elle diminue de poids, ce qui est le contraire
» de ce qui arrive dans les autres corps, &c.

M. de Bomare.

(38) « La mine d'argent de Salseberit en Suede, pré-
» sente un des plus beaux spectacles. On descend dans cette
» mine par trois larges bouches semblables à des puits dont
» on ne voit point le fond. La moitié d'un tonneau sou-
» tenu d'un cable sert d'escalier pour descendre dans ces
» abîmes, au moyen d'une machine que l'eau fait mouvoir...
» On n'est qu'à moitié dans un tonneau, où l'on ne porte
» que sur une jambe. On a pour compagnon un satellite
» noir comme nos forgerons, qui entonne tristement une

chanson lugubre, & qui tient un flambeau à la main: » quand on est au milieu de la descente, on commence à » sentir un grand froid; on entend les torrens qui tombent de toutes parts; enfin, après une demie heure, on » arrive au fond d'un gouffre; alors la crainte se dissipe, » on n'apperçoit plus rien d'affreux: au contraire, tout » brille dans ces régions souterraines. On entre dans nne » espèce de grand sallon, soutenu par deux colonnes de » mines d'argent. Quatre galeries spacieuses y viennent » aboutir. Les feux qui servent à éclairer les travailleurs se » répètent sur l'argent des voûtes, & sur un ruisseau qui » coule au milieu de la mine. On voit là des gens de toutes les Nations: les uns tirent des chariots, les autres » roulent des pierres. Tout le monde a son emploi: c'est » une ville souterraine; il y a des cabarets, des maisons, » des écuries, des chevaux; mais ce qu'il y a de plus » singulier, c'est un moulin à vent mis en mouvement » par nn courant d'air. Le moulin va continuellement dans » cette caverne, & sert à élever les eaux qui incommoderoient les mineurs.... En 1478, on trouva au Hartz un » morceau d'argent si considérable, qu'étant battu, on en » fit une table où pouvoient s'asseoir vingt-quatre personnes.... Du temps d'*Olaus Wormius*, on tira des mines » de Norvége une masse d'argent qui pesoit cent trente » marcs.... L'argent dissous par l'acide nitreux donne des » cristaux, qui étant fondus & ensuite jetés dans un moule, » forment *la Pierre infernale* dont on fait usage pour corroder les chairs.... On compte ordinairement six métaux. » 1°. le plomb, 2°. l'étain, 3°. le fer, 4°. le cuivre, » 5°. l'argent, 6°. l'or. Voici l'ordre de leur dureté: 1°. le » fer, 2°. le cuivre, 3°. l'argent, 4°. l'or, 5°. l'étain, » 6°. le plomb; & voici l'ordre de leur malléabilité ou ductilité; 1°. l'or, 2°. l'argent, 3°. le cuivre, 4°. le fer, » 5°. l'étain, 6°. le plomb. L'or est le plus ductile de tous » les métaux. On lit dans les Mémoires de l'Académie des » Sciences, qu'une once de ce métal peut être tirée en un

» million quatre-vingt-quinze mille pieds de long, c'est-à-» dire, en une ligne de soixante-treize lieues de long, à » deux mille cinq cents toises la lieue....

« Il sort des lieux profonds de la terre, des grottes, & » sur-tout des filons ou veines métalliques minéralisées, qui » sont proches de la surface de la terre, & notamment des » galeries des souterrains, d'où on retire le charbon de » terre.... Il sort des exhalaisons (*a*) de différentes espèces, » & qui produisent des effets différens. Ces exhalaisons sont » appelées différemment par les mineurs, suivant leur na-» ture. Les unes sont nommées proprement *exhalaisons*, les » autres *feu brissou*, d'autres *mouffetes* ou *pouffel*, & d'au-» tres *gaz*.... Enfin il règne dans les mines qui ont été long-» temps abandonnées, des vapeurs souterraines que l'on » nomme *inhalations* ou *inhalaisons*, qui contribuent infi-» niment à la composition & décomposition des minéraux » métalliques, puisque par leur moyen il se fait continuelle-» ment des dissolutions qui sont ensuite suivies de nouvelles » combinaisons. Ce sont ces exhalaisons minérales qui jouent » le plus grand rôle dans la cristallisation, la coloration des » pierres, & la minéralisation.... Le *feu brissou*, ou *terou*, » ou *feu sauvage*, s'élève quelquefois dans certaines mines » de charbon, de métaux, &c. Cette vapeur sort avec une » espèce de sifflement par les fentes des souterrains où l'on » travaille, & paroît sous la forme de ces sortes de toiles » d'araignées ou fils blancs que l'on voit voltiger dans l'air » à la fin de l'été.... Lorsque cette vapeur n'est point assez » divisée par l'air, elle s'allume aux lampes des ouvriers, & » produit des effets semblables à ceux du tonnerre & de la » poudre à canon. Pour prévenir ces effets dangereux, les » ouvriers ont l'œil à ces fils blancs qu'ils entendent & qu'ils

(*a*) On doit donner proprement le nom de *vapeur*, aux fumées humides qui s'élèvent de l'eau & des autres corps liquides; & celui d'*exhalaison*, aux fumées sèches qui s'exhalent des corps solides; tels que la terre, le feu, les minéraux, les sels, &c.

» voient ſortir des fentes. Ils les ſaiſiſſent avant qu'ils puiſ-
» ſent s'allumer à leurs lampes, & les écraſent entre leurs
» mains. Lorſqu'ils ſont en trop grande quantité, ils éteignent
» la lumière qui les éclaire, ſe jettent ventre à terre, &
» par leurs cris avertiſſent leurs camarades d'en faire autant :
» alors la matière qui s'eſt enflammée avant qu'ils aient
» pu éteindre leurs lumières, paſſe par-deſſus leur dos, &
» ne fait du mal qu'à ceux qui n'ont pas eu la même précau-
» tion. Ceux-là ſont expoſés à être tués ou bleſſés. On en-
» tend cette matière ſortir avec bruit, &c.... Le phénomène
» le plus ſingulier que les exhalaiſons minérales nous préſen-
» tent, eſt celui que les Mineurs nomment *Ballon*. Il paroît
» à la partie ſupérieure des galeries des mines, ſous la
» forme d'une eſpèce de poche arrondie; dont la peau reſ-
» ſemble à de la toile d'araignée. Si ce ſac vient à ſe cre-
» ver, la matière qui y étoit renfermée ſe répand dans les
» ſouterrains, & fait périr tous ceux qui la reſpirent.... On
» appelle *gaz* des exhalaiſons plus ou moins viſibles, & pro-
» duites par des ſouterrains profonds, comme les galeries
» des mines. Quelquefois elles ſortent de certains creux,
» grottes ou fentes de la terre, &c.... Le prétendu eſprit des
» eaux minérales eſt une ſorte de *gaz*.... Aujourd'hui l'on
» donne auſſi le nom de *gaz* à toute eſpèce de vapeurs inviſi-
» bles, qui ſont capables de détruire l'élaſticité de l'air,
» qui éteignent la flamme, &c... Toutes les vapeurs qui ré-
» ſultent des ſubſtances végétales & animales en combuſtion,
» celles des corps pourriſſans & des latrines, ſont encore
» des eſpèces de *gaz*.... L'air fixe, proprement dit, ou *gaz*
» *méphitique*, eſt un fluide élaſtique, tranſparent, ſans cou-
» leur, miſcible à l'eau en toute proportion, &c.... Il ne dif-
» fère de l'air commun par aucune de ſes propriétés.... Mais
» ce gaz diffère de l'air, 1°. en ce que ſa peſanteur ſpécifique
» eſt plus grande...; 2°. en ce qu'il eſt incapable d'entre-
» tenir la vie & la reſpiration des animaux. Auſſi-tôt qu'on
» introduit un animal dans un récipient rempli de gaz mé-
» phitique, il périt dans le même inſtant en convulſion....

» 3°, le gaz méphitique ne peut entretenir la combuſtion
» d'aucun corps combuſtible, parce que cette faculté, de
» même que celle d'entretenir la vie des animaux terreſtres,
» eſt propre & particulière à l'air, excluſivement à toute
» autre ſubſtance. Ainſi, non-ſeulement on ne peut allumer
» dans le gaz méphitique aucun corps combuſtible; mais
» les corps les plus inflammables, allumés d'abord dans l'air,
» & plongés dans le gaz méphitique, s'y éteignent auſſi
» ſubitement que ſi on les plongeoit dans l'eau; avec cette
» ſeule différence que l'extinction dans le gaz méphitique
» ſe fait ſans aucun bruit ni frémiſſement, & que comme
» il ne mouille point les corps, ils peuvent être rallumés
» auſſi-tôt dans l'air commun.... La qnatrième propriété qui
» diſtingue le gaz méphitique de l'air commun, c'eſt de
» ſe mêler avec l'eau en quantité beaucoup plus grande que
» l'air pur.... Une obſervation qu'il eſt bon de faire, c'eſt
» que quoique le gaz méphitique faſſe mourir en un inſtant
» les animaux qui le reſpirent, on peut boire de l'eau qui
» en eſt toute remplie, ſans aucun danger; & qu'au con-
» traire elle eſt ſalutaire & propre à guérir pluſieurs mala-
» dies. Cela prouve bien que ce n'eſt pas par aucune qua-
» lité cauſtique ou corroſive particulière, que ce gaz tue les
» animaux; mais plutôt, parce que n'étant pas de l'air, il
» ne peut tenir lieu de ce fluide, le ſeul qui ſoit propre à la
» reſpiration, ainſi qu'à la combuſtion.

M. de Bomare.

(39) « Quoique l'on ſache que la mer produiſe les maſſes
» d'animaux les plus énormes, tels que les baleines, les licor-
» nes (*a*), on ne peut guère croire à l'exiſtence des *Krakens*:
» ce ſont, dit-on, des animaux qui habitent les mers du
» Nord, & dont le corps a juſqu'à une demi-lieue de lon-
» gueur. On le prendroit pour un amas de rochers flottans
» ou de pierres couvertes de mouſſe.... On penſe que c'eſt

(*a*) La *Licorne de mer*, eſt une eſpèce de Baleine des mers de Groënland, on l'appelle auſſi *Narhwal*.

» une espèce de Polype, dont les bras pour répondre à la
» masse du corps, sont de la grandeur des plus hauts mâts
» de vaisseau. On ajoute que les poissons sont attirés au-
» dessus de cet animal par les humeurs fongueuses qu'il re-
» jette, & qui colorent la mer; & comme tout doit être
» singulier dans un semblable animal, on dit que son dos
» s'ouvre, & qu'il engloutit ainsi les poissons qui sont au-des-
» sus de lui.... *M. de Bomare.*

(40) « Pline, & après lui divers Auteurs ont avancé que
» l'huile calme les flots de la mer.... Rien ne paroît plus vrai,
» si nous devons nous en rapporter aux témoignages les plus
» respectables & les plus multipliés : voici l'extrait d'une
» lettre sur ce sujet adressée à un ami de M. Franklin....
» M. Gilfred Lawson qui a servi long-temps dans les troupes
» de Gibraltar, m'assure que les pêcheurs de cet établissement
» sont dans l'usage de verser un peu d'huile sur la mer, afin
» qu'en calmant son agitation, ils puissent voir les huitres,
» &c... Pline dit aussi qu'on calme une tempête en jetant
» un peu de vinaigre dans l'air.... » M. de Bomare cite une
autre lettre qui est du célèbre Docteur Franklin : dans cette
lettre, le Philosophe Anglois rend compte d'une expérience
qu'il a faite sur l'étang de Clapham.... « Le vent, dit-il,
» élevoit alors de grosses rides sur la surface.... J'allai en-
» suite au côté du vent, où les vagues commençoient à
» se former : une cuillerée d'huile que j'y répandis, pro-
» duisit à l'instant, sur l'espace de plusieurs verges en carré,
» un calme qui s'étendit par degrés jusqu'à ce qu'il eût
» gagné la côte sous le vent, & bientôt on vit toute cette
» partie de l'étang, qui étoit d'environ un demi-acre, aussi
» unie qu'une glace.... » M. Franklin explique ce phéno-
mène : je ne comprends pas assez cette explication pour la
rapporter.

(41) Cette description de l'araignée domestique est exacte.
La petite pelote, semblable à une éponge un peu mouillée
qu'a l'araignée entre ses deux ongles, lui sert ainsi qu'aux

mouches à marcher & grimper sur les corps les plus polis. Ces éponges fournissent une liqueur gluante qui suffit pour les y faire adhérer. A l'extrémité du ventre de l'araignée, Il y a « six mammelons musculeux, pointus vers leurs ex- » trémités, qui sont autant de filières dans lesquelles se » moule la liqueur qui doit devenir de la soie, lorsqu'elle » se sera séchée, après être sortie de ces filières.... Chacun » des six mammelons est composé lui-même de mille filières » insensibles, qui donnent passage à autant de fils. Si on » considère la finesse de cette soie d'araignée, composée de » six milliers de fils, l'imagination ne peut concevoir l'ex- » cessive ténuité des fils qui sortent des petites filières.... » Toutes les araignées n'ont pas le même nombre d'yeux, & » ils sont placés différemment dans presque toutes les espè- » ces.... » On en compte huit espèces. L'araignée domesti- que, l'araignée des jardins, l'araignée noire des caves, l'a- raignée enragée ou *tarentule*, commune en Italie (*a*), l'a- raignée aquatique, l'araignée maçonne, l'araignée vaga- bonde, & l'araignée des champs ou *faucheux*.... On a fait avec de la soie d'araignée des mitaines & des bas ; mais cette soie ne vaut pas celle des vers à soie. « Il y a dans les » Isles de l'Amérique de très-grosses araignées. On en pour- » roit trouver de la grosseur du poing ; elles ne sont point » venimeuses.... Ces araignées étant vieilles sont couvertes » d'un duvet noirâtre, aussi doux & aussi pressé que du » velours.... Leur toile est si forte que les petits oiseaux ont » bien de la peine à s'en débarrasser... Selon quelques habi- » tans de l'Isle, leurs poils brûlent & piquent comme les » orties. Il y a à la Louisianne une espèce d'araignée grosse » comme un œuf de pigeon, mais bien plus longue. Sa » couleur est noire & bigarrée d'or. Cet insecte fait sur les » arbres des toiles d'une soie forte, torse & dorée, quel-

(*a*) La *Tarentule*, a été ainsi nommée, à cause de Tarente, Ville de la Pouille, où elle est commune. On dit qu'elle est venimeuse ; mais sa piquure ne fait ni danser, ni chanter.

» quefois de la grandeur d'un cul de tonneau, ſous leſ-
» quelles s'arrêtent ſouvent des oiſeaux..... On trouve dans
» l'Iſle de Ceylan une araignée couleur d'argent, &c... »

M. de Bomare.

(42) Les Polypes d'eau douce diffèrent pour la grandeur & pour la couleur. M. Trembley en fait mention de trois eſpèces qu'il appelle à *longs bras*. La première eſpèce eſt la plus petite ; elle n'a que cinq ou ſix lignes de longueur ; elle eſt très-aiſée à trouver ; il ne s'agit que de ramaſſer dans les eaux quelques poignées de lentilles aquatiques (*a*), & de les mettre dans un vaſe tranſparent rempli d'eau : au bout de quelques inſtans, on voit les Polypes qui ne paroiſſent d'abord que comme des points verds, épanouir leurs bras. Au moindre mouvement, l'inſecte retire ſes bras, & ne paroît plus qu'un grain de matière verte. Le nombre des bras des Polypes eſt communément depuis ſix juſqu'à douze. Ces animaux marchent & changent de lieu ; ils font tous leurs mouvemens avec une extrême lenteur. Lorſqu'on veut jouir du plaiſir de voir la multiplication des Polypes par *boutures*, il faut mettre un Polype dans le creux de ſa main, avec un peu d'eau ; & lorſque l'animal eſt ſorti de ſon état de contraction, on le coupe en deux. La partie où eſt la tête marchera & mangera le jour même qu'elle aura été ſéparée, pourvu que ce ſoit dans des jours chauds : quant à la partie poſtérieure, il lui pouſſera des bras au bout de vingt-quatre heures, & en deux jours elle deviendra un Polype parfait, tendant ſes filets, ſaiſiſſant ſa proie. Que l'on varie les expériences de toutes les façons, on aura toujours de nouveaux phénomènes. Que l'on coupe le corps d'un Polype en tout ſens, & en autant de lanières que la dextérité le permettra, on verra paroître autant de Polypes, Les Polypes ſe multiplient naturellement par rejetons. On remarque ſur un Polype une légère

(*a*) C'eſt une plante qu'on trouve dans les lacs, les eaux dormantes, &c. Elle ſurnage ſur les eaux : ſes feuilles orbiculaires ont la forme d'une lentille.

excroissance qui prend la forme d'un bouton; c'est la tête du jeune Polype. Dans les temps fort chauds, un Polype est formé & séparé en vingt-quatre heures : on voit quelquefois sortir d'un seul Polype jusqu'à dix-huit petits.

La découverte des Polypes d'eau douce, & celle des petits Polypes marins, architectes des Coraux, des Corallines, & de plusieurs productions à polypier, qu'on avoit prises pour des plantes marines, sont l'une & l'autre très-modernes. Les petits Polypes de mer sont de très-petits animaux qui ont échappé à de très-bons observateurs qui les ont pris pour des fleurs. Ce sont ces vers dont il y a un très-grand nombre d'espèces différentes, qui construisent ces coraux, ces corallines, ces lithophytes, ces escarres, ces éponges, ces variétés de madrepores si nombreuses, & toutes ces autres substances qu'on avoit prises autrefois pour des plantes; mais les observations de MM. Poissonel, Réaumur, Bernard de Jussieu, &c. ont fait voir qu'elles n'étoient que des loges, des cellules construites par des espèces de vers insectes qui multiplient en tel nombre qu'on ne sauroit les évaluer; & que ces loges bâties chacune par autant d'individus, sont pour les Polypes ce que les guêpiers sont pour les Guêpes. On a ôté à ces productions le nom de plantes marines; on les a appelées des *Polypiers*, ou *productions à Polypiers*.... Outre tous ces Polypes, il y a encore les grands Polypes marins, tels sont la *Sèche*, *le Calmar*, *le Lièvre marin*, &c. Ces animaux ont les pieds ou les bras placés à leur tête; ils ont ordinairement entre trois pouces à trois pieds de longueur. Ils sont ovipares : on ignore s'ils ont pour se multiplier les ressources des Polypes d'eau douce. Il paroit certain que leurs bras croissent de nouveau quand ils ont été coupés, ainsi que ceux des écrevisses. Les grands Polypes marins étoient d'usage pour la table chez les anciens. *M. de Bomare.*

(43) Le *Toucan* est un oiseau très-singulier, particulièrement par la grosseur & la longueur disproportionnée de son bec, qui, loin de faire un instrument utile, n'est au contraire, « dit M. de Buffon, qu'une masse en lévier, qui gêne le vol

» de l'oiſeau.... Le bec exceſſif inutile du Toucan renferme » une langue encore plus inutile.... Ce n'eſt point un organe » charnu ou cartilagineux.... C'eſt une véritable plume, bien » mal placée comme l'on voit, & renfermée dans le bec » comme dans un étui. Le nom de *Toucan* ſignifie *plume* en » langue Braſilienne ».

Les Toucans ſont répandus dans tous les climats chauds de l'Amérique méridionale. Leur plumage eſt fort beau.

(44) Le *Kamichi* eſt un grand oiſeau noir de l'Amérique, « très-remarquable, dit M. de Buffon, par la force de ſon » cri, & par celle de ſes armes. Il porte ſur chaque aîle deux » puiſſans éperons, & ſur la tête une couronne pointue, de » trois ou quatre pouces de longueur, ſur deux ou trois li- » gnes de diamètre à ſa baſe, &c. »... Certains oiſeaux tels que les *Jacunas*, pluſieurs eſpèces de pluviers, de van- neaux, &c. portent aux épaules des éperons ou ergots; mais le Kamichi eſt de tous le mieux armé. *M. de Buffon.*

(45) « Les *Chauve-ſouris* ſe retrouvent en divers pays; » mais, dans la plupart des climats chauds, on en voit de » monſtrueuſes pour la groſſeur. Il y en a une eſpèce très- » commune en Amérique, à laquelle M. de Buffon a donné » le nom de *Vampire*, parce qu'elle ſuce le ſang des hom- » mes & des animaux qui dorment.... Le *Vampire* eſt d'un » aſpect hideux.... Les voyageurs s'accordent à dire que ces » vampires ſucent (ſans les éveiller) le ſang des hommes & » des animaux qui dorment ».

M. de Buffon ſuppoſe que ce n'eſt ni avec leurs dents, ni avec leurs ongles, qu'ils entament la peau des animaux, mais que c'eſt avec leur langue qu'ils peuvent faire des ouvertures aſſez ſubtiles dans la peau, pour en tirer du ſang & ouvrir des veines, ſans cauſer une vive douleur. M. de Buffon n'a point vu la langue du Vampire. Il imagine qu'elle eſt ſemblable à celle de *la Rouſſette* (autre eſpèce de Chauve-ſouris) qui eſt pointue & hériſſée de papilles dures, très-fines, très-aiguës, &c. *M. de Bomare.*

(46) L'*Arbre de cire* eſt un arbriſſeau. Il y en a deux eſpèces; l'une croît à la Louiſiane, l'autre à la Caroline. Cet arbriſſeau a le port du myrte, & ſes feuilles ont à-peu-près la même odeur. Ses baies qui ſont de la groſſeur d'un grain de coriandre, contiennent des noyaux qui ſont couverts d'une eſpèce de réſine, qui a quelque rapport avec la cire. Les habitans de ce pays en font de la bougie. L'*Arbre-ſuif* croît à la Chine & dans la Guyane. Il s'elève à la hauteur d'un grand ceriſier. Son fruit conſiſte en des grains blancs, de la groſſeur d'une noiſette, dont la chair a les qualités du ſuif; on en fait des chandelles; c'eſt auſſi un arbre qui produit l'encens; c'eſt encore d'un arbre que les Chinois retirent leur beau vernis. *M. de Bomare.*

(47) Tout le monde ſait que lorſqu'on touche les feuilles de la Senſitive, elles ſe flétriſſent auſſi tôt, & qu'elles reprennent leur première fraîcheur un moment après qu'on les a quittées.... M. Adanſon a vu en Afrique un arbuſte ſenſitif, dont les feuilles s'abaiſſent lorſqu'on paſſe deſſous. On dit auſſi qu'il ſe trouve à Panama un arbuſte à feuilles épineuſes, dont les branches s'abaiſſent lorſqu'on paſſe auprès, & tendent à s'attacher à l'habit du voyageur. Comme il s'incline lorſqu'on paſſe auprès de lui, les Naturels du pays lui donnent le nom *de Bonjour.*

On voit au Jardin du Roi une plante nouvellement découverte, originaire d'Otahiti, qu'on a nommée *Plante oſcillante;* elle eſt du genre de la Senſitive, mais beaucoup plus extraordinaire.

(48) *La Fraxinelle* ou *Dictame blanc*, eſt une plante vivace, qui vient d'elle-même dans les bois du Languedoc, de la Provence, de l'Italie & de l'Allemagne.... Les extrémités des tiges & les pétales des fleurs ſont couvertes d'une infinité de verticales pleines d'huile eſſentielle, comme on peut l'obſerver facilement à l'aide d'un microſcope. Elles répandent dans les jours d'été, le ſoir & le matin, des vapeurs éthérées inflammables, & en telle abondance, que ſi l'on place au pied de cette plante une bougie allumée, il s'élève

tout-à-coup une grande flamme qui se répand sur toute la plante, elle forme alors un buisson ardent très-curieux. *M. de Bomare.*

(49) L'*Amiante* est une matière fossile, composée de filets très-déliés.... Il y a plusieurs sortes d'Amiantes; de jaunâtres, de grisâtres & de blancs; il y en a même de verds & de rouges. On file l'Amiante, on en fait une toile qu'on jette au feu, sans crainte qu'elle se consume; & même on blanchit cette toile par le feu: de sale & de crasseuse qu'elle étoit, elle en sort pure & nette. Le feu consume les matières étrangères & combustibles dont elle est chargée, sans pouvoir l'altérer. Cependant, toutes les fois qu'on la retire du feu, elle perd un peu de son poids. Du temps des anciens Grecs & des Romains, on brûloit dans des toiles d'Amiante les corps des Rois, afin que leurs cendres ne se mêlassent point avec celles du bûcher. L'Amiante est très-propre à faire des mèches, parce qu'il ne leur arrive aucun changement qui puisse offusquer la lumière. Les Payens s'en servoient dans leurs lampes sépulcrales. *M. de Bomare.*

(50) La Chine doit à ce grand Prince l'abolition d'une coutume aussi barbare qu'insensée. « C'étoit un usage assez » commun parmi les Tartares, à la mort d'un homme, » qu'une de ses femmes se pendit.... En 1668, un Tartare » de distinction étant mort à Peckin, une de ses femmes, » âgée de 17 ans, se disposoit à lui donner cette preuve » d'affliction; mais ses parens présentèrent une requête à » l'Empereur pour le supplier d'abolir une si odieuse cou- » tume. Ce Prince ordonna qu'elle fût abandonnée comme » un ancien reste de barbarie: elle étoit établie aussi parmi » les Chinois, mais les exemples en étoient plus rares, & » leur Philosophe ne l'avoit point approuvée... Les Chinois » en général sont d'un caractère doux & traitable. Ils ont » beaucoup d'affabilité dans leurs manières, sans qu'il y pa- » roisse aucun mélange de dureté, de passion & d'empor- » tement. Cette modération se fait remarquer jusques dans » le peuple. Les Européens qui ont quelque affaire à traiter

» avec les Chinois doivent se garder de toutes sortes de
» vivacités & d'emportemens. Ces excès passent à la Chine
» pour des vices contraires à l'humanité, non que les Chi-
» nois ne soient aussi vifs que nous, mais ils apprennent
» de bonne heure à se rendre maîtres d'eux-mêmes...

« La modestie des femmes Chinoises est extrême. Elles
» vivent constamment dans la retraite, avec tant d'atten-
» tion à se couvrir qu'on ne voit pas même paroître leurs
» mains au bout de leurs manches : si elles présentent quel-
» que chose à leurs plus proches parens, elles le posent sur
une table, dans la crainte qu'on ne leur touche la main... »
Voici parmi les Chinois les causes de divorce les plus remar-
quables « 1°. Une femme babillarde, qui se rend incom-
» mode, par ce défaut est sujette à être répudiée, quoi-
» qu'elle soit mariée depuis long-temps, & qu'elle ait donné
» plusieurs enfans à son mari ; 2°. une femme qui manque
» de soumission pour son beau-père & sa belle-mère ; 3°. la
» stérilité est une autre raison de divorce ; 4°. la jalousie,
» &c... Le soir des nôces, on conduit la jeune mariée dans
» l'appartement de son mari, où elle trouve sur une table
» des ciseaux, du fil, du coton & d'autres matières à ou-
» vrages, pour lui faire connoître qu'elle doit aimer le tra-
» vail & fuir l'oisiveté.

« Rien n'est comparable au respect que les enfans ont
» pour leurs père & mère, & les écoliers pour leurs
» maîtres. Ils parlent peu, & se tiennent toujours debout
» en leur présence. L'usage les oblige, sur-tout au com-
» mencement de l'année, le jour de leur naissance, & dans
» d'autres occasions, de les saluer à genoux, en frappant
» plusieurs fois la terre du front.

« Quand un fils aîné n'auroit rien hérité de son père, il
» n'en seroit pas moins obligé d'élever ses frères, & de les
» marier ; il doit leur tenir lieu du père qu'ils ont perdu
» Ceux qui n'ont pas d'héritier mâle adoptent un fils de leur
» frère ou quelqu'autre parent ; quelquefois même un étran-
» ger. L'enfant adopté est revêtu de tous les priviléges d'un

» fils légitime, prend le nom de celui qui l'adopte, & de-
» vient son héritier. S'il naît dans la suite un autre fils dans
» la même famille, l'enfant adoptif entre toujours en par-
» tage de la succession. Il est permis aux Chinois de pren-
» dre des secondes femmes qui tiennent rang après l'épouse
» légitime; cependant la loi n'accorde cette liberté, que
» lorsque la première femme est parvenue à l'âge de qua-
» rante ans, sans aucune marque de fécondité.

« Toutes les couleurs ne se portent point indifféremment
» à la Chine. Le jaune n'appartient qu'à l'Empereur & aux
» Princes de son sang. Le satin à fond rouge est le partage
» d'une espèce de mandarins, aux jours de cérémonie; les
» autres portent ordinairement le noir, le bleu ou le violet.
» La couleur du peuple est généralement le bleu ou le noir...
» La chemise est de différentes sortes d'étoffes, suivant les
» saisons. C'est un usage assez commun dans les grandes cha-
» leurs de porter sur la peau un filet de soie qui empêche la
» sueur de se communiquer aux habits. La couleur qui appar-
» tient aux femmes est ou rouge, ou bleue, ou verte. Peu
» de femmes portent le noir & le violet, si elles ne sont
» avancées en âge, &c.

» A la Chine, le deuil d'un père & d'une mère doit être
» de trois ans. On prétend que cet usage est fondé sur la
» reconnoissance qu'un fils doit à son père & à sa mère pour
» les trois premières années de sa vie, pendant lesquelles il
» a eu continuellement besoin de leur assistance. La couleur
» du deuil est le blanc; mais pendant le premier mois qui
» suit la mort d'un père ou d'une mère, l'habit des enfans
» est un sac de chanvre d'un rouge éclatant, qui ne diffère
» pas pour la qualité des sacs de marchandises. Leur cein-
» ture est une corde lâche. Il est permis aux Chinois de gar-
» der aussi long-temps qu'ils le souhaitent les cadavres dans
» leurs maisons; ils les gardent quelquefois pendant trois
» ou quatre ans. Leur siége, pendant cet espace de temps,
» est un tabouret, & leur lit une natte de roseaux près du
» cercueil. Ils se retranchent l'usage du vin & de certains

» alimens. Il se dispensent d'assister aux fêtes ; ils ne » fréquentent point les assemblées publiques ; cependant il » faut enfin que le cadavre soit inhumé ; car c'est pour un » fils un devoir indispensable de placer le corps de son père » & de sa mère dans le tombeau de ses ancêtres. Il y a chez » les Chinois deux fêtes célèbres ; la ptemière est celle du » commencement de l'année, & l'autre celle des lanternes. » Dans cette dernière fête, toute la Chine est illuminée ; » on la croiroit en feu. Tous les habitans de l'Empire, à » la campagne ou dans les villes, allument des lanternes » peintes de différentes couleurs, & les suspendent dans » leurs cours & à leurs fenêtres, & dans leurs appartemens. » les gens riches font en lanternes une dépense prodigieuse : » on voit des lanternes de diverses formes, & la plupart » dorées & magnifiquement ornées ; mais rien ne donne » tant d'éclat à la fête, que les feux d'artifice qui s'exécu- » tent dans toutes les parties des villes... Les réjouissances » durent cinq jours. L'opinion commune sur l'origine de cette » fête, est qu'elle fut établie peu de temps après la fonda- » tion de l'Empire, par un Mandarin qui, ayant perdu sa » fille sur le bord d'une rivière, se mit à la chercher, mais » inutilement, avec des flambeaux & des lanternes, ac- » compagné d'une foule de peuple dont il s'étoit fait aimer » par sa vertu ; mais les Lettrés donnent une autre origine » à la fête des Lanternes. Ils prétendent que l'Empereur *Kye*, » dernier Monarque de la famille de *Hya*, se plaignant de la » division des nuits & des jours, qui rend une partie de la » vie inutile, fit bâtir un palais sans fenêtres, où il ras- » sembla un certain nombre de personnes ; & que pour en » bannir les ténèbres, il y établit une illumination conti- » nuelle de lanternes qui donna naissance à cette fête.... La » magnificence des Chinois éclate dans leurs ouvrages pu- » blics, tels que les fortifications, les temples, les tours, les » arcs de triomphe, les ponts, les chemins, les canaux, &c. » On compte environ trois mille tours le long de la grande » muraille. Le tiers des habitans de l'Empire fut employé

la

» la bâtir. Ce fameux ouvrage se conserve aussi entier que » le premier jour qu'il fut bâti. Le plus fameux édifice est ce» lui de Nankin qui se nomme *la grande Tour* ou *la Tour de* » *Porcelaine*. C'est un octogone d'environ quarante pieds de » diamètre ; de sorte que la largeur de chaque face est de » quinze pieds.... Les étages sont au nombre de neuf.... Le » mur du rez-de-chaussée n'a pas moins de douze pieds d'é» paisseur sur huit pieds & demi de hauteur. Il est revêtu » de porcelaine. Cette porcelaine est bien conservée, quoi» qu'elle ait plus de trois cents ans. On donne à cette Tour » depuis le rez-de-chaussée jusqu'à l'extrêmité du toit, envi» ron deux cents pieds d'élévation.... On compte à la Chine » plus de onze cents arcs de triomphe élevés à l'honneur des » Princes, des hommes & des femmes illustres, & des per» sonnes renommées par leur savoir & leur vertu....

» L'agriculture est particuliérement honorée à la Chine... » Une pluie favorable est une occasion de visite & de com» plimens parmi les Mandarins. Au Printemps, l'Empereur » ne manque pas, suivant l'ancien usage, de conduire so» lemnellement une charrue, d'ouvrir quelques sillons, & de » semer différentes espèces de grains. Il nomme douze Sei» gneurs pour lui servir de cortége, & labourer après lui ; » il est en outre accompagné de cinquante laboureurs respec» tables par leur âge, & auxquels l'Empereur lui-même dis» tribue différens présens. Les Mandarins observent la même » cérémonie dans chaque Ville... L'Empereur *Yongchin* exi» geoit de tous les Gouverneurs des Villes qu'ils lui envoyas» sent tous les ans le nom d'un paysan de leur district distin» gué par son application à cultiver la terre, par une con» duite irréprochable, par l'union de sa famille, par la paix » entretenue avec ses voisins, enfin par sa frugalité & sa sa» gesse. Sur le témoignage du Gouverneur, l'Empereur éle» voit ce sage & diligent laboureur au degré de Mandarin du » huitième ordre, & lui envoyoit des Patentes de Mandarin » honoraire ; distinction qui le mettoit en droit de porter » l'habit de Mandarin, de rendre visite au Gouverneur de

» la Ville, de s'asseoir en sa présence, & de prendre du thé
» avec lui ». *Abrégé de l'Hist. génér. des Voyages, T. VIII.*

(51) Barège, celèbre par ses eaux minérales, est situé au pied des Pyrennées. Ce Village n'est habitable que depuis le mois de Mai jusqu'au mois d'Octobre : à cette époque, les habitans se retirent à Luz ou dans d'autres Bourgs de la vallée de Barège, qui contient dix-sept Villages & la petite Ville de Luz. Les habitans emportent avec eux tout ce qu'ils possèdent, même leurs portes & leurs fenêtres, parce que les voleurs osent gravir les monceaux de neige pour aller piller les maisons. Barège est à quelques lieues de Bagnères. Il y a aussi à Bagnères des eaux minérales. La situation de ce dernier Village est charmante. Il est voisin de la belle vallée de *Campan*. On trouve à cinq lieues de Barège la cascade *de Gaverny*, l'une des plus hautes que l'on connoisse.

(52) Tous les détails relatifs aux *Frères Moraves* sont conformes à la vérité : ceux que je vais donner encore seront aussi exacts.

L'habitation des Frères *Herneutes* ou Moraves, est immense & située de la manière la plus agréable. Les Frères Moraves respirent l'air le plus sain de la Hollande : l'eau de *Zast* est excellente; avantage extrêmement rare dans ce pays. Leurs jardins sont aussi beaux que vastes. La maison est composée de plusieurs grands corps-de-logis. Dans cette énorme enceinte, toutes les femmes veuves & sans enfans couchent dans la même salle, & mangent ensemble dans une espèce de réfectoire. La même chose est observée pour les filles, pour les hommes veufs & sans enfans, & pour les garçons; ainsi les personnes libres des deux sexes sont séparées les unes des autres. Il n'est pas permis aux Frères veufs & garçons d'aller dans les salles des veuves & des filles. Ils ne peuvent se rencontrer que dans les jardins, ne se voyant d'ailleurs qu'à l'Église où ils sont encore séparés. Les femmes mariées vivent avec leurs maris & leurs enfans, & forment de petits ménages particuliers. Toutes les femmes ont des justes, & pour coiffures le petit *Beguin* Hollandois, attaché sous le cou avec un

ruban, dont la couleur les diſtingue. Le ruban des femmes mariées eſt bleu, celui des veuves eſt blanc, celui des filles eſt rouge. Ils s'appellent tous entr'eux *frère* & *ſœur*, & paroiſſent étroitement unis. Leurs logemens ſont de la plus grande ſimplicité; mais on y trouve une propreté recherchée. Ce ſont les plus anciens Frères qui ont le ſoin de l'adminiſtration de la maiſon. C'eſt auſſi à eux que s'adreſſent les Frères & Sœurs qui veulent ſe marier.

Leur Égliſe eſt très-vaſte; on n'y voit ni ornemens ni tableaux. La forme de cette Égliſe eſt quarrée; deux grandes tribunes, ſoutenues par des colonnes, occupent deux côtés de cette Égliſe. Dans l'une, eſt une orgue. Aux deux autres côtés de l'Égliſe ſont rangés des bancs. L'un de ces côtés eſt pour les hommes, l'autre en face eſt pour les femmes. Ces dernières arrivent par la porte qui eſt du côté de leurs bancs. Les hommes de même. Ainſi les hommes & les femmes ſont ſéparés dans l'Égliſe, & ils y entrent & en ſortent par des portes différentes. A-peu-près au milieu de l'Égliſe, eſt un Frère aſſis vis-à-vis une petite table, ſur laquelle eſt un gros Livre. Tout le monde eſt aſſis dans l'Égliſe. Les hommes n'ont point de chapeaux: ils ne ſe mettent jamais à genoux, & n'ont point de Livres d'heures. Seulement à la fin de leur prière, ils ſe lèvent tous un moment avant de s'en aller. La cérémonie commence ainſi: l'orgue joue; enſuite le Frère, qui eſt à la petite table, chante ſeul d'abord: il s'arrête; tout le monde lui répond en chœur. Durant ce tems, l'orgue accompagne en *piano*. Cette muſique eſt d'un effet raviſſant: elle eſt douce, touchante, majeſtueuſe. Après la muſique, le Frère, placé à la petite table, fait une eſpèce de ſermon ou d'exhortation (en Allemand) ce qui termine la cérémonie. Ils s'aſſemblent dans cette Égliſe tous les jours deux fois. La première, à ſept heures du ſoir; la ſeconde, à neuf heures, toujours du ſoir. Trois fois la ſemaine on prêche à la première prière. Les autres jours, à cette prière, on lit les Saintes Écritures. Leur prière ne dure jamais plus de quarante minutes. Il règne dans cette maiſon un air de modeſtie, de pureté, de ſimplicité &

d'union qui dispose à l'attendrissement. Tout y travaille, tout y est occupé, tout y paroît paisible, heureux & sage. Voilà ce que j'ai vu à *Zazt*. Voici les détails que je trouve dans l'Encyclopédie, relativement à cet établissement. Les *Moraves*, reste de la Secte des Hussites, sont répandus en grand nombre sur les frontières de Pologne, de Bohême & de Moravie (*a*), d'où vraisemblablement ils ont pris le nom de *Moraves*, & celui d'*Herneutes*, du nom de leur principale résidence, en Luzace, contrée d'Allemagne. Ils subsistent en plusieurs maisons, qui n'ont d'autres liaisons entr'elles que la conformité de vie & d'institut. Le Comte de Zinzindorf, Patriarche, ou Chef des Frères unis, est mort en 1760. Ce Seigneur Allemand s'étoit fait Membre & Protecteur zèlé de cette Société, avant lui opprimée & presqu'éteinte; mais qu'il a rétablie & soutenue de sa fortune & de son crédit. Nous avons, en Auvergne, d'anciennes familles de Laboureurs, qui vivent, de tems immémorial, dans une parfaite société. On nomme en tête les *Quitard Pinon*, comme ceux qui prouvent 500 ans d'association. On nomme encore les *Arnaud*, les *Pradel*, les *Bonnemoy*, les *Tournel* & les *Anglades*, anciens & sages Roturiers, dont l'origine se perd dans l'obscurité des tems. Chacune de ces familles forme différentes branches, qui habitent une maison commune, & dont les enfans se marient ensemble, de façon pourtant que chacun des Consorts n'établit guères qu'un fils dans la communauté pour entretenir la branche que ce fils doit représenter un jour après la mort de son père; branches dont ils ont fixé le nombre par une loi de famille, en conséquence de laquelle ils marient au-dehors les enfans surnuméraires des deux sexes. De quelque valeur que soit la portion du père dans les biens communs, ces enfans surnuméraires s'en croyent exclus de droit, moyennant une somme fixée différemment dans chaque communauté, & qui est chez les *Pinon* de 500 liv. pour les garçons, & de 200 liv. pour les filles. Usage

(*a*) On trouve en Amérique, à Philadelphie, un établissement de *Frères Moraves*, absolument semblable à celui de *Zast*.

injuste; mais du reste leurs Réglemens sont fort bons, & leurs Loix très-sages.

« (53) Les *Sapins* sont des arbres résineux qui deviennent » fort hauts, & qui se plaisent dans les pays froids. On peut » diviser les Sapins en deux ordres; savoir: les Sapins pro- » prement dits, & les *Picéas* ou *Épicias*, *pece* ou *pesse*....... » Les Sapins fournissent de la térébenthine liquide qu'on ap- » pelle en Angleterre *Baume commun de Gilead*.... Les *Picéas* » ne donnent point de térébenthine; mais il sort de leur écorce » un suc épais, ou une résine qui s'épaissit, devient concrète » & semblable à des grains d'encens commun. C'est avec » cette résine que l'on fait ce qu'on nomme *Poix de Bour-* » *gogne*.... On voit sur le Mont *Pilate*, en Suisse, un Sapin » remarquable. De sa tige, qui a plus de huit pieds de cir- » conférence, sortent à quinze pieds de terre neuf branches » d'environ un pied de diamètre & de six pieds de long. De » l'extrêmité de chaque branche s'élève un Sapin fort gros, » de sorte que cet arbre imite un lustre garni de ses bougies ».

M. de Bomare.

« (54) Le *Chêne* est un arbre utile dans toutes ses parties. » On fait usage de son écorce réduite en poudre, & sous le » nom de *Tan brut* (*a*), pour préparer les cuirs. Son aubier (*b*), » son bois, & même le cœur du bois, ont la même propriété, » à quelque différence près. L'écorce qui a passé les cuirs, se » nomme *Tan préparé*. On en fait usage pour faire des cou- » ches dans les serres chaudes. *Le Guy* est une plante para- » site (*c*), qui vient sur plusieurs arbres, & particulièrement » sur le Chêne. Les Druides, anciens Prêtres Gaulois, cueil-

(*a*) D'où vient le nom de *Tanneur*, donné aux ouvriers.

(*b*) L'*Aubier*, est la couche qui se trouve entre l'écorce & le cœur de tous les arbres.

(*c*) Les plantes *Parasites*, sont des espèces de plantes qui ne tirent leur nourriture que d'autres plantes, sur lesquelles elles s'attachent.

» loient le *Guy* de Chêne avec de grandes cérémonies ».
M. de Bomare.

(55) Il est très-vrai qu'il existe une méthode avec laquelle un enfant, docile & appliqué, apprend à lire très-couramment en quinze leçons ; & pour l'enfant le plus borné, quatre mois sont plus que suffisans ; tandis qu'avec la méthode ordinaire, il faut dix-huit mois ou deux ans. L'ancienne méthode consiste, comme on sait, à faire connoître aux enfans toutes les Lettres de l'Alphabet, & à leur apprendre ensuite la formation des syllabes ; c'est-à-dire, toutes les combinaisons de ces Lettres, deux à deux, trois à trois, &c. Et comme le nombre de ces combinaisons est très-considérable, puisqu'il y a vingt-deux Lettres à combiner, & que d'ailleurs il n'y a le plus souvent aucun rapport entre le son composé des Lettres qui forment chaque syllabe, & les sons particuliers de chacune de ces Lettres, cette méthode est nécessairement aussi longue que pénible & ennuyeuse pour les enfans.

Celle de M. Berthaud, au contraire, est très-courte, parce qu'elle borne à quatre-vingt-huit le nombre des combinaisons nécessaires des Lettres si considérable dans la méthode ordinaire. Il a découvert, en effet, que tous les mots de la Langue Françoise ne sont composés que de quatre-vingt-huit consonnances différentes ; de manière que connoissant la formation de ces quatre-vingt-huit consonnances (sans connoître en détail les Lettres qui les composent) on sait lire : & comme il a appliqué une figure à chacune de ces consonnances, l'enfant les retient avec facilité, & ordinairement il ne lui faut pas plus de deux mois pour apprendre à lire couramment. Cette méthode ne peut pas être expliquée ici plus en détail, & on est obligé de renvoyer à l'Ouvrage même qui l'explique. Il a pour titre : *Quadrille des Enfans* ou *Système nouveau de Lecture.* Il se vend, à Paris, *chez Couturier, Quai des Augustins.* L'Éditeur de la dernière édition de cet Ouvrage (dédié aux Enfans de S. A. S. M. le Duc de Chartres) est M. Alexandre, la seule personne qui sache enseigner à lire de cette manière. Il demeure *rue Montmartre, au coin de la rue Plâtrière.*

Il eſt d'autant plus extraordinaire que cette méthode ne ſoit pas univerſellement adoptée, qu'il y a près de quarante ans qu'elle eſt inventée. Mais telle eſt la conſtance de l'attachement aux vieilles routines, quelque peu fondée qu'elle puiſſe être.

(56) Une Françoiſe, *Éliſabeth-Sophie Chéron*, ſe diſtingua également dans la Peinture, la Poéſie & la Muſique. Elle jouoit de pluſieurs inſtrumens. Elle ſavoit le Latin, l'Italien & l'Eſpagnol. Elle peignoit ſupérieurement le Portrait; mais toujours d'une manière allégorique & ingénieuſe. Elle a fait d'ailleurs pluſieurs beaux Tableaux d'Hiſtoite. Dans la même année, elle fut reçue, en qualité de Poëte, à l'Académie des Ricovrati, à Padoue, & en qualité de Peintre à l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, à Paris. Elle ſe maria à 60 ans : elle épouſa ſon ami intime, un Ingénieur nommé M. Hay, qui étoit de ſon âge. Elle mourut à 63 ans, l'an 1711 (*a*).

Catherine Duchemin, femme de Girardon, Sculpteur; *Geneviève de Boulogne*, & ſa ſœur *Madeleine de Boulogne*, ſont encore trois Françoiſes qui ſe ſont particulièrement diſtinguées dans la Peinture. Paſſons aux Étrangères.

Anna di Roſa, ſurnommée *Anella de Maſſina*, du nom de ſon Maître. Elle peignit l'Hiſtoire avec le plus grand ſuccès (*b*).

(*a*) *Eliſabeth-Sophie Chéron*, eut pluſieurs Elèves. Ses deux niéces, Meſdemoiſelles de la Croix, qui eurent beaucoup de talent. Les tableaux d'hiſtoire les plus eſtimés de Mademoiſelle Chéron, ſont une Fuite en Egypte, avec un beau fond de payſage, où l'on voit la Vierge endormie, & les Anges prenant ſoin de l'Enfant Jéſus. 2°. Caſſandre interrogeant un Génie, ſur la deſtinée de la Ville de Troie. 3°. Une Annonciation. 4°. Jéſus-Chriſt au tombeau. 5°. Un Saint-Thomas d'Aquin. Mademoiſelle Chéron a laiſſé pluſieurs Poéſies très-agréables; entre autres un petit Poëme, qui a pour titre les *Ceriſes renverſées*, dans lequel on trouve de la facilité, de la gaîté & de l'imagination.

(*b*) *Anna di Roſa*, périt à 36 ans, victime de la jalouſie. Elle fut poignardée par *Auguſtin Beltrano*, ſon mari, abuſé par d'injuſtes ſoupçons.

Sophonisbe Angosciola Lomellina, d'une famille noble de Crémone, eut une grande réputation, & la mérita. Philippe II, Roi d'Espagne, l'attira à Madrid. Il la combla de bienfaits, & lui fit faire le mariage le plus brillant. Étant devenue veuve, elle épousa en secondes noces *Orazio Lomellini*, d'une des plus illustres Familles de la République de Gênes. Elle enseigna elle-même les principes de son Art à ses trois sœurs, *Europe*, *Anne* & *Lucie*, qui peignirent avec succès. Sophonisbe parvint à une extrême vieillesse, & mourut en 1620...... *Lavinia Fontana* & *Antonia Pinelli*, de Bologne, méritent aussi d'être placées parmi les Peintres célèbres.... *Maria-Elena Panzachia*, née à Bologne en 1668, peignit supérieurement les Paysages.... *Lucia Cassalina*, née en 1677, peignit avec un un égal succès le Portrait & l'Histoire. Elle épousa *Félice Torelli*, un des meilleurs Peintres de son tems.... *Catherine Taraboti*, Élève d'Alexandre Varotari, mérita d'être placée au rang des plus habiles Artistes Vénitiens.... La sœur de Varotari, nommée *Claire*, peignoit parfaitement le Portrait........ *Barbara Burini*, née en 1700, eut autant de talent que toutes celles qu'on vient de nommer.

Les Écoles Flamandes & Hollandoises ont produit des femmes aussi célèbres. On a déjà parlé de la fameuse *Sibylle Mérian*. Une autre fille illustre se distingua comme elle par une rare réunion de talens & de connoissances. *Anna Wasser* naquit à Zurich. Elle aima les Lettres, fit de bons Vers & de charmans Tableaux. Elle peignoit agréablement à l'huile; mais elle excella dans la miniature. Elle mourut en 1713, à l'âge de 34 ans.... Mademoiselle *Verst*, née à Anvers en 1680. Elle savoit le Latin, parloit plusieurs Langues, & peignoit le Portrait & l'Histoire. Tous les Artistes les plus célèbres se sont accordés à louer la fraicheur de son coloris & la pureté de son dessein. Elle se fixa à Londres, & y mourut...... *Maria Van-Oosterwick*, est, à juste titre, placée au rang des meilleurs Artistes de la Hollande. Elle ne peignoit que des fleurs & des fruits; mais elle porta ce genre au plus haut point de perfection. Elle mourut en 1693.... *Henriette Vanpée Volters*, Élève de son père, née à Amsterdam, se distingua dans la

miniature. Elle mourut en 1741.... *Rachel Ruisch Van-Pool*, naquit à Amsterdam, & fut une des femmes qui honora le plus son pays par ses mœurs & par ses talens. Jeune, sans Maître, sans autre secours que son goût pour le dessin, on la vit copier tout ce qui la frappoit en Peinture & Estampes. Enfin, on lui donna pour Maître Guillaume Van-Aelst, célèbre pour les fruits & les fleurs. Elle se fit, dans ce genre, la plus grande réputation. L'Académie de la Haye la reçut au nombre de ses Membres, ainsi que Van-Pool, son mari, qui étoit bon Peintre. L'Électeur Palatin envoya à Rachel Van-Pool un Diplome, qui la nommoit Peintre de la Cour de Dusseldorp. Ce Prince lui écrivit une Lettre qu'il accompagna d'un présent magnifique; & il tint son enfant sur les Fonts de Baptême. Rachel peignit aussi bien à 80 ans qu'à 30. Elle mourut âgée de 86 ans, en 1750. Le célèbre Van-Hucpen a excellé dans le même genre. Il n'eut pour Élève que la fille d'un nommé Haverman, qui fit des progrès étonnans au point même d'exciter la jalousie de son Maître.

Le tems n'a pu nous faire perdre les noms de toutes les femmes de l'Antiquité qui se sont distinguées dans la Peinture. Les plus célèbres sont: « Timarette, fille de Micon, & qui a » excellé dans cet Art.

» Irène, fille & Élève de Cratinus.

» Calypso.

» Alcisthène.

» Aristarète, Élève de son père Néarchus.

» Lala de Cysique. Personne n'eut le pinceau plus léger. » Elle grava aussi sur l'ivoire.

» Olympias, dont Pline fait mention ».

Extrait des différens Ouvrages publiés sur la vie des Peintres, par M. P. D. L. F. Tom. I.

J'ai recueilli dans l'Ouvrage que je viens de citer, quelques traits peu connus, & qui m'ont paru intéressans & curieux. J'ai pensé qu'on les liroit avec plaisir, & qu'ils pourroient exciter l'émulation des enfans destinés à devenir Artistes.

« Polignotus, fils d'Agloophon, Peintre célèbre chez les

» Anciens, vivoit environ 440 ans avant J. C. Il mit le pre-
» mier de l'expression dans les visages; & après avoir fait
» plusieurs Ouvrages à Delphes, & sous un portique d'Athè-
» nes, dont il ne voulut recevoir aucun paiement, il fut ho-
» noré, par le Conseil des Amphictions du remercîment so-
» lemnel de toute la Grèce, qui lui ordonna, aux dépens du
» Public, des logemens dans toutes ses Villes, lui décerna
» des couronnes d'or, & lui assigna des places distinguées
» au Théâtre.

» Apollodore, Peintre d'Athènes, vivoit 404 avant J. C. Il
» ouvrit une nouvelle carrière, & donna naissance au beau
» siécle de la Peinture chez les Grecs. Il eut les plus grands ta-
» lens; mais ce qui lui fait plus d'honneur encore, c'est qu'il
» fut exempt de la jalousie, foiblesse si ordinaire aux Artistes.
» Il fit des vers à la louange de Zeuxis, son rival, dans les-
» quels il s'avouoit inférieur à ce grand homme.

» Pamphile se fit une réputation très-brillante dans le siècle
» même de Parrhasius & de Zeuxis. Il avoit au-dessus des au-
» tres Peintres les avantages que donnent la culture des
» Belles-Lettres & l'étude des Sciences. Pour donner plus de
» dignité à son Art, il obtint un décret public, qui défendoit
» aux Esclaves de s'y appliquer.

» Pausias, Disciple de Pamphile & d'Érigmus, fut le pre-
» mier qui peignit les lambris & les voûtes des Palais. Il im-
» mortalisa la Bouquetière Glycéré, dont il étoit amoureux,
» en la représentant composant une guirlande de fleurs.

» Métrodore fut en même-tems grand Philosophe & grand
» Peintre. Il éleva les enfans de Paul Émile, & peignit son
» triomphe. Ce Héros avoit demandé deux hommes pour ces
» deux objets. Métrodore fut regardé comme le plus capable
» de les remplir avec un égal succès.

» Quintus-Pédius, Peintre Romain, sous le règne d'Au-
» guste, se distingua dans cet Art, quoiqu'il fût muet de
» naissance ».

Nous allons passer maintenant aux Peintres modernes.

« On avoit commencé à connoître la Peinture, à Florence,
» vers l'an 1000 de J. C. Des Grecs y avoient été appelés

» de Constantinople pour peindre en Mosaïque le Chœur
» d'une Église. Cependant on ne voit point que cet Art se
» soit perfectionné jusqu'en l'année 1211 que naquit Jean
» *Cimabue*. Cet Artiste fit plusieurs grands Ouvrages, qui fu-
» rent l'époque de l'extinction du goût gothique & barbare,
» qui, depuis si long-tems, dégradoit les beaux Arts. *Cima-*
» *bue* étoit aussi bon Architecte. La protection que lui ac-
» corda Charles d'Anjou, Roi de Naples, fut un des moyens
» qui servit le plus au progrès de cet Art. *Cimabue* mourut
» en 1300.... Le *Giotto* fut Élève de *Cimabue*. Son père, qui
» étoit Laboureur, lui faisoit garder ses troupeaux. *Giotto*
» s'amusoit à les peindre. *Cimabue* qui vint à passer lorsqu'il
» étoit livré à cette occupation, l'engagea à le suivre à
» Florence; & bientôt *Giotto* égala son Maître. Il fit en-
» tr'autres Portraits celui du Dante. Il peignit aussi le paysage
» & les animaux. Comblé d'honneurs & de richesses, il mou-
» rut en 1336.

» Antoine *Solario*, Serrurier, surnommé le *Zingaro*, de-
» vint amoureux de la fille de *Cola Antonio*, qui, dédaignant
» son état, lui dit qu'il la lui donneroit lorsqu'il seroit aussi
» habile Peintre que lui. *Solario* voyagea, étudia, & parvint
» par ses talens à épouser celle pour laquelle il s'étoit fait
» Peintre. Il devint encore bon Architecte. Il vécut 73 ans,
» & mourut en 1455. Il a laissé beaucoup de Disciples, qui
» sont devenus d'excellens Artistes.

» André *Verrochio* s'appliqua à la Peinture & à la Sculpture,
» & s'instruisit des principes de l'Architecture, de la Perspec-
» tive & de la Géométrie. Il réunit encore à ces talens ceux
» de la Gravure & de la Musique. Son École est celle où se
» sont formés les meilleurs Artistes de son tems, tels que
» Pierre Pérugin & Léonard de Vinci. André Verrochio est
» le premier qui ait essayé & réussi à mouler le visage des
» personnes, tant vivantes que mortes, pour en prendre la
» ressemblance. Il mourut en 1488.

» *Guido Reni*, connu sous le nom de Guide, naquit à Bo-
» logne, en 1575. Il apprit les premiers principes de la Pein-
» ture de Denis Calvart, bon Peintre Flamand. Il passa ensuite

» dans l'École de Louis Carrache. L'Albane & Josepin, Peintres célèbres, étoient ses amis. L'œil étoit, selon le Guide, » la partie du visage la plus difficile à bien représenter. C'est » celle où il s'est le plus appliqué, & qu'il a rendue plus parfaitement qu'aucun autre Artiste. Son École étoit composée » de près de 200 Étudians. Il mourut en 1641 (a).

« Antoine *Balestra*, grand Peintre de l'École Vénitienne, » mourut en 1740, âgé de 74 ans. Une singularité le distingue, c'est qu'il ne peignit parfaitement que dans sa vieil» lesse.

» *Giovanni-Francesco Barbieri*, surnommé *le Guerchin*, » du mot *Guercio*, qui signifie louche, naquit à *Cento*, en » 1590, près de Bologne. Aucun Peintre n'a travaillé plus » vîte que ce grand Artiste. Pressé par des Religieux de faire » un Père Éternel pour leur Maître-Autel, la veille de leur » Fête; il le peignit aux flambeaux, dans une nuit. Il mourut » en 1666 (b).

» Augustin *Metelli* naquit dans la misère, à Bologne. Il » étoit déjà si habile à l'âge de 17 ans, qu'il fut recherché par » un riche Architecte, qui voulut partager sa fortune avec » lui, & l'adopter pour fils. Metelli refusa ses offres pour ne » pas abandonner son père & sa mère. Par la suite, il fut en » Espagne, où Philippe IV le combla de bienfaits. Metelli » joignoit plusieurs talens à son Art. Il étoit excellent Archi-

(a) Le plus beau Tableau du Guide, est en Italie, à Bologne, dans le Palais Sampierri, il représente Saint-Pierre dans la prison, gémissant sur son péché.

(b) On voit en Italie à *Capodimonte*, près de Naples, un tableau du Guerchin très-frappant. C'est une Magdeleine peinte à mi-corps. L'Artiste a rajeuni ce sujet usé, par la manière dont il l'a traité. Sa Magdeleine n'exprime point le désespoir : elle offre l'image d'un sentiment plus réfléchi & plus profond. Sa tête est appuyée sur une de ses mains; & dans cette attitude mélancolique, elle contemple la Couronne d'épines du Sauveur, posée sur une table. Son visage réunit à une beauté céleste, une expression aussi touchante que sublime, & qui représente avec une parfaite vérité, toutes les reflexions qu'une semblable méditation peut faire naître.

» tecte ; il avoit de la Littérature, & faisoit de bons Vers. Il » mourut, à Madrid, en 1660.

» Le Chevalier *Stanzioni*, Napolitain, se rendit célèbre » dans la Peinture & dans l'Architecture. Il a écrit en quatre » Livres, pleins d'utiles réflexions, la Vie des Peintres & des » Sculpteurs de son pays. Il vécut 96 ans, & mourut l'an 1681 (*a*).

» *Juan Fernandès Ximenès de Navareta*, connu sous le » nom de *el Mudo*, le muet, est appelé par les plus grands » Artistes, *le Titien Espagnol*. Il fut muet de naissance, ce » qu'on attribua à sa parfaite surdité. Il fut en Italie, & passa » plusieurs années dans l'École du Titien. Ses talens furent » célébrés par les plus fameux Poëtes Espagnols. Il mourut, » en Espagne, en 1572 (*b*) ».

Écoles Flamandes, Hollandoises & Françoises.

« *Louis de Deyster*, né à Bruges, fut grand Peintre. Son » goût tenoit de l'École d'Italie. Il s'amusa à faire des Clave- » cins, des Orgues, des Violons & des Horloges. *Anne* » *Deyster*, sa fille, dessinoit bien, & a fait des Copies des » Tableaux de son père, que l'on a souvent prises pour les Ori- » ginaux. Elle réunissoit à ce talent celui de la Musique, jouoit » de tous les instrumens, & supérieurement du Clavecin. » Deyster mourut en 1711.

» *Octavius Van-Veen*, bon Peintre, mourut à Bruxelles, » en 1634, laissant deux filles, *Gertrude* & *Cornélie*, qui ont » excellé dans la Peinture.

(*a*) *Joseph Ribéira*, surnommé l'*Espagnolet*, Peintre Espagnol, naquit dans la misère. Il acquit de grands talens & fut très Laborieux. Un Cardinal le prit chez lui, l'Espagnolet se trouvant dans l'aisance, s'apperçut qu'il devenoit paresseux. Il se sauva de chez le Cardinal, par cette seule raison. Il reprit le goût du travail & fit une grande fortune. Il mourut en 1746.

(*b*) *Jean Holbeen*, surnommé *le Jeune*, Peintre Allemand, ne peignit que de la main gauche. Il a peint à *Basle*, ce qu'on appelle *la danse de la Mort*. C'est la Mort détruisant toutes les grandeurs humaines. J'ai vu ce tableau : il ne m'a pas été possible d'en sentir la beauté ; mais tous les connoisseurs l'admirent. Holbeen mourut à Londres, en 1554.

» *Gérard Terburg*, né dans la Province d'*Overiſſel*, excel-
» lent Artiſte, mourut en 1681. Il eut pour Diſciples *Netſcher*,
» *Coutſon*, *Koetz*, & ſes propres ſœurs. *Marie Terburg*, ſa
» fille, ébauchoit ſes Ouvrages, qui, finis enſuite par Ter-
» burg, étoient auſſi eſtimés que s'ils euſſent été totalement
» de ſa main.

» *Jean Both*, né à Utrecht, fut ſurnommé *Both d'Italie*,
» à cauſe du long ſéjour qu'il y fit avec André Both ſon frère.
» Il réuſſit ſi bien à imiter la fraîcheur des payſages de *Claude*
» *Lorrain*, que la réputation de Claude en fut diminuée,
» d'autant plus que les figures qu'*André Both* plaçoit dans les
» payſages de ſon frère, étoient infiniment ſupérieures à
» celles de Claude. Ces deux Artiſtes furent toujours étroite-
» ment unis, & leurs Tableaux faits par deux mains diffé-
» rentes, ne paroiſſoient l'ouvrage que du même pinceau.
» Jean Both ayant eu le malheur, en 1650, de perdre ſon
» frère qui ſe noya, mourut de chagrin la même année à l'âge
» de 40 ans.

» *Pierre de Laar* fut ſurnommé *Bamboche*, en Italie, à
» cauſe de la bizarre conformation de ſa taille, ou plutôt
» parce qu'il eſt l'Auteur du genre de Peinture groteſque,
» dans lequel il mettoit des figures qu'on appeloit *Bambo-*
» *chades*. Il voyagea en France & en Italie, & mourut à Har-
» lem, en 1675, âgé de 62 ans (*a*).

(*a*) Le célèbre *Didier Eraſme*, né à Roterdam, & ſi connu par ſes Ouvrages de Littérature, étoit excellent Peintre. Le mérite de ſes Tableaux eſt atteſté par les Artiſtes du temps. Il en orna le Monaſtère d'*Emmaus*, détruit aujourd'hui. On ne voit pas qu'aucun de ſes Tableaux ait été conſervé.

Adrien Van-der Weff, eſt le Peintre Hollandois qui a montré le plus de goût & de génie : il naquit à Roterdam en 1659 : il s'attachoit à peindre l'Hiſtoire en petit. Il fut comblé des bienfaits de l'Electeur Palatin, qui le créa Chevalier. *Van-der-Weff* mourut à Amſterdam, l'an 1727. On voit à Duſſeldorp, une nombreuſe Collection de Tableaux de cet Artiſte. Parmi ces Tableaux, on en trouve un qui eſt un chef-d'œuvre d'expreſſion ; il repréſente notre Seigneur ſur la Croix,

» On peut regarder *Jean Cousin* comme le premier Peintre
» François qui se soit distingué. Il naquit près de Sens. Il vi-
» voit en 1589, & se fit une grande réputation sous les règnes
» de Henri II, François II, Charles IX & Henri III. Il exerça

---

la Vierge évanouie & une Magdeleine à genoux, pleurant & regardant la Vierge. Cette figure de Magdeleine est admirable, par le pathétique & la vérité de son expression.

Il existe présentement en Flandres, plusieurs Peintres d'un mérite supérieur, entre autres M. Lyens, à Bruxelles; M. Heryens, à Malines; M. Veragen, à Louvain, tous les trois Peintres d'Histoire. Le dernier n'a dû son talent qu'à lui seul, & sa célébrité qu'à la générosité de M. Lyens. Tous les Peintres de Flandres, étonnés de voir circuler dans le commerce d'excellens Tableaux, sans nom d'Auteur, & connoissant à la fraîcheur de la peinture, qu'ils étoient faits nouvellement, s'informoient en vain d'où ces Tableaux pouvoient venir. M. Lyens, plus frappé qu'un autre de cette singularité, voulut absolument découvrir le Peintre anonyme, qui méritoit si bien d'être connu. Il voyage dans toutes les Villes de la Flandre, & se fait conduire chez tous les jeunes Peintres qu'on lui indique. Enfin il arrive à Louvain. Après avoir parcouru la Ville, il étoit prêt à la quitter sans avoir trouvé ce qu'il cherchoit, lorsqu'on lui dit qu'il existe encore dans Louvain, un homme qui s'amuse à peindre, mais qui ne travaille que pour subsister, dont personne ne connoît les Ouvrages, & qui, sans doute, n'est qu'un barbouilleur, aussi mauvais qu'obscur. M. Lyens va chez cet homme, dont la femme établie tout le jour dans une petite boutique sur la rue, vendoit des allumettes. Le mari étoit renfermé dans un grenier. M. Lyens y monte : le logement & la simplicité de l'homme qu'il y trouve, ne ranime pas ses espérances; cependant il demande à voir un Tableau. Je n'en ai qu'un de fait, dit l'homme; mais il y a beaucoup d'ouvrage & il est très-cher. — Le vendrez-vous? — Oh! de celui-là, j'en veux quatre louis, je ne le donnerai pas à moins; il y a trois mois que j'y travaille. — Voyons-le..... A ces mots le bon homme va prendre son Tableau, & le présente à M. Lyens, qui s'écrie avec transport, *enfin je l'ai trouvé*! Le reste de la conversation mit le comble à l'étonnement de M. Lyens, lorsqu'il apprit que cet excellent Peintre n'avoit jamais eu de maître, qu'il étoit l'élève de la seule nature, qu'il ne se doutoit pas de son talent, & que depuis quinze ans il vendoit constamment ses Tableaux à un brocanteur, assez mal honnête, pour

» la Sculpture avec succès. Il savoit la Géométrie, l'Anatomie, & étoit habile dans l'Architecture. Il a beaucoup peint sur les vitrages, genre très-estimé alors. Il a fait aussi des Tableaux sur toile.

» *Simon Vouet* mourut en 1641. La plupart des Peintres qui se sont distingués dans le dernier siècle, ont été ses Élèves, tels que le Brun, le Sueur, le Valentin, Jean-Baptiste Mole, Aubin, Claude Vouet, François Perrier, Pierre Mignard, Nicolas Chaperon, Charles Poerson, Dorigny le père, Louis & Henri Testelin, Alphonse Dufresnoi, & plusieurs autres.

» *Charles-Alphonse Dufresnoi* étoit bon Poëte & bon Peintre; il savoit le Latin, le Grec, la Géométrie, & il étoit habile dans l'Architecture. Aucun Peintre n'a tant approché du Titien que Dufresnoi. Il a laissé un très-beau Poëme sur la Peinture, qui a été traduit dans toutes les Langues. Il mourut en France, sa Patrie, l'an 1665.

» *Claude Gelée*, dit le *Lorrain*, fameux paysagiste, naquit dans le Diocèse de Toul en Lorraine, & mourut à Rome, en 1682, âgé de 82 ans.

» *Sébastien Bourdon*, grand Peintre François, mourut à Paris, en 1671, âgé de 55 ans. On trouve à Paris beaucoup d'Ouvrages de ce Peintre, entr'autres, dans l'Église de Notre-Dame, le *Crucifiement de S. Pierre*, qu'on regarde comme son Chef-d'œuvre.

» *Eustache le Sueur* naquit à Paris l'an 1617, & devint Peintre sublime, sans avoir jamais été en Italie. Il fut chargé de faire les Tableaux du Cloître des Chartreux à Paris, Ouvrage immortel, & qui a fait comparer cet Artiste à Raphaël.

---

abuser de sa simplicité & de sa situation, en lui donnant un aussi vil prix de ces mêmes Tableaux, qu'il revendoit excessivement cher. M. Lyens eut la gloire d'arracher à l'obscurité, des talens qu'il admiroit. Il fit connoître M. Varagen, il le produisit, & M. Varagen ne doit qu'à ce noble & généreux Artiste, & sa réputation & la fortune considérable qu'il possède aujourd'hui.

» Le célèbre *le Brun* naquit à Paris, & mourut en 1690. A » 12 ans il fit le Porrait de son ayeul. On voit dans la Collec» tion du Palais-Royal, deux Tableaux qu'il peignit à 14 ans; » l'un, représente Hercule domptant les chevaux de Diomède; » l'autre, le même Héros offrant un sacrifice. Louis XIV » chargea le Brun de représenter les principaux événemens » de son régne. Le Brun, sous d'ingénieuses allégories, sut » réunir la Fable à l'Histoire, &, par cet assemblage heureux, » former une sorte de poëme épique des actions de ce grand » Monarque, dont il a enrichi la Galerie de Versailles. Le » Roi chargea encore le Brun d'orner la Galerie du Louvre » des plus beaux traits de la vie d'Alexandre. Entre les plus » beaux Tableaux de cet Artiste, on distingue : le Martyre » de Saint Étienne & celui de Saint André, à Notre-Dame; » une Madeleine pénitente, aux Carmelites de la rue Saint» Jacques; la Résurrection de Jésus-Christ, dans l'Église du » Saint-Sépulcre, rue Saint-Denis; une Présentation au » Temple, chez les Capucins du Fauxbourg Saint-Jacques; » la voûte de la Chapelle du Séminaire de Saint-Sulpice, re» présentant une Assomption, est regardée comme un de » ses plus beaux ouvrages; le fameux Tableau où Moïse » présente aux Israélites le serpent d'airain, dans le Couvent » des Religieux de Picpus; Saint Charles à genoux, implo» rant la clémence divine en faveur de la ville de Milan, à » Saint Nicolas du Chardonneret; le Massacre des Innocens, » au Palais Royal, &c.

« *Jean Jouvenet*, grand Peintre, étant devenu paralytique » de la main droite, parvint, à force de travail, à peindre » avec un égal succès de la main gauche. *Restout*, son neveu, » fut son meilleur Élève. Jouvenet mourut en 1717 ».

« *Antoine Coypel* fut reçu à l'Académie de Peinture à l'âge » de 20 ans. Il mourut en 1722.

« *François le Moine* naquit à Paris. Lorsqu'il eût peint la » Coupole de la Chapelle de la Vierge dans l'Eglise de S. » Sulpice, où il représenta une Assomption, Louis XIV le » choisit pour peindre le grand Salon de Versailles, qu'on

» appela depuis *le Salon d'Hercule.* Le Moine y représenta
» l'Apothéose de ce Héros. Cette grande & magnifique
» composition rassemble plus de 140 figures soutenues d'un
» socle, dans le milieu duquel sont placés les principaux
» travaux d'Hercule, représentés par des figures feintes en
» Stuc. Tout l'ouvrage est distribué en plusieurs grouppes.
» En 1736, après quatre années d'un travail assidu, cet
» ouvrage se trouva terminé. Il doit être regardé comme
» le plus grand qui soit en Europe, & comme un monument
» immortel des talens de son Auteur. Un violent chagrin
» altéra la raison de ce grand Artiste. Il se donna plusieurs
» coups d'épée dont il mourut en 1737, âgé de 49 ans. Le
» Moine avoit fait un petit voyage en Italie, mais il n'y
» avoit passé en tout que six mois. Ses principaux Élèves
» furent Boucher, Natoire, Nonotte, le Bel & Challes.

« *Jean Petitot* est regardé comme le premier qui ait porté
» la Peinture en Email au plus haut point de perfection. Il
» naquit à Genève en 1607, & fut d'abord Joaillier. Van-
» dick ayant vu de ses ouvrages, lui conseilla de s'appliquer
» au portrait, & le reçut au nombre de ses Disciples. Il
» acquit un talent supérieur; Bordier, qui devint son beau-
» frère, le secondoit, en peignant les habillemens & les
» coifures de ses portraits. Petitot fut très-considéré par
» Charles premier, Roi d'Angleterre. Après la mort tragi-
» que de ce Monarque, il s'attacha à Charles II, & le suivit
» en France. Louis XIV retint ce Peintre à son service.
» Petitot fut reçu à l'Académie. Il passa 36 ans à Paris, où
» il partagea avec Bordier un million qu'ils avoient amassés
» ensemble, sans avoir jamais eu le moindre différent. À
» la révocation de l'Édit de Nantes, Petitot se retira dans
» son Pays. Il mourut dans le Canton de Berne, en 1691,
» âgé de 84 ans.

J'ai pensé que les Enfans qui liront cet Ouvrage, ne seroient pas fâchés de trouver à la suite de cet extrait, une liste des principaux Sculpteurs, anciens & modernes, & un petit Abrégé de l'Histoire de l'Architecture. J'ai tiré ces extraits de

l'Encyclopédie; &, ainsi que j'ai fait dans l'extrait précédent, j'ai ajouté quelques notes que m'ont fournies les journaux de mes voyages, & sur l'exactitude desquelles on peut compter.

Sculpteurs anciens.

« Les noms des Sculpteurs Egyptiens n'ont pas passé jusqu'à » nous, & les Grecs ont effacé tous ceux de Rome.

« *Apollonius* & *Tauriscus*, tous deux Rhodiens, firent » conjointement cette antique si célèbre de Zethus & Am- » phion, attachant Dircé (*a*) à un Taureau. Tout est du » même bloc de marbre, jusqu'aux cordes. Ce bel ouvrage » subsiste encore, & est célèbre sous le nom du *Taureau* » *Farnèse* (*b*).

« *Phidias*, natif d'Athènes, florissoit vers l'an du monde » 3556, dans la quatre-vingt-troisième Olympiade. Ce fut » lui qui, après la bataille de Marathon, travailla sur un » bloc de marbre que les Perses, dans l'espérance de la » victoire, avoient apporté pour en ériger un Trophée. Il » en fit une *Némesis*, Déesse qui avoit pour fonction d'hu- » milier les hommes superbes. Le Chef-d'œuvre de Phidias » fut son Jupiter olympien, qu'on crut devoir mettre au » nombre des sept merveilles du monde. Phidias fut inspiré;

(*a*) Dircé étoit Reine de Thèbes. Lycus, pour l'épouser, avoit répudié Antiope. Jupiter alors s'attacha à cette dernière. Il prit pour la tromper la forme de Lycus, & se raccommoda avec elle. Dircé croyant que Lycus revoyoit Antiope, la fit enfermer & lui fit souffrir une infinité de maux. Antiope enfin s'échappa, & alla accoucher sur le Mont-Cythéron de Zethus & d'Amphion, qu'elle donna à élever à des Bergers. Ces deux jeunes Princes, par la suite, pour venger leur mère, eurent la barbarie d'attacher Dircé à la queue d'un taureau furieux, qui la mit en pièces. Amphion & Zethus ne se quittèrent jamais : ils inventèrent la Musique. Amphion bâtit les murs de Thèbes, avec les accords de sa lyre. Les pierres sensibles à cette mélodie, se rangeoient d'elles-mêmes à leur place. *Dict. de la Fable.*

(*b*) Cet antique est beaucoup plus remarquable par le volume prodigieux du bloc de marbre, que par la beauté de l'Ouvrage.

» dans la construction de son Jupiter, par un esprit de » vengeance contre les Athéniens, desquels il avoit lieu de » se plaindre, & par le desir d'ôter à son ingrate Patrie la » gloire d'avoir son plus bel ouvrage, dont les Éléens furent » possesseurs. Pour honorer la mémoire de l'Artiste, ils » créèrent, en faveur de ses descendans, une nouvelle » charge, dont toute la fonction consistoit à avoir soin de » cette Statue. Cette Statue, d'or & d'yvoire, haute de » 60 pieds, fit le désespoir de tous les grands Statuaires » qui vinrent après. La Minerve d'Athènes de Phidias, dit » Pline, a 26 coudées de hauteur (39 pieds). Elle est d'or » & d'yvoire. Sur le bord du bouclier de la Déesse, Phidias » a représenté en bas-relief le combat des Amazones, & » dans le dedans celui des Dieux & des Géans; il a repré- » senté le combat des Centaures & des Lapithes sur la » chaussure de la Déesse; il a décoré la base de la Statue » par un bas-relief qui représente la naissance de Pandore. » On voit dans cette composition la naissance de vingt autres » Dieux. Les Connoisseurs admirent surtout le Serpent & » le Sphinx de bronze sur lequel la Déesse appuye sa lance. » Les beautés de détail qu'on vient de lire n'ont été décrites » que par Pline. Leur travail étoit en pure perte pour les » Spectateurs, parce qu'en donnant même au Bouclier de » Minerve dix pieds de diamètre, on ne pouvoit distinguer » ces ornemens d'assez près pour en juger, sur une figure » d'environ quarante pieds (*a*) de proportion, & qui d'ail- » leurs étoit placée sur un pied-d'estal qui l'élevoit encore. » Aussi n'est-ce pas dans ces petits objets que consistoit le » principal mérite de la statue de Minerve.

« *Polyclète* naquit à Sicyone, ville du Peleponèse, & flo- » rissoit en la quatre-vingt-septième olympiade; ses ouvra-

(*a*) Les boucliers des Anciens n'étoient pas ronds, ils avoient une forme elliptique, & ils étoient excessivement grands. Sur toutes les pierres gravées antiques, on voit les guerriers porter des boucliers presq qu'aussi grands qu'eux.

» ges étoient sans prix. Celui qui lui acquit le plus de répu-
» tation, fut la statue d'un *Doryphore*, c'est-à-dire d'un
» Garde des Rois de Perse. Dans cette statue, toutes les
» proportions du corps humain étoient si heureusement obser-
» vées, qu'on venoit la consulter de tous côtés comme un
» parfait modèle, ce qui la fit appeler par les Connoisseurs
» *la règle*.

» *Zénodore* florissoit du temps de l'Empereur Néron. Il se
» distingua par une prodigieuse statue de Mercure, & en-
» suite par le *colosse de Néron* (*a*), d'environ cent-dix ou cent-
» vingt pieds de hauteur. Vespasien fit ôter la tête de Néron
» & mettre à sa place celle d'Apollon, ornée de sept rayons,
» dont chacun avoit vingt-deux pieds & demi ».

« *Callicrate*. On ne sait pas dans quel temps il a vécu.
» On dit qu'il gravoit un vers d'Homère sur un grain de
» millet; qu'il fit un chariot d'ivoire qu'on pouvoit cacher
» sous l'aile d'une mouche, & des fourmis d'ivoire dont
» on pouvoit distinguer les membres.

» Une réflexion singulière de M. de Caylus tombe sur
» ce qu'on ne trouve, sur les statues Grecques qui nous sont
» demeurées, aucun des noms que Pline nous a rapportés,
» & pour le prouver, voici la liste des noms qui sont véri-
» tablement du temps des ouvrages, & qui est tirée de la
» Préface sur les Pierres gravées de M. le Baron *Stock*,
» Savant également exact & bon Connoisseur.

« La Vénus de Médicis (*b*) porte le nom de *Cléoménès*,
» fils *d'Apollodore*, Athénien.

« *L'Hercule Farnèze*, celui de *Glycon*, Athénien.

« *La Pallas* du Jardin Ludovisi (à Rome) *d'Antiochus*,
» fils *d'Illas*.

(*a*) Une des plus belles ruines de Rome, le *Colisée*, tire, dit-on, son nom d'une statue *colossale* de Néron, qui y étoit jadis. C'étoit dans le Colisée que se donnoient les combats de Gladiateurs. Le Pape Benoit XIV a gâté l'intérieur de cet admirable monument, en le remplissant de petites chapelles.

(*b*) Cette belle Statue est à Florence, dans la Galerie du Grand Duc.

« Sur le Gladiateur, au Palais Borghèse, (à Rome) *Agé-
» sias*, fils *d'Osythée*, Ephésien.

« Le *Torse* du Belvéder (*a*) est *d'Apollonius*, fils de
» *Nestor*, Athénien.

« Chez le Cardinal Albani, on lit sur un bas-relief repré-
» sentant des Bacchantes & un Faune, *Callimaque* (*b*).
» L'*Apothéose d'Homère* porte sur un vase, dans le Palais
» Colonne, *Archelaüs*, fils d'*Apollonius*.

« L'étonnement s'étend encore sur ce que Pline ne désigne
» aucun des ouvrages qu'on vient de citer. Le *Laocoon* (*c*)

(*a*) On appelle à Rome *le torse antique*, ou *torse d'Hercule*, le tronc d'une figure d'homme; ce torse a la plus grande réputation, il se voit au Museum. *Le Gladiateur combattant*, est au Palais Borghèze; *le Gladiateur mourant*, au Capitole. Le Capitole a été rebâti par Michel-Ange.

(*b*) La Vigne Albani, hors des murs de Rome, est un des plus beaux Palais de l'Italie, il est immense, d'une superbe architecture; on y trouve des obélisques, des fontaines, des colonnes de marbres précieux, des bas-reliefs, & les plus belles Statues antiques. Il y a quelques Tableaux & un plafond de Mengs. On voit aussi dans ce magnifique Palais, une chose qu'on dit être unique, c'est une Statue antique de *Satiresse*; on prétend qu'on n'avoit jamais vu de semblables figures qu'en bas-reliefs.

(*c*) Laocoon, fils de Priam & d'Hécube, & Grand Prêtre d'Apollon, s'opposa aux Troyens, lorsqu'ils voulurent faire entrer le cheval de bois dans la Ville; mais ils ne voulurent pas le croire : en même-temps deux énormes serpens qui sortirent de la mer, vinrent attaquer ses enfans au pied d'un autel, il courut à leur secours & fut étouffé comme eux, dans les nœuds que ces monstres faisoient avec leurs corps.

Dict. de la Fable.

Le Sculpteur Grec a représenté le moment où Laocoon & ses enfans, ne pouvant se débarrasser des serpens, sont prêts à expirer. Ce morceau de sculpture est admirable, cependant on trouve que les enfans de Laocoon, sont trop petits. La plus belle & la plus parfaite de toutes les Statues antiques, celle que les ignorans mêmes ne peuvent voir sans être saisis d'admiration, c'est l'Apollon du Belvéder. Apollon y est représenté dans le moment où il vient de tuer le serpent Pithon.

» & la *Dircé* sont les seuls dont il parle. D'un autre côté, il » ne faut pas être surpris du silence de *Pausanias* sur toutes » les belles Statues de Rome; quand il a fait le voyage de » la Grèce, il se pouvoit qu'elles fussent déjà transportées » en Italie : car depuis environ 300 ans les Romains tra- » vailloient à dépouiller la Grèce de ses Tableaux & de » ses Statues. La Sculpture des Romains, sans avoir été » portée si haut, eût un règne beaucoup plus court. Elle » languissoit déja sous Tibère, Caïus, Claude & Néron. » On regarde le buste de Caracalla comme le dernier soupir » de la Sculpture Romaine. Enfin, elle étoit morte lors » de la première prise de Rome par Alaric, & ne ressus- » cita que sous les Pontificats de Jules II & de Léon X. » C'est-là ce qu'on nomme *la Sculpture Moderne* ».

Sculpteurs Modernes.

» *Donato*, né à Florence, vivoit dans le quinzième siècle. » Le Sénat de Venise le choisit pour la statue équestre de » bronze, que la République fit élever à *Gatamelata*, » ce grand Capitaine, qui, de la plus basse extraction, étoit » parvenu jusqu'au grade de Général des Armées des Véni- » tiens, & leur avoit fait remporter plusieurs victoires re- » marquables; mais le chef-d'œuvre de *Donato* étoit une » Judith coupant la tête d'Holopherne.

« *Rossi Propertia* florissoit à Bologne, sous le Pontificat » de Clément VII, la Musique qu'elle possédoit faisoit son » amusement, & la Sculpture son occupation. D'abord elle » modela des Figures de Terre qu'elle dessinoit; ensuite » elle travailla sur le bois; enfin, elle travailla sur la pierre, » & fit pour décorer la façade de l'Eglise de St Pétrone, » plusieurs statues de marbre qui lui méritèrent l'éloge des » Connoisseurs; mais une passion malheureuse, pour un » jeune homme qui n'y répondit point, la jeta dans une » langueur qui précipita la fin de ses jours. Le Chef-d'œuvre » de Propertia & son dernier ouvrage, fut un bas-relief

» représentant l'histoire de la femme de Putiphar & de
» Joseph.

« *Jean Goujon*, Parisien, florissoit sous les régnes de Fran-
» çois premier & de Henri II. Un Auteur Moderne le nomme
» *le Corrège de la Sculpture*, parce qu'il a toujours consulté
» les Grâces. Personne n'a mieux entendu que lui les figures
» de demi-relief. Rien n'est plus beau en ce genre que sa
» Fontaine des Innocens, rue Saint-Denis à Paris. On
» voyoit des ouvrages de Goujon à la porte Saint-Antoine.
» Il fut encore bon Architecte.

« *Nicolas Bachelier* fut Elève de Michel-Ange. Étant à
» Toulouse sous le régne de François premier, il y établit
» le bon goût & en bannit la manière Gothique qui avoit
» été en usage jusqu'alors.

« *Baccio Bandinelli*, né à Florence, fut un Sculpteur fort
» estimé. C'est lui qui a restauré le bras droit du groupe
» de Laocoon. Il mourut en 1559.

« *Jean de Bologne*, mort à Florence vers le commence-
» ment du dix-septième siécle, fut un excellent Sculpteur.
» Il orna la Place publique de Florence de ce groupe de
» marbre que l'on y voit encore, & qui représente l'enlève-
» ment d'une Sabine. Le Cheval sur lequel on a mis depuis
» la Statue d'Henri IV, au milieu du Pont-Neuf à Paris,
» est de ce grand Maître.

« *Jean Gonelli*, surnommé *l'Aveugle de Cambassi*, du
» nom de sa patrie en Toscane, mourut à Rome, sous le
» Pontificat d'Urbain VIII. Elève de Pierre *Tacca*, il an-
» nonçoit du génie ; mais il perdit la vue à l'âge de 20 ans.
» Ce malheur ne l'empêcha pas d'exercer la Sculpture, en
» se laissant guider par le seul sentiment du tact. C'est ainsi
» qu'il représenta Côme premier, Grand-Duc de Toscane,
» & qu'il fit avec succès plusieurs autres ouvrages ».

« *Pierre Puget*, admirable Sculpteur, bon Peintre, excel-
» lent Architecte, naquit à Marseille en 1623. Il embellit
» Toulon, Marseille & Aix, de plusieurs Tableaux qui font
» encore l'honneur des Eglises des Capucins & des Jésuites.
» Tels sont une Annonciation, le Baptême de Constantin, le

» Tableau, qu'on appelle *le Sauveur du Monde ;* l'éducation
» d'Achille est le dernier ouvrage qu'il ait fait en ce genre.
» Milon Crotoniate est la première & la plus belle statue
» qui ait paru à Versailles de la main du Puget. Cet admi-
» rable Artiste est mort à Marseille en 1694, âgé de 72
» ans.

« *Jacques Sarazin*, né à Noyon, étoit contemporain du
» Puget. On voit de ce célèbre artiste, dans l'Église des Car-
» melites du Fauxbourg Saint-Jacques, le Tombeau du
» Cardinal de Bérulle, &c. Parmi ses ouvrages pour Ver-
» sailles, on ne doit pas oublier de citer le Grouppe de
» Rémus & de Romulus, allaités par une Chèvre ; & à
» Marly un autre Grouppe également estimé, représentant
» deux Enfans qui se jouent avec un Bouc.

» *Théodon*, né en France dans le dix-septième siècle, fut
» habile Sculpteur.

» *Algarde*, Italien, florissoit vers le milieu du dix-septième
» siècle. Entr'autres ouvrages de cet Artiste supérieur, on
» admire son bas-relief, qui représente Saint Pierre & Saint
» Paul en l'air, menaçant Attila, qui venoit pour saccager
» Rome. Ce bas-relief sert de Tableau à un des petits Autels
» de la Basilique de Saint-Pierre.

» *Michel Anguier*, mort en 1680, frère de *François An-*
» *guier*, se distingua dans le même Art que lui. Il est bien
» connu par l'Amphitrite de Marbre qu'on voit dans le Parc
» de Versailles, par les ouvrages de la Porte Saint-Denis,
» par les figures du Portail du Val-de-Grâce, & par d'au-
» tres.

» *Jean-Laurent Bernini*, appelé le *Cavalier Bernin*, naquit
» à Naples en 1598, Louis XIV le fit venir à Paris en 1665.

» *François Desjardins*, natif de Bréda, & mort en 1694,
» a exécuté le monument de la Place des Victoires à Paris.

» *François Girardon*, né à Troye en Champagne, a
» presqu'égalé l'Antiquité, par les Bains d'Apollon, par le
» Tombeau du Cardinal de Richelieu, qui est dans l'Eglise
» de la Sorbonne, & par la Statue de Louis XIV, qui est à

» la Place Vendôme. Il a fait aussi un beau buste de Des-
» préaux. Girardon est mort en 1698.

« *Jean-Baptiste Tuby*, dit *le Romain*, tient un rang dis-
» tingué parmi les Artistes qui ont paru sous le règne de
» Louis XIV. C'est le Brun qui a tracé le plan du beau mau-
» solée du Vicomte de Turenne, enterré à S. Denis; &
» c'est Tuby qui l'a exécuté. On y voit l'Immortalité qui
» tient d'une main une couronne de laurier, & qui sou-
» tient de l'autre ce grand homme. La Sagesse & la Vertu
» sont à ses côtés; la première étonnée du coup funeste
» qui enlève ce héros à la France, l'autre est plongée dans la
» consternation. Tuby mourut à Paris en 1700.

» *Zumbo*, né à Syracuse, devint Sculpteur sans autre
» maître que son génie. Il ne se servit dans tous ses ouvra-
» ges que d'une cire coloriée qu'il préparoit d'une manière
» particulière. *Warin* & *le Bel* avoient eu ce secret avant
lui; mais les morceaux que notre Artiste fit avec cette ma-
» tière, excelloient sur tous les autres en ce genre pour leur
» perfection. Zumbo exécuta pour le Grand Duc de Tos-
» cane ce sujet renommé sous le nom de *la Corruzione*, ou-
» vrage curieux pour la vérité, l'intelligence & les connois-
» sances qui s'y font remarquer. Ce sont cinq figures colo-
» riées au naturel, dont la première représente un homme
» mourant, la seconde un corps mort, la troisième un corps
» qui commence à se corrompre, la quatrième un corps qui
» est corrompu, & la cinquième un cadavre plein de pour-
» riture, que l'on ne sauroit regarder sans être saisi d'une
» espèce d'horreur. Le Grand Duc plaça cet Ouvrage dans
» son cabinet (*a*). Zumbo mourut à Paris en 1701.

» *Jean-Balthazar Keller*, Artiste incomparable dans l'art
» de fondre en bronze, naquit à Zurich. Il s'établit en
» France où il réussit, le dernier Décembre 1692, dans la
» Statue équestre de Louis XIV, qui est haute de vingt pieds,
» & toute d'une pièce, comme on la voit dans la Place

(*a*) A Florence où on le voit encore.

» Vendôme. Il y a d'autres ouvrages admirables de sa main » dans le Jardin de Versailles & ailleurs. Louis XIV lui » donna l'Intendance de la Fonderie de l'Arsenal. Il mourut » en 1702. Son frère *Jean-Jacques* fut aussi très-habile dans » la même profession.

» *Pierre le Gros*, né à Paris en 1666, mort à Rome en » 1719, a eu part aux plus superbes morceaux de sculpture » qui aient été faits dans cette capitale des beaux-arts. Tel » est son relief de Louis Gonzague, qui fut posé sur l'autel » du Collége Romain, & qui a été gravé, Tel est son bas-» relief du Mont-de-Piété, son tombeau du Cardinal *Cassa-» nata*, la statue mourante de Stanislas Koska, au noviciat » des Jésuites (*a*) : tel est encore le grouppe du triomphe » de la Religion sur l'hérésie, qui orne l'Eglise du *Giezu*. On » connoît à Paris le bas-relief fait par ce célèbre Artiste » pour l'Eglise de S. Jacques des Incurables.

» *Antoine Coysevox* naquit à Lyon en 1640. Le grand es-» calier, les jardins, la galerie de Versailles sont ornés de » ses morceaux de sculpture. Il a fait encore des mausolées » qui décorent plusieurs Eglises de Paris. On connoît les » deux grouppes prodigieux de Mercure & de la Renommée, » assis sur des chevaux aîlés, qui ont été posés dans les jar-» dins de Marly en 1702. Chaque grouppe soutenu d'un tro-» phée a été taillé d'un bloc de marbre, & tous deux tra-

(*a*) *Le noviciat des Jésuites*, s'appelle aujourd'hui *l'Eglise de Saint-André*. Elle est magnifiquement décorée. Le Tableau du maître-autel qui représente le martyre de Saint-André, est de Guillaume Courtois, dit le *Bourguignon*. On voit dans l'intérieur de la maison, la chambre qui fut occupée par Saint-Stanislas, on en a fait une Chapelle. On y trouve la Statue de ce Saint, représenté mourant sur un lit, les yeux déjà fermés, il tient un Crucifix. Cette Statue de Legros, à beaucoup de réputation ; elle offre de beaux détails, mais elle manque d'expression, le visage est trop plein, les mains trop grasses, la figure paroît représenter le sommeil & non une agonie. Le Saint est dans son habit de Religieux, sa robe est de marbre noir, la figure de marbre blanc. On a déjà dit que cette bigarure est de mauvais goût.

» vaillés avec un feu surprenant & une correction peu com-
» mune, n'ont pas coûté deux ans de travail à ce célèbre
» Artiste : cependant cet ouvrage souffriroit peut-être la
» comparaison avec le *Marcus Curtius* du Cavalier Bernin
» qui est à Versailles. Coysevox mourut en 1720.

» *Nicolas Coustou*, né à Lyon en 1658. & mort à Paris
» en 1733, fut élève de Coysevox. Sans entrer dans le dé-
» tail de ses ouvrages, il suffit de citer la belle statue de
» l'Empereur Commode représenté en Hercule, & qui est
» dans les Jardins de Versailles; la statue pédestre de Jules
» César, le grouppe des fleuves représentant la *Seine* & la
» *Marne* qu'on voit aux Tuileries, & le superbe grouppe
» placé derrière le maître-autel de l'Eglise de Notre-Dame à
» Paris, qu'on appelle le *Vœu de Louis XIII*. Son nom,
» célèbre dans les arts, est encore soutenu avec distinction
» par MM. Coustou de la même Académie. Il y a eu
» beaucoup d'autres bons Sculpteurs.

» Les anciens Auteurs donnent aux Egyptiens l'avantage
» d'avoir élevé les premiers des bâtimens symétriques & pro-
» portionnés; mais on doit regarder la Grèce comme le
» berceau de la bonne architecture (*a*). Elle parvint chez les
» Romains à son plus haut degré de perfection, sous le règne
» d'Auguste (*b*). Elle commença à être négligée sous celui
» de Tibère & de Néron. Trajan la releva, Alexandre Sé-
» vère la protégea, mais il ne put empêcher qu'elle ne
» fût entraînée dans la chûte de l'Empire d'Occident,
» & qu'elle ne tombât dans un oubli dont elle ne pût
» se relever de plusieurs siècles. Alors se forma une nouvelle
» manière de bâtir que l'on nomma *gothique*, & qui a sub-
» sisté jusqu'à ce que Charlemagne entreprit de rétablir l'an-
» cienne. L'architecture alors donna dans un excès opposé,
» en devenant trop légère. Les architectes de ces temps-là

(*a*) Le beau temps de l'Architecture chez les Grecs, fut le siècle de *Périclès*.

(*b*) Le fameux Panthéon, fut bâti sous le règne d'Auguste.

» faisoient consister les beautés de leur architecture dans une
» délicatesse & une profusion d'ornemens jusqu'alors incon-
» nus ; goût qu'ils reçurent des Arabes & des Maures, qui
» apportèrent ce genre en France des pays méridionaux,
» comme les Vandales & les Goths avoient apporté du Nord
» le goût pesant & gothique. Ce n'est guères que dans les
» deux derniers siècles que les architectes de France & d'I-
» talie s'appliquèrent à retrouver la première simplicité, la
» beauté & la proportion de l'ancienne architecture.

On ne trouve dans l'Encyclopédie aucun détail sur les architectes célèbres. La continuation de cet extrait est tirée d'un Ouvrage estimable en deux volumes qui a pour titre : *Vies des Architectes anciens & modernes, traduites de l'Italien par M. Pingeron.*

Outre les six ordres d'architecture, *le Toscan, le Corinthien, l'Ionique, le Dorique, le Composite & le Rustique*, il y en a encore deux autres bâtards, dit M. Pingeron, l'ordre *Attique* & *le Cariatique.*

L'ordre *attique* consiste seulement en pilastres. On le place au dessus d'un grand ordre & au dernier étage d'un bâtiment. L'ordre *cariatique* admet au lieu de colonnes des figures de femmes qui supportent un entablement (*a*). Elles re-

---

(*a*) *Entablement*, est l'assemblage de toutes les moulures Horizontales, qui termine un édifice ou chacun des Ordres dont il est composé. La partie inférieure de l'entablement, se nomme *architrave*, celle du milieu *frise*, & la plus exhaussée *corniche*. Les *trigliphes*, sont de petits rectangles saillans, ornés de cannelures, qui partagent à distances égales, la longueur de la frise. Cet ornement est particulièrement affecté à l'Ordre Dorique. La partie de la frise comprise entre deux trigliphes, s'appelle *métope*, & la pureté des proportions exige que cette *métope* soit quarrée. Les petites consoles renversées qui paroissent soutenir la saillie de la corniche, se nomment *mutules*, dans les Ordres Toscan & Dorique, & *modillons* dans les autres. Le *fust* d'une colonne ou d'un pilastre, est la partie comprise entre la base & le chapiteau. On appelle *refends*, les cannelures horisontales qui imitent la jonction des assises de pierre, & dont la hauteur des murs est quelquefois divisée à égale

présentent des captives *Cariennes* : de-là est venu le mot *cariatique*, qui a été donné à l'Ordre. Voici le trait d'histoire qui a donné lieu à l'Ordre cariatique.

« Les Cariens s'étant joint aux Perses, d'autres Grecs leur » déclarèrent la guerre, prirent leur ville, passèrent les hom- » mes au fil de l'épée, emmenèrent les femmes en captivité. » Ils ne se contentèrent pas de conduire les Cariennes, » comme esclaves, dans le triomphe de leurs Généraux, ils » voulurent encore que les architectes fissent soutenir les » entablemens des bâtimens publics par des figures de fem- » mes qui les représentoient. C'est ainsi qu'elles furent subs- » tituées aux colonnes. Les Lacédémoniens firent la même » chose après la bataille de Platée. Ils bâtirent une vaste » galerie qu'ils appelèrent *Persanne*, dont la voûte étoit » soutenue pat des statues habillées comme les captifs qu'ils » avoient faits sur les Perses.

» L'histoire nous apprend que Ninus bâtit Ninive, dont le » plan étoit un quarré long, qui avoit environ vingt-quatre » lieues de France de circuit. Cette ville célèbre étoit envi- » ronnée de murailles si épaisses, que trois chariots pouvoient » y passer de front. Elles avoient cent pieds d'élévation, » & tiroient leur défense de quinze cent tours, dont cha- » cune avoit cent pieds de haut. Sémiramis ne se contenta » point d'une ville aussi vaste. Elle fit construire dans son » voisinage la fameuse Babylone qui formoit un quarré » parfait. Chaque côté avoit cinq lieues de France, & ren- » fermoit vingt-cinq portes de bronze. L'Euphrate passoit » au milieu de la ville. On voyoit aux deux extrémités les » Palais des Souverains. Ces Palais renfermoient des ter- » rasses soutenues par des arcades. On voyoit encore à

---

distance. On nomme *soubassement*, la partie la plus inférieure de celles qui distinguent les étages : dans la façade d'un édifice, le soubassement sert à décorer le rez-de-chaussée, comme les Ordres qu'il supporte, servent à décorer un ou plusieurs étages.

On a pris ces définitions dans un Ouvrage intitulé *Journal des Arts & des Modes*.

» Babylone le magnifique temple de Jupiter Belus, qui avoit » près de deux cent douze toises d'élévation, & autant de » largeur vers sa base. Il consistoit en huit tours quarrées, » placées les unes sur les autres, & dont la largeur dimi- » nuoit par degrés. On a cru voir dans ce vaste édifice un » reste de la tour de Babel que S. Jérôme croyoit être » élevée de trois mille trois cent soixante-dix-neuf toises. » On prétend que les Ninus, les Belus, les Sémiramis or- » donnèrent non-seulement les édifices surprenans dont on » vient de parler, mais qu'ils en firent les plans, & prési- » dèrent à leur exécution.

» *Trophonius & Agamède*, qui vivoient 1400 ans avant » J. C., sont les premiers Architectes Grecs dont l'histoire » fasse mention (*a*).

» *Théodore*, qui vivoit 700 ans avant J. C., étoit Ar- » chitecte & Sculpteur. Il passe pour l'inventeur de la rè- » gle, du niveau, du tour & des serrures (*b*).

» *Satyrus & Pitée* furent chargés des desseins & de la » conduite du tombeau qu'Artémise fit élever dans Hali- » carnasse à Mausole, Roi de Carie.

» *Dinocrate* fut l'architecte qu'Alexandre employa dans » la fondation d'Alexandrie.

» *Cossutius* fut le premier Architecte Romain qui bâtit » à la manière des Grecs, 200 ans avant J. C.

» *Vitruve Pollion* vivoit sous l'Empire d'Auguste, au- » quel il dédia son Traité sur l'architecture. Ce Traité nous » est resté.

» *Apollodore* construisit la fameuse colonne Trajane. » L'ouvrage le plus célèbre de Trajan & d'Apollodore est » le pont qu'ils firent bâtir sur le Danube. Il fut construit » dans la basse Hongrie; on voit encore les vestiges des » piles. Le pont avoit plus de 300 pieds de haut. Sa lon-

(*a*) Voyez leur Histoire dans le Dictionnaire de la Fable.

(*b*) *Calus*, neveu de Dédale, qu'Ovide appelle *Perdix*, inventa la *scie* & le *compas*.

» gueur étoit d'environ 800 perches qui font une demi-
» lieue. Les deux extrémités du pont étoient défendues par
» deux forteresses (*a*). Ce pont n'est cependant rien en
» comparaison de ceux qu'on voit à la Chine. On en cite
» un entre les plus fameux qui a cent arches si élevées,
» que les vaisseaux passent dessous à pleines voiles. Toute
» la construction est de gros blocs de marbre blanc,
» surmontés d'une balustrade dont les *acrotères* ou piédes-
» taux portent des deux côtés des lions de la même ma-
» tière. La Chine a plusieurs ponts qui vont d'une mon-
» tagne à l'autre. On voit près de la ville de *Kin-tung* un
» pont de bois qui est soutenu par vingt chaines de fer,
» qui sont toutes attachées d'une montagne à l'autre.

» Adrien, après la mort de Trajan, fit bâtir un temple
» sur ses propres dessins. Il envoya les plans à Apollodore
» qui se contenta de répondre que si les Déesses & les
» autres statues qui étoient assises dans le temple, avoient
» envie de se lever, elles courroient risque de se casser la
» tête contre les voûtes. Cette critique coûta, dit-on, la
» vie à Apollodore.

» *Nicon*, père du fameux Médecin *Gallien*, étoit Ar-
» chitecte. Gallien avoit lui-même des connoissances dans
» l'architecture, & nous en a laissé de bons principes.

(*a*) C'est une question très importante parmi les Naturalistes, que de savoir combien la nature emploie de temps pour pétrifier des corps un peu considérables. Feu l'Empereur Duc de Lorraine, a souhaité qu'on découvrit quelques moyens pour fixer l'âge des pétrifications. Il donna ordre à son Ambassadeur à la Cour de Constantinople, de demander la permission de faire retirer du Danube, un des piliers du Pont de Trajan, ce qui fut accordé. On en retira un avec beaucoup de peine, & il s'est trouvé que la pétrification ne s'y est avancée que de trois-quarts de pouce, dans 1500 ans : mais il y a certaines eaux, dans lesquelles cette transmutation se fait beaucoup plus promptement. Au reste, la pétrification paroît en général se former beaucoup plus lentement dans les terreins poreux & un peu humides, que dans l'eau même.

M. de Bomare.

» *Sennamar*,

» *Sennamar*, Architecte Arabe, florissoit dans le quinzième siècle. Il bâtit deux palais, dont l'un se nomme » *Sédir*, & l'autre *Khaovarnack*, que les Arabes ont mis » au rang des merveilles du monde, & avec juste raison, » si les particularités qu'on nous en raconte ne sont point » fabuleuses. Une seule pierre lioit, on ne sait comment, » toutes les parties de ces édifices ; de sorte que, si on l'eût » ôtée tout le bâtiment fût tombé en ruine.

» *Antenius* éleva avec *Isidore* de Milet le fameux temple » de Sainte Sophie à Constantinople, par ordre de l'Empereur Justinien. Ce vaste édifice avoit d'abord été bâti » par Constantin. Il fut brulé plusieurs fois & rétabli. Justinien voulut en faire un temple magnifique. Ce monument » occupe le sommet d'une petite colline qui domine la ville. » Le plan de Sainte Sophie est presqu'un quarré parfait ; » car cette Eglise a 252 pieds de long, sur 228 de large. On » compte 80 pieds depuis le centre de la coupole de Sainte » Sophie jusqu'au pavé. L'Eglise est remplie de colonnes de » marbre, de porphire, &c. On entre dans l'Eglise par » neuf magnifiques portes de bronze. L'albâtre, le serpentin, le porphire, la nacre de perle, les cornalines ne » sont point épargnées, tant en dedans que dans les dehors » de cet édifice. Antemius fut non-seulement Architecte, » mais il étoit encore Sculpteur & habile Mécanicien.

» *Busquetto*, Grec d'origine, fut chargé en 1016 de bâtir la Cathédrale de Pise, l'une des plus belles de ce » temps.

Guillaume ou *Williams*, Allemand, bâtit en 1174, » avec Bonano & Thomonazo, Sculpteurs Pisans, le fameux clocher de Pise. Cet édifice qui est entièrement de » marbre, a 250 palmes (*a*) de haut. Il doit sa célébrité à » son inclinaison qui est de 17 palmes hors de son à-plomb ; » ce qui provient d'un accident arrivé durant sa construction. Le même accident est arrivé à la tour de la *Gari-*

(*a*) Dans les lieux ou la palme est en usage, elle contient environ huit pouces trois lignes.

» *sende* à Boulogne : cette dernière est cependant moins in-
» clinée.

» *Suger*, Abbé de S. Denis, passa pour l'un des hom-
» mes de son temps le plus versé dans l'architecture.

» *Robert de Covey*, mort en 1311, fut chargé d'achever
» l'Eglise de S. Nicaise de Rheims, qui est estimée pour
» la délicatesse de ses ornemens, & pour la beauté des pro-
» portions.

» *Guillaume Wickam*, Anglois, mort en 1404, donna
» le plan du Palais de Windsor, & de la magnifique Cathé-
» drale de Winchester.

» *Brunelleschi*, Florentin, mort en 1440, fut un célèbre
» Architecte. Il construisit à Florence le Palais *Pitti*, rési-
» dence actuelle du Grand Duc de Toscane.

» *Le Bramante*, mort en 1514. Le joli petit temple rond
» que l'on admire au milieu du cloître de S. Pierre Mon-
» torio, est un des ouvrages les plus estimés du Bramante.
» Le Bramante jeta les fondemens de S. Pierre de Rome.
» Les Architectes ses successeurs firent tant de changemens
» aux dessins qu'il avoit donnés, qu'il ne reste plus rien du
» projet du Bramante.

» *Le Sansovin*, mort en 1570, fut un célèbre Archi-
» tecte. Son plus bel ouvrage est la bibliothèque de S. Marc
» à Venise.

» *Philibert de l'Orme*, mort en 1577, naquit à Lyon.
» Il s'attacha à bannir de l'architecture le goût gothique,
» pour y substituer celui de l'ancienne Grèce. Il fit cons-
» truire l'escalier en fer-à-cheval du Palais de Fontaine-
» bleau.

» *Vignole*, mort en 1573, naquit dans le Modénois : il
» a fait un traité des cinq ordres d'architecture.

» *Vasari*, Italien, mort en 1574, étoit bon Peintre &
» bon Architecte.

» *Palladio*, fameux Architecte, mort en 1580, naquit à
» Vicence. Venise est remplie de ses ouvrages. Le célèbre
» théâtre olympique de Vicence est de lui.

» *Bartholomeo Ammanati*, Florentin, mort en 1586, se » distingua dans la sculpture, & se fit une grande réputa- » tion dans l'architecture; c'est lui qui acheva le Palais « *Pitti*.

» *Constantin de Servi*, Florentin, mort en 1622, fut » Peintre, Ingénieur & Architecte. Le grand Sophi de » Perse le demanda au Grand Duc Come II de Medicis. » Il demeura un an en Perse. On ignore ce qu'il y fit.

» *Jacques Desbrosses*, célèbre Architecte François, fleurit » sous le règne de Marie de Médicis. Il donna le dessin du » Palais du Luxembourg. On vante beaucoup aussi le dessin » que cet Architecte a donné de la façade de l'Eglise de » S. Gervais. Elle est décorée de trois ordres. Les statues » qui l'accompagnent sont lourdes & de mauvaise exécu- » tion. Desbrosses fit construire le célèbre aquéduc d'Ar- » cueil.

» *Inigo Jones*, mort en 1652, naquit à Londres. Ses » principaux ouvrages sont à While-hall, le magnifique » Palais appelé Blauqueting-house, le Palais de Lindsey à » Londres, l'Eglise de S. Paul à Covent-garden &c. » L'Architecte Webb fut son élève & son gendre.

» *François Mansard*, mort en 1666, naquit à Paris. Il a » fait beaucoup d'ouvrages & jeta les fondemens du Val- » de-Grâce. Il passe pour l'Inventeur de ces appartemens » sous le toît, que les François appellent *à la Mansarde*.

» *Jacques Van-Campen*, Hollandois, mort en 1638; il a » rebâti, dans un goût très-majestueux, l'Hôtel-de-Ville » d'Amsterdam, qui avoit été consumé par les flammes. » C'est le plus bel édifice de toute la Hollande. Cet Ar- » tiste peignoit aussi. Il étoit riche & d'une famille Noble, » & il ne tira aucun salaire de ses peintures & de ses » dessins.

» *François Boromini*, Italien, mort en 1667; il embellit le » Palais *Spada*. Il y fit une Galerie en Colonnades, dont la » perspective est telle que la scène paroît trois fois plus longue » qu'elle ne l'est réellement. La décoration de cette Galerie

» a donné au Cavalier Bernin l'idée de la fameuſe *Scala*
» *Regia* (*a*).

» *Le Cavalier Bernin*, mort en 1680 ; il étoit fils d'un
» Sculpteur. Il fit, à l'âge de dix ans, une tête de marbre
» que l'on voit aujourd'hui à Sainte Praxède, & qui mérita
» les ſuffrages de tous les Connoiſſeurs. Le Pape Paul V
» voulut le voir travailler, & il acheva devant lui le modèle
» d'une tête de Saint Paul, en une demie-heure. Le Bernin
» avoit à peine 17 ans, qu'on voyoit déjà dans Rome plu-
» ſieurs beaux ouvrages de ſa compoſition ; parmi leſquels
» on compte le beau grouppe d'Apollon & Daphné. Urbain
» VIII, devenu Pape, dit au Bernin : *Vous êtes bien heu-*
» *reux de voir le Cardinal Maffeo Barberini élevé au Pon-*
» *tificat ; mais ſon bonheur eſt au-deſſus du vôtre, puiſque*
» *Bernin vit ſous ſon régne.* Bernin s'appliqua en même-
» temps à la Peinture, à la Sculpture, à l'Architecture ; il
» exécuta en bronze la Confeſſion de Saint-Pierre (*a*) ; la
» Fontaine de la Place Navone ; quatre figures coloſſales,
» repréſentant les quatre principaux Fleuves de la Terre :
» Le Nil, le Danube, l'Euphrate, le Niger. Ces figures ſont
» aſſiſes ſur une énorme maſſe de rochers, d'où l'eau tombe....
» Le même Artiſte donna le deſſin de la Fontaine dite *La*
» *Barcacia*, (mauvaiſe barque) qui eſt à Rome dans la
» Place d'Eſpagne. Il ſuppléa en quelque manière à la dif-
» ficulté d'y faire jaillir les eaux à une certaine élévation.
» La Barcacia repréſente une grande barque, qui coule à
» fond, au milieu d'un baſſin ovale. L'effort qu'elle fait en
» enfonçant, eſt ſenſé faire jaillir l'eau au-deſſus de l'en-
» droit où elle entre : cette idée ſuppoſe qu'elle ne doit
» pas s'élever bien haut. C'eſt ainſi qu'un Artiſte habile tire
» parti des défauts même de la Nature. Le Bernin fit beau-
» coup d'autres ouvrages fameux : entr'autres, ce ſuperbe

(*a*) Les connoiſſeurs regardent le Boromini, comme un Architecte ſans génie & de mauvais goût.

(*b*) C'eſt-à-dire le baldaquin, l'autel, &c, de Saint-Pierre.

» escalier à côté de Saint-Pierre, dont la petite galerie du » *Boromini* lui donna, dit-on, l'idée (*a*). La charmante » Eglise du Noviciat des Jésuites à Rome, est encore du » Bernin. Un de ses plus beaux morceaux de Sculpture est » le groupe de Sainte Thérèse, ravie en extase, avec un » Ange qui lui perce le cœur d'un trait enflâmé. Cette » statue est à Rome, dans l'Eglise de Notre-Dame de la » Victoire (*b*). Le Bernin regardoit le fameux *Torse* anti- » que comme le morceau de sculpture le plus parfait. Le » Bernin étoit actif, laborieux, plein de feu, colère, mais » bon Chrétien, charitable & vertueux. Il aimoit la Comé- » die & la jouoit supérieurement à *l'impromptu*. Il vint en » France. Louis XIV le combla de marques de distinction (*c*).

» *Claude Perrault*, Architecte François, mort en 1688, » fut à la fois Médecin, Peintre, Musicien, Architecte, » Ingénieur, Physicien & Anatomiste. Ce Savant fit un dessin » pour la façade du Louvre, qui mérita la préférence sur » tous ceux qui furent présentés. C'est cette superbe façade » qui surprit le Cavalier Bernin, & qui est en effet le plus

(*a*) Il fit aussi la place & la colonnade de Saint-Pierre, & dans l'Eglise de Saint-Pierre, les tombeaux d'Urbain VIII & d'Alexandre VII. Ce dernier tombeau est au-dessus d'une porte qui forme un enfoncement obscur, & comme une espèce d'antre. Le Bernin a tiré le plus grand parti de cette position. Une draperie tombe en forme de rideau sur la porte, la mort placée dessous soulève le rideau, & se montre à moitié. Le Pape est entre la *Vérité* & la *Charité*. L'une lui montre se spectre effrayant qui s'approche, l'autre le console & le rassure.

(*b*) L'expression du visage de Sainte-Thérèse est sublime, la figure de l'Ange est ravissante : mais la draperie de la Sainte ne vaut rien; elle est beaucoup trop chargée de petits plis. Ce morceau de sculpture est placé dans une niche élevée, une petite fenêtre qui se trouve dans le haut, forme par le jour qu'elle donne, une gloire brillante à l'Ange, ce qui produit un effet très-heureux.

(*c*) On voit en France, de cette Artiste célèbre, le buste de Louis XIV, & la Statue de *Marcus Curtius*, au-delà de la pièce des *Suisses* à Versailles.

» beau morceau d'Architecture qui soit dans les différens » palais des Souverains de l'Europe. Perrault inventa quelques » machines très-ingénieuses pour transporter & pour élever » des pierres énormes. Perrault fit encore construire un arc » de triomphe superbe qui étoit à la Porte Saint-Antoine, » & l'Observatoire, qui est le plus beau de l'Europe. Lorsque Perrault fut admis à l'Académie des Sciences, il n'exerçoit plus la Médecine que pour sa famille, pour ses amis » & pour les pauvres. Il publia quatre volumes, sous le » titre d'*Essais de Physique* ; il mit encore au jour un Recueil de Machines de son invention. Charles Perrault, » frère de l'Architecte, fit un ouvrage intitulé : *Parallèle des Anciens & des Modernes*, où il donnoit la préférence » entière à ces derniers sur les premiers, ce qui attira aux » deux frères la haine de Boileau.... Perrault s'exerça, avec » une foule d'Artistes François, à la recherche d'un nouvel » ordre d'Architecture, & ne trouva rien qu'un Chapiteau » Corinthien, dont les feuillages étoient ridiculement remplacés par des plumes d'Autruche, les Colonnes représentoient des troncs d'arbres....

» *François Blondel*, mort en 1688, a donné les dessins des » Portes de Saint-Denis & de Saint-Antoine, à Paris. La » première est très-belle (*a*); la seconde n'avoit de remarquable que quelques morceaux de sculpture.

» *Jules-Hardouin Mansard*, fils d'une sœur de François » Mansard, prit le nom de cet Architecte. Le grand ouvrage » d'Hardouin Mansard est le Château de Versailles. Il donna » le plan de la Place des Victoires ; il finit la fameuse Eglise » des Invalides, commencée par *Libéral Bruant*, & éleva » la Coupole, qui est la plus belle de Paris. Il mourut en » 1708.

» *François Galli Bibiena*, Italien, mort en 1739, fut,

(*a*) Blondel fit toutes les inscriptions Latines de ce monument. Il étoit d'ailleurs grand Mathématicien.

» ainsi que son frère, Architecte & Peintre célèbre. Il fit le » beau Théâtre de Vérone.

» *Christophe Wren*, Anglois, mourut en 1723. Cet Artiste, » à l'âge de 16 ans, avoit déjà fait des découvertes dans » l'Astronomie & la Mécanique; il donna le dessin de la fameuse » Eglise de Saint-Paul de Londres, que l'on commença à » bâtir en 1672, & qui fut achevée en 1710. Cet Architecte » posa la première pierre, & son fils y mit la dernière.

» *Jacques Gabriel*, né à Paris & mort en 1742, commença » le Pont Royal, qui fut achevé par le Frère Romain.

» *Nicolas Salvi*, Italien, fut Poëte & Architecte. Il mou» rut en 1751.

» *Boffrand*, mort en 1754. Il a construit le fameux puits » de Bicêtre (*a*).

Cette nomenclature est beaucoup plus étendue dans le livre d'où j'ai tiré cet extrait; l'Auteur cite plusieurs grands Seigneurs Italiens, qui se sont entièrement livrés à l'étude de l'Architecture, & qui y ont excellé. Il ne parle point de *Vanvitelli*, Architecte moderne très-célèbre. C'est lui qui a fait l'élégant & magnifique escalier du Palais neuf de *Caserte* auprès de Naples, & au Roi de Naples : Vanvitelli est mort il y a environ neuf ou dix ans.

(57) « La première Musique des Romains leur vint des Etrus» ques, & ce n'étoit qu'une Musique grossière & sans aucuns » principes; mais depuis ils prirent la Musique des Grecs, » & la transportèrent en Italie. Le premier Romain qui écri» vit sur la Musique, fut le fameux Architecte Vitruve.... » Si la Grèce eût ses Timothées & ses Tyrtées, qui firent de

(*a*) Il fut fait en 1733, 34, 35; sa profondeur est de 28 toises & demie, qui font 171 pieds, quinze pieds de diamètre dans œuvre, & neuf pieds de hauteur d'eau intarissable, parce que tout le fond a été creusé dans le roc, où sont les sources. On a pratiqué dans le mur, à deux toises au-dessus du niveau de l'eau, une retraite d'une toise avec un appui de fer au niveau du mur, dans toute sa circonférence, pour les ouvriers & les matériaux nécessaires à son entretien & à des réparations. *Dict. Hist. de la Ville de Paris.*

» si grands effets sur leurs Contemporains, l'Italie à ses
» *Stradella* & ses *Palma*, qui, dit-on, en ont faits d'aussi
» étonnans. Stradella, en jouant du Violon, attendrit l'ame
» d'un Scélérat, qui avoit eu le projet de l'assassiner. Palma,
» Chanteur Napolitain se laisse surprendre par un créan-
» cier qui veut le faire arrêter; Palma, pour toute réponse
» à ses injures & à ses menaces, chante plusieurs ariettes,
» en s'accompagnant du Clavecin: la fureur du Créancier
» s'adoucit peu-à-peu, & se calme si parfaitement, que non-
» seulement il remet la dette, mais donne à Palma dix
» pièces d'or pour l'aider à payer d'autres Créanciers (*a*)....
» Les différentes notes que l'on trouve dans la Musique
» écrite au quatorzième siècle & jusqu'au seizième, étoient
» au nombre de cinq, & s'appeloient *maxime*, *longue*, *brève*,
« *semi-brève*, *minime*. La noire, la croche & la double-
» croche n'étoient pas encore en usage.

Musiciens Grecs.

» *Antimaque* étoit grand Musicien, & composa plusieurs
» Poëmes (*b*). Un jour qu'il en lisoit dans une assemblée,
» voyant que tous ses auditeurs s'ennuyoient & se retiroient

(*a*) « On raconte que le célèbre Farinelli, jouant le rôle d'un Héros
» captif imploroit dans un air très-touchant, sa grace & celle de sa
» maîtresse, auprès d'un Tyran farouche & cruel, qui les avoit fait ses
» prisonniers. L'Acteur qui représenoit le Tyran fut tellement attendri
» par les accens plaintifs de Farinelli, qu'au lieu de lui refuser sa de-
» mande comme le portoit la Piéce, il oublia entièrement son carac-
» tère, fondit en larmes & serra le Captif dans ses bras ».

Voyage en Sicile & à Malthe, traduit de Langlois de M. Brydone, second Volume.

(*b*) Chez les Grecs, tout Poëte étoit Musicien. Pindare composoit ses Odes, les mettoit en Musique & les chantoit aux Jeux Olympiques. Tout le monde sait que la fameuse Corinne enleva cinq fois le prix à Pindare.

» successivement, mais que Platon seul restoit, *je lirai tou-* » *jours*, s'écria-t-il, *Platon vaut seul une assemblée.*

» *Damophile*, femme de Pamphile, & amie de Sapho, » composa des Hymnes, qui se chantoient en l'honneur de » Diane. A l'exemple de Sapho, Damophile tenoit des as- » semblées où les jeunes filles les plus spirituelles venoient » apprendre la Poésie & la Musique. Damophile composa » plusieurs Poëmes.

» *Lamia*, la plus célèbre joueuse de flûte de son temps, » fut regardée comme un prodige, par sa beauté, son esprit » & ses talens. Plutarque & Athenée assurent qu'elle reçut » partout les plus grands honneurs.

» *Nanno*, *Neméade*, *Télézilla-Neréa*, furent encore de » fameuses Musiciennes.

» *Thymèle*, femme célèbre, inventa la Danse Théâtra- » le, &c.... »

Cette nomenclature est aussi étendue qu'intéressante dans l'ouvrage de M. de la Borde; je me bornerai (dans la vue d'exciter l'émulation des jeunes personnes) à extraire de cet ouvrage une courte notice sur la vie des plus célèbres Musiciennes modernes.

» *Marguerite Archinta*, d'une grande famille de Milan, » joignoit aux grâces de la figure les talens agréables de » la Poésie & de la Musique. Elle composa beaucoup de » Chansons & de Madrigaux, & les mit en Musique. Elle » vivoit vers le commencement du seizième siècle.

» *Julie Varèze*, Religieuse, se fit admirer par ses talens en » Musique, & par la beauté de son chant. Elle faisoit aussi » de bons vers.

» *Marie-Marguerite Costa*, Romaine, femme d'une vaste » érudition, s'exerça avec succès en différens genres de » Littérature. Elle a fait les Poëmes de plusieurs Opéras.

» *Faustine Bordoni*, Vénitienne, femme du célèbre Compo-

» ſiteur Jean-Adolphe *Haſſe*, ſurnommé *il Saſſone*, & Mu-
» ſicienne du premier ordre, inventa un nouveau genre de
» chant, pour lequel il falloit une agilité ſurprenante, une
» netteté, uue préciſion qui ſaiſiſſoit d'admiration. Elle avoit
» l'art de ſoutenir ſa voix avec force, & de reprendre ha-
» leine ſans qu'on s'en apperçut. Elle parut ſur le Théâtre
» de Veniſe, en 1716.

» *Dauphine de Sartre*, femme de M. le Marquis de Ro-
» bias, poſſédoit parfaitement la Philoſophie ancienne &
» moderne, l'Algèbre & les autres parties des Mathémati-
» ques. La Muſique faiſoit ſon amuſement. Elle compoſoit
» facilement, chantoit fort bien, & jouoit du Clavecin, du
» Théorbe & du Luth. Elle mourut à Arles en 1685.

» *Eliſabeth-Claude Jacquet de la Guerre*, née à Paris, fit
» connoître, dès ſa plus grande jeuneſſe, les diſpoſitions
» extraordinaires qu'elle avoit pour la Muſique. A quinze
» ans elle joua du Clavecin devant le Roi. Madame de
» Monteſpan la garda trois ou quatre ans auprès d'elle.
» Eliſabeth épouſa *Marin de la Guerre*, Organiſte. Elle a
» donné au Public *Céphale & Procris*, paroles de *Duché; trois*
» *Livres de Cantates*; un recueil de pièces de Clavecin; un
» recueil de Sonates; un *Te Deum* à grands Chœurs, qu'elle
» fit exécuter en 1721, dans la Chapelle du Louvre, pour
» la convaleſcence du Roi. Elle mourut en 1729.

» *Madame la Marquiſe de la Mézangère*, née en 1693,
» jouoit ſupérieurement du Clavecin; elle avoit auſſi du
» talent pour la compoſition, qu'elle ſavoit parfaitement;
» mais elle n'a jamais voulu rendre public aucun de ſes
» ouvrages. *Madame la Marquiſe de Gange*, ſa fille, morte
» en 1741, jouoit du Clavecin auſſi bien que Madame de
» la Mézangère, & n'avoit jamais eu d'autres leçons que
» celles de ſa mère. En outre, Madame de la Mézangère
» éleva chez elle un enfant, & par les bons principes
» qu'elle lui enſeigna, lui fit faire de tels progrès, qu'il

» est devenu Maître de Clavecin de la Reine & des Enfans
» de France (*a*).

» *Essais sur la Musique.*

(*a*) » *Jean-Marie le Clair*, naquit à Lyon : son premier goût fut » celui de la danse, & il fit à Rouen, les premiers essais de ses talens. » Par un hasard singulier, le fameux Dupré étoit alors violon dans » l'Orchestre de la Comédie, mais tous deux mécontens de leurs talens, » se rendirent justice & changèrent de place : Dupré devint le plus » grand Danseur qui ait jamais existé, & le Clair ouvrit bientôt à » l'harmonie une nouvelle carrière. En rentrant chez lui après avoir » soupé en Ville, la nuit du 22 Octobre 1764, il fut assassiné sans » qu'on ait jamais pu savoir par qui ». *Essai sur la Musique.*

FIN.

